
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

GUERRE
DE L'INDÉPENDANCE
ITALIENNE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

GUERRE
DE L'INDÉPENDANCE
ITALIENNE

EN 1848 ET EN 1849

PAR LE GÉNÉRAL ULLOA

TOME PREMIER

ÉVÉNEMENTS ANTÉRIEURS A LA GUERRE — CAMPAGNES DU PIÉMONT
ET GUERRE DANS LA VÉNÉTIE

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859

AVANT-PROPOS.

Virtù contro Furore
Prenderà l'arme, e fia 'l combatter corto
Che l'antico valore
Negli Italici cor non è ancòr morto [1].

(PETRARCA.)

Morir per l'Italia, oh! nobil sorte [2].

(TASSO, *Gerusalemane*.)

On a déjà beaucoup écrit sur la dernière révolution italienne; mais il ne nous semble pas que jusqu'ici les écrivains étrangers ou les écrivains nationaux se soient placés à un point de vue suffisamment impartial pour louer ou pour critiquer les faits; les uns, subordonnant la question militaire à la question politique, ont trouvé, ceux-ci, que la guerre n'avait pas été assez révolutionnaire, ceux-là, qu'elle l'avait été trop; les autres, les historiens militaires, croyant plus au nombre des bataillons qu'à la force des idées, ont accusé la révolution et les révolutionnaires, rejetant sur ces derniers tous les malheurs des temps.

1. « L'héroïsme combattra l'oppression, et le combat ne sera pas long, car l'antique valeur n'est pas morte dans les cœurs italiens. »
2. « Mourir pour l'Italie! noble destin. »

Il y a de part et d'autre de fâcheuses préventions que nous chercherons à détruire. Sans doute l'affranchissement de l'Italie étant le but, la guerre devait être le moyen; voilà pourquoi une partie de nos concitoyens aurait voulu concentrer tous les pouvoirs dans la main qui tenait l'épée, discipliner les passions politiques pour ne pas affaiblir l'action du commandement, et s'en remettre uniquement pour la délivrance de l'Italie à la prudence des princes. D'autres au contraire soutenaient qu'enchaîner la révolution, c'était enchaîner l'élan national, et que, pour armer les princes d'Italie contre l'étranger, il fallait le tocsin révolutionnaire.

Toutefois, disons-le, malgré la divergence des opinions politiques, constitutionnels, républicains, et même absolutistes, ont combattu, les uns à côté des autres, pour briser le joug de l'Autriche; tandis que, parmi les princes, l'infortuné Charles-Albert est le seul qui se soit dévoué, avec ses enfants, à la cause de notre patrie. C'est donc aux princes déserteurs de la guerre nationale qu'il faut attribuer spécialement nos malheurs, quoiqu'on ait aussi à reprocher aux patriotes de n'avoir pas toujours compris qu'il valait mieux agir que parler; on peut leur reprocher également de n'avoir pas fait des efforts, des sacrifices proportionnés à la grandeur de la cause pour laquelle on combattait. Mais, aveuglés par l'esprit de parti, mé-

connaissant les faits, la plupart des historiens ont moins essayé de dégager la vérité absolue que de faire triompher leurs opinions. Chose étrange et douloureuse! les écrivains politiques défendent en général les princes, les ennemis de l'Italie, la cause principale de nos revers. Pour les absolutistes, les patriotes sont des démagogues, des hommes de désordre et d'anarchie. Les constitutionnels reprochent amèrement aux républicains d'avoir, par leurs exagérations, découragé les bonnes intentions de Pie IX, et fournissent une excuse à la désertion de Ferdinand de Naples; quant aux républicains, ils affirment que l'ambition de Charles-Albert a empêché la ligue des princes italiens contre l'Autriche. Ainsi chaque historien cherche la confirmation de ses principes dans l'histoire, au lieu d'examiner avec calme et impartialité les faits et leurs causes, de suivre pas à pas la révolution et la guerre, de tenir compte des circonstances dans lesquelles se sont trouvés les gouvernements et les armées. On dirait que la vanité littéraire usurpe la part de l'histoire dans ces récits différents.

C'est ainsi, pour la question révolutionnaire, qu'on a reproché à Venise d'avoir proclamé la république, en préjugeant la forme de gouvernement et en aliénant l'avenir; à la Lombardie, de s'être annexée au Piémont; à la Sicile, d'avoir proclamé son indépen-

dance, etc.; mais on oublie d'examiner si les gouvernements de Venise, de Milan et de Palerme, etc., n'étaient pas forcés par les circonstances mêmes dans lesquelles s'était accomplie la révolution, et par les dispositions du peuple, de choisir telle ou telle forme politique. On a disserté sur la révolution italienne, comme s'il y avait eu, pour toute la Péninsule, un plan concerté d'avance, accepté et rendu obligatoire pour tous ses États. Chacun, selon ses vues particulières, reproche à la révolution de n'avoir pas eu une marche uniforme.

Comme si l'unité était possible! comme si chaque État n'avait pas son gouvernement particulier, ne rencontrait pas des obstacles différents, n'avait pas affaire à des populations plus ou moins énergiques, plus ou moins intelligentes, et à des traditions et des passions diverses! La haine du despotisme, l'horreur de l'étranger, c'était là le seul lien commun. Mais le mouvement qui commençait à Rome aux cris de : *Vivent les réformes!* et *Vive l'indépendance!* prenait dans le reste de l'Italie un caractère plus ou moins démocratique, selon les dispositions des masses et les moyens de résistance déployés par les gouvernements.

Que la république ou que la constitution proclamée à Paris, à Madrid, à Berlin, soit, avec plus ou moins d'acquiescement, acceptée dans le reste de la France,

dans le reste de l'Espagne, dans le reste de la Prusse, cela se comprend.

Mais ce serait une prétention chimérique, de vouloir imposer en même temps et tout à coup à Venise, à Rome, à Turin, à Milan, à Florence, la constitution ou la république proclamée à Naples. Un pareil résultat ne serait possible que si les pouvoirs issus de l'agitation pouvaient arriver promptement à un état normal, s'entendre, discuter entre eux et éclairer les peuples. Il était tout naturel qu'au commencement de l'explosion de 1848 qui surprit tout le monde, peuples et princes, il n'y eût pas d'accord entre les divers États de l'Italie. L'harmonie ne s'improvise pas; aussi ne doit-on pas s'étonner de trouver la république à Venise, la séparation en Sicile, et des constitutions différentes dans les diverses parties de la Péninsule.

Quant à la guerre, elle est appréciée avec autant d'injustice par les écrivains militaires que par les écrivains politiques. On discute l'attaque et la défense, comme si la cause de l'Italie avait eu une grosse armée, toute prête, n'attendant que le signal de marcher à l'ennemi. On oublie ou l'on feint d'ignorer que l'Italie n'avait pas d'armée à elle, qu'elle ne pouvait compter que sur celle du Piémont, et sur les volontaires marchant sans direction, sans ensemble, sans accord préalable; qu'on était bien loin de

croire en 1848 que la révolution dût triompher en même temps en Sicile, à Paris, à Milan, à Venise, à Vienne, à Berlin, et qu'on dût avoir la guerre en Lombardie. Personne ne pouvait prévoir tant et de si grands événements.

Le devoir de l'historien, pour satisfaire à l'exactitude des faits matériels et à l'impartialité des jugements, est donc de suivre parallèlement la politique et la guerre dans toutes leurs phases, dans toutes leurs étapes. Il faut remonter, pour bien raisonner, au point de vue militaire et au point de vue politique de ce temps-là, mais non pas au point de vue des idées acquises depuis lors. L'histoire contemporaine est difficile à écrire, parce qu'il est difficile de se dépouiller de ses passions, pour apprécier celles des autres ; les partis vaincus, trompés dans leurs espérances et maltraités par le sort, aiment mieux se venger que de s'instruire, et accusent les hommes, les événements, plutôt que de s'accuser eux-mêmes ; quant aux partis vainqueurs, ils satisfont leurs intérêts pour le présent, et leurs rancunes pour le passé. La vérité est lente à se dégager ; elle ne paraît que quand elle ne peut plus faire tort à personne.

Les considérations qui précèdent nous ont déterminé à borner notre tâche d'historien aux événements de la guerre d'Italie, parce qu'ils relèvent de la science militaire, à laquelle nous nous sommes dévoué depuis

notre enfance : nous les discuterons au point de vue exclusif de la stratégie, faisant taire nos sentiments de sympathie ou d'antipathie, ne regardant pas à la couleur du drapeau pour dire la vérité. Cette étude a été commencée sur les champs de bataille, elle s'est continuée dans le silence de la retraite, dans la méditation de la pensée. Nous croyons que ce livre, malgré ses imperfections, peut être utile, et qu'il sera de quelque secours, surtout aux militaires, pour des recherches spéciales.

En nous plaçant sur le terrain stratégique, nous croyons ne devoir toucher à la politique que pour lier entre eux les divers incidents de la lutte armée; et si nous traitons avec un peu d'étendue la révolution de Milan et celle de Venise, c'est qu'elles se rattachent toutes les deux à la guerre contre l'Autriche. Nous séparons l'histoire militaire de Venise de celle des autres provinces, à cause de son importance, et pour ne pas interrompre le récit[1]; mais, en parlant du blocus et du siége de Venise, nous serons forcé de passer légèrement sur tant d'exemples de patrio-

1. Nous prions nos frères d'armes d'excuser les quelques inexactitudes et les lacunes qu'ils pourraient rencontrer dans notre récit sur Venise. Nous écrivons de mémoire et à l'aide de ce qu'on a écrit déjà; et les papiers qui pourraient nous aider à rectifier nos souvenirs ont été, les uns perdus, les autres laissés à notre successeur, comme appartenant à l'état-major, lorsque nous fûmes nommé membre de la commission militaire.

tisme, de sacrifices et de vertus civiques, parce que d'autres écrivains ont puisé à ces sources d'émotions héroïques[1]. Notre but est de présenter simplement un récit historique des faits militaires; ceux qui ont combattu dans les mêmes rangs que nous voudront bien nous pardonner le blâme que la vérité nous arrachera quelquefois. Ils ont recueilli assez de gloire pour permettre un peu de justice. Il pourra nous arriver aussi d'indiquer aux chefs militaires quelques fautes qu'il eût été, peut-être, facile de prévenir; mais qu'ils se rassurent, nous ne voulons mettre aucune aigreur dans nos reproches, ni leur donner aucun remords. Lors même que Venise eût pu résister davantage, elle eût toujours fini par succomber, abandonnée qu'elle a été à elle-même. Venise, aussi bien que les autres provinces d'Italie, a subi la loi du plus fort!

1. Voy. *Histoire des révolutions et des guerres d'Italie*, en 1848-49, par le général G. Pepe. — *Della difesa di Venezia*, negli anni 1848-49, Narrazione di Francesco Carrano. — *Histoire de la république de Venise sous Manin*, par Anatole de La Forge. — *Deux ans de révolution en Italie*, 1848-49, par J. F. Perrens. — *Venice, The city of the sea*..... By Edmund Flagg.

GUERRE

DE L'INDÉPENDANCE

ITALIENNE.

1848-1849.

CHAPITRE I.

ÉVÉNEMENTS ANTÉRIEURS A LA GUERRE CONTRE L'AUTRICHE.

Causes de la révolution italienne. — Exaltation de Pie IX. — Son amnistie. — Réclamation du peuple. — Premiers actes politiques du pape. — Liberté de la presse à Rome. — Le ministère d'État romain. — La consulte romaine. — Propagande à Rome contre l'étranger. — Actes du ministère Ferretti à Rome. — Impatience du peuple romain. — Résistance de Pie IX. — Supériorité du gouvernement de Toscane. — Congrès scientifiques en Italie — Le progrès en Toscane. — La presse toscane. — Démonstrations pacifiques. — Protestations de Pise. — Souscription ouverte. — Les journaux. — Création de la garde civique. — Fête fédérale. — Les ministres Ridolfi et Seristori. — Abdication du duc de Lucques. — Mort de Marie-Louise. — Le duché de Modène reste stationnaire. — Politique de Charles-Albert. — Sa probité. — Vertus de son peuple. — Ses sentiments à l'égard de l'Autriche. — Ses réformes politiques. — Ses projets sur l'Italie. — Manifes-

tations en Piémont contre l'Autriche. — Condition de Naples. — Comités révolutionnaires. — Protestations des Napolitains. — Livres défendus. — Insurrection de Palerme. — Débarquement de Reggio et de Messine. — Seconde tentative de cette dernière ville. — Insurrection de Palerme. — Débarquement de Desauget à Palerme. — Progrès des insurgés. — Le général Majo quitte le palais royal. — Propositions de Desauget. — Sa retraite désastreuse. — Victoire des Siciliens. — Insurrections dans les provinces napolitaines. — Manifestations à Naples. — Ferdinand donne une constitution. —Charles-Albert octroie le Statut au Piémont. — Démonstrations des habitants de Livourne conduits par Guerrazzi.—Le grand-duc accorde une constitution à la Toscane. — Résistance de Pie IX. — Il cède et promet une constitution.— Fuite du duc de Modène.

On a voulu faire honneur de la Révolution italienne de 1848 à l'initiative du pape Pie IX et à l'influence de quelques écrivains dont les œuvres avaient été publiées avant son pontificat. C'est là une erreur profonde.

Le signal était parti de la révolution française de 1830; depuis cette époque jusqu'en 1847, l'Italie, pénétrée de l'esprit nouveau, ne pouvait rester immobile; elle était sans cesse agitée, et les éclairs de la tribune française la secouaient de commotions électriques.

Que l'on compare les mouvements de l'opinion en France et en Italie pendant cette période, et on la verra faire monter ou descendre parallèlement dans les deux pays le thermomètre politique. Cette remarque n'est pas d'ailleurs spéciale à l'Italie. C'est le coup de canon de 1830 qui a réveillé la Péninsule et qui l'a fait sortir de la torpeur dans laquelle elle était plongée depuis

1821. Dès lors, elle ne sommeilla plus; mais ces soubresauts insurrectionnels n'étaient que des symptômes précurseurs ; l'orage s'amassait. Toutefois, si l'on comptait alors des révolutionnaires en Italie, on y comptait peu ou point d'Italiens. C'est Mazzini qui, le premier, essaya de faire des Italiens un seul peuple, et de l'Italie une association bien différente de ce qu'elle était en 1799, en 1820 et en 1831.

Je n'entreprendrai pas l'examen ou la discussion des théories du célèbre révolutionnaire; je ne veux pas lui demander compte du bien et du mal qu'il a faits;

Ces questions m'entraîneraient hors du cercle que je me suis tracé; mais je crois pouvoir affirmer, sans peur d'être contredit, qu'avant la création de *la jeune Italie*, il n'y avait dans la Péninsule que des Napolitains, des Romains, des Toscans, des Piémontais, des Lombards, des Vénitiens; mais qu'il n'y avait pas d'Italiens, dans l'acception du mot.

A l'aide de sa propagande, de ses écrits, de son activité prodigieuse, Mazzini s'efforça de former une Italie avec le peuple, tandis que postérieurement, Charles-Albert, Pepe, Manin, Montanelli, Durando, Azzeglio, Gioberti, Balbo, Guerrazzi et autres, ont essayé de retremper l'Italie en la régénérant par le patriotisme et l'indépendance. Au fond, tous ces hommes n'avaient qu'un sentiment, la haine de l'étranger, et qu'un seul but, la croisade contre l'Autriche.

Faisons donc à chacun sa part. La révolution française enfanta la révolution italienne; l'effort de

Charles-Albert et des écrivains nationaux l'organisa, et, par une circonstance providentielle, ce fut Pie IX qui, ayant réuni tous les partis dans la même étreinte, hâta l'heure de l'explosion.

Nous allons raconter comment la révolution éclata successivement dans tous les États d'Italie, et comment ceux-ci s'engagèrent dans la guerre contre l'Autriche.

Pie IX venait d'être élu (16 juin 1846). Les Romains lui demandèrent, dans des termes modérés, des réformes politiques. Le pape, d'une nature faible et hésitante, se trouva plein d'irrésolution entre les conseils de la France, ceux de l'Angleterre, la pression de son peuple et les insinuations du cardinal Lambruschini, chef du parti rétrograde. Après un mois d'anxiété, Pie IX céda aux vœux des Romains. Son premier mouvement fut d'ouvrir les prisons et de rappeler les exilés politiques. Ce début provoqua des acclamations que le pape écouta comme des encouragements; la bonne voie le tentait; mais, toujours indécis au moment d'agir, facilement intimidé par son entourage, d'une conscience qui s'alarmait de tout, il s'arrêtait après chaque pas et semblait ne pas demander mieux que de reculer. On comprend l'impatience que chaque déception inattendue excitait dans le peuple, et la colère qui croissait à chaque réforme ajournée, à chaque promesse éludée.

Le premier acte politique de quelque importance fut l'institution d'une commission consultative pro-

visoire. Le 8 août, Pie IX nomma secrétaire d'État le cardinal Gizzi qui était aimé du peuple. Ce choix parut une concession énorme faite à l'opinion publique. Après dix mois d'attente, c'est-à-dire le 12 mars 1847, apparut la loi sur la presse, qui maintenait la censure préventive et défendait d'attaquer directement ou indirectement les actes du gouvernement. Au 14 juin 1847, un an après l'exaltation de Pie IX, on créa le ministère d'État et la consulte composée de vingt-quatre consulteurs.

Un mois après la création du ministère d'État, Pie IX accorda l'organisation de la garde civique : Gizzi se démit de ses fonctions et fut remplacé par le cardinal J. Ferretti. Celui-ci inaugura son ministère par un acte éminemment national et italien. Son énergique protestation contre l'occupation de Ferrare par les Autrichiens (17 juillet 1847) donna, pour ainsi-dire, le signal de la guerre contre l'Autriche. Jusqu'alors, en Italie, personne n'avait osé parler ouvertement contre les Autrichiens; de sorte que la propagande contre l'étranger, faite en secret par *la jeune Italie*, put, dès ce moment, lever la tête et agir publiquement. On doit encore au cardinal Ferretti l'institution de la municipalité romaine et la ligue douanière conclue avec la Sardaigne et la Toscane.

Cependant la rumeur populaire augmentait, les clubs (*circoli politici*) s'organisaient et la presse ne cessait de mettre Pie IX en demeure de satisfaire aux réclamations du peuple. Efforts inutiles! la consulte

d'État se réunissait, à de rares intervalles, pour nommer des commissions chargées ensuite d'élaborer des projets qui n'aboutissaient pas.

Enfin, les Romains, lassés de ces tergiversations, profitèrent de la circonstance de la fête du pape (27 décembre 1847) pour formuler nettement et catégoriquement leurs vœux, résumés dans ces demandes : liberté de la presse, ligue italienne, émancipation des juifs, écoles d'économie politique, publicité des actes de la consulte d'État, colonisation du territoire romain, abolition de la loterie, expulsion des jésuites. Après dix-huit mois d'attente, c'était à ces demandes si modérées que se bornait ce peuple qui avait tant souffert; on ne demandait même pas la sécularisation du pouvoir et la réforme de la procédure civile et criminelle. Le pape promit beaucoup et distribua sur l'heure d'abondantes bénédictions. Cette pieuse comédie, qui préludait au drame, pouvait durer encore quelque temps, lorsque éclata la révolution des Deux-Siciles, comme nous le verrons dans la suite.

L'agitation politique de Rome, et les réformes, si modestes qu'elles fussent, de Pie IX, devaient exercer une grande influence sur les autres États de l'Italie. La Toscane était, de toutes les provinces de la péninsule, la mieux gouvernée. La douceur des mœurs de ses habitants, leur politesse même étaient un obstacle au despotisme brutal et lui ôtaient tout prétexte de s'établir, ainsi qu'il l'avait fait dans les autres

provinces. Il faut reconnaître aussi les efforts des princes pour gouverner là avec modération, et pour aller eux-mêmes au-devant des réformes, afin de mettre toutes les institutions du pays en harmonie avec l'état avancé de la civilisation. Mais les Toscans n'étaient pas libres et leurs facultés politiques, mieux développées et plus sensibles, ne servaient qu'à leur faire aimer davantage la liberté. La Toscane était un asile ouvert en Italie à tous les proscrits italiens, aux écrivains, aux penseurs; elle était devenue un centre, un point de contact pour tous ceux qu'animait la pensée de la résurrection de l'Italie. Bien loin de gêner cette expansion de l'esprit national, les ministres y cédaient, en apportant dans les codes et dans l'administration de la justice, de sages réformes.

En effet, le ministre Corsini permit en 1839 les congrès scientifiques, et bientôt ces réunions formèrent un lien entre les diverses provinces d'Italie et contribuèrent beaucoup à propager et à populariser le sentiment de la nationalité. On peut, à bon droit, considérer les congrès scientifiques comme le premier acte de politique italienne. La façon dont la révolution s'introduisait et se révélait dans les différents États d'Italie, explique mieux que tout raisonnement la nature diverse des caractères de nos populations, et celle des gouvernements. En Toscane, le mouvement eut un caractère légal et pacifique, parce que le peuple, doux et intelligent, avait affaire à un gouvernement raisonnable; aussi ce pays s'avançait-il dans

la voie du progrès sans grandes secousses; la presse étant là beaucoup plus libre qu'ailleurs, les écrits patriotiques et la propagande furent plus efficaces là que partout. Les Toscans résolurent de substituer aux mouvements insurrectionnels des démonstrations pacifiques, et d'user de la légalité pour obtenir ce que d'autres demandaient à la force et à la violence. C'est à Montanelli, professeur à Pise, que revient principalement le mérite de cette nouvelle tactique révolutionnaire : la presse clandestine servait en Toscane, non pas à propager des appels à l'anarchie, mais à réclamer des réformes, à donner des conseils au peuple et à maintenir les Italiens dans la voie légale.

Le 28 février 1846, Pise protesta par une pétition adressée au gouverneur Seristori, contre l'établissement des sœurs du Sacré-Cœur, institution jésuitique autorisée par le gouvernement. Les professeurs qui avaient signé cette pétition furent admonestés, et ils répliquèrent par une nouvelle protestation.

La publication de l'ammistie à Rome avait donné l'idée d'une souscription, qu'on ouvrit à Pise et dans les autres parties de la Toscane, en faveur des amnistiés pauvres. A la loi sur la presse accordée par le pape, répondit en Toscane la création de plusieurs journaux dont la parole était aussi libre qu'on pouvait le désirer. Le 4 septembre 1847, le grand-duc décida spontanément la création de la garde civique. Des fêtes fédérales furent célébrées à cette occasion, à Pise, à Livourne, à Florence; on prétextait le besoin de remer-

cier le grand-duc ; mais, en réalité on voulait faire des démonstrations éclatantes en faveur de la ligue italienne. Ce fut dans ces fêtes que parut pour la première fois le drapeau tricolore.

Vers la fin de septembre 1847, le marquis Ridolfi et le comte Seristori entrèrent dans le ministère ; ils y apportaient les sympathies des patriotes, aux yeux desquels cette nomination parut une grande concession. Le premier acte du ministère ainsi réformé fut de supprimer la présidence du *buon governo* le 1er septembre. Le duc de Lucques qui menait une vie fort dissipée, cédant à la pression d'une imposante manifestation populaire, accorda l'institution de la garde nationale, ainsi que d'autres réformes politiques impérieusement réclamées par le pays ; mais, en octobre 1847, il abdiqua. Son État fut réuni à la Toscane, et Fivizzarro et Pontremoli passèrent à Modène et à Parme, selon ce qui avait été stipulé par les traités de 1815. Cette adjonction mécontenta les populations de la Lunigiana qui désiraient vivement la réunion à la Toscane.

On avançait donc lentement dans la voie du progrès ; le ministère cédait pas à pas du terrain à ce mouvement qui allait en s'augmentant, mais il ne cédait pas assez vite au gré de la révolution. Les habitants de Livourne, d'un tempérament plus énergique que les Florentins, se montraient mécontents de cette agitation pacifique. Conseillés par Guerrazzi, ils s'assemblèrent sur la place publique (6 janvier 1848),

en réclamant à grands cris des réformes et la destitution du ministère. Par une contradiction que la vanité froissée peut seule expliquer, Ridolfi qui pactisait avec les libéraux et qui demandait leur concours à la condition d'organiser la ligue italienne par voies diplomatiques, et d'affranchir les communes; Ridolfi ne s'aperçut pas que les réformes consenties par Pie IX, si bornées qu'elles fussent, étaient cependant plus larges que celles qu'on avait accordées jusque-là aux Toscans. Il crut que le moment était venu de ne plus céder, il opposa la force à ce mouvement populaire, envoya des troupes à Livourne et fit enfermer Guerrazzi dans la forteresse de Portoferrajo.

Mentionnons en passant les quelques réformes, accordées par le gouvernement de Parme, réformes surtout administratives. Mais, le 17 décembre 1847, la mort de Marie-Louise fit annexer cet État à celui de Lucques. Quant au duché de Modène, François V n'avait rien tenté pour faire oublier le triste gouvernement de son père. Il refusa obstinément d'accéder à la ligue douanière dans laquelle les gouvernements de Rome, de Sardaigne, de Toscane lui avaient proposé à plusieurs reprises d'entrer. Au milieu du mouvement des esprits, il restait stationnaire, toute sa condescendance se borna à quelques grâces accordées aux prisonniers.

Les écrits de Gioberti, de Balbo, d'Azzeglio, de Giusti, de Guerrazzi, l'amnistie et les quelques réfor-

mes de Pie IX, l'agitation politique qui augmentait à Rome et dans la Toscane, tous ces symptômes révolutionnaires finirent par éveiller les Piémontais. L'administration piémontaise, bien différente de celle des autres États, se faisait remarquer par cette honnêteté qui est une vertu de race commune à toutes les classes, à toutes les conditions. Le roi, tout le premier, donnait l'exemple de la probité et du désintéressement. Sa famille était la plus pauvre des familles royales. Il a laissé peu de fortune à ses enfants, mais il a laissé les finances du pays en bon état, et il a enrichi les galeries et les musées de Turin. Le Piémont se distinguait aussi par un instinct guerrier, par un appétit de combats qui, depuis des siècles, ne s'était jamais démenti.

Charles-Albert, le libéral de 1821, appelé au trône à l'heure sombre où le pouvoir absolu, vainqueur de l'Europe, régnait sans partage, dut se trouver dans une position bien étrange; son passé le portait peut-être vers la liberté; mais les menaces de l'Autriche, la révolution française de 1830, les conspirations et les menaces des partis exaltés devaient le maintenir dans une défiance perpétuelle. Il détestait l'Autriche, mais il n'osait pas donner sa confiance à la France révolutionnaire qui pouvait lui envoyer la République; d'ailleurs, cette circonspection, naturelle aux petits États envers les grands États limitrophes, devait lui faire redouter la France aussi bien que l'Autriche. Il ne faut pas perdre de vue, pour apprécier saine-

ment le rôle de Charles-Albert, qu'il était roi absolu, que tout ce qu'on pouvait attendre de lui c'était la probité et l'amour de la patrie; cependant Charles-Albert ne se refusait pas personnellement à d'utiles réformes; il n'attendit pas la révolution italienne pour aller au-devant de quelques concessions. S'il marchait lentement dans cette voie, c'est qu'il se sentait observé, suspecté par l'Autriche, par l'aristocratie, par les grands corps du Piémont. Dès qu'il comprit, à certains frémissements, avant-coureurs de l'orage, que la délivrance de l'Italie pouvait être tentée, que la haine de l'étranger augmentait et s'irritait, il releva un peu la tête, devint plus expansif, et ne craignit pas de parler haut contre l'Autriche abhorrée. A Turin, où les lettrés accouraient de tous les points de l'Italie, il les entretenait de son amour de la patrie, de son impatience de commencer la guerre.

Charles-Albert, dit-on, était ambitieux et voulait agrandir ses États, j'en conviens; mais en satisfaisant son ambition, il entraînait l'Italie vers le but qu'elle poursuivait; le désintéressement sentimental n'a rien à faire dans la politique des États. Le Piémont se préparait à combattre l'Autriche, pour lui enlever une portion et peut-être la totalité du territoire italien que celle-ci occupait. Il est hors de doute que Charles-Albert ne songeait pas à risquer son trône, à exposer sa vie, celle de ses enfants, à obérer ses finances pour la seule gloire d'une croisade

idéale, comme celle des paladins du moyen âge. Il s'attendait à une récompense; mais cette récompense, ce salaire de ses services, cet agrandissement de territoire n'eût-il pas été un bienfait pour l'Italie?

Les rapports de l'Autriche avec le Piémont devenaient de jour en jour plus tendus, plus difficiles. Les mauvaises dispositions de Charles-Albert pour les Autrichiens avaient transpiré dans le public et surtout dans l'armée. Les officiers piémontais s'animaient entre eux, à la pensée d'une guerre nationale, et ce vieil esprit conquérant de la maison de Savoie descendait du trône dans les masses.

Ce fut en 1841 que Charles-Albert laissa voir distinctement ses projets sur l'Italie, et montra son espérance de chasser les Autrichiens des provinces lombardo-vénitiennes. Il trahit ses dispositions hostiles, en accordant, notamment à une compagnie anglaise, le droit de tracer un chemin de fer de Gênes au lac Majeur, et, de là, jusqu'à Ostende, dans le but visible de retirer à Trieste la malle des Indes. Une fois engagé publiquement dans cette voie d'opposition, il y marcha sans s'arrêter. On vit dès lors paraître une multitude d'écrits de toutes sortes, qui attirèrent les regards des Italiens sur le Piémont, et quand enfin l'occasion d'engager ouvertement la lutte avec l'Autriche s'offrit à lui, Charles-Albert ne la laissa pas échapper.

Le conseil aulique venait de frapper d'un droit exorbitant les vins piémontais à leur entrée dans le

royaume lombardo-vénitien; c'étaient là des représailles exercées contre le Piémont qui faisait venir ses sels de la Suisse ou d'ailleurs, ne voulant pas les tirer de la Lombardie, ainsi qu'il en avait eu l'habitude depuis le traité de 1751. Charles-Albert fit insérer, dans la gazette officielle de Turin, un article très-ferme dans lequel il annonça sa résolution de ne pas reculer. L'enthousiasme n'attendait que ce signe pour éclater. Les conseils provinciaux se déclarèrent prêts à tous les sacrifices; on organisa une ovation pour le roi qui devait assister à une revue des troupes. Charles-Albert se déroba à cette manifestation qui pouvait, dans ce moment-là, paraître l'entraîner plus loin qu'il ne voulait aller. La France conseilla au Piémont de se soumettre; l'Angleterre, au contraire, le fortifia dans sa résistance.

Ce fut vers cette époque que Gênes, croyant le moment venu de hâter les réformes politiques, demanda par des pétitions multipliées une loi sur la presse, la création de la garde nationale et des améliorations qui fussent en harmonie avec l'esprit du siècle. Charles-Albert refusa; il pensait que la guerre pour l'indépendance rencontrerait des obstacles plutôt que des auxiliaires dans les réformes politiques. Il était, sur ce point, de l'avis d'un certain nombre de patriotes. En conséquence, il déclara le moment mal choisi; mais il fit en même temps une profession de foi catégorique à l'égard de l'étranger, et assura que le plus beau jour de sa vie serait celui qui le verrait marcher avec

ses fils à la tête de l'armée contre l'Autriche. Le peuple n'avait pas la même prudence que son roi et ne craignait pas de se jeter dans les aventures; aussi les démonstrations s'organisèrent-elles partout. Turin, restée calme jusque-là, commença à s'agiter. La foule se porta vers la demeure du Nonce pour l'acclamer : les carabiniers et la police dispersèrent ces attroupements à coups de sabre. Le mécontentement grandit, devint général et trouva une occasion de se manifester lors de la fête du roi. Gênes refusa d'illuminer. Villamarina, le ministre réputé le plus libéral, se démit de sa charge. Le roi, pour donner satisfaction au mécontentement populaire, dut consentir à renvoyer Solaro della Margherita, soupçonné de tendances absolutistes et de penchant pour l'Autriche. Mais cette concession apparente ne mettait pas de terme aux démonstrations. Charles-Albert s'aperçut alors qu'il était temps de céder, et, le 3 septembre 1847, il consentit à la suppression des juridictions exceptionnelles, à la publicité des débats judiciaires, à la défense orale; il institua une Cour de cassation, des conseils municipaux électifs. Les provinces devaient être administrées par des conseils permanents, nommés par le roi sur la présentation des communes. La police passait du ministère de la guerre à celui de l'intérieur, et les registres de l'état civil devenaient indépendants de ceux du clergé. Ces concessions furent le signal de fêtes qui accueillirent le roi partout, à Turin, à Gênes. Dans cette dernière ville, le peuple

demanda l'amnistie, cria : « Vive Gioberti ! » et une voix se fit entendre, exhortant Charles-Albert à passer le Tessin et lui promettant que tout le monde le suivrait. D'unanimes applaudissements accueillirent cette interpellation isolée.

Les réformes accordées par le pape, par le grand-duc et par Charles-Albert émurent les habitants des Deux-Siciles et éveillèrent en eux les sentiments de liberté et de nationalité qui d'ailleurs n'avaient jamais été éteints. Depuis 1838, il existait à Naples une association secrète qui entretenait des relations avec les libéraux de toutes les provinces des Deux-Siciles. En 1847, cette association se constitua en comité révolutionnaire. Deux comités semblables étaient établis, l'un à Messine, l'autre à Palerme. Le comité de Naples, présidé par Bozzelli, dirigeait les autres. Ce but était de pousser le peuple à l'insurrection, en propageant, en augmentant l'agitation politique, en répandant les écrits patriotiques. Il parut une brochure sous le titre de *Protestation des peuples des Deux-Siciles* (*Protesta dei popoli delle Due Sicilie*), qui révélait à l'Europe les injustices et les cruautés du gouvernement de Naples, les turpitudes et les bassesses de la cour, le despotisme et l'insolence de Delcaretto et de ses brigands de la police, les vols commis par les ministres, la justice violée et vendue, les offices publics occupés par des hommes corrompus ou faciles à corrompre. La protestation fit une peinture si horrible et si fidèle de toutes les infamies du gouvernement

napolitain, que le peuple de Naples en frémit d'horreur et d'indignation. La police était d'ailleurs impuissante à empêcher la circulation de livres défendus, et par cela même dévorés avec avidité. Les plus recherchés étaient : *Il Primato italiano*, de Gioberti ; les *Mémoires du général Pepe ;* l'histoire de Colletta ; *I Casi di Romagna*, d'Azzeglio, et les *Speranze d'Italia*, de Balbo.

Les sentiments des populations des Deux-Siciles étaient donc fortement excités, lorsqu'au mois d'août 1847, un mouvement éclata à Reggio, aux cris de « vive l'Italie, vive Pie IX. » La tentative fut facilement réprimée. Romeo, chef des insurgés, fut tué dans le combat qui eut lieu contre les gardes urbaines. Après la victoire, Ferdinand, au lieu d'écouter les conseils de la prudence et de la raison, répondit aux justes réclamations du peuple, en instituant à Reggio une commission militaire qui condamna 47 individus à la peine de mort; 41 virent leur peine commuée en celle des galères, et 6 furent fusillés. Mais la rigueur et l'obstination de Ferdinand ne découragèrent pas les libéraux; car le 1er septembre de la même année, Messine répondit au mouvement de Reggio. Ces tentatives mal combinées, et faites sans accord préalable avec Naples et Palerme, échouèrent complétement. Le 5 janvier 1848, Messine se soulève une seconde fois; son exemple est suivi par les autres villes, Catane et Trapani. Mais ces mouvements n'eurent d'autres conséquences que de nouvelles arrestations et de nouvelles victimes. A Palerme, un jeune homme nommé

Bagnasco, fit une proclamation dans laquelle il enjoignait au gouvernement d'accorder des réformes, le menaçant d'une insurrection pour le 12 janvier, si ces réformes n'étaient pas obtenues. Le 10 janvier Buscemi, jeune Palermitain, tire de dessous ses habits un fusil, l'agite en l'air et crie aux armes. La Masa montre un drapeau tricolore en répétant le même cri. Tout le peuple descend dans la rue, le tocsin se fait entendre; mais, se trouvant sans organisation et sans chefs, le peuple se retire; il ne reste bientôt sur le pavé qu'une cinquantaine de personnes qui se concentrent sur la place de Jieravecchia où s'établit le quartier général de l'insurrection. Pendant la nuit, arrivent des environs de Palerme des paysans armés pour soutenir l'insurrection. A l'annonce de ce mouvement, le lieutenant général de la Sicile, Majo, distribue la garnison de Palerme entre le palais royal et les casernes des Quattroventi, laissant des détachements pour garder l'hôpital de la ville, le Noviziato, S. Elisabetta et la Banque. Au lieu de balayer les rues avec de fortes patrouilles et d'en occuper les débouchés, Majo attendit le lendemain pour attaquer la ville avec le canon de la citadelle. L'ignorance et la lâcheté du lieutenant général donnèrent la victoire à l'insurrection. Le lendemain, en effet, le peuple, ayant repris courage, revint à la charge. Quatre comités furent institués pour les subsistances, la guerre, les finances, et la direction à donner à la publicité. L'amiral Ruggiero Settimo, honnête et loyal patriote aimé du peuple,

respecté de tous pour son caractère chevaleresque, pour ses vertus privées, fut proclamé unanimement le chef de l'insurrection.

Ruggiero Settimo donnait par sa présence un caractère de pureté et de générosité à la cause de la révolution. Il représentait la liberté, l'indépendance de la Sicile, son union parfaite avec Naples.

Les petits détachements de troupes de Bagheria et de Montréal, abandonnés à leurs propres forces, furent désarmés par la population. Le 15 janvier, arrivèrent à Palerme 9 vaisseaux de guerre, portant 5000 hommes, une batterie de campagne, une de montagne, commandés par le général Desauget, et le comte d'Aquila. Desauget fit camper sa division hors de la ville aux Quattroventi, où il trouva une brigade de la garnison. Le même jour, la citadelle commença le bombardement, malgré les protestations des consuls; le 18, on publia quatre décrets signés du roi, qui augmentaient les attributions de la consulte d'État, rétablissaient le ministère sicilien, et remettaient l'administration dans le même état qu'en 1837. Le comte d'Aquila remplaçait le général Majo. Les concessions parurent insuffisantes et la lutte continua. Le général Majo prit alors le parti de s'adresser au comité révolutionnaire, pour connaître ses exigences; on lui répondit : « Le peuple ne déposera les armes que quand le parlement de l'île, convoqué à Palerme, décrétera la constitution qui convient à la Sicile. »

Le 23, les habitants s'emparèrent de la position du Noviziato; le 25, ils occupèrent l'hôpital et S. Elisabetta, et bloquèrent le palais royal. Le général Desauget se bornait, de son côté, à maintenir les communications libres entre les Quattroventi et le palais royal, n'osant pas ou ne voulant pas attaquer la ville. Il avait apporté de Naples la certitude que la révolution allait gagner tout le royaume. Ne voulant donc pas se compromettre, il tâcha de gagner du temps, pour savoir à quoi s'en tenir; il répugnait d'ailleurs, par caractère, aux luttes à outrance qui eussent amené l'incendie et le sac de la ville. Quant au général Majo, renfermé dans le palais royal, après qu'il eut entendu l'avis du conseil de guerre, il rédigea un procès-verbal, pour constater que le défaut de vivres et de munitions l'obligeait de quitter le château. Il chargea un officier supérieur du soin de recommander au comité les blessés et les familles des militaires qu'il confiait à la générosité du peuple, et, après avoir encloué les bouches à feu, il se retira aux Quattroventi. La retraite s'exécuta pendant la nuit; mais la troupe, en passant devant l'édifice de Lazzisa, reçut, à brûle-pourpoint, un feu très-nourri de la part des insurgés, sans pouvoir riposter. La ville se trouva, dès lors, complétement aux mains des citoyens. Majo remit tous les pouvoirs au général Desauget et s'embarqua avec le général Vial, commandant de la province, pour retourner à Naples. Le comte d'Aquila était déjà parti.

Le 27 janvier, à son tour, Desauget demanda au comité insurrectionnel de pouvoir s'embarquer sans être inquiété. Ce comité posa pour condition qu'on rendrait les prisonniers faits le 16 janvier; qu'on lui remettrait la garde des prisons et la citadelle de Castellamare. Desauget refusa. Mais la troupe était démoralisée; elle assistait sans combat aux progrès des Palermitains, et les vivres commençaient à lui manquer. Desauget se décida alors à s'embarquer à Solanto, en tournant autour de la ville, laissant la garnison dans la citadelle de Castellamare. Cette retraite, opérée à travers des populations insurgées et par les défilés de Bagaria, offrait de grands dangers; mais elle était inévitable. Le même jour, la troupe se mit en marche. A Villa-Abbate, l'avant-garde ayant reçu des coups de fusil, pilla et brûla le village. Après une marche pénible de sept à huit heures, Desauget, poursuivi par les populations armées qui occupaient les montagnes le long de la seule route du littoral praticable aux troupes, parvint le 31 à s'embarquer et fit voile pour Naples. Il laissait aux mains des Siciliens 4 pièces de campagne, des prisonniers et beaucoup de chevaux qu'il n'avait pas eu le temps de transporter à bord.

A Messine, le 25, une attaque fut dirigée contre les postes de la ville gardés par les troupes, mais sans résultat. Dès qu'on apprit dans cette ville la retraite de Desauget, le général Nunziante, qui commandait une colonne mobile, fit retirer les troupes dans la citadelle. Le 30, les habitants s'emparèrent du poste de l'hôpital.

A Catane, une compagnie s'étant enfermée dans le fort, se vit contrainte de capituler après dix-neuf jours. Mais les gendarmes qui gardaient les prisons et un détachement de soldats qui tenait le poste du collége des Nobles furent massacrés.

La garnison de Trapani, forte de 300 hommes, en apprenant la nouvelle de la retraite de Desauget, s'empressa d'offrir à la ville une capitulation.

Le roi de Naples ordonna le désarmement de la place de Syracuse et fit revenir à Naples, avec tout le matériel de guerre, la garnison, ainsi que celle du fort de Castellamare à Palerme. Il ne restait donc dans toute la Sicile que la seule citadelle de Messine qui fût au roi. C'était le point essentiel à conserver; il est la tête de pont qui rattache l'île au continent; cette importance même de la position devait engager vivement les Siciliens à s'en emparer; mais leurs efforts manquèrent de vigueur et furent mal dirigés. Après avoir échangé quelques coups de canon avec la citadelle, ils finirent par accepter un armistice qui fut plusieurs fois suspendu et repris.

Les succès obtenus par l'insurrection en Sicile excitèrent une grande agitation dans toutes les provinces. Dans les Abruzzes et dans la province de Molise, le mouvement fut prévenu par les dispositions des troupes envoyées de Naples; mais dans la province de Salerne on courut aux armes aux cris de « vive Pie IX! vivent les réformes! »

Le 29 janvier 1848, vers dix heures du matin,

toute la jeunesse napolitaine, portant des cocardes aux trois couleurs, parcourait en bon ordre la rue de Tolède et criait : « Vive la constitution ! » Le canon d'alarme, ayant retenti au château Neuf, trouva de l'écho dans tous les forts; la troupe prit les armes et sortit des casernes. Le commandant de la place, le général Statella, parcourut à cheval, suivi d'un piquet de cavalerie, les différents quartiers de la ville et put se convaincre que ce n'était pas un parti qui demandait la constitution, mais la population tout entière. Il donna alors au roi le sage conseil de céder et de ne pas engager une lutte qui probablement serait fatale à sa dynastie. Peut-être des courtisans habiles et rusés, se rappelant les événements de 1820, encouragèrent-ils le roi à feindre un consentement. Quoi qu'il en fût des intentions secrètes, les apparences affectaient la sincérité, et, le 29 janvier, par un acte solennel de sa volonté expresse, le roi promettait une constitution établie sur les plus larges bases. Cette constitution, signée le 10, fut promulguée le 11 février 1848; le roi disait : « Pour nous conformer à notre acte souverain du 29 janvier 1848, par lequel, cédant au désir *unanime* de nos bien-aimés sujets, nous avons promis de notre *pleine*, *libre* et *spontanée* volonté d'établir dans ce royaume une constitution en rapport avec le degré de civilisation acquise, constitution dont nous fixâmes alors en quelques traits rapides les bases essentielles, que nous nous réservâmes de ratifier lorsqu'elles auraient été revues et coordon-

nées selon leur principe, d'après le projet que notre ministre d'État devait nous soumettre dans le délai de dix jours ;

« Déterminé à donner un effet immédiat à cette ferme résolution de notre esprit,

« Au nom redoutable du Dieu très-saint et très-puissant, seul Dieu en trois personnes, auquel seul il appartient de lire dans les profondeurs de la pensée, et que nous invoquons hautement comme le souverain juge de la simplicité de nos intentions et de la *sincérité sans réserve* avec laquelle nous nous sommes déterminé à entrer dans la voie d'un nouvel ordre politique, nous avons décidé de proclamer, et nous proclamons comme irrévocablement ratifiée par nous, la constitution suivante.... »

Le 24 février 1848, la constitution fut jurée par le roi avec une grande pompe religieuse et militaire, dans la basilique de Saint-François de Paule, et par l'armée, sur la place du palais royal.

La constitution, promulguée à Naples, força les ministres de Turin d'arrêter en conseil les bases d'un statut (7 février 1848). Le 4 mars, le texte même du Statut fut promulgué avec un préambule où le roi parlait de sa couronne *italienne*.

Le grand-duc de Toscane suivit l'exemple de Ferdinand de Naples et de Charles-Albert. Le 17 février 1848, lui aussi accorda un statut à son peuple. Mais le pape hésitait toujours ; il se bornait à remplacer dans le ministère le cardinal Ferretti par le cardinal Bofonti

et à nommer une commission pour préparer les réformes. L'impatience des Romains ne se contentait pas de si peu et réclamait hautement une constitution semblable à celle qui avait été déjà octroyée par les autres princes italiens. Pie IX se rendit : il promit ce qu'on exigea, et, en attendant, il fit entrer des laïques aux affaires, à la guerre, aux travaux publics, à la police, à l'intérieur.

Mais la révolution avait des ailes, elle dépassait les plus impatients, et les gouvernements se laissaient arracher par la violence ce qu'ils auraient dû concéder librement et de bonne foi. La république est proclamée en France le 24 février 1848, et Pie IX se décide alors à faire un pas en avant. Il appelle au ministère l'avocat Galletti, fort aimé du peuple de Rome, et le cardinal Antonelli qui depuis.... mais qui alors affectait des opinions démocratiques. Antonelli fut promu à la présidence du conseil. Enfin, le 14 mars le statut si longtemps attendu fut promulgué à Rome.

Le duc de Modène était le seul qui résistât au cri général de l'opinion. Il appela à son aide les bataillons autrichiens ; mais les alliés ayant dû se retirer à la nouvelle du soulèvement de Milan, il s'enfuit de Modène à leur suite.

CHAPITRE II.

SUITE DES ÉVÉNEMENTS ANTÉRIEURS A LA GUERRE CONTRE L'AUTRICHE.

Politique de l'Autriche dans les provinces lombardo-vénitiennes. — Parti italien en Lombardie. — Agitation légale en Lombardie. — Provocation de la police. — Insolence des soldats. — Députations envoyées au vice-roi. — Rigueurs du gouvernement milanais. — Armée autrichienne dans les provinces lombardo-vénitiennes. — Cattaneo et son journal. — Commencement de la révolution à Milan. — Signal de la bataille des cinq journées. — Conseil de guerre. — Progrès de l'insurrection. — Soulèvement des provinces lombardes. — Position critique des Autrichiens. — Gouvernement provisoire. — Triomphe de l'insurrection. — Conditions de Milan. — Mouvement des corps francs contre les Autrichiens. — Vote pour l'annexion au Piémont.

Les provinces lombardo-vénitiennes qui, pendant la guerre du Consulat et de l'Empire, passaient tour à tour d'un maître à un autre, devinrent en 1814, par le fait du traité de Vienne, la proie définitive de l'Autriche. Est-il nécessaire de nous appesantir sur les preuves, pour démontrer les excès de toute nature du gouvernement autrichien? Les traces sanglantes qu'il a laissées en Galicie, en Hongrie (1849), son attitude dans les principautés pendant la dernière guerre d'Orient (1855), les séquestres, les confiscations, la foi violée, les traités méconnus, l'ingratitude envers la Russie, tout concourt à donner la mesure exacte de l'administration autrichienne en Italie. Ces belles et riches provinces lombardo-vénitiennes voyaient cha-

que année la conscription leur enlever l'élite de la jeunesse qu'on déportait en Hongrie, en Moravie, en Galicie, où la rigueur du climat et les brutalités de tout genre la décimaient bientôt.

Une police implacable, une soldatesque licencieuse et insolente, une administration sans probité, la délation et l'espionnage érigés en système, des lois des suspects, les caisses publiques dilapidées, des taxes et des droits exorbitants établis sur toute chose : voilà les principaux traits de l'administration de l'Autriche en Italie. Il est possible qu'elle vaille mieux que celles de Rome et de Naples; mais cet avantage qu'elle acquiert par la comparaison n'est pas une compensation suffisante à son vice originel; c'est une administration étrangère. Les institutions que l'Autriche a pu donner à la Lombardie et à la Vénétie, et qui manquent à quelques autres États de l'Italie, ne feront jamais oublier que cinq millions d'Italiens, appartenant à la race la plus noble et la plus intelligente, que ce peuple d'artistes est gouverné, opprimé par le Croate.... Voilà dans le passé, le présent et l'avenir, le secret de cette haine irréconciliable entre l'Italie et l'Autriche.

Si on a pu dire avec raison qu'en 1846 il n'existait pas encore à Rome, à Turin, à Florence un parti italien fortement organisé, il faut reconnaître que ce parti, au contraire, existe en Lombardie depuis l'arrivée des Autrichiens. Ce n'est toutefois que depuis 1846 qu'il a obtenu l'adhésion de la noblesse lom-

barde. Dans les conditions défavorables que faisait au pays lombardo-vénitien la présence d'une forte armée étrangère, il était impossible de songer à la violence et à l'insurrection. Il fallait organiser une lutte légale pour obtenir peu à peu des réformes et attendre le moment opportun de secouer le joug. L'exaltation de Pie IX au pontificat fut comme un signal pour tous les esprits; le courage, l'ambition de la liberté pénétrèrent les cœurs restés, en apparence, les plus indifférents à la politique.

Le 1er septembre 1847, Romilli, prélat italien, fut appelé à remplacer, au siége de Milan, l'archevêque autrichien qui venait de mourir. Les Milanais, exagérant leur joie, la manifestèrent par de bruyantes démonstrations; mais la police, qui démêlait le but sous le prétexte, dispersa la foule à coups de sabre et fit mettre la ville en état de siége. Les habitants ne se découragèrent pas. Pendant six mois Milan fut inondée de publications, de journaux. L'opposition prenait toutes les formes, saisissait toutes les occasions. On s'abstenait du théâtre, du tabac, de la loterie, de la promenade. Enfin, sortant un jour de cette opposition indirecte, le député Nazzari proposa à la congrégation provinciale de nommer un comité, chargé de faire un rapport sur la situation du pays et sur les causes du mécontentement; alors les citoyens d'accourir en foule et de le remercier. On demanda à l'Autriche ce qu'elle avait promis depuis 1814, et ce qu'elle n'avait pas accordé : 1° L'administration du

royaume par le vice-roi, assisté de conseillers italiens; 2° le droit pour le royaume de pourvoir à ses propres dépenses et de ne contribuer aux dépenses générales de l'empire que dans une juste proportion avec les autres provinces; 3° la réforme douanière; 4° la délimitation du service militaire; 5° la publicité dans l'administration de la justice et la liberté individuelle mieux protégée contre la police.

L'empereur répondit en termes vagues à ces demandes, et laissa entendre qu'il n'accorderait rien. Les Milanais, de leur côté, résolurent de persister dans leurs réclamations et dans leur opposition. Il fut convenu qu'à partir du 1er janvier 1848, tout citoyen s'abstiendrait de fumer. Ce jour-là, la police, pour provoquer un mouvement qui lui donnât le droit d'employer la force, distribua des cigares aux soldats et même aux prisonniers; les soldats et les agents de police paradaient dans les rues, le cigare à la bouche avec une allure provoquante; des insultes et des rixes furent la conséquence de cette attitude. Radetzki interdit tout rassemblement et donna aux troupes l'ordre exprès de dissiper les groupes par les armes. Jamais l'insolence militaire ne chercha davantage à humilier, à provoquer de paisibles citoyens.

Dans cette journée, qu'on peut appeler *la Journée des cigares,* les habitants eurent cinq morts et beaucoup de blessés. Depuis lors, les Milanais abandonnèrent la promenade du Corso où ces massacres

avaient eu lieu et choisirent la promenade de la Porta Romana, qu'on avait appelée *Corso di Pio IX*. Une députation composée du maire, comte Casati, de l'archevêque et de l'archiprêtre, se rendit chez le vice-roi et chez le gouverneur, pour se plaindre des violences de la soldatesque et pour réclamer l'effet des promesses impériales; la réponse fut encore pleine de réticence et d'indécision.

Cependant Brescia, Mantoue, Crémone, Côme manifestaient leur mécontentement, à l'exemple de la capitale de la Lombardie, et organisaient une sorte d'opposition légale. Mais, loin de vouloir céder à l'opinion publique, le gouvernement autrichien était décidé à la résistance, et il décréta le jugement d'État (*la legge stataria*), qui ne laissait au citoyen accusé de rébellion ou de tumulte que quinze jours entre son arrestation et son jugement, et déclarait la sentence exécutoire deux heures après qu'elle avait été rendue.

Avant de commencer le récit des mémorables journées de Milan, nous devons dire quelles étaient les forces militaires dont pouvait disposer Radetzki, et la manière dont ces forces étaient réparties dans le pays lombardo-vénitien.

Au mois de mars 1848, l'armée autrichienne occupant la Lombardie et l'État de Venise, était forte de 70 000 à 75 000 hommes, dont 6000 chevaux, et elle avait avec elle 108 pièces de canon. Elle était divisée en deux corps d'armée, sous le commandement supérieur de Radetzki. Sous les ordres du général en

chef autrichien, le lieutenant maréchal comte Wratislaw commandait le premier corps. Les généraux de division étaient : le lieutenant maréchal Wocker, Weigelsperg, Wissiak et le prince Charles Schwarzenberg. Les généraux de brigade étaient le comte Gyulai, les archiducs Sigismondo et Ernest, le comte Strassoldo, Wohlgemuth, Maurer, comte Clam, Hery Rath, comte Schaffgotsche et Schonhals. L'effectif de ce premier corps était de 35 bataillons d'infanterie, 20 escadrons de cavalerie, 6 batteries d'artillerie à pied, 3 batteries à cheval, une batterie de 12 de position, une compagnie de raquettes et une section de pionniers.

Les divisions du général comte Ludolf, prince de Taxis et du général comte Wimpfen formaient le second corps d'armée, placé sous les ordres du lieutenant maréchal baron d'Aspre. Les généraux de brigade étaient : Boccalari, le comte Nugent, Lucoz, le prince Taxis, Simbschen, le prince Lichtenstein et Auer. Ce corps se composait de 27 bataillons d'infanterie, de 16 escadrons de cavalerie, de 6 batteries d'artillerie à pied, de 2 batteries à cheval, une batterie de 12, une compagnie de raquettes et une section de pionniers.

Le premier corps d'armée occupait la Lombardie, et son quartier général était à Milan. Les troupes qui le composaient étaient distribuées de la manière suivante : une brigade placée vers Magenta, gardait le cours du Tessin et avait 2 bataillons détachés

à Pavie; une seconde brigade, à la droite de la première, s'étendait jusqu'à la frontière suisse et occupait Saronno, Varese, Côme, etc. A Brescia il y avait 3 bataillons; à Bergame, 2 bataillons; à Crémone, 3 bataillons et 3 escadrons de lanciers; à Parme et Plaisance, 2 escadrons et un escadron de lanciers; enfin, à Milan, se trouvaient 10 bataillons d'infanterie, 5 escadrons de cavalerie, 6 batteries d'artillerie, des détachements de gendarmes et une nombreuse police.

Le second corps d'armée avait une brigade à Venise, une à Mantoue, une à Padoue, une à Vérone; il avait des bataillons à Modène, à Rovigo, à Vicence, à Trévise, à Bassano, à Udine, à Palmanova, etc.

Entouré d'une armée aussi puissante et maître de plusieurs places fortes, Radetzki pensait n'avoir rien à redouter d'une population désarmée.

Les Lombards n'en conservaient pas moins une attitude menaçante vis-à-vis de l'armée autrichienne, lorsque arriva à Milan la nouvelle du triomphe de la révolution en Sicile et à Naples. L'agitation alors fut portée à son comble, et les provocations, les rigueurs et les persécutions redoublèrent en même temps.

Partout les gouvernements agissent de même; ils s'opposent aux réformes avec d'autant plus d'obstination que la nécessité de ces réformes est plus évidente. Et il y en a qui font naître les occasions de conflit, avec l'espoir coupable d'étouffer dans le

sang ou de faire avorter par une répression impitoyable les révolutions naissantes.

C'est dans ce but de provocation, que le comte de Fiquelmont disait publiquement qu'il avait à sa disposition un moyen infaillible de faire oublier aux Milanais Pie IX leur idole, et toutes leurs velléités d'indépendance. « Le carnaval approche, disait-il, je leur donnerai, au théâtre de la Scala, un spectacle grandiose. » Dans un ordre du jour à l'armée, Radetzki semblait vouer d'avance à la mort les révolutionnaires italiens. Il les menaçait de *déployer le drapeau de l'aigle à deux têtes et aux serres redoutables ;* ajoutant que leurs efforts se briseraient contre son armée, *comme le verre fragile se brise contre le roc.*

Mais la nouvelle de l'insurrection de Vienne mit un terme à ces fanfaronnades. L'effervescence fut grande alors à Milan, et le vice-roi, effrayé, partit précipitamment pour Vérone, le 7 mars 1848. Le gouvernement s'empressa de faire afficher sur les murs de la ville une proclamation dans laquelle étaient énumérées les réformes politiques accordées par l'empereur, et, entre autres, l'abolition de la censure. La conséquence immédiate de cette dernière mesure fut l'apparition d'un journal politique, fondé par le philosophe Cattaneo, dans lequel celui-ci indiquait au gouvernement impérial les réformes les plus urgentes, et demandait la formation de régiments italiens, destinés à tenir garnison en Italie. C'était tout sim-

plement demander à l'Autriche une armée italienne, au service de la Révolution. Cattaneo combattait, en même temps, la réunion de la Lombardie à la monarchie piémontaise. Son idéal politique était la création d'une république fédérative italienne, sur le modèle des États-Unis d'Amérique. Il ne croyait pas que la révolution fût mûre en Lombardie, et il s'opposait à tout mouvement populaire, le regardant comme intempestif. Peut-être craignait-il que le Piémont ne réussît à exploiter à son profit la révolution lombarde. Il conseillait la prudence; mais les Milanais ne pouvaient entendre ses conseils. Le jour même (18 mars) de la proclamation du gouvernement, ils se portaient en foule au palais du Podestat pour demander des armes et l'organisation de la garde civique. Le comte Casati, entraîné par ses collègues et cédant au vœu du peuple, se rendit au palais du gouvernement, accompagné de la municipalité, et d'une grande partie de la population milanaise. A l'arrivée du cortége, une sentinelle fait feu; le peuple se précipite sur le soldat autrichien, qui meurt victime de son agression brutale. Un jeune homme, jusqu'alors inconnu, Henri Cernuschi, se présente hardiment au gouverneur O'Donnel, et le force de paraître sur le balcon avec un ruban aux trois couleurs italiennes. Il lui fait décréter l'armement de la garde civique et confier la direction de la police à la municipalité, puis il l'emmène prisonnier. Une patrouille autrichienne vint se heurter à la foule

qui retournait au palais municipal, et fit feu sur le peuple.

Ce fut le commencement et pour ainsi dire le signal du combat. La bataille dura pendant cinq journées immortelles et qui resteront comme un des faits les plus héroïques, comme une des plus belles pages de l'histoire de la Révolution italienne. On vit alors se lever en masse toute la population de Milan. Jeunes et vieux, femmes et enfants, tous se précipitent au cri de : « vive Pie IX, vive l'indépendance, vive l'Italie; » chacun s'arme au hasard; les barricades s'élèvent de tous côtés; sur les clochers, sur les édifices publics, sur les maisons des particuliers, partout flotte le drapeau tricolore; la ville est pavoisée comme aux jours de fêtes.

Radetzki fit canonner l'hôtel de ville, espérant s'emparer des magistrats municipaux, et par cette capture arrêter le mouvement insurrectionnel. Mais le comte Casati et ses collègues s'étaient réfugiés dans une maison particulière. Ayant échoué dans cette première tentative, Radetzki se retira dans la citadelle, et de là il écrivit à la municipalité. Dans une lettre pleine de menaces, il disait qu'il ne reconnaissait aucune des mesures prises par le gouverneur, et ordonnait le désarmement immédiat des citoyens, ajoutant qu'il ferait bombarder la ville si l'on refusait d'obéir à ses injonctions.

Cependant les troupes autrichiennes avaient pris position dans les différents quartiers de la ville; et le

peuple se battait, sans ordre, dans les rues, faute de direction. Cattaneo se décida alors à quitter sa retraite, et se mit courageusement à la tête de l'insurrection. Il écartait avec un désintéressement digne d'éloges, toute question de clocher et parlait au nom de la patrie commune, de l'Italie. Aidé par Cernuschi, il se hâta de former un conseil de guerre, chargé d'organiser et de régulariser la défense. Ce conseil composé de Cattaneo, Cernuschi, Terzaghi et Clerici, dirigea la lutte, au nom et sous le couvert de l'autorité municipale. Son premier acte fut une noble et généreuse proclamation, par laquelle il invitait le peuple à s'abstenir de toutes représailles, malgré les violences et les cruautés sans nombre de l'ennemi. On vit alors les Milanais prodiguer leurs soins aux soldats blessés de Radetzki, et rassurer les familles autrichiennes et les parents des prisonniers. Le trop fameux directeur de la police, Torrezani Bolza, étant tombé au pouvoir de l'insurrection, fut épargné comme les autres.

Mais la lutte n'en continuait pas moins avec résolution et acharnement. Le peuple, quoique dépourvu en grande partie d'armes et de munitions, était parvenu à s'emparer de la place des Marchés, de la caserne de Saint-Celse, de la caserne générale des agents de police et de la préfecture urbaine. Les communications entre les troupes autrichiennes renfermées dans la citadelle, et celles qui se battaient dans la ville, se trouvaient ainsi interrompues, et la

garde des finances, le corps des pompiers et celui des soldats italiens, étaient venus grossir le nombre des défenseurs des barricades.

Les Milanais, n'ayant aucun autre moyen de communication avec les villes et les campagnes voisines, imaginèrent de lancer des ballons par-dessus les murailles, et d'attacher à chacun d'eux des proclamations invitant tous les citoyens à prendre les armes et à marcher sur Milan. Aussitôt les populations des rives du Pô et du lac Majeur, celles de Varese, de Côme, de Bergame, et même du canton du Tessin, se levèrent en masse et répondirent à l'appel de leurs frères. Girolamo Borgazzi, à la tête de 2000 hommes se présenta aux portes de Milan. Il entra seul dans la ville, pour demander des instructions au conseil de guerre, et il fut convenu que le quatrième jour, vers dix heures du soir, un double assaut serait livré aux bastions de la porte Tosa, près du chemin de fer de Venise. Mais le brave et infortuné Borgazzi, étant sorti de la ville, fut bientôt après tué à la tête de sa colonne. Gui fut tué de même à la tête des citoyens qu'il commandait et qui arrivaient avec lui des rives du Pô.

Un conseil de guerre, semblable à celui qui fonctionnait à Milan, s'établit à Lecco, pour organiser la résistance dans la Valteline et la Brianza.

La position des Autrichiens devenait donc de jour en jour plus critique. Le manque de vivres, l'opiniâtre résistance des Milanais, l'insurrection qui

s'étendait dans les villes et les campagnes de la Lombardie, tout concourait à faire craindre à Radetzky les résultats de la lutte engagée. Voulant gagner du temps et donner à ses troupes la facilité de se fournir des vivres et des munitions qui leur manquaient, il envoya deux parlementaires à la municipalité, avec la mission de demander une suspension d'armes de quinze jours. Ce temps lui était nécessaire pour écrire à Vienne et en obtenir des concessions. Casati se montra d'abord très-indécis; mais il se rendit bientôt aux conseils de Cattaneo, et refusa les propositions du vieux maréchal. Les consuls étrangers, craignant pour leurs nationaux, essayèrent d'obtenir une suspension d'armes de trois jours; leur demande fut également repoussée. Ces trois jours auraient permis à Radetzki de battre en détail les citoyens qui, de toutes parts, venaient au secours des Milanais insurgés.

Ceux-ci continuaient à combattre avec courage; malgré le manque de munitions, et quoiqu'il leur restât à peine des vivres pour vingt-quatre heures. Les paysans, de leur côté, avaient obtenu quelques avantages sur l'ennemi. Ils avaient fait beaucoup de prisonniers et dispersé des détachements de cavalerie qui tenaient la campagne.

Le conseil de guerre eut alors à délibérer sur les propositions de Charles-Albert, qui offrait, dit-on, aux Lombards le secours de ses armes. La réponse à ses propositions fut ajournée par le conseil, qui crut

devoir la remettre au lendemain de la victoire. On ne pourrait qu'excuser cette résolution, si les Milanais, réduits à leurs propres forces, avaient pu espérer de vaincre les Autrichiens. Mais il ne s'agissait pas seulement de chasser ceux-ci des villes, il fallait encore les battre en rase campagne et les déloger des forteresses; la Révolution ne disposait pas de forces capables d'arriver à ces résultats. Il était donc avantageux d'accepter, même à des conditions qui pouvaient paraître onéreuses, le secours de l'armée piémontaise. Et, en effet, il n'y a point de sacrifice trop coûteux, lorsqu'il s'agit de délivrer la patrie de la domination de l'étranger. La réponse aux propositions de Charles-Albert n'en fut pas moins ajournée, et l'on nomma une junte provisoire de gouvernement, composée en grande partie des membres de la municipalité. Le public apprit l'existence de cette junte par une proclamation qui invitait les citoyens à continuer de combattre avec ardeur les ennemis de la patrie. Le nouveau gouvernement nommait le général Théodore Lecchi, ancien officier de l'Empire français, général en chef de l'armée insurrectionnelle, et confiait la présidence du conseil de guerre, à l'historien Pompeio Litta, ancien officier d'artillerie, et qui avait combattu à Austerlitz et à Wagram.

Dans la matinée du 22, l'hôtel du commandement général militaire fut abandonné par l'ennemi, et les deux casernes de San Francesco et de San Vittorio furent emportées d'assaut par le peuple. Quelques

jeunes gens, commandés par deux citoyens intrépides, Henri Cernuschi et Lucien Manaro, parvinrent à se rendre maîtres de la porte Tosa, vainement défendue par 2000 Autrichiens et 6 pièces de canon. En même temps, la porte Comasina était ouverte de vive force par les Milanais, secondés dans leur attaque par les paysans qui se trouvaient hors de la ville.

Le 22 mars, à 11 heures du soir, l'armée autrichienne se mit en mouvement. Radetzki se décidait enfin à abandonner la citadelle. Pour protéger sa retraite, il fit canonner la ville encore pendant quelque temps, et fit mettre le feu à des monceaux de paille et de foin, à des chariots et à des bagages de toute espèce.

Cette lutte glorieuse avait duré cinq jours. Les Milanais avaient perdu 350 combattants, 40 femmes et 34 enfants avaient été tués; les blessés étaient au nombre de 600. Rien de plus odieux que la conduite des autorités autrichiennes pendant le combat. Des prisonniers avaient été enfermés dans le château; on ne trouva plus que leurs cadavres; les corps étaient à peine recouverts d'un peu de terre, les membres épars. Mais les cruautés commises par les soldats autrichiens dans leur retraite sont encore plus horribles. Dans les maisons et dans les rues, on trouva des femmes et des enfants dont les cadavres étaient écrasés sur le sol ou broyés contre les murailles; d'autres avaient été cloués à des portes ou à des poteaux; d'autres, brûlés; à d'autres, la tête avait été

séparée du tronc. Les prisonniers avaient eu à subir les mutilations les plus atroces ; ou leur avait coupé les mains et les pieds et crevé les yeux.

Après leur victoire, les Milanais ne songèrent pas à poursuivre l'ennemi; mais, craignant son retour, ils s'occupèrent activement de fortifier leur ville et de la mettre à l'abri d'un coup de main. Ils concentrèrent, dans la ville et les environs, toutes leurs fòrces, qui atteignaient déjà un chiffre considérable, et qui étaient sans cesse accrues par l'arrivée de nouveaux renforts. Un grand nombre de paysans et d'habitants de villes voisines étaient entrés à Milan, aussitôt après l'évacuation de la citadelle par les Autrichiens. Successivement arrivaient les volontaires de Varese et de Luino, commandés par Achille Longhi ; ceux du Tessin, sous les ordres de François Arese; Torres, avec les Piémontais ; Decamilli, avec un bataillon de 1000 volontaires du pays de Gênes et de la Lomellina; et, enfin, une magnifique compagnie de carabiniers, commandée par le brave François Simonetta, riche propriétaire de la Lomellina.

Avec les soldats qui avaient quitté le service de l'Autriche, le gouvernement provisoire forma un régiment de cavalerie, plusieurs compagnies d'artilleurs, du train et trois régiments d'infanterie. Il organisa en même temps la garde civique, ainsi que des colonnes mobiles, recueillit tous les objets d'habillement et d'armement et s'occupa de la fabrication de la poudre.

Tandis que Radetzki tournait à droite par la route de Lodi, et ensuite remontait à gauche en se dirigeant sur Crema, dans l'intention de concentrer son armée derrière la Chiese, le général Lecchi avait donné l'ordre, le 26 mars, à tous les corps francs, d'inquiéter les Autrichiens dans leur retraite et de couvrir la route de Brescia. Dès le 25, Manara, avec 500 volontaires, s'était dirigé sur Treviglio; là, il avait été rejoint par le corps franc d'Arcioni, fort de 1200 hommes, et par les Piémontais, que commandait Torres, au nombre de 800. Puis, réunissant à son petit corps d'armée tous les autres corps francs, il se dirigea sur Brescia par Montechiaro.

Ce fut alors que le gouvernement provisoire, considérant la Lombardie sinon comme pacifiée, au moins comme revenue à des conditions d'existence normale, s'empara des attributions du conseil de guerre. Du reste, Cattaneo et ses collègues, qui voyaient avec peine les tendances annexionnistes du gouvernement, donnèrent volontairement leur démission.

Leur retraite laissa plus de liberté au gouvernement provisoire, et, le 29 mars, le peuple fut convoqué dans les comices, pour voter sur la question de l'annexion de la Lombardie à la monarchie piémontaise. L'annexion fut votée à une grande majorité. On décida alors que le statut piémontais serait revisé par la Constituante du royaume de la haute Italie. Cette assemblée devait être élue par le suffrage universel, et l'union définitive ne devait avoir lieu qu'a-

près l'élection. Jusque-là une consulte lombarde gouvernerait le pays. La liberté absolue de la presse et le droit de réunion étaient garantis aux citoyens; le roi ne pourrait, dans aucun cas, dissoudre la garde nationale. Charles-Albert accepta ces conditions, et le comte Casati fut remplacé par le général piémontais Olivieri.



CHAPITRE III.

SUITE DES ÉVÉNEMENTS ANTÉRIEURS A LA GUERRE CONTRE L'AUTRICHE.

Agitation légale à Venise. — Manin et sa tactique. — Pétition de Tommaseo. — Mémoire de Manin. — Arrestation de Manin et de Tommaseo. — Lutte entre les soldats et le peuple. — Garde civique. — Assassinat de Marinowick. — Manin prend possession de l'arsenal. — Négociations d'Avesani avec le gouvernement de Venise. — Capitulation de Zichy. — Gouvernement provisoire de Venise. — Triomphe de l'insurrection dans les provinces vénitiennes. — Vérone et Mantoue restent au pouvoir des Autrichiens. — Charles-Albert se prépare à entrer en campagne. — Sa proclamation aux Italiens. — Marche des troupes romaines sur le Pô. — Coopération de la Toscane à la guerre. — Manifestation des Napolitains en faveur de la guerre. — Opposition de Ferdinand et de ses ministres à la guerre.

Dans les provinces vénitiennes l'opposition aux Autrichiens prit la même forme et ne fut pas moins énergique que dans la Lombardie. Les causes du mécontentement étaient les mêmes, et l'on avait à vaincre les mêmes difficultés. Avant de recourir à l'insurrection, on fit usage de tous les moyens d'opposition légale, on s'efforça de réveiller dans les âmes l'amour de la patrie et de la liberté, et on évita avec le plus grand soin de donner au gouvernement autrichien une occasion ou un prétexte de sévir contre les patriotes. Il fallait avancer avec la plus grande prudence, arracher au gouvernement les concessions, les unes après les autres, et ne pas devancer

l'esprit public qui se réveillait lentement. Cette tactique révolutionnaire devait être l'œuvre d'un légiste et d'un avocat. En effet, ce fut l'avocat Manin qui prit l'initiative de la révolution vénitienne, qui la prépara et la dirigea jusqu'à la fin avec un courage infatigable, avec une persistance et une habileté exceptionnelles.

On a beaucoup écrit sur cet homme célèbre. Son intelligence, son talent, sa probité, son éloquence, sa droiture, son honnêteté, son patriotisme le faisaient aimer et estimer de tous ceux qui l'approchaient. Manin avait toutes les qualités du révolutionnaire et de l'homme d'État. A une volonté inébranlable, il joignait un courage et une persistance dans ses desseins, qui augmentaient en raison du danger et des obstacles qu'il rencontrait. La supériorité de son esprit ne se montrait pas dans les moments de calme, il fallait qu'une grande responsabilité pesât sur lui; il fallait les jours de lutte et de passion, les obstacles à vaincre, les dangers à surmonter, pour faire briller de tout leur éclat son courage, son habileté, son coup d'œil infaillible et son éloquence mâle et incisive. Révolutionnaire ardent et infatigable pendant la lutte, il se montrait, après la victoire, homme d'ordre et de conservation. On trouvait réunies dans sa personne toutes les qualités du commandement. Il est vrai qu'il imposait parfois sa volonté avec une sorte de brusquerie; mais ce qui serait un défaut dans les relations ordinaires de la vie, en temps de guerre et de révolution devient une qualité souvent indispen-

sable. Quoique sa conversation familière fût gaie et spirituelle, la conscience de sa supériorité lui faisait supporter avec impatience toute contradiction. Et cependant, personne ne mit jamais plus de grâce à avouer ses torts, et ne se rangea plus facilement à l'opinion de ses contradicteurs, qu'il ne le faisait, lorsque l'erreur lui était démontrée. Ses éminentes qualités le firent toujours admirer, même de ses ennemis et lui attirèrent les sympathies générales. A Venise, il ne flatta jamais le peuple ; lorsqu'il se présentait à la foule, c'était pour la rappeler à son devoir ou pour la reprendre dans ses écarts, non pour caresser ses passions, ou pour obéir à ses caprices. Il n'en fut pas moins l'idole du peuple de Venise, aussi longtemps que dura la révolution. C'est que Manin s'était identifié avec les intérêts de ce peuple. Celui-ci, qui avait conscience de la supériorité et de l'honnêteté politique du dictateur, comprenait qu'il est des circonstances où l'obéissance est le premier devoir du citoyen, et en quelque sorte une loi de salut public.

Ces traits suffiront pour faire connaître au lecteur ce grand homme d'État, dont le nom reviendra plus d'une fois dans cette histoire.

Les discussions qui eurent lieu au sujet du chemin de fer de Milan à Venise fournirent à Manin l'occasion de commencer ouvertement son opposition au gouvernement autrichien. Quoique cette question n'eût rien de politique en apparence, il était évident que cette opposition à un commissaire ou à un agent

du gouvernement, devenait un fait politique, par cela même qu'on était habitué à obéir passivement à un pouvoir qui n'admettait ni le contrôle ni la discussion. Aussi, lorsque Manin se rendit à Milan, pour discuter, devant une commission spéciale, la question du chemin de fer; lorsqu'il demanda, avant l'ouverture de la discussion, la vérification des pouvoirs, cette démarche fut considérée presque comme un acte de rébellion. A défaut de discussions politiques, il faisait naître dans le pays le goût des discussions d'affaires. Dans ce but, il commença à fréquenter l'Athénée de Venise, où son éloquence et la lucidité de son esprit ne tardèrent pas à être remarquées. A l'occasion de l'ouverture du congrès scientifique, le 13 mars 1847, il prononça un discours, dans lequel il s'efforçait d'amener la discussion sur le terrain de la politique. Depuis lors, toute réunion devint un club où l'on parlait tout haut des misères du pays, tandis qu'on causait tout bas de politique.

On se rappelle que le député Nazzari avait le premier donné en Lombardie l'exemple du courage civil, en demandant quelques réformes au gouvernement autrichien. Manin fit de même à Venise, et une motion semblable à celle de Nazzari, indiquant diverses réformes à opérer dans l'administration de la justice, fut faite à l'assemblée centrale, le 25 décembre 1847. Comme Manin n'était pas membre de cette assemblée, ce fut le député Jean-Baptiste Morosini qui présenta

le projet de réforme, signé par cinq membres de la Congrégation centrale.

Le 29 décembre, l'illustre poëte Niccolò Tommaseo, l'honneur et la gloire de l'Italie, grand orateur autant qu'élégant écrivain, citoyen modeste, patriote sincère, républicain honnête et désintéressé, qui avait su se concilier, par ses grandes qualités, l'admiration et le respect de tous les partis, lut à l'Athénée un discours dans lequel il exposait les excès commis par la censure, au mépris de l'ordonnance impériale. Il engagea ses auditeurs à signer une pétition préparée d'avance, et dont les termes avaient été arrêtés entre Manin et lui. La salle était pleine, comme toujours, lorsque l'illustre orateur devait traiter quelque sujet littéraire. La pétition circula de main en main, et chacun s'empressa d'ajouter son nom au nom de Tommaseo. C'est de ce jour que date la révolution vénitienne.

La motion de Manin, présentée par le député Morosini, fut discutée et approuvée par la Congrégation centrale, le 4 janvier 1848. Ainsi, le gouvernement autrichien était contraint, par l'opinion publique, à discuter les questions politiques avec ses sujets. C'était le premier triomphe de la Révolution. Le lendemain, le directeur de la police fit appeler Manin et, lui promettant que les réformes qui faisaient l'objet de la pétition seraient accordées, il l'engagea à apaiser l'agitation des esprits. Manin lui répondit que le calme ne pouvait renaître tant que les réformes de-

mandées n'auraient pas été octroyées d'une manière officielle.

Au mépris de ces promesses, le député chargé de faire un rapport sur la proposition de Morosini et de Manin conclut au rejet de cette proposition. Alors Manin écrivit au gouverneur civil, président de la Congrégation : « Est-ce ainsi qu'on espère rétablir le calme et contenter le royaume? » Il adressa bientôt après à ce fonctionnaire un second mémoire dans lequel il demandait : le respect de la nationalité italienne, un gouvernement séparé pour le pays lombardo-vénitien, une représentation nationale et un budget librement consenti et voté tous les ans, la liberté de la presse et la liberté individuelle entourées de garanties sérieuses, la révision des lois et des codes, la liberté des échanges entre les diverses provinces du royaume, et la détermination exacte des pouvoirs de la police. « Pour que l'ordre ne soit pas troublé, ajoutait-il, il faut accorder beaucoup, accorder vite et déclarer tout de suite qu'on a la volonté d'accorder. » La police, prévenue de l'apparition de ce mémoire, résolut aussitôt l'arrestation de Manin.

Cependant, le 14 janvier, l'avocat Avesani présenta une pétition à l'Assemblée centrale pour l'engager à réclamer l'exécution des promesses faites par l'empereur et d'autres concessions que les exigences croissantes de l'opinion publique rendaient indispensables. Après bien des hésitations, l'Assemblée centrale, ayant consulté le gouvernement, nomma une

commission chargée de recueillir les plaintes des populations.

Ces demandes, ces réclamations, l'agitation des esprits, les réunions plus fréquentes des citoyens, l'opposition qui se faisait jour de mille manières, en public et dans les conversations privées, tous ces signes avant-coureurs d'une révolution prochaine alarmèrent enfin le gouvernement. Il espéra que l'arrestation des deux hommes qui avaient pris l'initiative du mouvement rétablirait le calme dans le pays, et il fit jeter en prison Manin et Tommaseo. Cette arrestation arbitraire porta au plus haut degré l'exaspération des Vénitiens; toute la population prit des habits de deuil; pendant la nuit, les murs furent couverts d'inscriptions à la louange de Pie IX et pleines d'injures pour le gouvernement autrichien. En même temps on se préparait à la résistance; le peuple choisissait ses chefs.

Les avocats réclamèrent contre la détention illégale et arbitraire de Manin et de Tommaseo; ils se partagèrent entre eux les affaires de Manin et plaidèrent à sa place devant les tribunaux. L'opposition prenait toutes les formes et la révolution était imminente; mais la police redoublait de zèle et le nombre des arrestations allait sans cesse en augmentant.

Le 16 mars le bruit courut à Venise qu'une révolution avait éclaté à Vienne et que l'empereur avait promis une constitution. L'agitation fut alors à son comble et la police fit fermer les portes du théâtre.

Le 17, vers le coucher du soleil, le bateau à vapeur *Venezia*, de la compagnie du Lloyd autrichien, apporta la nouvelle officielle des événements extraordinaires qui s'étaient accomplis à Vienne. Aussitôt le peuple se porta en masse devant le palais du gouverneur et réclama l'élargissement de Manin et de Tommaseo. Toute résistance eût été dangereuse, et le gouverneur, prenant sur lui la responsabilité de cet acte, envoya au chef de la police l'ordre d'élargir les deux prisonniers. Ceux-ci sont délivrés par le peuple et portés en triomphe à travers la ville; dans les rues chacun est décoré de rubans aux trois couleurs italiennes et le drapeau tricolore flotte sur les trois mâts du pavillon de la place Saint-Marc. Au même instant un détachement du régiment de Kinski est insulté par les citoyens, qui arrachent le drapeau autrichien des mains des soldats et le traînent dans la boue. Le signal d'alarme est donné immédiatement et la place se remplit de soldats. Le soir, la cloche de Saint-Marc ayant sonné, chacun crut entendre le tocsin et se précipita dans les rues; mais les soldats dispersèrent, à coups de baïonnettes, la foule qui ne fit du reste aucune résistance.

Le lendemain, 18 mars, les murs étaient couverts de placards révolutionnaires, et des attroupements se formaient sur toutes les places. A la Piazzetta, le peuple lança des pierres aux soldats, qui ripostèrent par des coups de feu. On criait aux armes! les cafés et les boutiques se fermaient, le tambour battait la

générale, les places se remplissaient de troupes et des canons étaient braqués dans les rues. Manin, qui déjà avait proposé l'organisation de la garde civique, insista de nouveau, et cette fois sa proposition fut soutenue par le podestat de la ville, Correr. Le gouvernement permit l'armement de 400 citoyens; mais il y en eut bientôt plus de 4000, armés de fusils, de piques, d'épées et de pistolets.

Cependant on envoya de Milan des ordres formels de sévir avec rigueur contre les patriotes, et le gouverneur demanda à la municipalité la dissolution de la garde civique, qui devenait inutile, disait-il, maintenant que la tranquillité paraissait rétablie. La municipalité eût cédé aux exigences du gouverneur sans la résistance de Manin, qui tint bon malgré toutes les menaces.

Mais bientôt on apprit d'une manière officielle la proclamation de la constitution à Vienne, et aussitôt les troupes fraternisèrent avec le peuple. Le 19 et le 20, ce fut dans la ville une fête continuelle : les grenadiers italiens et les citoyens de Venise se promenaient dans les rues bras dessus, bras dessous.

Ce calme apparent fut de courte durée. On disait partout que les autorités militaires se préparaient à bombarder la ville et à la faire sauter à l'aide de mines; que toute la Lombardie était en révolte et que Radetzki, avec 10 000 hommes, avait été obligé de se renfermer dans la citadelle de Milan.

Ces nouvelles enthousiasmaient les esprits; la mort du colonel Marinovich, massacré par les ouvriers de l'arsenal, devint le signal de la révolte.

Le colonel Marinovich, commandant de l'arsenal de la marine, s'était rendu odieux aux ouvriers par son excessive sévérité. On le soupçonnait d'avoir formé le projet de faire sauter la ville, et ce bruit était si répandu que le consul anglais, au nom du corps des consuls étrangers, avait fait demander des explications à ce sujet aux autorités autrichiennes. Les *arsenalotti* voulaient se défaire de leur commandant, et ils résolurent de le mettre à mort le 21 mars, à quatre heures du soir, à l'heure de la sortie des ateliers. La garde civique du poste de l'arsenal, ayant eu vent de ce projet, accourut au secours du fonctionnaire autrichien. Avec beaucoup de difficultés, et après avoir promis que Marinovich résignerait son commandement, elle réussit à l'arracher des mains des ouvriers et l'accompagna sur le bâtiment *la Clemenza*, qui était à l'ancre en dehors de l'arsenal.

Dans la nuit de ce même jour, Manin réunit chez lui Tommaseo et d'autres patriotes pour s'entendre avec eux sur ce qu'il y aurait à faire le lendemain. On résolut, sur sa proposition, de s'emparer de l'arsenal et de proclamer la république au cri de VIVE SAINT MARC! Pour le peuple, qui n'entend rien aux constitutions, ces trois mots contiennent toute l'histoire de la révolution de Venise; ce fut son cri de

guerre et de ralliement, comme le lion fut son emblème.

Le lendemain, Marinovich, malgré les conseils de ses amis, vint à l'arsenal à l'heure accoutumée. Il prit, pour y arriver, un chemin détourné et pénétra par une autre porte que celle par laquelle il entrait ordinairement. Cette prudence précipita sa perte. Un des ouvriers, chargé de fermer cette porte qu'on savait être ouverte et d'en retirer la clef, vint apprendre à ses camarades que leur ancien commandant était en leur pouvoir. Ceux-ci accoururent, demandant sa mort à grands cris. A leur approche, Marinovich se réfugia sur une tour, qui est près de là, à la Porta Nuova. Mais les ouvriers brisent les portes à coups de hache, se précipitent en foule dans la tour, et, trouvant le colonel en haut de l'escalier, armé de ses pistolets et l'épée à la main, ils se jettent sur lui et le massacrent.

Au même instant, et comme si cette mort devait servir de signal à l'insurrection, celle-ci éclata de toutes parts. Partout, dans les rues et sur les places, retentissent les cris de : « Mort aux Autrichiens! dehors l'étranger! » Manin, à la tête de 100 hommes de la garde civique, marche sur l'arsenal, où il trouve 12 gardes civiques qui s'y étaient introduits pour rétablir l'ordre après le meurtre de Marinovich, et demande qu'on lui remette les clefs de la salle d'armes. On feint de ne pas les trouver, on cherche à éluder sa demande, et Manin, fatigué de ces hési-

tations, menace d'enfoncer les portes si, dans cinq minutes, les clefs ne lui sont pas remises. Cette menace produit un bon effet; les clefs sont retrouvées, on distribue les armes aux gardes civiques et aux ouvriers. Le général Martini, commandant de l'arsenal, est retenu prisonnier et remplacé par le colonel Graziani.

Tommaseo vint aussi à l'arsenal et, par un chaleureux discours, exhorta ses concitoyens à achever l'œuvre si bien commencée.

En ce moment, un bataillon de troupes de la marine, composé presque en totalité de Vénitiens, rencontre une compagnie de la garde civique, qui se rendait à l'arsenal, pour soutenir Manin. Le commandant des troupes ordonne de faire feu, mais on refuse de lui obéir et un de ses officiers le frappe d'un coup d'épée. Aussitôt les soldats arrachent la cocarde de l'Autriche et la remplacent par les trois couleurs italiennes. Presque toutes les troupes de la marine et les équipages des bâtiments de guerre suivirent cet exemple. Partout où flottaient les couleurs impériales, apparut bientôt le drapeau de l'Italie.

A la vue des progrès de l'insurrection, la garnison de la ville, forte d'environ 6000 hommes, s'était renfermée dans ses casernes, tandis que le gouverneur militaire ainsi que le gouverneur civil discutait, dans le palais ducal, sur les mesures à prendre pour combattre la révolution.

Manin, revenant de l'arsenal, était allé se reposer

dans une petite taverne. Après quelques instants de repos, il s'achemina vers la place Saint-Marc, à travers les ovations du peuple qui, ayant appris la prise de l'arsenal, accourait en foule devant lui.

Arrivé sur la place Saint-Marc, Manin proclama la république. La foule immense qui y était rassemblée éclata en cris frénétiques de : « vive saint Marc! vive la République! » — Aux vivat enthousiastes des Vénitiens, il fit cette courte réponse : « L'indépendance de Venise est désormais assurée ; un gouvernement provisoire va être installé et fonctionnera régulièrement. Toute l'Italie sera bientôt indépendante et l'union de ses divers États ne tardera pas à être proclamée à Rome. » La foule redoubla ses applaudissements ; Manin, en terminant, recommanda au peuple de maintenir l'ordre et de se conduire avec la modération et la dignité qui conviennent à des hommes libres.

Dès le matin du 22 mars, la municipalité de Venise, par l'organe de la *Gazette officielle*, avait invité plusieurs honorables habitants à se rendre auprès d'elle, pour aviser aux moyens de maintenir l'ordre dans la ville. A 10 heures, les citoyens Joseph Reali, Louis Reverdin, Léon Pinkerle, les avocats Jean-François Avesani, Jacques Castelli et Lantara[1], qui s'étaient rendus à l'appel des magistrats

1. Manin refusa de faire partie de cette junte, comme il avait déjà refusé d'assister aux réunions précédentes, parce qu'il voulait

de la cité, étaient réunis dans le palais municipal avec le podestat Corres, son secrétaire et six assesseurs, lorsqu'ils apprirent tout à coup l'assassinat de Marinovich, la prise de l'arsenal et l'occupation de la corvette *la Clemenza*. Un instant après, arriva l'avocat Angelo Mengaldo, qui revenait du palais du gouvernement, après avoir rempli la mission que lui avait confiée la municipalité. Il avait été chargé de demander l'évacuation de l'arsenal par les Croates. Les deux gouverneurs lui avaient fait observer que chaque concession donnait lieu à de nouvelles exigences de la part des habitants de Venise et ils l'avaient prié d'exposer avec franchise les demandes que les citoyens pourraient encore avoir à formuler : « L'ordre ne sera pas rétabli, aurait répondu Mengaldo, tant que toutes les forces militaires de la ville ne seront pas au pouvoir des Vénitiens. » C'était demander l'abdication pure et simple du gouvernement, et le gouverneur civil Palfy mandait auprès de lui les magistrats municipaux, afin de connaître, par eux, les véritables intentions du peuple.

Mengaldo ayant fait son rapport à la municipalité, celle-ci nomma une députation composée du podestat et des citoyens Mengaldo, Michiel, Medini, Avesani, Pinkerle et Fabris, et la chargea de se rendre auprès

éviter la nécessité de mettre tant de personnes dans la confidence de ses projets.

des deux gouverneurs et de les prier de remettre leurs pouvoirs entre les mains des Vénitiens, afin d'éviter l'effusion du sang.

Palfy reçut la députation avec beaucoup de hauteur; il reprocha au corps municipal d'être l'instigateur principal des troubles et de pousser les citoyens à formuler leurs accusations contre le gouvernement. Mais il fut interrompu par l'avocat Avesani : « Sommes-nous venus ici, dit-il, pour recevoir des reproches, suivant l'ancien usage, ou pour négocier? » Le vieux comte lui répondit avec colère, qu'il ne parlait pas à M. Avesani, mais au podestat, et il se plaignit vivement de cette interruption. Il terminait son discours par de nouveaux reproches : « On lui avait promis le retour de la tranquillité, s'il satisfaisait à certaines demandes et, quoiqu'il y eût satisfait, l'agitation allait toujours croissant, et on exigeait de nouvelles concessions. Il avait réuni son conseil pour savoir s'il avait le pouvoir d'accorder ce qu'on lui demandait encore. »

Le podestat lui répondit que la députation était chargée de lui faire connaître les conditions essentielles, au moyen desquelles l'ordre pourrait être rétabli, et il invita l'avocat Avesani à parler au nom de ses collègues. Alors celui-ci, avec beaucoup de sang-froid, exposa la situation sans réticences et sans ambages. La députation n'avait pas le loisir de réfuter l'inconvenant exorde du gouverneur; elle ne pouvait discuter davantage les motifs de méconte-

ment du peuple et la valeur des concessions accordées. Dans les circonstances actuelles, le gouvernement ne pouvait s'attendre à une réclamation ordinaire, et si la demande que la députation était chargée de formuler outre-passait les pouvoirs confiés au comte Palfy, il n'en était pas moins indispensable de répondre et d'agir sans perdre de temps. Il terminait, en disant que la députation avait pour mission d'inviter le gouvernement à se démettre de ses pouvoirs. Le gouverneur répondit que, suivant ses instructions, il allait céder ses pouvoirs à l'autorité militaire. Alors l'avocat Avesani, qui avait vu le gouverneur militaire dans une pièce voisine, pria le comte Palfy de l'inviter à se rendre auprès de la députation, afin que celle-ci pût lui faire entendre sa demande.

Le maréchal Zichy, gouverneur militaire, protesta de son amour pour Venise; mais il déclara qu'il ferait son devoir. Avesani lui dit alors qu'il considérait cette réponse comme un refus, qu'il allait en informer le peuple, et il rendit le maréchal responsable de tout ce qui pourrait arriver. Le comte Zichy, effrayé, voulut arrêter l'orateur; mais celui-ci s'écria que le temps de la modération était passé, et il posa pour première condition de la paix l'éloignement des corps composés de soldats étrangers, et le maintien des soldats italiens à Venise. « C'est impossible, dit le maréchal, nous nous battrons. — Eh bien, nous nous battrons, » dit Ave-

sani ; et il allait partir, lorsque Zichy l'arrêta de nouveau, en lui faisant observer qu'il risquait sa tête. « Dans les circonstances actuelles, lui dit Avesani, tout le monde risque sa tête. Il est impossible d'attendre des ordres de Vienne ou d'ailleurs ; on a déjà perdu beaucoup de temps, et chaque instant perdu peut être cause des plus grands malheurs. Votre réponse doit être spontanée, comme l'a été notre demande. »

Zichy discuta la capitulation article par article ; à chaque mot il trouvait des objections. Mais Avesani ne cessait de lui dire qu'il était trop tard pour discuter, et qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'accepter les yeux fermés les conditions qu'on lui proposait. Le maréchal se rendit enfin ; il accepta toutes les conditions posées par l'avocat Avesani. Il avait même été convenu qu'on le garderait comme otage; pour assurer l'exécution fidèle du traité ; mais la députation usa de générosité et se contenta de sa parole d'honneur.

Voici cette capitulation.

« Pour éviter l'effusion du sang, S. E. le comte Louis Palfy, gouverneur des provinces vénitiennes, ayant appris de S. E. le comte Corres, podestat de Venise, des assesseurs municipaux et d'autres citoyens députés à cet effet, que cette effusion de sang ne pouvait être évitée qu'en souscrivant aux conditions énoncées plus bas, s'est démis de sa charge, et l'a remise aux mains de S. E. le comte Fer-

dinand Zichy, commandant de la ville et de la forteresse. En la lui remettant, il lui a recommandé, de la manière la plus pressante, d'agir avec modération vis-à-vis de cette ville remplie d'admirables monuments, et pour laquelle il a toujours professé la plus vive affection et le plus loyal attachement, ce qu'il lui plaît de répéter encore une fois. En conséquence, le comte Zichy, contraint par la nécessité et désirant également éviter une inutile effusion de sang, a conclu avec les soussignés la convention suivante :

1° « Dès ce moment cesse sur terre et sur mer l'autorité du gouvernement militaire et du gouvernement civil. Cette autorité est exercée par un gouvernement provisoire, qui sera installé officiellement et dont font partie, de droit, les citoyens soussignés;

2° « Le régiment Kinsky, les Croates, l'artillerie de terre et le corps du génie, évacueront la ville et tous les forts; toutes les troupes italiennes et les officiers italiens resteront à Venise;

3° « Le matériel de guerre de toute espèce restera à Venise;

4° « Le transport des troupes qui devront évacuer la ville s'effectuera, par mer, sur Trieste et par tous les moyens possibles;

5° « Les familles des officiers et soldats qui partent seront protégées et le gouvernement provisoire, aussitôt après son installation, mettra à leur disposition tous les moyens de transport;

6° « A tous les employés civils, italiens et non ita-

liens, on garantit la sûreté de leur personne, de leur famille, et de leurs propriétés;

7° « S. E. le comte Zichy donne sa parole d'honneur de rester le dernier à Venise, pour garantir la fidèle exécution de ce traité. Un bateau à vapeur sera mis à la disposition de Son Excellence, pour sa personne, sa suite, et les soldats qui seront restés avec lui;

8° Comme toutes les caisses doivent rester à Venise, on ne donnera que l'argent nécessaire au payement et au transport des troupes. Ce payement sera fait pour trois mois.

« Expédié, en double original, *Comte Zichy*, lieutenant maréchal, commandant de la ville et de la forteresse. — Signé : *Joseph Corres; Louis Michiel; Detaico Medici; Pierre Fabris; Jean-François Avesani*; *Angelo Mengaldo; Léon Pinkerle; docteur François Beltrane.* — Témoins : *Antoine Mezzani*; *Constantin Alberti.* »

Cette capitulation fut placardée dans la ville avec la proclamation suivante :

« *Vive Venise! Vive l'Italie!*

« Citoyens!

« La victoire est à nous; et sans effusion de sang le gouvernement civil et militaire de l'Autriche est tombé. Gloire à notre brave garde civique!

« Un gouvernement provisoire sera immédiatement installé. Pour satisfaire aux besoins du mo-

ment, vos compatriotes soussignés, qui déjà ont conclu le traité solennel, composeront le gouvernement. Le traité sera publié aujourd'hui même dans un supplément de notre gazette.

« *Vive Venise! vive l'Italie!*

« Signé : *Corres; Michiel; Medici; Fabris; Avesani; Mengaldo; Pinkerle.* »

Les caisses du gouvernement contenaient 505 800 livres autrichiennes et, dans l'établissement de la monnaie, il y avait un fonds de 708 098 livres. Le matériel de guerre se composait de 36 000 fusils, de quelques autres armes, d'environ 1000 bouches à feu et d'une très-grande quantité de poudre et de munitions de guerre. 4000 soldats italiens restèrent à Venise; les soldats autrichiens et croates quittèrent la ville, au nombre de 3000 environ.

L'assassinat de Marinovich et la prise de l'arsenal avaient terrifié les deux gouverneurs. Ils craignirent pour leur vie; cette crainte explique la faiblesse de leur conduite, ainsi que l'attachement profond qu'ils manifestaient à tout propos pour Venise et ses habitants.

On commençait à mettre à exécution les articles de la capitulation et les troupes allaient s'embarquer, lorsque le régiment Kinsky refusa de consigner ses armes, comme il avait été convenu par l'article 3 du traité. La garnison ignorait encore à quelles conditions Zichy avait capitulé, et elle ne voulait pas croire

à la lâcheté de son chef. Aussi le général Culoz, considérant l'article du traité qui prescrivait le désarmement des troupes comme un outrage pour ses soldats, au lieu de monter à bord, donna l'ordre au régiment Kinsky, de reprendre le chemin de sa caserne, située à la riva dei Schiavoni. Manin expédia immédiatement une canonnière qui devait mitrailler les soldats de Culoz, s'ils persistaient dans leur refus, car il tenait à l'exécution littérale du traité; mais, sur les instances de ses amis, il consentit enfin à laisser partir le régiment avec ses armes.

Le même soir du 22 mars, la forteresse de Marghera fut occupée par la garde civique de Mestre.

Cependant le gouvernement provisoire, composé d'une commission de sept membres, les mêmes qui avaient signé la capitulation, n'était rien moins que populaire, et d'ailleurs les Vénitiens étaient stupéfaits de ne pas voir Manin et Tommaseo parmi ceux-ci. Ne se sentant pas appuyé par l'opinion publique, il se retira et remit ses pouvoirs à Mengaldo, général de la garde civique. Mais celui-ci, au nom du peuple, confia l'autorité suprême à Manin.

Le lendemain matin, 23 mars, toute la population de Venise s'était rassemblée sur la place Saint-Marc, où se trouvaient aussi deux bataillons de la garde civique en ordre de bataille; Manin parut alors, et fut salué avec enthousiasme par les cris et les vivat de toute la population.

Il est à remarquer que la nouvelle du triomphe de

l'insurrection, à Milan, n'était pas encore parvenue à Venise, et qu'on n'y connaissait pas les intentions de Charles-Albert. Cependant, Manin, dès qu'il se fut rendu maître de l'arsenal, avait fait retentir, au milieu du peuple, le cri de vive Saint-Marc, qui rappelle à lui seul toute l'histoire de Venise, et il se hâtait de proclamer la république, afin d'obtenir le concours énergique du peuple, qui seul pouvait assurer le triomphe de la révolution.

Le gouvernement provisoire fut nommé ce jour même de la proclamation de la république. Voici les noms des citoyens qui en faisaient partie ; Manin, président et ministre des affaires étrangères; Tommaseo, ministre des cultes et de l'instruction publique; Paolucci, ministre de la marine; le général Solera, ministre de la guerre; Castelli, ministre de la justice; Paleocapa, ministre des travaux publics; Camerata, ministre des finances; Pinkerle, ministre du commerce; Toffalo, qui était un ouvrier, eut la direction des beaux-arts, sans portefeuille.

Le même jour, 23 mars, le lieutenant maréchal Ludolf, ayant appris la capitulation de Zichy à Venise, céda le commandement de la ville et de la province de Trévise au gouvernement provisoire qui venait d'être installé dans cette dernière ville. Il partit pour Trieste, avec ses troupes, parmi lesquelles fut comprise la garnison de Bellune.

Le général de brigade Auer, commandant la place d'Udine, suivit l'exemple de Ludolf, et se retira avec

ses troupes, aux confins de l'Illyrie. Il en fut de même des commandants des places fortes d'Osopo et de Palmanova, qui remirent leurs pouvoirs dans les mains des commissaires envoyés par le gouvernement provisoire d'Udine. Le vieux général Zucchi était retenu prisonnier par les Autrichiens à Palmanova; ayant été relâché, il prit le commandement de cette place. C'était un ancien officier de l'Empire français, et il n'avait pas confiance dans l'avenir de la révolution italienne, aussi n'obéit-il jamais au gouvernement de Venise.

Le 24, le général d'Aspre quitta Padoue, et le colonel Poschakr partit de Rovigo. Le même jour, la population de Chioggia arrêta le commandant de la place Gorizzutti, et occupa les forts de San Felice et de Brondolo. Le 25, d'Aspern, après avoir imposé aux Vicentins une taxe de 42 000 livres autrichiennes, se retira auprès de Radetzki. Ainsi, en quelques jours, toutes les places fortes du pays vénitien, toutes les batteries et tous les forts de l'*Estuario* tombèrent sans combat au pouvoir des Vénitiens.

Toutes les provinces de la terre ferme s'empressèrent alors d'envoyer leur adhésion à la république et de reconnaître officiellement le gouvernement de Venise.

Celui-ci, après avoir adopté pour emblèmes le lion de Saint-Marc et le drapeau aux trois couleurs italiennes, se hâta d'assurer, par un acte public, la sécurité des étrangers résidant à Venise, à quelque nation qu'ils appartinssent. Il décréta ensuite que

chaque province enverrait à Venise trois conseillers ou députés, qui se réuniraient le 10 aux trois élus de la capitale pour choisir leur président.

Les actes et les décrets du gouvernement se succédaient avec rapidité ; voici les principaux : il établit un comité de sûreté générale ; il abolit l'impôt sur le sel et sur les personnes, ainsi que l'impôt sur les vins; il fit verser dans la caisse centrale 3 millions appartenant au comité du chemin de fer, plus 250 000 livres d'offres volontaires; il décréta un emprunt de 10 millions sur toutes les provinces vénitiennes; il encouragea l'importation des armes et modifia les tarifs de la douane; la circulation des bank-notes fut interdite; le timbre des journaux fut aboli et la liberté de la presse décrétée ; toutes les religions jouirent des mêmes priviléges de tolérance et de protection de la part du gouvernement, et tous les citoyens furent déclarés également éligibles à tous les emplois; il nomma une commission pour la révision des lois civiles et criminelles ; les droits des mineurs furent assurés ; il ordonna l'élargissement de tous les prisonniers politiques, et de quelques prisonniers pour dettes ; un tribunal, spécialement institué à cet effet devait examiner toutes les accusations ; dans tous les cas, un avocat devait assister l'accusé et être chargé de sa défense ; le droit de réunion et de pétition fut reconnu et proclamé; au-dessus du sénat ou suprême tribunal, il institua une commission de revision ; il négocia un emprunt et sollicita la rentrée

des contributions; il fit frapper des monnaies avec la devise du lion de Saint-Marc, supprima la Congrégation centrale, et abolit le monopole du commerce du coton; les deux frères du lieutenant Moro, exécuté à Cosenza, furent adoptés par la république, et la veuve de cet officier reçut une pension. Ces décrets, et quelques autres rendus dans le même temps, mettent en évidence l'activité du gouvernement de Manin, son intelligent patriotisme, son énergie et sa probité.

Mais tout cela ne suffisait pas; il fallait créer une force armée, capable d'assurer l'ordre à l'intérieur et de défendre Venise et les provinces, en cas d'attaque de l'ennemi. Voici les mesures prises par le gouvernement à ce sujet : il décréta la formation de 3 légions de garde civique; chaque légion composée de 3 bataillons, chaque bataillon de 6 compagnies de 100 hommes chacune. Tous les citoyens de 18 à 55 ans étaient appelés à faire partie de ces légions. 10 bataillons de garde mobile devaient être créés en même temps, par le moyen de l'enrôlement volontaire; chacun de ces bataillons était de 600 hommes, ou de 6 compagnies; la durée du service était provisoirement fixée à un an. Le général Bua fut chargé de l'organisation de ces bataillons, ainsi que de la formation d'un corps de gendarmerie de 600 hommes, placé sous le commandement du major Somini. Il adressa un appel à tous les anciens militaires et à tous les étrangers disposés à combattre en faveur de l'indé-

pendance italienne, pour les engager à se faire inscrire sur les contrôles de l'armée qui s'organisait à Venise. On reçut aussi les engagements pour le corps d'artillerie, dont le commandement fut donné au lieutenant-colonel Bertacchi, et pour 2 compagnies de cavalerie, placées sous les ordres du major Jacopo Zorzi.

Le comte Gritti, officier de cavalerie et riche propriétaire de Trévise, fut chargé d'organiser des corps de volontaires dans cette province. En quelques jours, il parvint à rassembler plus de 4000 hommes, dont la plupart avaient servi dans l'armée impériale.

Les matelots de la marine marchande furent invités à prendre du service sur les bâtiments de guerre, et l'on envoya à Zurich les majors Olivieri et Canetti, avec la mission d'enrôler un bataillon suisse. Pour compléter ces mesures, un comité, chargé de veiller à leur exécution, fut institué sous le nom de conseil de défense et composé des citoyens George Bua, général; Galeazzo Fontana, chef de bataillon; Pierre Stecchini, chef de bataillon du génie; Ludovic Boniotti, colonel; Ercolano Frederic, chef de bataillon.

Afin d'assurer son existence, un gouvernement issu d'une révolution doit s'occuper immédiatement de la réorganisation de l'armée et des finances, et se mettre en garde contre les ennemis de l'intérieur. A Venise, la générosité des habitants et la merveilleuse intelligence déployée par le gouvernement, rétablirent

promptement la situation financière de l'État. On n'eut pas à s'occuper des partis hostiles à la révolution; la peur et la honte avaient réduit à l'impuissance le petit nombre d'individus dont ils se composaient. La principale difficulté fut de créer une bonne armée. Le gouvernement fit de son mieux; et si l'on peut blâmer quelques-unes des dispositions prises à ce sujet, la faute en est bien plutôt aux militaires incapables dont on fut alors obligé de se servir, qu'au gouvernement lui-même. Ainsi, on a reproché à Manin le licenciement des 4000 soldats italiens : mais ceux-ci demandaient avec instance à rentrer dans leurs familles; la cruelle et barbare discipline de l'armée autrichienne leur avait fait prendre en horreur le service militaire; il eût été impolitique et dangereux de les garder sous les drapeaux malgré leur volonté. Les soldats italiens, pour la plupart, embrassèrent d'abord le parti de la révolution, dans l'espoir de s'affranchir du service militaire. Plus tard, ils rentrèrent presque tous dans les bataillons de gardes mobiles ou dans le corps de la gendarmerie; mais leur enrôlement s'opéra avec lenteur; ils craignaient d'être faits prisonniers par l'ennemi et fusillés comme déserteurs, ou tout au moins réincorporés dans les régiments autrichiens. On put à peine réunir une compagnie de soldats suisses, et cette compagnie, sous le commandement du brave capitaine Debrunnor, rendit d'importants services.

La plus grande partie de la flotte fut malheureu-

sement perdue pour les Vénitiens. Les navires étaient mouillés à Pola, et le bateau à vapeur qui emmenait Palfy devait, en passant, leur donner l'ordre de rentrer à Venise. Mais le capitaine du bateau à vapeur eut la faiblesse de céder aux désirs de Palfy, qui exigeait qu'on ne le détournât pas de sa route, et il alla tout droit à Trieste, où les Autrichiens gardèrent le bateau. On comprend qu'Avesani ait pu oublier de faire signer par le gouverneur l'ordre du rappel de la flotte; mais comment pardonner à la commission des Sept de n'avoir pas immédiatement expédié un bateau à vapeur à Pola, avec l'injonction expresse aux commandants des navires de guerre de rentrer à Venise?

A la même époque, tomba aussi au pouvoir des Italiens la place de Comacchio, située sur la droite du Pô, vers l'embouchure de ce fleuve.

L'énergie des officiers qui commandaient les places de Vérone et de Mantoue pour l'Autriche, les intrigues des évêques, la mollesse et l'indifférence des habitants conservèrent ces deux villes aux ennemis de l'indépendance italienne. Si la révolution avait été victorieuse à Mantoue et à Vérone, Radetzki eût été forcé de se retirer précipitamment dans le Tyrol avec son armée, et l'affranchissement de l'Italie était consommé. Un Manin, un Cattaneo, un Cernuschi, un Manara, eût facilement contraint les petites garnisons autrichiennes de ces deux places fortes de déposer les armes, et alors l'Italie était sauvée. Tant il

est vrai que souvent le sort d'une nation dépend de l'énergie d'un seul homme.

Arese, riche propriétaire de Milan, était à Turin depuis le 20 mars, et suppliait Charles-Albert de marcher au secours des Lombards. Les Piémontais s'étaient déclarés en masse en faveur de la révolution de Milan ; on organisait partout des corps francs ; mais le ministère Balbo ne savait comment justifier, vis à vis de la diplomatie, une déclaration de guerre à l'Autriche, et il refusait de céder aux vœux des populations.

Charles-Albert, de son côté, ne voulait pas s'engager légèrement et compromettre son armée et son trône, sans avoir quelques chances de succès. Quel eût été, en effet, le sort de l'armée piémontaise, forte tout au plus de 27 000 hommes, si elle fût entrée en campagne dès le 20 mars, et si la révolution eût été vaincue? On a dit que Charles-Albert était décidé à jouer le tout pour le tout, et qu'il avait envoyé à Milan le comte Martini, chargé de négocier en son nom et de proposer aux Milanais le secours de ses forces, en échange de la couronne de Lombardie. Cette démarche eût été impolitique et inutile. La victoire de l'armée piémontaise sur les Autrichiens donnait au roi du Piémont tout ce qu'il pouvait légitimement ambitionner. Dans l'enthousiasme du succès, le peuple lombard, avec sa générosité habituelle, n'eût pas manqué de l'acclamer roi d'Italie. Rien ne prouve donc que les amis trop zélés, qui

intriguèrent, en Lombardie, en faveur de l'annexion au Piémont, et qui voulurent déterminer d'avance les conditions de l'alliance, aient agi avec l'assentiment de Charles-Albert. Celui-ci manqua de décision et de volonté; il craignit de s'engager trop tôt et à la légère dans la guerre de l'indépendance; cette indécision, quoique justifiable d'ailleurs, eut les conséquences les plus déplorables.

Cependant Charles-Albert, pour parer à toutes les éventualités, se préparait à entrer en campagne. Le 22 mars, il formait un camp sur le Tessin; mais craignant d'alarmer, par cette démonstration, la susceptibilité de l'Autriche, il lui faisait dire par son ministre des affaires étrangères, Pareto, qu'il désirait le maintien des bons rapports qui avaient existé jusque-là entre les deux gouvernements.

Charles-Albert, ayant reçu la nouvelle du triomphe définitif de l'insurrection à Milan, se décida à passer le Tessin; mais ce ne fut que le 21 mars qu'il déclara formellement la guerre à l'Autriche, et qu'il adressa cette proclamation aux Italiens :

« Peuples de la Lombardie et de la Vénétie!

« Le sort de l'Italie va changer, et des jours meilleurs sont venus pour les défenseurs des droits méconnus et foulés aux pieds. Par sympathie de race, grâce à une plus prompte intelligence de la situation, parce que nos vœux et nos tendances sont les mêmes que les vôtres, nous avons manifesté le premier toutes nos sympathies pour la cause que vous défen-

dez, et nous nous sommes associé à l'unanime admiration de l'Italie pour votre héroïsme. Peuples de la Lombardie et de la Vénétie, notre armée se formait sur vos frontières, pendant que vous accomplissiez la délivrance glorieuse de Milan. Nous venons aujourd'hui vous offrir, pour parer aux luttes ultérieures, l'aide et le secours que le frère est en droit d'attendre de son frère, et l'ami de son ami. Nous seconderons vos efforts, plein de confiance en Dieu qui est si visiblement avec nous, qui nous a donné Pie IX, et qui permet à l'Italie d'agir et de combattre sans le secours de l'étranger, avec ses propres forces (*farà da sè*). Et pour que les signes extérieurs contribuent eux-mêmes à montrer à tous les yeux le sentiment de l'union italienne qui est en nous, nous voulons que nos troupes, en entrant sur le territoire de la Lombardie et de la Vénétie, portent l'écu de Savoie sur le drapeau tricolore italien. »

Aussitôt que la nouvelle se fut répandue du triomphe de la révolution à Milan et à Venise, le cri de guerre contre l'Autriche retentit d'un bout à l'autre de l'Italie.

Pie IX ne voulait pas se brouiller avec l'Autriche, et d'un autre côté il n'osait pas résister à l'élan national; il prit un *mezzo termine*, et il envoya un corps de troupes sur le Pô, pour garder la frontière. Le ministre de la guerre organisa une division composée de 2 régiments de ligne nationaux, de 2 régiments suisses, de 8 escadrons de cavalerie, d'une

batterie d'artillerie suisse de 8 pièces, et d'une demi-batterie nationale. Le commandement de ces troupes fut donné au général Jean Durando. Des régiments de volontaires et des légions de garde civique s'organisaient dans tout l'État romain, pour former une autre division sous les ordres du général Ferrari.

Le 23 mars, Durando réunit à Ferrare sa division à laquelle se joignirent 2 régiments incomplets, l'un de grenadiers, l'autre de chasseurs. Il avait ordre de rester en observation sur la rive droite du Pô, et sa position était des plus critiques; car les populations vénitiennes l'appelaient à leur secours. Manin, au nom de la patrie commune, le conjurait de passer le Pô, et les volontaires le suppliaient de les mener à l'ennemi. Il aurait pu céder à ces sollicitations et à ces instances dans l'intérêt de la tranquillité générale et pour le bien de l'État; mais il ne sut pas se tirer de cette position équivoque. Il ne fit même pas ce qu'il lui était si facile de faire : chasser les Autrichiens enfermés dans la citadelle de Ferrare. Ceux-ci, environnés d'ennemis et découragés par le triomphe de la révolution à Vienne, à Milan et à Venise, seraient partis à la première sommation.

En apprenant l'insurrection de Milan et de Venise, les Toscans ne restèrent pas inactifs et le gouvernement parut s'associer à l'entraînement général. Le 21 mars, le grand-duc prononça ces paroles : « L'heure de la régénération complète de l'Italie est arrivée; tout homme qui aime la patrie commune ne peut lui

refuser les secours qu'elle réclame. Je vous ai promis de seconder de tous mes efforts l'élan de vos cœurs : me voici prêt à tenir ma parole. » Léopold était-il sincère ? Il est à croire qu'il cédait, comme Pie IX et Ferdinand de Naples, à l'ascendant et à la crainte de la révolution.

Le ministère toscan, par cette déclaration de guerre à l'Autriche, devint populaire en Italie. Peu de jours après, un bataillon de volontaires, auquel se joignirent les étudiants de Pise avec leurs professeurs Mossotti, Burci, Montanelli, Piria et Pilla, partit pour combattre en Lombardie contre les Autrichiens. Le cabinet toscan se vit alors dans la nécessité d'ordonner une levée de 12 000 hommes sur le contingent de 1849. Pour subvenir aux dépenses de la guerre qui se préparait, il augmenta d'un tiers certains impôts, ordonna une retenue sur les appointements des fonctionnaires et ouvrit un emprunt volontaire de 60 000 écus.

Les troupes toscanes se dirigèrent sur Pontremoli pour passer la frontière et entrer en ligne avec les Piémontais.

Les duchés de Parme et de Modène, délivrés de leurs princes dévoués à l'Autriche, réunissaient le peu de troupes dont ils pouvaient disposer pour les faire entrer en campagne.

Le gouvernement napolitain, pendant les révolutions de Milan et de Venise, avait perdu la Sicile, qui s'était déclarée indépendante, et, absorbé par les dif-

ficultés intérieures, il négligeait même de mettre à exécution la charte promise au peuple. L'opinion publique s'alarmait de ces retards ; on se plaignait tout haut de la mauvaise volonté et de l'inaction des ministres, ainsi que de leur indifférence pour la cause italienne. Tout était anarchie et confusion dans les actes du gouvernement. Les fautes des ministres surexcitaient sans cesse les ardentes passions des Napolitains qui, d'un autre côté, avaient de justes raisons de se défier de la bonne foi de Ferdinand. Les tumultes devenaient plus fréquents et les démonstrations plus menaçantes de jour en jour. On apprit alors le triomphe de la révolution à Milan et à Venise : aussitôt les rues de Naples furent remplies de citoyens qui demandaient à grands cris à marcher au secours des Lombards.

Certes, le sentiment qui animait la jeunesse de Naples, en cette occasion, était honorable et généreux. Mais, avant de demander des armes pour combattre les Autrichiens, n'était-il pas indispensable d'assurer les libertés de la patrie, menacée de retomber sous le joug du despotisme ? Un gouvernement libéral établi à Naples pouvait fournir une belle flotte et une puissante armée, et être d'un grand secours dans la guerre contre l'Autriche. Les Napolitains ressemblaient donc à celui qui laisserait dévorer par les flammes sa propre maison pour aller éteindre l'incendie chez son voisin.

Dans la soirée du 25 mars, une foule de citoyens

se portèrent à l'ambassade d'Autriche et brisèrent les armes impériales. Le prince de Schwarzenberg ayant demandé, sans l'obtenir, la réparation de cet outrage, réclama ses passe-ports et quitta Naples aussitôt.

Bozzelli, qui était l'âme du ministère napolitain, se montrait assez indifférent à toutes ces démonstrations en faveur de la nationalité italienne. Il ne comprenait pas que la révolution étant toute patriotique et non pas municipale, tous les États italiens étaient tenus de se déclarer au plus vite. Mais Ferdinand voyait, comme résultats de l'affranchissement de l'Italie, l'agrandissement du Piémont et la consolidation des libertés dans son royaume; et il se déclara ouvertement contre la guerre avec l'Autriche. Parmi ses ministres, Serra Caprioli, Bozzelli, Uberti, le prince de Cariati, le prince Torelli et le magistrat Maccarelli adoptèrent la même politique; Poerio et Savarese, qui étaient d'avis de déclarer la guerre à l'Autriche, se retirèrent.

Ainsi, de tous les États italiens, celui des Deux-Siciles, le plus grand et le plus important sous le rapport de ses forces militaires, était le seul qui restât neutre, au commencement de la grande lutte dans laquelle l'Italie allait s'engager pour son affranchissement.



CHAPITRE IV.

GUERRE DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE.

Description du théâtre de la guerre. — Les fleuves, les rivières, les torrents, les villes et les forteresses situés sur le théâtre de la guerre italienne, considérés au point de vue stratégique. — Positions et forces des Italiens au commencement de la guerre contre l'Autriche. — Positions et forces des Autrichiens, après l'insurrection des provinces lombardo-vénitiennes.

Avant de commencer le récit des opérations militaires, il est indispensable de décrire rapidement les lieux qui servirent de théâtre à la guerre de l'indépendance italienne, d'analyser les forces des deux armées, et d'indiquer les positions qu'elles occupaient.

Les Alpes forment la frontière naturelle de l'Italie. Cette magnifique barrière, placée entre la péninsule et la masse du continent européen, est disposée en forme de demi-cercle, dont le centre se trouverait vers cette partie des Apennins, appelée Montagna di Pistoja. Le développement de cet arc, depuis Nice, sur la côte de Ligurie, jusqu'à Fiume sur le golfe de Quarnero, est d'environ 260 lieues.

Les Alpes se divisent en trois grandes masses, subdivisées elles-mêmes en masses secondaires. Les trois grandes divisions sont : 1° les Alpes occidentales, du col de Tende au mont Blanc, dans la direction du sud au nord. Elles ont environ 72 lieues de

longueur. Les principaux passages sont : le col de Tende, le mont Genèvre, le mont Cenis et le petit Saint-Bernard; 2° les Alpes centrales, du mont Blanc au Drey Herren Spitz (le pic des Trois-Seigneurs) ; leur développement est d'environ 116 lieues; les principaux passages sont : le Saint-Bernard, le Simplon, le Saint-Gothard, le Bernardin et le Splugen, le Stelvio, le Brenner, etc.; 3° les Alpes orientales, du Drey Herren Spitz à Fiume, allant du nord-ouest au sud-est, sur une longueur de 72 lieues; les principaux passages sont : le col Ampezzo, le Rasdtædter Tauern, le col de Saifnitz et le passage d'Adelsberg, etc.

L'Apennin, qui partage l'Italie dans toute sa longueur, n'est qu'une chaîne détachée des Alpes. Il commence aux Alpes maritimes, sur la frontière occidentale de l'Italie, et se dirige vers le sud-sud-est.

Les eaux qui descendent des Alpes viennent, en grande partie, se jeter dans le golfe de Venise ; celles qui viennent des Apennins coulent dans les trois mers qui baignent les côtes d'Italie : la Méditerranée, la mer Tyrrhénienne, et la mer Adriatique.

Quatre grands lacs sont placés au pied des Alpes, comme des réservoirs pour les eaux des montagnes. L'un est situé sur le versant italien des Alpes Lépontiennes; les trois autres au pied des Alpes Rhétiques.

Le premier, le lac Majeur, est élevé de 210 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée ; sa longueur est de 13 lieues, et sa plus grande largeur de

8600 mètres. Il reçoit dans son sein les eaux de la Tosa, de la Maggia, et de la Tresa.

Le lac de Côme se divise en deux parties : la plus considérable baigne la ville de Côme, et se dirige vers le sud-ouest ; la plus petite, appelée aussi lac de Lecco, s'étend au sud-est. La longueur du lac de Côme est de 10 lieues 3/4, et sa largeur, avant qu'il ne se divise en deux bras, est de 4500 mètres. Son élévation, au-dessus du niveau de la mer, est de 212 mètres.

Le lac d'Iseo est situé à 192 mètres au-dessus du niveau de la mer; sa longueur est de 4 lieues et demie, et sa largeur de 4900 mètres. Le plus considérable des lacs de l'Italie, est le lac de Garde, qui a 48 kilomètres de longueur sur 16 de largeur; son élévation, au-dessus du niveau de la mer, est de 69 mètres. Il reçoit les eaux de la Sarca et de la rivière de Toscolano. Le lac de Garde renferme plusieurs îles, parmi lesquelles, celles de Tremelone, sur la rive orientale, ont le plus d'étendue. Sur les rives, on trouve 13 ports, dont les principaux sont : Garde, Torri, Malcesine, Torbole, Salo et Peschiera.

Plusieurs fleuves prennent leurs sources dans les Alpes et dans les Apennins. Le plus considérable de ceux qui arrosent l'Italie est le Pô, qui traverse de l'ouest à l'est les magnifiques plaines de la Lombardie. C'est dans ces plaines, fameuses déjà par les brillants faits d'armes de la révolution française, qu'ont eu lieu les principaux épisodes de la guerre de l'indépendance italienne.

La source du Pô est au plateau *del Re*, sur le penchant du *mont Viso*. Il traverse le Piémont et la Lombardie, et, après un parcours de 132 lieues, se divise, à Serravalle, en deux branches dont le cours principal se prolonge encore pendant 8 lieues environ, juqu'à la mer Adriatique; l'une a son embouchure à 12 lieues à l'ouest de Venise, et l'autre à quatre lieues et demie de là, vers le sud-ouest. Le cours total du Pô est donc de 140 lieues. Ce fleuve est navigable dans presque toute sa longueur, et c'est la grande voie commerciale du nord de l'Italie. Il arrose les plus belles et les plus riches contrées; ses bords sont animés par un grand nombre de villes, de villages et de châteaux. Les principales villes sont Turin, Casale, Plaisance, Crémone, Guastalla et Ferrare. Le lit du Pô est composé de sable calcaire et de terre argileuse, et il n'est guéable en aucun endroit. Son cours est souvent obstrué par des bancs de sable, et sur quelques points on voit s'élever de petites îles. Il reçoit toutes les eaux du versant italien des Alpes et de l'Apennin septentrional. On compte sur sa rive gauche dix-neuf affluents parmi lesquels on remarque les deux Doires, la Sesia, le Tessin, l'Adda, l'Oglio et le Mincio. Les principaux affluents de la rive droite sont le Tanaro, la Trebbia, le Taro, la Enza, la Secchia, le Panaro et le Reno.

La plaine de Venise, qui se prolonge depuis la base des Alpes orientales, où son élévation est tout au plus de 200 pieds au-dessus du niveau de la mer,

jusqu'à l'Adriatique, est traversée par plusieurs rivières navigables, par des torrents et des canaux. Parmi les rivières, l'Adige, le Bacchiglione, la Brenta, la Piave et le Tagliamento sont les plus considérables. Des cours d'eau dont nous venons de parler, ceux qui ont quelque importance au point de vue stratégique, et par conséquent les seuls dont nous ayons à nous occuper, sont le Pô, le Tessin, le Tanaro, l'Adda, l'Oglio, le Mincio et l'Adige.

Le Pô est de la plus grande importance militaire; outre qu'il offre un obstacle capable d'arrêter une armée, il est la ligne naturelle des opérations militaires des Piémontais dans une guerre contre la Lombardie, comme dans une guerre d'invasion contre le Piémont, ou contre les provinces méridionales de l'Italie. Si les Autrichiens, en effet, perdaient les lignes du Mincio et de l'Adige, ils n'auraient plus d'autres bases d'opérations militaires que les villes de Trente et de Venise, et il est probable qu'ils s'engageraient sur toutes deux. En partant de Trente, ils peuvent pénétrer plus avant en Italie, de deux façons, en tournant à la fois l'Adige et le Mincio, ou en tournant seulement l'Adige afin d'éviter le passage de ce fleuve, qui peut toujours être disputé avec avantage. Dans le premier cas, ils se dirigeraient sur Storo par la vallée de la Sarca, et arriveraient dans les vallées de la Trompia et de la Sabbia par le mont Maniva et par la Rocca. Le passage par la Rocca d'Anfo est préférable, parce qu'il offre une route sur laquelle les

voitures et les caissons peuvent circuler facilement. Dans le second cas, après avoir tourné l'Adige, ils s'étendraient sur les deux rives de ce fleuve.

L'armée, appuyée sur Venise et sur Padoue, peut agir de deux manières : elle peut s'avancer par Vicence et par Este et Montagnana. Elle aurait encore la faculté de se diriger de Venise sur Ferrare par Rovigo. Et quoique la ville de Ferrare ne nous paraisse pas fournir une base d'opérations sérieuse, la partie du Pô qui baigne cette ville serait alors considérée comme le prolongement de la ligne du Mincio, et il y aurait avantage à l'occuper.

La possession de la ville de Plaisance, sur le Pô, est de la plus grande importance pour les Autrichiens. Placée sur la rive droite du Pô, elle peut servir de pivot pour manœuvrer sur les deux rives de ce fleuve, et elle se relie à Pizzighettone, sur l'Adda. L'occupation de la tête de pont de Casale offre aux Piémontais les mêmes avantages : elle leur permet d'occuper à la fois les deux rives du Pô tout en s'appuyant, pour la défense de leur territoire, sur le triangle formé par le Pô et le Tanaro, et dont les villes de Casale, d'Alexandrie et de Valence occupent les points les plus importants. Le cours d'eau du Tanaro est considérable, grâce à l'abondance des eaux qu'il reçoit des Alpes maritimes, et la situation de la ville d'Alexandrie, placée au confluent du Tanaro et de la Bormida, en fait une excellente ligne de défense pour les Piémontais.

La ville d'Alexandrie donne encore une certaine importance à la ligne de la Sesia. Avant de la dépasser, l'ennemi devrait occuper Alexandrie et la vallée de la Scrivia, afin de ne pas s'exposer à voir ses communications interrompues.

Le Tessin prend sa source au mont Saint-Gothard; il arrose d'abord le val Levantina, traverse à 13 lieues de sa source le lac Majeur, qu'il quitte à Sesto Calende, et, après un trajet de 16 lieues, se jette dans le Pô, près de Pavie. Il ne reçoit que deux petits affluents, et on peut le passer à gué pendant les basses eaux. Il sépare le Piémont de la Lombardie, et pour les Piémontais, c'est une ligne de défense très-imparfaite. En effet, les Autrichiens pourraient franchir la rivière à Pavie, près de son confluent avec le Pô, tourner la position de l'armée piémontaise et la séparer de son camp retranché d'Alexandrie.

L'Adda vient des Alpes Réthiques et prend sa source au pied du Stelvio. Elle arrose la Valteline, et après un cours de 18 lieues, elle entre, grossie par la Maira, dans le lac de Côme. Un peu plus loin que Lecco, elle sort du lac de Côme, traverse encore les petits lacs de Garlate et d'Olginate, et ayant parcouru 18 lieues environ, vers le sud-est, elle se jette dans le Pô, à l'ouest de Crémone. Le cours supérieur de cette rivière est flottable; elle a de 60 à 70 mètres de largeur, sur 3 mètres de profondeur moyenne, et la hauteur de ses eaux est de 5 mètres dans les plus fortes crues. Sur sa rive droite elle reçoit trois af-

fluents et un seul sur la rive gauche. Plusieurs têtes de pont fortifient cette ligne de défense; il y en a à Lecco, à Brivio, à Cassano et à Lodi. Celle de Lecco, surtout, est d'une grande importance; elle domine la route de Bergame à Lecco, la seule praticable pour l'artillerie. La tête de pont de Lodi domine pareillement les deux routes de Brescia à Lodi et de Pavie à Lodi. La ville de Pizzighettone assure la défense du cours inférieur de l'Adda. Placée sur la rive droite de cette rivière, près de son confluent avec le Pô, elle se trouve directement sur la ligne d'opération d'un ennemi qui viendrait du Mincio; elle défend le passage de l'Adda et elle se relie à Plaisance. La ville de Crémone a également une grande importance stratégique; elle empêche que l'ennemi ne traverse le Pô sur ce point, pour tourner la ligne de l'Adda, et pour une armée postée sur la ligne du Mincio, elle assurerait les communications entre le cours supérieur et le cours inférieur de cette rivière.

L'Oglio vient du versant méridional du mont Gavio qui sépare la vallée de l'Adige de la Valteline. Après un parcours de 12 lieues au sud-ouest, il traverse le lac d'Iseo, tourne au sud-est, et 20 lieues plus bas, se jette dans le Pô, à Borgoforte. Il reçoit un affluent sur la rive droite, et trois sur la rive gauche. Il est navigable en sortant du lac d'Iseo. Cette rivière peut facilement être franchie sur plusieurs points, et elle forme une faible ligne de défense. Les principaux passages du bas Oglio sont Canneto et Marca-

ria; à Orcinovi et à Chiari, on peut établir au besoin des postes militaires.

Le Mincio sort du lac de Garde et court au sud-est, en formant deux lacs, l'un au-dessus et l'autre au-dessous de Mantoue. Il se jette directement dans le Pô, à Governolo, après un parcours d'environ 9 lieues. Cette rivière est resserrée entre des digues, et la navigation y est très-facile. Le terrain qui s'étend depuis Mantoue jusqu'au Pô étant marécageux, se trouve impraticable pour une armée, en sorte que le seul passage à défendre sur cette ligne se réduit à l'espace compris entre Peschiera et Mantoue, c'est-à-dire 6 lieues environ. Cette ligne de défense est d'autant plus forte, qu'elle est très-courte; elle s'appuie d'un côté à Peschiera et de l'autre à Mantoue, et elle est couverte par le lac de Garde et par le Pô. Peschiera placée sur la rive droite du Mincio, à sa sortie du lac, en protége le cours supérieur; et Mantoue, place forte, placée sur la même rive, avec une citadelle à la gauche de la rivière, en protége le cours inférieur, ainsi que le cours du Serraglio. Mantoue est située au milieu de deux lacs formés par les eaux du Mincio, et communique avec la terre ferme, au moyen de plusieurs chaussées bien fortifiées.

Les rives du Mincio sont d'inégale hauteur, et l'élévation se produit tantôt sur la rive droite, tantôt sur la rive gauche; en outre, les détours nombreux et les sinuosités du cours de la rivière forment des

coudes très-favorables pour une attaque et un passage de vive force. Les collines de Monzabano et de Volta dominent la rive gauche; celles de Salionze et de Valeggio dominent la rive droite. Il y a huit passages : Peschiera, Salionze, Monzabano, Molini, Borghetto, Goito, Mantoue et Governolo. Ceux dont on se sert ordinairement, pour passer sur la rive gauche et attaquer Vérone, sont Monzabano et Molini. Sur ces deux points, la rive droite domine la rive gauche, et la position de la rivière, qui forme un coude très-prononcé, permet d'établir des batteries qui rayonnent sur un grand espace. Le premier de ces passages est à 3 lieues au-dessous de Peschiera, et à une demi-lieue de Valeggio; le second est situé entre Valeggio et Monzabano. Mais l'armée qui serait débarquée sur la rive gauche, pourrait reprendre l'offensive en passant sur la rive droite, à Salionze et à Borghetto; car ces deux points offrent les mêmes avantages pour l'attaque.

Il est important, lorsqu'on veut tenter le passage d'une rivière, de menacer l'ennemi sur différents points à la fois, afin de le forcer à disséminer ses forces, et d'affaiblir ainsi la résistance sur le point qu'on a choisi. Les nombreux passages qui se trouvent sur le Mincio favorisent la réussite de cette manœuvre. Une armée descendue du Tyrol, pour attaquer l'Italie, a donc le plus grand intérêt à s'emparer immédiatement de la ligne du Mincio, à laquelle on arrive des frontières du Tyrol par plusieurs routes, dont les

unes conduisent en arrière de cette ligne, et d'autres, directement à Peschiera.

Trois petits lacs situés au col de Reschen, sur les frontières de l'Allemagne, donnent naissance à l'Adige. Cette rivière traverse Trente, Vérone, Legnago, Castebando, Badia, Lendinara, et, après un parcours de 80 lieues, se jette dans l'Adriatique, à 1 lieue et demie de Chioggia. Elle est navigable depuis Trente jusqu'à la mer, quoique la navigation y soit embarrassée par divers obstacles. Le cours supérieur de cette rivière est protégé par la place de Vérone, et son cours inférieur peut être rendu impraticable jusqu'à la mer par une inondation factice, au moyen de l'ouverture des digues, et par la réunion des eaux de la Molinella, de l'Adige et du Pô.

La place de Legnago, distante de Vérone de 14 lieues environ, complète, avec celle-ci, le système de défense de l'Adige. Ainsi, l'espace compris entre le lac de Garde, le Mincio, le Pô et l'Adige, est défendu par les quatre forteresses de Peschiera, de Mantoue, de Legnago et de Vérone, formant une sorte de quadrilatère, qui peut être justement considéré comme la position la plus forte, comme celle qui domine tous les champs de bataille de la haute Italie.

Au-dessus de Bussolengo, la rive droite de l'Adige commande entièrement la rive gauche, et la rivière fait, en cet endroit, un coude très-prononcé; un ravin rend assez facile le transport des bateaux jusqu'à

la rivière; là on peut jeter un pont, et un petit village placé sur l'autre rive peut servir de tête de pont. A Tombetta, la rive droite, plus élevée que la rive gauche, est très-escarpée; mais il y a une rampe qui descend jusqu'à la rivière, et qui facilite la mise à l'eau des pontons. Depuis Santa Caterina jusqu'à Lazzaretto, la rive gauche forme un escarpement considérable, très-avantageux pour l'armée qui défend ce passage. De Lazzaretto à Sorio, l'élévation de la rive droite favorise le passage de la rivière. Depuis Sorio jusqu'à Zevio, l'Adige coule dans un bassin assez large, bas et boisé. De Zevio à Scardevara, une armée nombreuse peut tenter avec avantage le passage de la rivière, grâce aux nombreuses communications qui existent entre l'une et l'autre rive, et aux facilités qu'on trouve sur place. Depuis l'Alpone jusqu'à Legnago, l'Adige est exactement renfermée entre ses digues; son cours est fort tortueux, et à chacune de ses sinuosités une île boisée surgit de son lit et aide aux surprises. A Roverchiara, le peu de longueur de la rivière permet le passage d'une rive à l'autre. Au-dessous de Legnago, entre cette ville et le pont de Castagnaro, il y a un passage près de Carpi, sur un banc de sable.

Cette description des lieux où se dénouèrent les principaux événements de la guerre de l'indépendance italienne, suffira pour en donner une idée exacte au lecteur. Il nous reste à décrire d'une façon sommaire le pays vénitien, dans lequel les événe-

ments militaires eurent beaucoup moins d'importance.

Les fleuves qui arrosent les provinces vénitiennes, excepté l'Adige, n'ont aucune importance stratégique, et ils offrent à peine un obstacle momentané aux mouvements des troupes. La ligne de défense la plus extérieure est placée derrière la Torre, sur la frontière du Frioul, et elle est comprise entre les places de Palmanova, d'Udine et d'Osopo. La ville d'Udine, entourée de vieilles murailles, est un faible obstacle. La forteresse d'Osopo, sur une roche au pied des Alpes Noriques, dans la vallée supérieure du Tagliamento, est assez redoutable; mais elle ne peut contenir qu'une faible garnison, incapable d'arrêter la marche d'une armée. La ville de Trévise, située derrière la Piave et sur la route de Vicence à Palmanova et à Gradisca, peut être de quelque utilité à une armée qui défendrait le passage de la rivière et l'entrée de la vallée de la Brenta, mais elle ne saurait fournir une résistance longue et sérieuse. Vicence est un point stratégique important; la ville est située à 14 lieues au nord de Venise, sur la route qui conduit à Trévise, à Palmanova, et à Gradisca. Cette route est la ligne d'opérations militaires, désignée à l'avance, d'une armée qui, en s'appuyant sur Gorizia, Gradisca et Montefalcone, menacerait Vérone, Mantoue ou Venise. Vicence est aussi en communication avec Trente par la route qui conduit à Roveredo passant par Schio et Val d'Arsa. Padoue, placée à l'embranche-

ment des routes qui relient entre elles les villes de Vicence, de Trévise, de Legnago par Este, de Vérone, de Bassano et de Venise, et derrière le Bacchiglione, aurait une importance militaire considérable si elle n'était pas aussi rapprochée de Venise. Celle-ci offre toutes les facilités désirables pour la réunion des troupes et des approvisionnements de guerre; une armée placée à Venise est maîtresse des deux rives du Pô, et peut assurer la défense de l'Adige et du Mincio. Pour les Autrichiens, la possession de cette place est du plus haut intérêt : son port est relié à Vienne par le chemin de fer qui passe par Vérone, elle est l'entrepôt du commerce général de la haute Italie avec l'Allemagne, et, en cas de guerre, elle peut contribuer à l'approvisionnement du quadrilatère fortifié dont nous avons parlé plus haut.

Au mois de mars 1848, la force de l'armée active piémontaise, formée alors sur le pied de paix, était de 36 315 soldats, dont 27 000 environ étaient présents sous les armes. On comptait dans ses rangs 24 110 hommes d'infanterie, 4950 hommes de cavalerie, 3360 artilleurs, 321 soldats du train, 583 soldats du génie, 2258 carabiniers royaux et 667 chevau-légers. Dans ce nombre sont compris les soldats de la garde et les régiments de ligne. La garde comprenait 4 bataillons de grenadiers et 2 bataillons de chasseurs; dans l'armée de ligne, on comptait 18 régiments d'infanterie, 6 régiments de cavalerie, un bataillon de sapeurs, une compagnie de mineurs

et un bataillon de soldats de marine. Le bataillon de bersaglieri formait un corps à part. Les troupes étaient divisées en 9 brigades d'infanterie, une brigade de la garde, et 3 brigades de cavalerie. Les 9 brigades d'infanterie étaient les suivantes : celles de Piémont, d'Aoste, de Cuneo, de Regina, de Casale, de Pinerolo, de Savona, de Savoie et d'Acqui. Chaque brigade était formée de 2 régiments, chacun de 3 bataillons. L'effectif d'un bataillon sur le pied de guerre était de 800 hommes. Un régiment de cavalerie comptait 5 escadrons de 160 chevaux chacun. Pour former l'artillerie de campagne, il y avait 96 bouches à feu attelées, divisées en 8 batteries, dont les pièces étaient du calibre de 8, 2 batteries de positions de pièces de 12, et 2 batteries à cheva.- Toutes ces troupes étaient excellentes, animées du meilleur esprit, et le matériel de l'armée était au-dessus de tout éloge.

A cette époque, le gouvernement piémontais prit diverses mesures pour augmenter l'effectif de son armée. Il retint sous les drapeaux les soldats qui devaient être congédiés ; fit l'appel de trois classes pour l'infanterie, et de tous les hommes désignés pour le service de l'artillerie et du train. Vers la fin de mars, l'armée atteignit ainsi le chiffre de 67 503 hommes. En retranchant les absents, les corps non désignés pour entrer immédiatement en campagne, le 13[e] de ligne demeuré en Savoie et les dépôts, il restait 45 000 hommes environ, avec 88 bouches à feu et

munis d'un bel équipage de pont du système du colonel piémontais Cavalli, officier d'artillerie des plus distingués en Europe.

Cette armée se divisa par détachements, qui se concentrèrent sur le Tessin, prêts à franchir la frontière.

Le tableau suivant indique la force et la composition de l'armée piémontaise[1], au moment où elle entrait en campagne, le 27 mars 1848.

COMMANDANT EN CHEF : CHARLES-ALBERT.

Aides de camp du roi : Lazzari, Sambuy, Deforax.

Majors généraux : Robillant, Scati.

Major général : Franzini, ministre de la guerre.

Chef de l'état-major : Salasco, major général.

Sous-chef de l'état-major : le colonel Cossato.

Commandant général de l'artillerie : S. A. R. le duc de Gênes, major général.

Chef de l'état-major d'artillerie : le major général Rossi.

Commandant général du génie : le major général Chiodo.

Chef de l'état-major du génie : le major Michellini.

Commandant de la gendarmerie : le colonel Avogadro.

Intendant général de l'armée : Appiani.

1. Le petit corps des Parmesans ne fut compris dans la brigade de Savoie que vers la fin du mois d'avril, lorsque l'armée piémontaise se trouvait déjà sur le Mincio.

Attachés à l'état-major : les généraux Olivieri, Robillant (Charles).

Colonel des bersaglieri : La Marmora (Alexandre).

1er CORPS. { Lieutenant général, baron BAVA. Chef d'état-major, colonel LAGRANGE.

DIVISIONS.	BRIGADES.	TROUPES.	BATAILLONS.	COMPAGNIES.	ESCADRONS.	CANONS.	HOMMES.
1er corps. — Lieut. général, d'Arvillars.	*Aoste* major général SOMMARIVA.	5e rég. inf., col. CACCIA....	3	»	»	»	1992
		6e — MONASSERO	3	»	»	»	1983
	Regina major général TROTTI.	9e — DINEGRO..	3	»	»	»	1971
		10e — MONTALTO.	3	»	»	»	1974
		Inf. de marine, lieut. col. MACCARINI...........	1	»	»	»	287
		Bersaglieri.............	»	1	»	»	183
		Rég. Aost, caval., col. CASTELBORGO............	»	»	6	»	534
		Sapeurs du génie........	»	1	»	»	207
		6e et 8e bat. d'état-major, JAILLET..............	»	»	»	16	338
2e corps. — Lieut. général, DUPERRIER.	*Casalé* major général PASSALACQUA.	11e rég. inf., col. CONTI..	3	»	»	»	2071
		12e — SCOTTI..	3	»	»	»	1974
	Acqui major général VILLAFALETTO	17e — MONTALE	3	»	»	»	1971
		18e — ANSALDI.	3	»	»	»	1946
		Rég. Nice, caval., col. SALASCO.............	»	»	6	»	547
		2e et 5e bat. de bat., major GIACOSA..........	»	»	»	16	327
		Gendarmes.............	»	»	»	»	50
		Train................	»	»	» ½	»	40
		Total.........	25	2	12 ½	32	18395

FORCE ET COMPOSITION DE L'ARMÉE PIÉMONTAISE.

(Suite.)

2e CORPS. { Lieutenant général, chev. **Ettore de Sonnaz.** Chef d'état-major, colonel **Carderina.**

DIVISIONS.	BRIGADES.	TROUPES.	BATAILLONS.	COMPAGNIES.	ESCADRONS.	CANONS.	HOMMES.
3e corps. — Lieut. gén., Broglia.	*Savoie* major général D'Ussillon.	1er rég. inf., col. Boyl...	3	»	»	»	1896
		2e — Gio-Mollard	3	»	»	»	1879
	Savona major général Conti.	16e rég. inf., col. Ruffini.	3	»	»	»	1932
		Parmesans	1	»	»	»	865
		Bersagliers	»	2	»	»	325
		Novare, caval., col. Maffei	»	»	6	»	363
		7e bat. et 2e de position, major Filippa	»	»	»	16	322
		Sapeurs du génie	»	»	»	»	204
4e corps. — Lieut. gén., Federici.	*Piémont* major général Bes.	3e rég. inf., col. Wehrlin	3	1	»	»	1976
		4e — Caselli..	3	»	»	»	1988
	Pinerolo major général Manno.	13e — Mamelli.	3	»	»	»	1949
		14e — Damiano.	3	»	»	»	1972
		Rég. Piémont, col. Bigliani	»	»	»	»	497
		1re et 4e bat. de bat., major Ternengo	»	»	6	»	331
		Gendarmes	»	»	»	16	48
		Train	»	»	» ½	»	200
		Total	22	3	12 ½	32	16747

FORCE ET COMPOSITION DE L'ARMÉE PIÉMONTAISE.

(Suite.)

DIVISION DE RÉSERVE. S. A. R. LE DUC DE SAVOIE, lieutenant général. Chef d'état-major, col. MOROZZO DELLA-ROCCA.

BRIGADES.	TROUPES.	BATAILLONS.	COMPAGNIES.	ESCADRONS.	CANONS.	HOMMES.
Garde, major général BISCARETTI.	1er rég. gren., col. LOVERA....	3	»	»	»	1674
	2e — DAPASSANO.	3	»	»	»	1682
Cuneo, major général D'AVIERNOZ.	7e rég. infant., col. CALLACIANA	3	»	»	»	1980
	8e — FENILE....	3	»	»	»	1938
Cavalerie, major général SALA.	Gênes, caval., col. AVOGRADO ..	»	»	6	»	485
	Savoie, — col. SANTA-MARIA	»	»	6	»	314
	1re et 2e bat. à cheval et 1re de position, major, ALPHONSE LA MARMORA	»	»	»	24	517
	Sapeurs du génie...........	»	½	»	»	102
	Gendarmes..................	»	»	» ½	»	38
	Train......................	»	»	»	»	50
	Total............	12	½	1 ½	24	8780

FORCE ET COMPOSITION DE L'ARMÉE PIÉMONTAISE.

(Suite.)

TROUPES ATTACHÉES AU QUARTIER GÉNÉRAL.			
CORPS DIFFÉRENTS.	ESCADRONS.	COMPAGNIES.	HOMMES.
Officiers d'état-major et aides de camp..........	»	»	26
Gendarmes, major S. FRONT....................	3	1	280
Sapeurs....................................	»	1	208
Bersaglieri	»	»	163
Train	»	»	14
Pontonniers..................................	»	»	240
Total...........	3	2	931

RÉSUMÉ

DE LA FORCE ET DE LA COMPOSITION DE L'ARMÉE PIÉMONTAISE.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.	BATAILLONS.	COMPAGNIES.	ESCADRONS.	CANONS.	HOMMES.
1er Corps.........................	25	2	12 ½	32	18395
2e Corps..........................	22	3	12 ½	32	16747
Division de réserve................	12	» ½	12 ½	24	8780
Quartier général..................	»	2	3	»	931
Total général....	59	7 ½	40 ½	88	44853

La division du général Durando, forte de 7000 hommes, se porta à Ferrare, sur la rive droite du Pô. Elle était ainsi composée :

Commandant en chef : général, Durando.
Chef d'état-major : colonel, comte Avogadro di Casanova.
Sous-chef d'état-major : colonel, marquis d'Azeglio.
Officiers d'ordonnance : capitaines, marquis Rosales, Minghetti, Marliani, et lieutenant, marquis Bondini.

Troupes :

1er régiment suisse	2053	
2e — romain	2003	
Régiment de grenadiers	750	
— de chasseurs	700	
Dragons	400	
Carabiniers	300	
Chasseurs à cheval	200	
Gendarmes à pied	300	
Artilleurs suisses	200	avec 8 pièces de 6
Artilleurs romains	100	— 4 —

La division romaine, sous les ordres du général Ferrari, composée de gardes nationaux et de volontaires, était échelonnée sur le Pô. Elle comptait environ 7000 hommes, divisés par bataillons et par régiments, et qui s'organisaient avec rapidité. Le général Zucchi et le comité de Trévise formaient à Palmanova et à Trévise un corps de troupes, composé de 4000 soldats italiens ayant servi dans l'armée autrichienne, 7000 à 8000 gardes nationaux et volontaires, et de 2 petits escadrons de cavalerie. Le général Albert La Marmora était parti pour Trévise ; il était chargé par Charles-Albert d'organiser la défense de cette place, et d'enrégimenter les volontaires et les

patriotes. Une division de 5000 hommes, composée de 7 bataillons d'infanterie, de 160 dragons, d'une batterie de 8 pièces, d'un bataillon de volontaires livournais et d'un bataillon d'étudiants, sous les ordres du général d'Arco Ferrari, était en marche pour franchir le Pô. 2500 Lombards, anciens soldats de l'Autriche, occupaient Montechiaro, avec un corps de volontaires, et menaçaient de couper les communications de l'ennemi avec Peschiera. Un bataillon d'environ 900 hommes, composé de soldats d'ordonnance et de volontaires, un escadron de dragons, et une demi-batterie d'artillerie, avec 4 pièces de canon, étaient réunis à Parme. La garnison de Modène se montait à 1500 hommes, divisés en 2 bataillons, chacun d'un effectif incomplet, renforcé par un escadron de cavalerie, une compagnie de pontonniers, et 4 pièces d'artillerie.

En outre de ces corps déjà organisés, des corps francs et des bataillons de garde mobile étaient en voie de formation dans toutes les villes de l'Italie.

Ainsi, les forces italiennes rassemblées en Lombardie et sur la rive droite du Pô pouvaient être évaluées à 66 000 hommes, dont 4000 à 5000 hommes de cavalerie, et 123 pièces de canon. Dans les provinces vénitiennes, 15 000 hommes, environ, pouvaient être mobilisés. C'était donc une armée de 80 000 hommes, tous prêts à entrer en campagne, et dont une partie s'était déjà mise en mouvement. Mais, à l'exception de l'armée piémontaise et des deux

divisions de Durando et d'Arco Ferrari, formant un effectif de 57 000 hommes bien organisés et bien armés, le reste des troupes et des volontaires, étant mal pourvus d'armes et de munitions, n'avaient pu recevoir l'éducation nécessaire, et manquaient souvent de direction.

De son côté, l'armée autrichienne avait été considérablement réduite par la révolution, et sa position était assez critique.

Radetzki, en sortant de Milan, n'avait pas rencontré de résistance sérieuse, quoique tout le pays fût insurgé. Il n'eut qu'un seul combat à soutenir, le 24 mars, à Melegnano, entre Milan et l'Adda. Le 25, il opéra sa jonction à Lodi, avec l'archiduc d'Este, qui gardait le passage de l'Adda. Mais il eût été très-imprudent pour l'armée autrichienne d'attendre, sur les bords de cette rivière, les renforts qu'elle avait demandés. Cette ligne est très-étendue; pour s'y établir avec avantage, il faut occuper le passage de Lecco, de Trezzo et de Cassano, et la rivière est guéable sur plusieurs points. En outre, la retraite de l'armée autrichienne, environnée de populations insurgées, pouvait être sérieusement compromise, et alors les places fortes de Vérone et de Mantoue couraient le risque de tomber dans nos mains. Ces considérations décidèrent Radetzki à abandonner la défense de l'Adda.

Une certaine agitation se manifestait dans le Tyrol, et la ville de Trente désirait s'unir à l'Italie. Les ha-

bitants avaient pris les trois couleurs italiennes; ils se préparaient à attaquer la garnison de l'Autriche, lorsque l'arrivée du général Zobel, à la tête d'une brigade, fit avorter leur projet. Dans le pays vénitien, l'insurrection était complète, ainsi que nous l'avons vu plus haut : les paysans gardaient les défilés de Cadore; et les communications de Radetzki, avec les vallées de la Brenta, de la Piave et de l'Isonzo, étaient rompues; les corps francs italiens menaçaient de couper sa retraite sur le Tyrol; il fallait donc qu'il se rendît au plus vite sur le Mincio, afin d'assurer ses communications avec la ville de Trente et le Tyrol, par l'occupation de Vérone. Dans ce but, il se dirigea sur Crema le 25; le 27, il arriva à Manerbio, le 29 à Montechiari, et le 31, il passa le Mincio.

Le 2 avril, Radetzki entra à Vérone et s'occupa immédiatement d'organiser la défense de cette place. Un peu auparavant, le baron d'Aspre était arrivé, avec une brigade, pour renforcer la garnison. Dès le 27, Radetzki avait envoyé le général Wohlgemuth à Mantoue, avec 7 bataillons et 3 batteries d'artillerie, et renforcé la garnison de Legnago avec un bataillon de Croates.

Les garnisons autrichiennes, disséminées sur le Pô, avaient librement évacué les places fortes; celles de Plaisance et de Pavie avaient rejoint l'armée de Radetzki par la route de Lodi; le régiment François-Ferdinand d'Este s'était retiré à Mantoue; quelques compagnies et un escadron de hussards de Reuss

furent les seules troupes qui se retirèrent après une capitulation; embarqués dans les États romains, ces soldats furent transportés à Fiume, d'où ils rejoignirent le corps de Nugent. A Crémone, 3 bataillons, composés de Lombards, firent cause commune avec les habitants.

Dans le nord de la Lombardie, la garnison de Côme, forte de 1600 fantassins et d'un détachement de cavalerie, avait mis bas les armes. Les garnisons de Bergame et de Brescia, à l'exception d'un seul détachement, se déclarèrent en faveur de la révolution. Dans cette dernière ville, le général Schoenals, 2 colonels, 2 lieutenants-colonels, 50 officiers, 800 soldats de divers corps, et 60 dragons à cheval, tous Autrichiens, furent faits prisonniers; les habitants s'emparèrent en même temps de 3 pièces de campagne, et de 60 voitures, caissons ou fourgons. Un bataillon de chasseurs, qui occupait le Varese, rejoignit l'armée de Radetzki avec beaucoup de peine.

L'armée active autrichienne, forte de 70 000 à 75 000 hommes avant la révolution, se trouvait ainsi réduite à 54000. On les partagea en 7 divisions, réunies en 2 corps d'armée et un corps de réserve. La réunion de 2 brigades formait une division, et dans chaque brigade on comptait 2 régiments de 4 bataillons chacun; 6 compagnies d'un effectif de 120, et plus tard de 180 et même de 200 hommes, composaient un bataillon. Dans chaque batterie on comptait 4 pièces

de 6 et 2 obusiers. Par régiment de cavalerie, il y avait 8 escadrons : l'effectif de chaque escadron fut porté, peu à peu, jusqu'à 140 hommes.

L'armée de Radetzki, ayant laissé une arrière-garde sur la ligne de la Chiese, et des garnisons à Mantoue, à Legnago, à Vérone, à Peschiera et à Ferrare, se concentra sur la ligne du Mincio. Une armée de réserve, de 22 bataillons d'infanterie, 12 escadrons de cavalerie, et de 14 batteries d'artillerie, en tout de 20 000 à 22 000 hommes, sous le commandement de Nugent, s'organisait en Illyrie, à Gorizia, derrière l'Isonzo. Le général Welden était dans le Tyrol, avec 7 bataillons, 4 escadrons de chevau-légers, et 2 batteries. La brigade Eliatschek, forte de 4000 à 5000 hommes, occupait la ville d'Inspruck. A Trente, le général Zobel, ayant déjà avec lui 800 hommes et 3 pièces de canon, organisait une brigade et s'était occupé activement de la formation de 60 compagnies de chasseurs, destinées à garder le passage du Stelvio et du Tonale.

Les forces réunies sous le commandement de Radetzki, dans le Tyrol, en Italie et sur l'Isonzo, et dont il était facile d'opérer la concentration sur l'Adige, en quelques mois, pouvaient donc être évaluées à 92 000 hommes, dont 9000 chevaux et 200 pièces de canon.

CHAPITRE V.

SUITE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE.

Observations critiques sur l'ouverture de la campagne des Piémontais. — Discussion sur les différents plans de guerre. — L'avant-garde du deuxième corps d'armée piémontaise franchit la frontière. Charles-Albert passe le Tessin à la tête de son armée. — Plan de campagne de Bava et ses inconvénients. — Marche des Piémontais sur l'Oglio et sur le Mincio. — Charles-Albert force le passage de cette rivière. — Ligne de bataille de l'armée piémontaise. — Observations critiques.

D'après cet exposé de la situation et de la force respective des deux armées, il nous semble que Charles-Albert aurait dû, dès le 23 mars, aussitôt qu'il eut appris le triomphe de l'insurrection à Milan, s'avancer à marches forcées sur Lodi, et poursuivre Radetzki dans sa retraite. Les Piémontais, à la vérité, étaient inférieurs en nombre; mais l'enthousiasme dont ils étaient animés les rendait bien supérieurs à leur ennemi démoralisé, et qui n'avait pu concentrer ses forces. Radetzki, même après avoir réuni les garnisons et les détachements épars sur les rives du Pô et de l'Adda, n'avait pas plus de 16000 hommes disponibles. En s'avançant à marches forcées, Charles-Albert, appuyé d'ailleurs par la révolution qui embrasait tout le pays lombard-vénitien, aurait empêché la réunion des divers détachements ennemis qui, du nord et du sud de la

Lombardie, se dirigeaient vers le Mincio. Une colonne piémontaise, suivant la rive droite du Pô et courant sur Crémone, et grossie dans sa marche par les troupes parmesanes et modénaises, et par les volontaires italiens, aurait suffi pour compromettre la position de Radetzki et pour arrêter le général Wohlgemuth qui s'avançait sur Mantoue. Que Charles-Albert se fût en même temps porté rapidement sur Lodi, en ramassant les troupes qui, le 23 mars, se trouvaient échelonnées sur le Tessin, et Radetzki n'aurait eu d'autre alternative que d'accepter la bataille dans les conditions les plus défavorables pour lui, ou de précipiter son mouvement de retraite afin de n'être pas devancé par les Piémontais sur la rive gauche du Mincio. L'armée autrichienne, se retirant alors au milieu de populations hostiles et insurgées, ayant à traverser plusieurs rivières et suivie de près par une armée ennemie, se fût trouvée dans la position la plus critique.

La position de Charles-Albert était toute différente, il s'avançait dans un pays ami; ses soldats étaient nourris par les habitants, et il avait à sa disposition tous les moyens de transport que les villes peuvent offrir. Il lui aurait donc été facile de rejoindre l'ennemi, en gagnant sur lui les deux étapes qui séparaient les deux armées. Sa conduite était tracée d'avance par les événements : se diriger sur Montechiaro, en prenant la route de Pavie à Lodi, Crema, Orci Novi, Brescia, Montechiaro, et de là sur Vérone après

avoir menacé simultanément Borghetto et forcé les passages du Mincio à Monzabano et à Molini. Cette marche de front, dispersant les troupes sur un espace très-étendu, au milieu des plaines de Montechiaro et Ghedi, en face d'un ennemi supérieur en cavalerie, et lorsqu'on aurait eu à dos plusieurs rivières, aurait pu paraître imprudente. Mais il faut se rappeler l'état déplorable dans lequel se trouvaient les Autrichiens, le 23 et le 24 mars, et considérer que le parti le plus prudent était alors le parti de l'imprudence ; c'est-à-dire une poursuite acharnée et sans relâche. Souvent, en guerre, le moyen le plus périlleux en apparence est le moyen le plus sage en réalité. Napoléon a dit que, souvent en guerre, il faut savoir oser à propos ; et, en effet, les chances de gain, à la guerre comme ailleurs, sont parfois en proportion des risques qu'on a courus.

L'armée autrichienne n'échappa donc à une déroute complète que grâce à l'indécision de Charles-Albert. Le 27 mars seulement, celui-ci donna l'ordre à la brigade de Bes, soutenue par une batterie d'artillerie et par un régiment de cavalerie piémontais, formant l'avant-garde du 2e corps d'armée, de franchir le Tessin à Buffalora. Ce retard, déjà bien fâcheux, n'eût pas été cependant une faute irrémédiable, si Bes, au lieu d'attendre que le reste de l'armée fût arrivé sur l'Adda, se fût avancé rapidement en se servant des voitures du pays, pour soutenir les volontaires dans leur expédition

contre le Tyrol. Welden aurait été battu, et le Tyrol, favorable à la cause italienne, facilement insurgé. Qui peut dire que l'occupation de cette contrée n'eût pas été de plus grande importance, quant aux résultats de la guerre, que la prise de Mantoue? Radetzki, bloqué dans son quatrilatère fortifié, faute de vivres et de renforts, eût été forcé de capituler ; tandis qu'il put opérer tranquillement sa retraite sur le Mincio, sans être inquiété par les volontaires et les paysans lombards, repoussés dans leur expédition contre le Tyrol, faute d'avoir été secourus à temps.

Le 29 mars, lorsque Charles-Albert se décida à passer le Tessin à la tête de son armée, comme nous le verrons bientôt, toute poursuite devenait inutile, et la marche de Bes sur Trente eût été une imprudence toute gratuite. Il fallait alors ouvrir la campagne et marcher en avant avec hardiesse et résolution, tout en prenant les précautions nécessaires. Dans un pays comme la Lombardie, rempli de défilés, coupé par de nombreux canaux et plusieurs rivières, le succès peut dépendre de la rapidité des mouvements, de la hardiesse et de l'imprévu de l'attaque. Les Piémontais devaient éviter de marcher de front à l'ennemi, concentré sur le Mincio et un peu revenu de son découragement, et de s'engager dans les plaines de Montechiaro et de Ghedi, où ils avaient à craindre la cavalerie autrichienne et où l'aile droite de leur armée courait le risque d'être tournée et enveloppée. Ils devaient s'avancer par la route de Pavie, par Lodi,

Crémone, Marcaria, vis-à-vis de l'aile gauche des Autrichiens; à l'aide de cette manœuvre, ils auraient pu facilement forcer le passage du Mincio à Goito, et tenir en échec les garnisons de Mantoue et de Legnago. Mais il était dangereux de s'étendre sur la rive gauche du Mincio, sur un front d'opérations parallèle à la ligne de défense de l'ennemi ; dans ce cas, la petite armée piémontaise aurait eu à occuper une ligne beaucoup trop étendue, de Rivoli à Montara, et les croisés ainsi que les bataillons de volontaires eussent été abandonnés à leurs propres forces, en face de l'armée de réserve de Nugent. Charles-Albert devait donc distribuer ses forces de façon à empêcher Nugent de se joindre à Radetzki, afin de pouvoir battre en détail ces deux généraux. Pour arriver à ce résultat, l'auteur des *Études militaires sur les campagnes de 1848 et 1849* dit que les Piémontais avaient à choisir entre deux plans de campagne, dont voici le premier : « Bloquer Mantoue avec une partie des troupes, concentrer le gros de l'armée sur le cours inférieur du Mincio en négligeant Peschiera, envoyer un fort détachement sur la rive gauche de l'Adige pour appuyer les corps francs. » Le vice principal de cette combinaison eût été de diviser l'armée piémontaise en deux fractions séparées par deux rivières, l'Adige et le Mincio, et de l'exposer à être battue en détail. En effet, si le détachement envoyé dans le pays vénitien était assez fort pour agir efficacement, l'armée demeurée sur le Mincio eût été trop affaiblie pour

résister à Radetzki; si ce détachement était faible, il eût été impuissant à protéger les volontaires contre Nugent.

De plus, les Piémontais, placés sur le Mincio, étaient forcés d'appuyer la gauche de leur armée au lac de Garde, afin de la protéger contre l'ennemi et couvrir la route de Brescia; et alors, la ligne de front de leur armée se fût trouvée beaucoup trop étendue pour qu'il eût été possible d'en détacher un corps de quelque importance. Ils devaient aussi compléter l'investissement de Peschiera, dont la garnison aurait pu les inquiéter : leur armée ne se fût donc trouvée en force nulle part, et la gauche, chargée de tenir en respect Radetzki dans Vérone, eût eté facilement accablée par lui.

L'auteur des *Études sur les campagnes de* 1848 *et* 1849 est encore dans l'erreur lorsqu'il prétend que Radetzki aurait été forcé d'abandonner la formidable position de Vérone, pour établir ses communications avec le Frioul. Le général autrichien, ayant la libre pratique du Tyrol, aurait bien plus tôt attaqué, avec toutes ses forces, l'une ou l'autre partie de l'armée italienne, et cela avec d'autant plus de facilité, qu'il pouvait manœuvrer en sûreté au milieu de ses places fortes et sur les rives de l'Adige et du Mincio.

Le second plan de campagne est le même que celui du général Brune, exécuté en 1800; le voici : « Après avoir forcé la ligne du Mincio, passer l'Adige à Bussolengo, en laissant un détachement pour mas-

quer Mantoue, et un autre pour couper les communications entre Mantoue et Peschiera. L'Adige franchi, et les deux détachements ralliés, l'armée se serait trouvée sur le flanc droit de l'armée autrichienne et menaçant ses derrières. »

Ce que Brune pouvait exécuter très-facilement avec 80000 soldats très-aguerris, et n'ayant en face que les 70 000 hommes de Bellegarde, était impossible pour Charles-Albert qui n'avait que 45 000 hommes à opposer aux 60 000 de Radetzki. Celui-ci, en effet, pouvait facilement porter à ce chiffre l'armée qu'il avait réunie à Vérone, en rappelant à lui une partie des garnisons de Mantoue, Peschiera et Legnago, ainsi que la brigade qui était dans le Tyrol. Comment donc Charles-Albert aurait-il pu tenter impunément et forcer le passage de l'Adige, en face de cette armée placée sur les hauteurs de Vérone, et en laissant derrière lui les garnisons ennemies de Mantoue, de Peschiera et de Ferrare ? Loin de pouvoir prendre l'offensive, il devait craindre d'être battu par un ennemi supérieur en nombre et fortement appuyé à son camp retranché.

L'armée de Brune ne laissait derrière elle aucun ennemi qui pût l'inquiéter, et elle était disposée sur une seule ligne parallèle à la ligne de défense de l'ennemi; tandis que Charles-Albert qui se fût trouvé entre Radetzki et Nugent manœuvrant sur une ligne d'opération intérieure au milieu des deux lignes extérieures de l'ennemi, aurait eu à craindre une

attaque combinée de ces deux généraux; et une seule bataille perdue l'aurait compromis. En supposant que les communications de Radetzki avec le Tyrol eussent été coupées, le général autrichien n'était pas obligé de livrer bataille pour les rétablir; les vallées du Pô et du Mincio, dégarnies de troupes, suffisaient au ravitaillement de son armée. Attendant l'arrivée de Nugent qui, de Bassano se fût porté sur Trente, pour descendre par la vallée de l'Adige supérieur, avec son armée grossie par les détachements rencontrés en route et par la brigade Zobel, il aurait placé les Piémontais dans la situation la plus critique, entre les feux croisés de deux armées ennemies.

Le colonel Pisacane et M. Lemasson, écrivains distingués, ont dit que l'armée piémontaise aurait dû prendre position derrière l'Alpone. Mais alors l'ennemi aurait eu toute liberté de communiquer avec le Tyrol, par les deux rives du lac de Garde; tandis que les Piémontais n'auraient eu d'autre voie de communication, avec leur base d'opération, que la route de mer, de Venise à Gênes, route peu sûre, très-longue et très-dispendieuse. En effet, les garnisons de Mantoue, de Legnago et de Ferrare auraient interrompu toute communication entre le pays vénitien et le reste de l'Italie, et, maîtresses des deux rives du Pô, elles auraient pu lever des contributions, en vivres et en argent, dans la Romagne et dans les duchés. Une bataille perdue sur la gauche de l'Adige forçait l'ar-

mée piémontaise à se renfermer dans Venise, où, grâce à la nature du terrain, une armée d'égale force, aurait pu facilement la bloquer et l'obliger soit à capituler, soit à s'embarquer pour Gênes. Bien plus, en s'avançant à marches forcées, par la droite de l'Adige, et en concertant ce mouvement avec les garnisons de Mantoue et de Legnago, l'ennemi aurait pu déborder la gauche de la ligne de bataille des Piémontais, et leur fermer la route de Venise, la seule chance de salut qui leur restât. Placés entre l'armée de Radetzki et l'armée de Nugent, les Piémontais se trouvaient sous le coup d'une attaque combinée des deux généraux autrichiens. S'ils attaquaient Nugent, Radetzki s'avançant sur les derrières de leur armée, les prenait entre deux feux. S'ils voulaient forcer Radetzki à livrer bataille, celui-ci, immobile dans sa forte position devant Vérone, appuyé à son camp retranché, pouvait attendre l'arrivée des renforts du Tyrol et de l'armée de Nugent pour reprendre l'offensive, et décider, en une seule bataille, du sort de l'armée piémontaise.

Ainsi donc, Charles-Albert n'avait que deux partis à prendre, et nous allons les exposer brièvement. Il aurait pu, d'abord, forcer les passages du Mincio, s'établir de façon à dominer la vallée de cette rivière, manœuvrant sur un front d'opérations parallèle à la ligne de défense de l'ennemi, et fortifier Vicence. Une division de 8000 à 10 000 hommes, fortement retranchée sur les collines qui entourent cette ville, pouvait

tenir tête à une armée trois fois plus nombreuse; elle empêchait la jonction de Nugent avec Radetzki, et, en même temps, elle menaçait la partie de Vérone qui est sur la rive gauche de l'Adige. La division de Zucchi suffisait à la garde des places fortes de Palmanova, d'Udine, d'Osopo et de Trévise; et, afin de compenser la perte de la division détachée à Vicence, Charles-Albert aurait pu réunir au gros de l'armée les volontaires italiens. Ceux-ci étaient incapables de résister, seuls et en rase campagne, à l'ennemi; mais, placés en ligne avec les Piémontais, ils devaient rendre de grands services.

Les généraux, habitués à l'obéissance automatique des soldats, n'aiment pas à commander les corps de volontaires, et ils redoutent surtout la tâche ingrate d'y établir la discipline. Il est vrai que ce n'est pas chose facile; mais la plus grande gloire de Dumouriez et de Washington ne vient-elle pas précisément de ce qu'ils ont gagné des batailles avec de semblables milices? Disciplinées, ces troupes deviennent excellentes, et il était très-facile de discipliner et d'aguerrir les gardes civiques et les volontaires, en les mêlant aux troupes régulières piémontaises. On les eût utilisés, d'abord, pour le service des convois, pour la garde du camp et pour le blocus de Peschiera et de Mantoue, qu'ils auraient fait en compagnie de vieilles troupes. Mais que pouvaient-ils seuls, sans cavalerie, sans artillerie, sans organisation régulière, mal habillés et mal armés, commandés par des

hommes n'ayant aucune science ni aucune expérience militaires, et divisés d'opinions et de partis? Ce mélange de troupes régulières et de volontaires était le seul moyen de donner un peu de consistance et d'unité à la ligue italienne, en substituant aux rivalités municipales la noble émulation des soldats sur le champ de bataille, qui serait devenue, alors, le gage le plus assuré du succès.

La guerre, d'après le plan de campagne que nous venons d'exposer, aurait eu l'inconvénient des guerres méthodiques; elle pouvait traîner en longueur; elle contrariait la vivacité et l'enthousiasme de l'esprit italien et elle permettait à l'armée de Radetzki de recevoir des renforts supérieurs à ceux que pouvait espérer Charles-Albert, le temps étant plus favorable aux Autrichiens qu'aux Italiens; de plus, la position des Piémontais dans la vallée du Mincio mettait la Lombardie à l'abri de toute attaque de la part de l'ennemi, et les Lombards, protégés par l'armée piémontaise et se croyant assurés de la victoire, n'auraient pas fait alors, en faveur de la cause commune, d'aussi héroïques efforts que s'ils eussent été réduits à leurs propres forces et exposés à de plus grands périls.

Charles-Albert pouvait donc adopter un second plan de campagne, plus hardi, à la vérité, mais plus sûr, parce qu'il convenait mieux à la nature de la guerre révolutionnaire qu'on avait entreprise. Appuyant la gauche de son armée à la rive gauche du

Pô, au-dessus de Mantoue, et plaçant la droite à cheval sur l'Adige, au-dessus de Legnago, il prenait alors une position, non plus parallèle, mais oblique avec la ligne de défense de l'ennemi ; une forte division d'avant-garde se retranchait à Montebello et à Vicence, formant ainsi l'extrême droite de la ligne du front de l'armée. Cette ligne passait par Vicence, Montebello, Lonigo, Cologna, Legnago, Sanguinetto, Castellaro et Governolo; et le gros de l'armée se trouvait placé entre Legnago et Mantoue. Ainsi, laissant la Lombardie dégarnie de troupes, on en abandonnait la défense au seul courage de ses habitants ; par conséquent, on prolongeait, dans ce pays, le mouvement révolutionnaire, et on donnait à la guerre un caractère plus patriotique et plus énergique. L'armée piémontaise n'avait plus à défendre les villes et à protéger les populations, et elle était libre de ses mouvements, sans autre préoccupation que celle de vaincre l'ennemi. Les deux rives du Pô devaient être alors la principale ligne d'opérations de l'armée piémontaise, l'aile gauche investissant Mantoue, et l'aile droite à cheval sur l'Adige, comme nous l'avons dit plus haut, et menaçant Vérone. Cette position eût donné de grands avantages à l'armée qui l'eût occupée, grâce, surtout, au nombre et à la facilité des communications. Elle permettait la concentration de toutes les forces réunies du Piémont, de l'État romain, de Parme, de Venise et de Modène ; les communications des Italiens avec le Piémont, avec Ve-

nise, avec les duchés, avec la Toscane et la Romagne étaient assurées; Charles-Albert, placé entre Radetzki et Nugent, empêchait la jonction de ces deux généraux; les volontaires, avec quelques brigades de soldats réguliers, auraient été employés à garder les passages du Pô, à Borgoforte, à Ostiglia, à Stellata, et à Pontelagoscuro, et à tenir garnison dans les places de Legnago, de Governolo, de Ferrare, de Crémone et de Plaisance, pour les placer à l'abri d'un coup de main; le Pô et l'Adige auraient approvisionné abondamment l'armée; enfin la force de celle-ci était accrue de toutes les forces révolutionnaires de la Lombardie[1].

Si, alors, Radetzki fût sorti de ses retranchements de Vérone pour livrer bataille devant Mantoue, entre l'Adige et le Mincio, Charles-Albert aurait pu accepter le combat avec la certitude de vaincre, grâce à la supériorité de ses forces, et à la facilité avec laquelle il pouvait les concentrer sur les points menacés. Ainsi, il était facile de porter, au besoin, l'aile droite en avant, de repasser sur la rive droite de l'Adige et de couper la retraite de l'ennemi sur

1. C'est au mois de décembre 1848 que nous avons exposé pour la première fois ces idées dans un mémoire adressé à l'état-major piémontais pour lui servir à l'étude de la nouvelle campagne que l'armée piémontaise allait ouvrir. Depuis 1850, un certain nombre d'écrivains militaires se sont rencontrés sur plusieurs points avec nous, et notamment sur les suivants : choisir le Pô, comme ligne d'opérations militaires; abandonner la Lombardie, et se placer de manière à porter aussi la guerre sur la gauche de l'Adige dans les provinces vénitiennes.

Vérone. Dans le cas où l'aile droite de l'armée piémontaise aurait été rompue, elle avait sa retraite assurée sur Padoue, et de là sur Venise; si, au contraire, le centre et l'aile gauche étaient enfoncés, ils se retiraient sur la rive droite du Pô, où l'armée trouvait une seconde ligne de défense; elle en avait une troisième derrière la Trebbia, en appuyant la gauche à Plaisance, et une quatrième derrière le Tanaro.

Mais Radetzki pouvait essayer de passer sur la rive droite du Mincio pour disperser les bandes lombardes, tourner la gauche de l'armée piémontaise et couper sa retraite sur le Piémont. Alors, l'armée italienne, après avoir assuré sa retraite sur Padoue et sur Venise, aurait marché résolûment sur Vérone, pour s'emparer de cette place, couper à son tour la retraite de Radetzki, et le forcer de se renfermer dans la ville de Mantoue, où il eût été bloqué avec toute son armée. Vers le milieu d'avril, l'armée italienne aurait pu mettre en ligne 45 000 Piémontais, 2000 à 3000 Parmesans et Modénais, 3000 Toscans, 1000 Napolitains, 7000 à 8000 Suisses et Romains, 18 000 à 20 000 volontaires et gardes nationaux mobiles, romains-vénitiens; en tout 76 000 à 77 000 hommes. C'était plus qu'il n'en fallait pour battre, avant que Nugent fût arrivé sur le Tagliamento, les 60 000 Autrichiens qui occupaient Ferrare, Legnago, Mantoue, Peschiera, Vérone et Trente, et dont une partie se serait trouvée bloquée par les populations lom-

bardes. Il n'était pas nécessaire d'attendre l'équipage de siége de Turin pour attaquer simultanément la citadelle de Ferrare et la place forte de Legnago, et pour armer les retranchements des troupes chargées de l'investissement de Mantoue et les têtes de pont sur le Pô; l'armée ayant pris position sur l'Adige, on se fût servi de l'artillerie de Venise, qui aurait été transportée par la Brenta jusqu'à Padoue, et ensuite par le canal de la Fossetta et l'Adige jusqu'à Legnago, et par le Pô jusqu'à Ferrare; en même temps qu'une flottille de chaloupes canonnières partant de Brondolo eût remonté l'Adige pour bombarder Legnago. Cette place qui est ouverte du côté de l'Adige, ainsi que la citadelle de Ferrare, aurait été facilement emportée en moins de quelques heures; et ce résultat obtenu, l'armée italienne, laissant son extrême gauche devant Mantoue pour en tenir en sujétion la garnison, se fût portée en masse, par les deux rives de l'Adige, à l'attaque du camp retranché de Vérone : les troupes placées sur la rive droite se fussent avancées par Legnago, Dossobono, et San Giacomo à l'attaque de Villafranca, San Lucia et San Massimo; celles placées sur la rive gauche se fussent portées par Montebello, Lonigo et Cologna pour prendre de revers l'ennemi; en même temps que de Vicence on aurait fait une démonstration sur Roveredo, pour menacer la retraite des Autrichiens sur Trente.

Voici maintenant quelles furent les opérations militaires de Charles-Albert, en tout différentes de celles

que nous venons d'exposer. Dès le 27, comme nous l'avons dit plus haut, il dirigea Bes de Milan sur Treviglio, le régiment de cavalerie de Piémont marchant sur Cassano. Le 28, la brigade Trotti, formant l'avant-garde du premier corps d'armée, arriva à Lodi. Le gros de l'armée piémontaise franchit le Tessin à Pavie, par détachements ; et le 29, Charles-Albert, à la tête de la première division et des troupes formant son escorte, fit son entrée dans cette ville, au milieu des vivat enthousiastes des habitants.

A Lodi, le roi ayant appris que Radetzki occupait la plaine de Montechiaro, tourna cette position en prenant la route qui va de Lodogno à Crémone. Le premier corps d'armée, composé alors des brigades Aoste et Regina, de 2 compagnies de bersaglieri, de 2 batteries et du régiment Gênes-cavalerie, occupa, le 3 avril, Cadestefani et ses alentours, au delà de Crémone. Le reste de l'armée suivit la même route.

La brigade Bes, après être restée inutilement le 28 et le 29 mars à Treviglio, vint prendre position, le 30, à Antiguato, à Calle et à Cerago sur les deux rives de l'Oglio; la ville de Chiari fut occupée par 2 escadrons du régiment de Piémont-cavalerie. Le lendemain, 1500 hommes d'infanterie et 2 escadrons de cavalerie s'établirent à Brescia, tandis que le reste de la brigade était détaché à Conaglio et à Rovato. Le 1er avril, toute la brigade, ainsi qu'une compagnie du génie se concentrèrent à Brescia.

Le 4 avril, Charles-Albert tint un conseil de guerre

à Crémone, dans lequel, sur l'avis du général Bava, on adopta le plan de campagne suivant : Marcher directement sur Mantoue, en laissant un détachement sur la rive droite du Pô, et en évitant les plaines de Montechiaro et de Ghedi; forcer le Mincio à Goito, à Monzabano, à Borghetto; essayer de s'emparer de Mantoue, avec la droite de l'armée et le concours des habitants, et ensuite attaquer Radetzki devant Vérone.

Ces diverses manœuvres avaient l'inconvénient de laisser l'État vénitien à la merci de Nugent, car on ne pouvait compter sur les volontaires pour arrêter la marche de ce général. Cependant ces dispositions pouvaient êtré approuvées, si les Piémontais avaient eu alors l'espoir fondé de s'emparer de Mantoue par un coup de main, en s'appuyant sur l'insurrection des habitants, et de battre ensuite Radetzki, avant l'arrivée de Nugent; mais pour cela il fallait agir avec promptitude et énergie.

Le 5 avril, le premier corps d'armée quitte ses cantonnements, et par Piadena, Bozzolo et San Martino de l'Adige se porta sur l'Oglio, où il arriva le soir du même jour. Le général Bava fit réparer le pont détruit par l'ennemi et occupa Marcaria avec un bataillon d'Aoste, une compagnie de bersaglieri, 20 chevaux et une demi-batterie; 2 bataillons du 1er régiment de ligne soutenus par une demi-batterie bivouaquèrent sur la droite de l'Oglio; le reste des troupes passa la nuit à San Martino.

A 600 pas en avant de Marcaria sur la route de Mantoue, les Piémontais établirent leur ligne d'avant-postes. Le quartier général de Charles-Albert fut établi à Bozzolo.

Le même jour, le général Bes, dont la brigade formait l'extrême gauche du front d'opérations de l'armée, s'établit dans les villages de Sainte-Euphémie, de Castenedolo, et de Ciliverghe, après en avoir délogé l'ennemi. Le 6 il réunit sa brigade à Castenedolo, et marcha sur Montechiaro.

A l'aube du même jour, un poste piémontais, sur la rive gauche de l'Oglio, composé de 40 fantassins et d'un détachement de cavalerie, fut attaqué à l'improviste par les Autrichiens: cette surprise jeta l'alarme dans le camp piémontais. Bava poussa alors une reconnaissance militaire jusqu'à Ospedaletto vers Mantoue; mais l'ennemi s'était retiré, et les Piémontais rentrèrent dans leurs cantonnements.

Le 7, Charles-Albert passa l'Oglio, et transporta son quartier général à Asola, sur la Chiese. La première division marcha sur Goito, tandis que la division de réserve, qui la suivait à une petite distance, arrivait à Gazzoido. La brigade Acqui, faisant partie de la deuxième division, quitta Asola le lendemain et suivit la réserve. Il manquait au premier corps d'armée, la brigade Casale, qui venait de Savoie et qui n'avait pas encore pu le rejoindre. Le second corps d'armée dont l'avant-garde prit la route d'Asola, de Castelgoffredo et de Cavriana, entra en ligne le même jour.

Le 8 avril, le premier corps arriva en vue de l'ennemi, et la ville de Castiglione devint le quartier général de l'armée de Charles-Albert.

Radetzki paraissait décidé à défendre la ligne du Mincio, et il s'était établi dans les mêmes positions que Beaulieu, en 1796. Le général Wohlgemuth, avec 3 bataillons, 2 escadrons de hussards et 4 pièces de campagne, gardait les passages de Pozzolo et de Goito. Il avait distribué ses troupes sur les deux rives du Mincio, et il avait fait miner le pont de Goito, laissé à la garde d'une compagnie de chasseurs. Les positions de Valeggio et de Borghetto étaient protégées par les troupes du général Rath; le général Strassoldo occupait Monzabano, et enfin la réserve était établie à Villafranca, sur la route de Vérone à Mantoue, par Roverbella. Le général Welden, maître de la ville de Trente, tenait en échec les corps francs de Manara, de Beretta, d'Arcioni et de Sedabondi.

De même que les Autrichiens, dans leur défense, imitaient la tactique de Beaulieu et de Mélas, les Piémontais, de leur côté, allaient attaquer l'ennemi, en se réglant sur les manœuvres de Bonaparte en 1796. Le 8 avril, ils s'avancèrent pour enlever les positions de Goito et de Monzabano. Le général d'Arvillars, avec une compagnie de la brigade d'Aoste, 3 bataillons de la brigade Regina, le bataillon royal Navi, une compagnie de bersaglieri, une compagnie du génie, une batterie d'artillerie et un peloton de cavalerie, en tout 2770 hommes, fut chargé par le géné-

ral Bava de forcer le passage de Goito. Il disposa ses troupes sur deux lignes : la première déployée, couverte par un rideau de tirailleurs bersaglieri ; la seconde formée en colonne; l'artillerie et la cavalerie protégeaient les deux ailes. L'attaque fut menée avec beaucoup d'entrain par le général piémontais. L'ennemi fut délogé malgré sa vigoureuse résistance, et l'on fit prisonnier un détachement placé par les Autrichiens sur la rive droite du Mincio. Ceux-ci, en se retirant, avaient fait sauter le pont de Goito ; mais les bersaglieri, en rampant sur le parapet, resté fort heureusement intact, franchirent la rivière et poursuivirent vivement les Autrichiens qui se retirèrent par Pozzolo vers Valeggio où se trouvait le gros de l'armée de Radetzki. Il y eut, du côté des Piémontais, une cinquantaine de morts ou de blessés ; le brave colonel La Marmora, organisateur des bersaglieri, et le colonel Maccarani, furent au nombre de ces derniers. L'ennemi perdit un canon et 126 hommes, tués, blessés ou prisonniers, parmi lesquels on comptait 6 officiers. Ce brillant combat mit en évidence la valeur des Piémontais, et fit le plus grand honneur aux bersaglieri.

Le même jour, Bes se porta de Montechiaro sur Guidizzolo, en passant par Castiglione, et le reste du deuxième corps, longeant la rive droite du Mincio, se dirigea sur Borghetto et Monzabano.

A la nouvelle de l'affaire de Goito, Radetzki s'empressa de réunir à Villafranca 18 000 à 20 000 hommes,

afin de barrer le chemin à Charles-Albert, dans le cas où celui-ci eût tenté de marcher sur Vérone. Bava s'arrêta à Goito, avec le premier corps d'armée, disposant ses troupes sur la rive droite du Mincio, depuis Ferri jusqu'à Sacco, afin de tenir en échec l'ennemi établi à Rivalta et à N. S. delle Grazie, et s'occupa d'y établir une tête de pont.

Le 9 avril, la 3e division, qui était la 1re du 2e corps, se présenta devant Borghetto et Monzabano, formée sur trois colonnes. A l'approche des Piémontais, le général autrichien Strassoldo repassa le Mincio avec sa brigade, brûla le pont et se posta sur les hauteurs de Brentino. Le même jour, Bes marcha de Guidizzolo sur Pozzolengo, et le lendemain, il occupa Ponti, Santa Cristina, et Palazzi. Ainsi toute l'armée piémontaise se trouva sur la rive droite du Mincio, prolongeant sa ligne du front de Sacco à Polazzi.

Le 9, le colonel Mollard avait occupé Borghetto avec le 2e d'infanterie, qui faisait partie de la 3e division, et il s'efforçait de réparer le pont rompu par l'ennemi. Il allait tenter le passage, lorsque le pont fut endommagé de nouveau par les Autrichiens, dont l'artillerie le força lui-même à se replier derrière le village. Une démonstration hostile des Autrichiens, qui paraissaient disposés à attaquer Mollard le 10, n'eut pas d'autres suites, grâce à la bonne contenance de ses troupes.

Le lendemain, le général Broglia, après avoir ré-

tabli le pont de Monzabano, passa sur la rive gauche du Mincio, avec une partie de la 3e division, composée des demi-brigades Savoie et Savona, d'une compagnie de bersaglieri, d'une compagnie du génie, d'une batterie à cheval et d'une demi-batterie de position, en tout 2023 hommes; et, à la tête de ses troupes, il s'avança contre Strossaldo. Celui-ci, à l'approche du général piémontais, se retira à Villafranca, où il remplaça Wratislau qui se replia sous le canon de Vérone. L'occupation de Monzabano et de Goito força l'ennemi d'abandonner la position de Borghetto, où il se serait trouvé pris entre deux feux; le même jour toute l'armée de Radetzki battit en retraite, et les Piémontais occupèrent Valeggio.

On aurait pu croire, d'abord, que le général autrichien, n'ayant pas osé disputer le passage du Mincio, probablement à cause du découragement de ses troupes, se disposait à livrer bataille sur la rive gauche de cette rivière, débordant la gauche de l'ennemi; mais, après un simulacre de défense, il se retira sur les hauteurs de Vérone, où il réunit son armée forte de 36 000 hommes, en y comprenant la garnison de cette place. Quelques détachements furent laissés à Caldiero et à Montebello sur la rive gauche de l'Adige.

Cependant les brigades Acqui et Casale venaient de rejoindre le premier corps d'armée auquel elles appartenaient; la première fut cantonnée à Ferri, Falsone et Torre d'Oglio, et l'autre occupa Cere-

sara, Vasto, Solarolo et Ca-Bozzelli. Ainsi toute l'armée piémontaise occupa alors la ligne du Mincio: sa droite s'appuyait à Goito, sa gauche à Desenzano sur le lac de Garde, et sa réserve occupait Cavriana, Solferino et Guidizzolo.

Bava, qui commandait le premier corps d'armée, communiquait avec le second corps placé sous les ordres de de Sonnaz, par Valeggio et par Monzabano. Le quartier général de Charles-Albert était à Volta.

La promptitude avec laquelle Radetzki avait abandonné la ligne du Mincio prouve que, si Charles-Albert, dès le 24, eût franchi le Tessin, et poursuivi l'ennemi, sans lui donner le temps de se reconnaître, il aurait pu lui causer de grands désastres. De leur côté, les Piémontais, au lieu d'enlever les positions des Autrichiens, par une attaque simultanée et en employant toutes leurs forces, les avaient délogés à la suite de combats successifs et séparés par d'assez longs intervalles; ainsi le combat de Goito avait précédé de deux jours le combat de Monzabano. Il eût donc été facile à Radetzki, après avoir laissé des détachements à Borghetto et à Valeggio, de marcher sur Goito avec le reste de son armée, et là, à l'aide de la garnison de Mantoue, d'attaquer Bava, qui n'avait pas avec lui plus de 22 000 hommes, la réserve comprise, échelonnés sur la droite du Mincio; l'armée piémontaise eût été placée alors dans une position des plus critiques.

Mais l'état de démoralisation dans lequel se trouvait

l'armée autrichienne ne permettait peut-être pas à Radetzki de tenter une attaque aussi hardie que celle que nous venons d'indiquer; et Charles-Albert, toujours irrésolu, après avoir forcé la ligne du Mincio, n'osa pas s'établir sur la rive gauche de cette rivière ni poursuivre l'ennemi, malgré la mollesse évidente de sa défense.

Le roi, dès le commencement de la campagne, montra autant de courage dans les combats que d'indécision et de faiblesse dans les conseils; et nous verrons qu'il en fut de même aussi longtemps que dura cette guerre. D'où l'on peut conclure qu'il se défiait de ses talents militaires beaucoup plus que sa bravoure] personnelle et du courage de ses soldats.



CHAPITRE VI.

SUITE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE.

Combat de Montebello et de Sorio. — Organisation des volontaires dans la Lombardie. — Expédition dans le Tyrol. — Les volontaires quittent le camp. — Dispositions du général Durando sur la frontière du Tyrol. Attaque de Peschiera par les Piémontais. — L'armée piémontaise reçoit des renforts. — Reconnaissance militaire et escarmouches devant Mantoue. — Attaque de Governole par les Autrichiens. — Nugent passe l'Isonzo. — Zucchi fait une sortie de Palmanova. — Reddition d'Udine. — Progrès de Nugent dans le Frioul. — Il s'arrête au Tagliamento. — Passage de ce fleuve par les Autrichiens et leur marche sur la Piave. — Durando marche sur Trévise.

Tandis que les Piémontais combattaient sur le Mincio, les volontaires italiens, de leur côté, n'étaient pas oisifs. Un corps de 1000 enrôlés vénitiens et padouans s'établit à Montebello, 600 Vicentins s'établirent à Lonigo et à la Favorite et un détachement de Trévisans occupa Meledo. Ces volontaires étaient sous les ordres du genéral vénitien S. Fermo.

Le jour même où les Piémontais occupaient Goito, le général Liechtenstein attaquait les volontaires, après avoir divisé ses troupes en deux colonnes, dont l'une marchait sur Montebello, et l'autre sur Sorio. Ceux-ci, malgré une brillante résistance, furent délogés par les Autrichiens et forcés de se retirer à Vicence; leur perte s'élevait à 60 ou 80 hommes,

morts ou blessés. Ce fut là le premier combat soutenu par les volontaires italiens.

Depuis le 6 avril, le colonel fédéral Allemandi, Piémontais, nommé général par le gouvernement provisoire de Milan, avait pris le commandement de 4000 à 5000 volontaires rassemblés à Montechiaro, et, à leur tête, il se disposait à envahir le Tyrol italien. Il divisa ses troupes en quatre corps, sous les ordres de Manara, d'Arcioni, de Thannberg et de Longhena. L'avant-garde, commandée par Manara, rencontra l'ennemi près du faubourg de Sainte-Euphémie, sur la route de Brescia à Peschiera, et le força de battre en retraite. Le 7 avril, Manara arriva à Salò, après avoir repoussé, chemin faisant, plusieurs détachements ennemis, et il put s'emparer de quelques bateaux sur le lac de Garde. En même temps, Allemandi, avec le gros des volontaires, se dirigeait sur Dessenzano; il s'embarqua immédiatement pour rejoindre son avant-garde à Salò, où il établit son quartier général. Longhena, parti de Brescia avec sa colonne, longea d'abord le lac d'Idro, puis, le 9 avril, il franchit la frontière du Tyrol, et occupa Cassaro et Condino. D'autres détachements de volontaires, échelonnés le long de la route jusqu'à Tione, suivirent le mouvement, en marchant à un jour d'intervalle. Le 11 avril, le général Allemandi chargea le major Novaro, avec son bataillon, de faire une reconnaissance du côté de Peschiera, en suivant les collines situées entre Lacise et Bardolino. Après

avoir traversé le lac, ce détachement débarqua à Lisano, et s'avançant jusqu'à Pacengo, s'empara d'une poudrière placée à peu de distance de cette ville; un poste de 20 hommes, chargé de garder la poudrière, fut fait prisonnier. Emportés par leur ardeur, les volontaires s'avancèrent jusqu'au bourg de Castelnuovo, que l'ennemi venait fort heureusement d'évacuer. Mais le général Taxis, à la tête de 3000 à 4000 Autrichiens, et ayant avec lui 2 pièces de canons, marcha sur ce bourg, s'en empara facilement et le brûla, afin de châtier les habitants du bon accueil fait par eux aux volontaires. Manara qui, le 11 avril, avait été détaché à Lacise avec 600 hommes, fut forcé de se rembarquer, dans la matiné du 12, ainsi que Navaro; et tous deux retournèrent à Salò avec leurs détachements.

Du 6 au 12 avril, un bataillon de Bresciens et de Napolitains, commandé par Berretta, était venu renforcer le corps d'Allemandi.

Arcioni fut dirigé de Salò sur Stenico où il arriva le 13 avril. Dès le lendemain il attaqua l'ennemi et occupa un vieux château sur le lac Doblino. Cette position lui permettait de prendre à revers la ville de Riva; mais il était trop faible pour tenter seul cette entreprise. Un autre corps de volontaires essayait en même temps de forcer le passage du Tonale, afin de pénétrer dans la vallée de la Sole.

Ainsi, le 17 avril, les corps francs d'Allemandi étaient épars sur toute la ligne qui va de Cles au

lac de Garde, occupant tous les défilés et toutes les routes qui mènent à Trente ; et il est facile de voir, d'après ce que nous venons de rapporter, que tous leurs mouvements avaient eu lieu sans ordre, sans un plan d'ensemble, et comme au hasard. Il n'y avait, en effet, aucune unité dans le commandement; de là ces tentatives d'attaque, infructueuses parce qu'elles étaient faites par de trop faibles détachements, et qu'elles n'étaient pas soutenues ; de là les marches et les contre-marches sans but et sans motifs ; de là, enfin, ce désordre dans la direction donnée aux détachements qui se croisaient sur toutes les routes.

Le 19 avril, 3000 à 4000 hommes détachés par Welden, avec 4 pièces de campagne et quelques raquettes, s'engagèrent dans la vallée de l'Adige. Les troupes étaient partagées en 2 colonnes; l'une, en partant de Trente, marcha immédiatement contre Arcione, qui se retira à Stenico; l'autre, parvenue à Mezzo-Lombardo par la Rocchetta, longea le torrent de Noss et se dirigea vers Cles. Manara arriva le 18 à Stenico, avec sa légion, pour soutenir Arcione; mais le lendemain, tous deux durent se retirer, d'abord à Stenico, puis jusqu'à Tione, devant les Autrichiens dont les forces étaient de beaucoup supérieures aux leurs.

Après avoir culbuté de petits détachements de volontaires, commandés par Scotti, les Autrichiens se rendirent maîtres de Cles, et peu après de Malé. Ces

divers échecs contraignirent les corps francs à se retirer derrière le Tonale, où ils se préparèrent à faire tête à l'ennemi, tandis que Welden s'établissait à Malé, à Stenico et à Riva.

Le gouvernement milanais fit alors rassembler tous les corps francs à Bergame et à Brescia, et voulut leur donner une organisation régulière et les diviser par bataillon; mais un grand nombre de ces hommes, mécontents des officiers qu'on leur imposait, et dont la plupart ne partageaient pas leurs idées politiques, quittèrent le camp et rentrèrent dans leurs foyers.

Le général Allemandi fut remplacé alors, dans le commandement des volontaires, par le général Jacques Durando, qui fut chargé de garder la frontière du Tyrol. Durando établit son quartier général à Rocca d'Anfo. Sa division était forte d'environ 5000 hommes, son état-major était composé de la manière suivante: Le major-général Jacques Durando, commandant en chef; le lieutenant-colonel Alexandre Monti, chef d'état-major; les majors Osio et Gradi, et les lieutenants Ferrari, Bonfanti et Montvert, officiers d'état-major.

Les troupes se divisaient ainsi : un bataillon, sous les ordres de Manara; un bataillon, commandé par Tamberg; un régiment brescian, fort de 2 bataillons, sous les ordres du colonel Berretta; le régiment de volontaires de la Mort, commandé par Anfori; la légion lombarde, sous les ordres de Borra; un ba-

taillon de douaniers, avec le major Trotti; un bataillon de chasseurs brescians, sous les ordres du colonel Cavagnoli; 2 bataillons de volontaires, sous les ordres du major Ghilardi; les volontaires crémonais avec le major Tibaldi; la légion de Trente commandée par le capitaine Peirone; la légion polonaise, sous les ordres du colonel Kamienski; une compagnie suisse avec le capitaine Ott, et 3 compagnies de volontaires et de garde civique mobilisée; l'artillerie se composait de 4 pièces de montagne, et elle était commandée par le capitaine Chiodo.

Durando occupa les passages du Stelvio et du Tonale avec les détachements de volontaires, et il plaça les bataillons formés d'anciens soldats de l'Autriche, à la droite du torrent de Caffaro; il fermait ainsi les débouchés du val de Trompia et du val de Chiese, en appuyant sa droite au Val Toscolano et sa gauche à Bagolino, tandis que son centre occupait les grandes voies de communication. Il donna l'ordre au major Borra, avec sa légion, forte d'environ 1000 hommes, de prendre position sur les hauteurs qui sont à la droite du lac de Garde et de fermer les sentiers qui servent de communication avec les vallées de Ledro et de Toscolano.

Welden, après avoir laissé des détachements à Molé, à Stenico et à Riva, concentra le reste de ses troupes entre les villes de Trente et de Roveredo, afin de couvrir le flanc droit de Radetzki. De l'autre côté, Charles-Albert, voyant que son armée tout entière

avait pris position sur la rive droite du Mincio, et qu'elle occupait tous les passages de cette rivière, se décida alors à attaquer Peschiera. Il espérait emporter cette place de vive force, supposant qu'elle était mal approvisionnée et que la garnison était démoralisée. Dans ce but, il fit établir 4 batteries sur les collines de la rive droite du lac qui domine la ville, et les arma avec 24 pièces de campagne et 8 pièces de siége. Le 13, l'artillerie piémontaise ouvrit contre la place un feu assez vif, auquel l'ennemi répondit de son côté vigoureusement. Les demi-brigades de Piémont et de Pinerolo, et la compagnie de carabiniers Simonetta, disposées en colonnes d'attaque, attendaient l'ordre de monter à l'assaut. Après avoir canonné la ville pendant quelques heures, le roi envoya un parlementaire au commandant autrichien, pour le sommer de se rendre, mais celui-ci répondit par un refus formel. Cependant, comme l'artillerie piémontaise avait causé peu de dommages à l'ennemi et avait à peine entamé les fortifications de la place, l'assaut n'eut pas lieu ce jour-là, dans la crainte qu'il n'occasionnât des pertes trop considérables, et l'on résolut d'investir Peschiera, dont le blocus fut confié, en attendant le matériel de siége, à la brigade Pinerolo.

Le 19, le général Bava, à la tête d'environ 12000 hommes, fit une reconnaissance du côté de Mantoue, et s'avança jusqu'au village *degli Angeli*. En même temps qu'il essayait d'enlever les postes avancés de

l'ennemi, placés à Le Grazie et à Rivalta, il voulait tenter de soulever les Mantouans contre la garnison autrichienne. Il avait divisé ses troupes en quatre détachements, et s'avançait en même temps par Sacca, par Gazzoldo, par Ceresara et par Pierbega, dans l'intention de tourner d'abord les postes ennemis établis derrière l'Osone et sur la grande route de Crémone et Mantoue, de leur couper la retraite, et de se présenter ensuite à l'improviste devant la place. Mais les Autrichiens, qui avaient eu connaissance de ces projets, ordonnèrent à leurs avant-postes de se rapprocher de la place. Bava ne s'avança pas moins jusqu'à portée de canon du fort Belfiore, espérant que son approche déciderait les habitants à se soulever; mais il n'en fut rien, et, après avoir vainement attendu, il se retira en bon ordre, et en repoussant les tentatives faites par la garnison pour l'inquiéter dans sa retraite.

Depuis que l'armée piémontaise était placée sur la ligne du Mincio, elle recevait journellement des renforts. Le 9 avril, Zambeccari avec 500 volontaires, la plupart Bolonais, s'était établi dans le château de Bevilacqua, à 8 kilomètres de Legnago et sur la route qui va de cette ville à Padoue; le 16, il fut rejoint par 200 volontaires de Montagnana. Le 20, 170 volontaires napolitains, venant de Pavie le long du Pô, débarquèrent à Polesella; là, ils furent rejoints par la compagnie des bersaglieri romains sous le commandement de Dimosti, et ensemble se dirigèrent par Vicence sur Trévise. Le 21 avril, la division des Toscans et,

quelques jours après, le 10e de ligne et un bataillon de volontaires napolitains étaient venus la rejoindre et avaient été incorporés dans le premier corps d'armée et placés derrière la ligne de l'Osone, entre Curtatone et Montanara ; un des bataillons du 10e de ligne occupa Goito. 1000 volontaires, dont 200 bersaglieri venus des duchés, furent placés à Governolo, à Castellaro et à Castelbelforte, pour couper les communications entre Mantoue et Legnago. Le même jour, 21 avril, le général Jean Durando arriva à Ostiglia avec toute sa division romaine. Il forma l'extrême droite de l'armée avec l'ordre de manœuvrer entre le Pô et l'Adige, et de couvrir, au moyen de quelques détachements, les territoires de Padoue et de Vicence, exposés aux sorties des garnisons de Vérone et de Legnago. Quelques jours après, Durando avait fait franchir le Pô à divers bataillons et détachements de la garde civique mobile des provinces de la Romagne. L'effectif de ces troupes était de 1200 hommes, commandés par le capitaine Molara, et qui furent placés à Badia.

Ainsi, par le fait, Rome rompit la paix avec l'Autriche, quoique Pie IX, dans le consistoire secret du 29 avril, protestât formellement que la guerre était entièrement contraire à sa pensée.

Le 23, les Parmesans venaient rejoindre l'armée piémontaise et on les incorporait dans la brigade de Savoie.

Le même jour, le colonel Heinzel, à la tête de 600 hommes, fit une sortie de Legnago et, après une

marche forcée exécutée pendant la nuit, s'empara du château de Bevilacqua et le brûla. A l'approche de l'ennemi, Zambeccari s'était retiré à Padoue et, de là, à Trévise par Vicence. D'un autre côté, un détachement de cavalerie autrichienne surprenait les volontaires italiens à Castellaro et les obligeait à se replier en désordre sur Governolo.

Le colonel autrichien Castelliz, ayant avec lui 3 compagnies d'infanterie, un peloton de hussards et une batterie de 6 pièces, attaqua Governolo dès le lendemain ; mais il fut repoussé après un combat de plusieurs heures, et il dut se retirer en laissant un obusier entre les mains des Italiens.

On combattait en même temps dans le Frioul, où les Italiens étaient ainsi disposés : 4000 hommes à Palmanova et environ 600 hommes, anciens soldats de l'Autriche, à Udine ; le reste, 3000 à 6000 hommes volontaires, était divisé par détachements et occupait les défilés des montagnes du Frioul. Ces troupes étaient sous les ordres du général Zucchi. Le général La Marmora, avec les légions Trevigiana et Galateo, défendait le passage du Tagliamento.

Vers le milieu d'avril, Nugent menaçait Zucchi, à la tête de 22 000 hommes d'infanterie, de 1800 chevaux et de 72 pièces d'artillerie auxquelles il faut ajouter quelques batteries de fusées. Il ne manquait à son armée qu'un équipage de ponts et un matériel de siége assez complet pour attaquer Palmanova et Trévise. Mais il ne les attendit pas pour entrer en

campagne, et, le 16 avril, il passa l'Isonzo à la tête de 13 000 hommes et marcha dans la direction d'Udine, après avoir détaché le général Schwarzenberg avec une brigade du côté de Palmanova. Zucchi n'eut pas plutôt appris l'arrivé de l'avant-garde ennemie à Visco, qu'il sortit, le 17 avril, de la place à la tête d'une partie de la garnison et repoussa vigoureusement les Autrichiens, qui déjà s'étaient établis dans le village, leur causant une perte de 40 hommes morts ou blessés.

Le soir du même jour, l'ennemi brûla le village de Jalmicco, marcha sur Privano, Sevegliano, Bagnaria, et occupa Fauris et Gonar, situés à environ 6 kilomètres à l'ouest de Palmanova. Schwarzenberg arriva bientôt sous les murs de cette place et somma vainement Zucchi de lui en ouvrir les portes.

Le 19 avril, Nugent établit son quartier général à Cusignano, à peu de distance d'Udine. Ayant fait sommer inutilement la place de se rendre, il l'attaqua le 21 avec son artillerie de campagne. Après un simulacre de défense, le comité de la ville, présidé par l'archevêque, demanda et obtint une capitulation. La garnison put se retirer avec 3 pièces d'artillerie dans le fort d'Osopo. Le 23, Nugent entra à Udine et, le 24, il détacha son avant-garde, commandée par le général Schulzig, à Codripo.

Le général Culoz était parti de Tarvis le même jour avec sa brigade, et il avait pénétré dans la vallée du canal di Ferro. Cette vallée est baignée par la

Fella, qui passe au-dessus d'Osopo et se jette dans le Tagliamento, à Chiauris. Culoz, chargé de couvrir le flanc droit de Nugent pendant sa marche sur le Tagliamento, força le défilé de Ponteba, défendu par les volontaires, et rétablit ainsi les communications de Nugent avec la province du Frioul. En arrivant sur le Tagliamento, Nugent trouva le pont de Valvasone détruit par ordre du général Albert La Marmora; celui-ci avec ses troupes s'était retiré à Trévise, et il fut obligé d'attendre sur la rive gauche l'arrivée des pontons. Le 27 avril seulement, son avant-garde, forte de 4 bataillons d'infanterie, de 2 escadrons de cavalerie et d'une demi-batterie d'artillerie, put franchir la rivière et s'établir à Pordenone, qui devint le quartier général de l'armée.

Le 30 avril, Nugent fit avancer son avant-garde jusqu'à Sacile. Son armée ayant reçu pendant sa marche plusieurs bataillons, qu'on lui expédiait de Gorizia aussitôt qu'ils étaient organisés, comptait alors dans ses rangs 18 000 à 19 000 hommes; elle s'étendait sur la droite, jusqu'aux monts de Bellune, et sur la gauche, jusqu'au Lemene, vers Portogruaro. La flottille qui s'avançait à la suite de l'armée autrichienne, le long du littoral, s'arrêta à Caorle.

Ainsi, en sept jours, Nugent n'avait parcouru que deux étapes, et cependant Radetzki attendait avec impatience son arrivée devant Vérone. Cette lenteur permit à Durando d'arriver à temps sur la Piave,

malgré les fautes et la négligence de l'état-major piémontais.

Dès que Nugent eut franchi l'Isonzo, le gouvernement de Venise avait instamment prié Durando d'accourir avec ses troupes au secours des provinces vénitiennes menacées par les Autrichiens. Mais celui-ci avait reçu l'ordre de rester sur la rive droite du Pô, comme nous l'avons vu plus haut, et ensuite de couvrir la droite de l'armée piémontaise, et en conséquence, il refusait de quitter Ostiglia. L'état-major piémontais n'avait donc pas prévu le danger que la marche de Nugent pouvait faire courir à l'armée italienne. Le 23 avril seulement, il parut le comprendre; Durando reçut l'ordre de se diriger immédiatement, avec toutes ses forces, sur le Frioul, pour empêcher la jonction de Nugent avec Radetzki.

Durando, dès le lendemain, se mit en marche et se dirigea par Polesella, Rovigo, Padoue et Vicence sur Trévise. Il prit 600 hommes à Badia, et les envoya à Vicence, pour protéger avec la garde civique ce point très-important, et, enfin, il donna l'ordre au général Ferrari de le rejoindre avec sa division.



CHAPITRE VII.

SUITE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE.

Reconnaissances militaires exécutées par les Piémontais sur la rive gauche du Mincio. — L'armée piémontaise franchit cette rivière. — Comment furent distribuées ses forces. — Positions occupées par les Autrichiens devant Vérone. — Attaque des positions de Pastrengo et de Colà par les Piémontais. — Ils se rendent maîtres de Pastrengo. — La garnison de Peschiera fait une sortie. — Attaque de cette place par les Piémontais. — Examen critique de la bataille de Pastrengo. — Marche des Piémontais sur Rivoli. — Avantages de la position des Autrichiens devant Vérone. — Plan d'attaque de Bava. — Bataille de Santa Lucia. — Observations critiques sur cette bataille. — Importance de la place de Peschiera. — Siége de cette place par les Piémontais. — Attaque de Caffaro par les Autrichiens.

Il est temps de revenir à l'armée piémontaise, qui, pendant treize jours était restée dans une incertitude difficile à expliquer, et bien différente de l'énergie déployée dans les brillants combats de Goito et de Monzabano. Les soldats étaient impatients de combattre; mais Charles-Albert ne voulait pas agir avant l'arrivée de nouveaux renforts. Et même, lorsque la division toscane et la division romaine eurent rejoint l'armée, alors complétement réunie derrière le Mincio, il n'osa marcher sur Vérone; il se décida seulement à faire exécuter des reconnaissances militaires sur la rive gauche de cette rivière.

Le 23, le général de Sonnaz, à la tête de 12 bataillons d'infanterie, d'une brigade de cavalerie et de

2 batteries, dont une à cheval, passa le Mincio à Monzabano. Tandis que l'infanterie fouillait les hauteurs de Montevento et les collines qui les précèdent, la cavalerie s'avançait dans la plaine jusqu'à Villafranca. De Sonnaz n'ayant pas rencontré l'ennemi, repassa le Mincio et reprit sa première position. Le 25, le duc de Savoie, avec la division de réserve, franchit la rivière vers les moulins de Volta sur un pont de pontons. Il disposa sa troupe en quatre colonnes précédées par les bersaglieri et la cavalerie, et exécuta une semblable reconnaissance vers Grezzano, Castiglione Montovano, Tezzoli et Marmirolo. Charles-Albert, qui accompagna cette expédition, se porta de Roverbella à Goito pour y examiner la tête de pont que le génie construisait, et de là retourna à Volta. Persuadé alors que Radetzki ne songeait pas à lui disputer le passage, et se contentait de se maintenir dans sa position devant Vérone, il donna l'ordre de marcher en avant.

Le lendemain, 26 avril, l'armée piémontaise, forte de 37 000 hommes d'infanterie, de 4000 hommes de cavalerie, avec 80 pièces attelées, franchit le Mincio, depuis Goito jusqu'à Monzabano.

De Sonnaz qui avait le commandement du second corps d'armée, laissa la brigade Pinerolo sur la rive droite du Mincio, avee la brigade Piémont, passa la rivière à Monzabano, et, se dirigeant sur Castelnuovo, il appuya sa gauche au lac de Garde et s'étendit jusqu'à Colà devant Peschiera; la division Broglia de

Valeggio marcha sur Villafranca, en délogea l'ennemi, après lui avoir fait 29 prisonniers, et occupa ensuite la ligne de Sandra à Santa Giustina di Palazzuolo.

Bava, avec le premier corps d'armée, passa le Mincio à Goito, et marcha par Roverbella sur Villafranca, occupant ainsi toute la ligne qui va de Villafranca à Sona. Il avait laissé la division toscane, les volontaires toscans et napolitains, les Modénais et un bataillon du 10e de ligne napolitain, derrière l'Osone-Nuovo et à Governolo; la garde de la tête de pont de Goito avait été confiée au second bataillon dudit 10e de ligne. La 2e division de Bava prit position entre Villafranca et Custoza, et la 1re à Somma Campagna et à Sona.

Le duc de Savoie, avec la réserve, franchit le Mincio à Borghetto et à Monzabano et prit position du côté d'Oliosi; l'infanterie et l'artillerie à Guastalla et à Oliosi, et la cavalerie à San Giorgio in Salice et dans les environs.

Voici les positions occupées alors par l'armée piémontaise, forte de 63000 hommes, en comptant 18000 hommes de troupes auxiliaires et volontaires: sur la première ligne, qui s'étendait depuis Villafranca jusqu'à Colà, il y avait 41000 hommes; la seconde ligne était placée sur la droite du Mincio, depuis Governolo jusqu'à Salionze; elle était composée de la brigade de Pinerolo, de la division toscane, du 10e de ligne napolitain, des volontaires toscans et napolitains, et des Modénais : en tout 10000 hommes,

le général Jacques Durando était détaché en arrière, avec sa division, forte de 5000 hommes, pour garder la frontière du Tyrol et couvrir la route de Brescia; 7000 hommes, composant la division romaine, avaient été placés à Ostiglia et à Isola della Scala, pour protéger les provinces de Vicence et de Padoue, et tenir en échec les garnisons de Mantoue et de Legnago. Mais cette division, comme nous l'avons vu, abandonna cette position, dès le lendemain du passage du Mincio.

Le quartier général fut établi à Somma Campagna et la ligne de retraite préparée sur l'Adda, où l'on désigna Crémone et Pizzighettone comme places de dépôts. Le lac de Garde, par Lacise, d'un côté, et Volta sur la gauche du Mincio, par Monzabano, de l'autre, formaient la ligne d'approvisionnement de l'armée. Le grand dépôt des munitions de guerre fut placé à Pizzighettone; les hôpitaux furent installés dans les villes de Valeggio, de Castiglione dello Stievere, de Crémone et de Brescia.

On s'occupa alors de fortifier la ligne du front de l'armée. On établit un front bastionné, précédé d'un fossé qui reliait les hauteurs de Palazzolo et de Santa Giustina, aux collines de Sona, et coupait la route de Vérone à Brescia, près de l'Osteria del Bosco; ce retranchement fut armé avec 6 pièces du calibre de 24 (livres françaises). A Goito, on avait construit une tête de pont, et l'on éleva des fortifications passagères à Governolo, à Borgoforte, et le long de la

ligne de l'Osone Nuovo. Mais on commit une faute inexcusable, en négligeant de fortifier les passages du Mincio à Salionze, à Monzabano, et surtout à Valeggio, point très-important et qui commande la rive droite.

L'armée autrichienne occupait, comme nous l'avons dit, les hauteurs de Vérone; l'aile droite avait sa droite appuyée à Pacengo, près du lac de Garde, et sa gauche à Pastrengo; l'aile gauche était à cheval sur les trois routes qui vont, la première, de Peschiera à Vérone, la seconde, de Valeggio à Somma Campagna et Santa Lucia, la troisième, de Villafranca à Santa Lucia. On voit, d'après cette disposition, que les Piémontais, en dirigeant leur droite sur Villafranca, et leur gauche sur Castelnuovo, menaçaient la gauche et le centre de l'ennemi. Quelques écrivains militaires ont prétendu que Radetzki s'exposait en ne changeant pas sa ligne de défense, beaucoup trop étendue; mais nous ne sommes pas de cet avis. Dans la position qu'il occupait, il n'avait rien à craindre; car, à mesure que l'armée piémontaise s'avançait de la plaine vers les hauteurs où il était placé, elle se trouvait débordée par l'effet de sa manœuvre elle-même. Le nombre des troupes placées à l'extrême droite de Radetzki était assez faible à la vérité; mais la nature du terrain, qui était accidenté et montueux, rendait la position très-forte. Cependant, un général plus hardi et plus habile dans le maniement des troupes, en apprenant que l'ennemi se préparait à franchir le Mincio, aurait pu

lancer sa gauche en avant, entre Santa Lucia, Somma Campagna et Sona, afin d'arrêter Broglia et Bava; tandis qu'avec sa droite il aurait attaqué les têtes de colonnes de de Sonnaz et du duc de Savoie, au moment où elles débouchaient de Monzabano et de Borghetto.

Charles-Albert, après avoir passé la rivière, aurait dû, de son côté, se porter en avant de la ligne du front de l'armée qu'il avait choisie, tâter les dispositions de l'ennemi, et l'attaquer vivement s'il le voyait indécis. Mais il resta dans l'inaction pendant les deux journées du 26 et du 27, et, le 28 seulement, il transporta son quartier général à Somma Campagna.

Bes fut chargé d'enlever les positions de Colà et de Pacengo, défendues par la brigade de Wohlgemuth, soutenue elle-même par la brigade de Taxis placée à Bussolengo. Il attaqua l'ennemi avec résolution, en n'employant qu'une partie de ses troupes; mais il ne put parvenir à le déloger. Cependant les Autrichiens, craignant avec raison une nouvelle attaque, se retirèrent à Pastrengo, et Radetzki se hâta d'envoyer, sur la gauche de l'Adige, vers Ponton, la brigade Sigismondo, pour appuyer Wohlgemuth.

Le 29, comme le général Broglia s'avançait vers Pastrengo, avec sa division, Wohlgemuth prit tout à coup l'offensive, et attaqua les Piémontais; mais il fut refoulé sur Pastrengo, après un combat assez vif. Rien ne s'opposait plus, alors, à ce que les Piémontais s'établissent sur les hauteurs de Pacengo, de Colà

et de Sandrà, et Peschiera fut complétement investie.

Pastrengo est une position stratégique très-importante; elle commande la route qui va de Vérone à Trente, et elle pourrait prendre à revers une armée qui attaquerait Vérone, par la rive droite de l'Adige, du côté de l'ouest. Mais, au point de vue de la tactique, cette position est défectueuse, parce que, en arrière d'elle, la rive droite de l'Adige, profondément encaissée, rend très-dangereux un mouvement de retraite sur le bord opposé du fleuve. Charles-Albert résolut donc d'attaquer Wocher, qui avait le commandement des 2 brigades de Wohlgemuth et de l'archiduc Sigismondo, de l'acculer contre l'Adige, et de lui couper la retraite sur Vérone.

L'attaque des hauteurs de Pastrengo fut confiée, par Charles-Albert, au général de Sonnaz; et le général Broglia, dont le point de départ était à Santa Giustina, reçut l'ordre d'attaquer le front de l'ennemi. Broglia avait 2 bataillons du 1er régiment des grenadiers de la garde, 3 bataillons du troisième régiment de la brigade de Savoie, 2 bataillons de la brigade de Piémont, une compagnie de bersaglieri, 150 volontaires parmesans, 2 batteries d'artillerie de campagne, 2 batteries d'artillerie de position, une batterie à cheval, et un détachement du régiment de Piémont-cavalerie, en tout 4817 hommes avec 28 pièces de canons. Le général Federici, à la tête de 3000 hommes formant le complément de la brigade

Piémont, devait, marchant de Colà, menacer l'ennemi, comme s'il avait voulu tourner sa droite, en s'avançant vers Ponton. La brigade Cuneo, le 2e régiment des grenadiers, le 2e régiment de Savoie, le 16e Savona, 11 escadrons des régiments Piémont et Navara-cavalerie, et 2 batteries sous le commandement du duc de Savoie, devaient former la réserve établie près de Santa Giustina, sur la route de Vérone, et, en outre, ils étaient placés là comme un corps d'observation chargé de surveiller les plaines de Bussolengo.

A 3 heures du matin, Broglia partit de Santa Giustina, et, protégé par le feu bien dirigé de 12 pièces d'artillerie, il lança sa colonne en avant, pour enlever la position de l'ennemi. Au moment où les Piémontais gravissaient une colline, les Autrichiens se portèrent à leur rencontre et commencèrent une fusillade à bout portant, devant laquelle les colonnes d'attaque durent s'arrêter, après quelques instants d'hésitation. La position de Pastrengo, déjà très-forte naturellement, était renforcée encore par les dispositions de l'ennemi, et par le grand nombre de troupes chargées de la défendre; la colonne d'attaque des Piémontais ne comptant que 4817 hommes, était trop faible pour l'enlever. Avant d'aller plus loin, elle dut attendre l'arrivée de Federici, avec lequel se trouvait Charles-Albert, accompagné des troupes qui formaient son escorte. La brigade Cuneo, placée sur la première ligne de la division de réserve, recevait de son côté l'ordre d'avancer, pour soutenir la colonne

de Broglia. Il était 11 heures, lorsque Federici arriva sur le champ de bataille. Aussitôt le 3e régiment Piémont attaqua avec vigueur le flanc droit de la position, tandis que l'escorte du roi, composée de 200 carabiniers, chargeait l'ennemi, et que la brigade de Cuneo se déployait en bataille sur la droite de Broglia ; toute la ligne se mit alors en mouvement et marcha au pas de charge contre les Autrichiens, qui furent bientôt en pleine déroute.

Pendant le combat de Pastrengo, Radetzki avait tenté, avec une partie de son armée, de s'avancer sur la route de Vérone, pour soutenir Wocher, mais il dut se retirer devant la fusillade du 6e régiment et le feu des pièces établies à droite et à gauche de Santa Giustina et près de Somma Campagna.

Charles Albert, en poursuivant trop vivement les soldats de Wocher, donna avec sa suite dans une embuscade, dressée par les Autrichiens, à 300 pas de Pastrengo. Il se conduisit dans cette occasion avec la plus grande bravoure ; mettant l'épée à la main, il fit avancer un bataillon du régiment Piémont, et une compagnie de la brigade Cuneo ; à leur tête il chargea vigoureusement l'ennemi qui fut culbuté. Il aurait dû alors marcher en avant sans désemparer, refouler Wocher sur l'Adige, et le contraindre de mettre bas les armes, ou de sacrifier la moitié de ses troupes, pour faire tête aux Piémontais, tandis que le reste aurait franchi la rivière à la hâte ; mais le roi ne sut pas mettre à profit la victoire qu'il venait de rem-

porter, et il se contenta d'avoir enlevé la position de Pastrengo. Wocher put se retirer, sans être inquiété, dans la direction de Ponton, où, déjà, le colonel Zobel, avec un bataillon de chasseurs et 2 pièces d'artillerie, était arrivé pour le soutenir. L'ennemi, dans cette journée, laissa aux mains des Piémontais 450 prisonniers, dont 5 officiers.

Pendant ces trois jours, les Autrichiens avaient perdu environ 1200 hommes, tués, blessés ou prisonniers; la perte de l'armée piémontaise ne fut pas, à beaucoup près, aussi considérable.

Dans une sortie tentée par la garnison de Peschiera, pour faire diversion à l'attaque de Pastrengo, les Piémontais conservèrent leur avantage, et refoulèrent les Autrichiens dans la place. A l'aide d'une batterie établie sur une hauteur près de Cavalcaselle, ils réussirent aussi, après une canonnade qui dura 2 heures, à réduire au silence le fort Mandella, dont le feu inquiétait leur camp.

Après la prise de Pastrengo, la brigade Taxis, qui occupait Bussolengo, n'étant pas en force pour résister à l'armée de Charles-Albert, passa sur la rive gauche de l'Adige.

La bataille de Pastrengo témoigna une fois de plus de la bravoure des Piémontais, et établit victorieusement la supériorité de leur artillerie, dont l'admirable précision contribua beaucoup au succès de cette journée. Le plan de l'attaque avait été sagement conçu, et les divers mouvements des troupes furent exécutés

avec précision. On pourrait reprocher peut-être à la brigade Piémont d'être arrivée un peu tard sur le champ de bataille, et d'avoir laissé la division Broglia exposée seule et pendant 2 heures au feu de l'ennemi; mais, sur un terrain aussi accidenté que la rive gauche du lac de Garde, il est presque impossible de calculer, à quelques minutes près, la marche et l'arrivée des troupes sur un point donné; et, en outre, Federici, ignorant que l'ennemi eût abandonné tous les postes situés entre Pacengo et Pastrengo, et concentré ses troupes dans cette dernière position, il était de son devoir de n'avancer qu'avec circonspection, et par conséquent avec assez de lenteur. Cependant, nous devons avouer que, si l'attaque eût commencé plus tôt, on aurait eu le temps de poursuivre l'ennemi avant la chute du jour, et de lui couper la retraite.

On a reproché à Radetzki d'avoir trop étendu son aile droite, et d'avoir occupé la position dangereuse de Pastrengo. Mais à notre avis, puisque Radetzki voulait rester sur la défensive, et qu'il avait renoncé à disputer aux Piémontais le passage du Mincio, il n'avait que trois partis à prendre : se renfermer dans Vérone, ce qui offrait les plus grands dangers, puisque l'ennemi pouvait investir et bombarder la place; concentrer ses troupes devant cette ville, en occupant les positions de Chievo, Croce Bianca, Santo Massimo, Santa Lucia et Tomba; mais alors on ne pouvait soutenir la garnison de Peschiera, et Charles-Albert aurait pu investir facilement la place, en

même temps qu'il aurait intercepté les communications de l'ennemi avec le Tyrol, en occupant les fortes positions de Pastrengo et de Rivoli; le troisième parti, celui qui fut adopté par Radetzki, et qui de tous était le plus avantageux pour les Autrichiens, consistait à occuper les hauteurs placées devant Vérone, en appuyant la droite de leur armée au lac de Garde. Dans cette position, ils pouvaient facilement déborder la droite ou la gauche des Piémontais, suivant que ceux-ci eussent dirigé leur attaque sur la gauche ou la droite de leur ligne de défense. En effet, si Radetzki, au lieu de faire une démonstration insuffisante contre Somma Campagna, avec une partie de ses troupes seulement, et dans le but de dégager Wocher, eût attaqué, avec toutes ses forces, les positions de Santa Giustina, de Sona et de Somma Campagna, il s'en fût rendu maître, ou, tout au moins, il aurait forcé Broglia à revenir en toute hâte pour les défendre, et alors la brigade Piémont, abandonnée à ses propres forces, aurait été facilement mise en déroute par Wocher. Pastrengo étant plus éloigné que Bussolengo de Santa Giustina, Broglia aurait dû, en outre, faire la plus grande diligence, afin de n'être pas prévenu par la brigade Taxis. Il est vrai que la brigade de la garde et la cavalerie de la division du duc de Savoie avaient été placées en réserve, afin de couvrir Santa Giustina; mais ces troupes n'auraient pu s'opposer en même temps à la marche de Taxis sur Santa Giustina, et à la marche de Radetzki sur Sona. Ainsi, quoiqu'on

puisse reprocher à Radetzki de n'avoir pas su mettre à profit tous les avantages que lui offrait sa position, celle-ci était si favorable que l'aile droite de son armée put s'y maintenir, pendant trois jours, contre des forces de beaucoup supérieures aux siennes.

Quelques écrivains militaires, et parmi ceux-ci, quelques-uns d'ordinaire assez bienveillants pour les Piémontais, ont considéré l'attaque de Pastrengo comme un fait d'armes inutile, d'abord parce que l'occupation de ces hauteurs ne faisait pas tomber du même coup, aux mains de l'armée italienne, toutes les positions occupées par les Autrichiens, ensuite, parce que Vérone n'était pas l'*objectif* de la guerre. Nous avons déjà dit que l'armée piémontaise aurait pu choisir un plan de campagne plus avantageux; mais il était indispensable, pour la réussite de celui qui avait été adopté, de chasser d'abord les Autrichiens de la rive droite de l'Adige, afin d'assurer le succès des attaques qui seraient tentées contre Peschiera et contre Vérone. En effet, les Piémontais étaient tenus en échec, sur leur gauche, par la garnison de Peschiera, par Welden placé à Roveredo, et par Wocher; l'occupation de Pastrengo les débarrassait de Wocher, les mettait à couvert des attaques de Welden, et elle leur permettait d'attaquer en toute sûreté Peschiera et Vérone.

Ces mêmes écrivains demandent aussi pourquoi Charles-Albert ne passa pas immédiatement sur la rive gauche de l'Adige, après avoir occupé Pastrengo. Mais le passage de la rivière était extrêmement dan-

gereux, en face de la division Wocher et de la brigade Taxis, et d'un autre côté la ligne du front de l'armée piémontaise était déjà si étendue qu'elle ne pouvait être prolongée sans danger. Cette observation sur la nécessité d'occuper les deux rives de l'Adige, prouve seulement la défectuosité du plan de campagne adopté par les Piémontais.

Le lendemain de la bataille de Pastrengo, Charles-Albert fit exécuter une reconnaissance jusqu'à Ponton. On trouva la division Wocher occupant le défilé de Parona, dans lequel elle s'était retranchée, et se reliant par des postes d'observation aux troupes autrichiennes placées dans le Tyrol méridional. Les Piémontais ne poussèrent pas plus avant et se contentèrent d'occuper toutes les hauteurs, depuis Pastrengo jusqu'à Custoza.

Le 5 mai, le régiment Piémont et le bataillon des volontaires et des étudiants parmesans franchirent le torrent de Tasso, près d'Affi, et vinrent s'établir en face des hauteurs de Rivoli, préludant ainsi à l'attaque de ce poste important. Mais, après la victoire de Pastrengo, Charles-Albert ayant reçu la nouvelle de la révolution de Vienne, et voyant son armée accrue par les renforts qui lui arrivaient chaque jour, ayant d'ailleurs l'assurance que la population de Vérone était disposée à s'insurger dès qu'il livrerait bataille, abandonna le projet d'attaque contre Rivoli, et résolut d'attaquer Radetzki lui-même avec toutes ses forces.

L'armée autrichienne appuyait sa droite à Chievo et sa gauche à Tomba, occupant la ligne qui passe par les villages de Croce Bianca, de Santo Massimo et de Santa Lucia; elle était placée sur un terrain élevé et escarpé, disposé en forme de demi-lune et qui domine Vérone. Wocher, dans la vallée de l'Adige, formait l'extrême droite, ou plutôt couvrait la droite de l'armée. La brigade Taxis gardait les deux rives de l'Adige, à Bussolengo. La brigade Federici, placée au centre de l'armée, occupait le village de Croce Bianca avec 18 pièces de canon au lieu de 6, chiffre affecté aux autres brigades. La brigade Gyulay était placée à Santo Massimo, la brigade Strassoldo à Santa Lucia; la brigade Clam formait l'extrême gauche à Tombetta et était soutenue par 4 bataillons d'infanterie et 6 pièces de canon placés sur ses derrières. Sur les glacis de la place, on avait disposé de la cavalerie en réserve. Cette redoutable ligne de bataille, bien fortifiée et appuyée aux remparts de la ville, était renforcée encore par la nature du terrain très-accidenté. Le pays qui s'étendait devant le front de l'armée était coupé par des digues et encombré de murs de clôture qu'on rencontrait à chaque pas; il était impossible d'y faire manœuvrer la cavalerie et les colonnes d'infanterie elles-mêmes ne pouvaient agir avec ensemble en cas d'attaque. Tous ces accidents de terrain, qui étaient autant d'obstacles pour l'attaque, étaient au contraire autant d'avantages pour la défense. Les Autrichiens avaient, en outre,

conservé toute la liberté de leurs communications, placées en arrière de leur ligne de bataille et facilitées par la route de Vérone à Milan, passant par Santa Croce et par celle de Mantoue qui passe par Santa Lucia.

Charles-Albert confia la direction de l'attaque au général Bava. Les colonnes en se mettant en marche devaient conserver l'ordre de bataille dans lequel elles se trouvaient; cette disposition judicieuse, adoptée par Bava, rendait l'attaque simultanée sur tous les points. Le centre de la ligne du front des Piémontais étant établi à Sona, point le plus saillant, et les deux ailes formant presque un arc, l'armée se trouvait ainsi disposée par échelons doubles au centre, formant un ordre de bataille convexe; elle s'avançait dans l'ordre suivant : la brigade Regina, forte de 6 bataillons et couverte sur son flanc gauche par 12 escadrons de cavalerie, composait le premier échelon; après elle, la brigade Cuneo, forte de 5 bataillons, formait la gauche du deuxième échelon, ayant à sa droite les 6 bataillons de la brigade d'Aosta; la gauche du troisième échelon se composait de 3 bataillons de la demi-brigade de Savoie, et la droite de 12 bataillons des brigades de la garde et Casale; à la gauche du quatrième étaient placées la brigade de Savona et la seconde demi-brigade de Savoie : en tout, 7 bataillons; à la droite, les 6 bataillons de la brigade Acqui. On avait disposé 9 escadrons de cavalerie sur la gauche du dernier échelon et 12 escadrons sur la

droite. Tous les échelons conservaient entre eux un intervalle de 1000 pas.

En arrivant sur les hauteurs de Feniletto et de Cabuetta, la brigade Aosta et la brigade Regina devaient former la première ligne de bataille, tandis que la brigade des gardes avec la brigade Cuneo se seraient placées en seconde ligne. Les brigades de Savone et de Savoie devaient s'établir à Feniletto et Palazzina et s'y retrancher, et les brigades Casale et Acqui devaient s'échelonner depuis Moreschi jusqu'à Palazzo della Madonna. L'armée se serait avancée ensuite dans l'ordre que nous venons de décrire, parallèlement à l'ennemi. La brigade Regina, soutenue par un régiment de cavalerie, était désignée pour l'attaque de Santo Massimo, la brigade d'Aosta marchait contre Santa Lucia, la division de Broglia, sur la gauche, contre Croce Bianca, détachant sa cavalerie, appuyée par un régiment d'infanterie, sur la route de Bussolengo à Vérone, afin de tenir en sujétion l'ennemi établi à Bussolengo; la division Ferrere, sur la droite, devait soutenir la brigade d'Aosta dans l'attaque de Santa Lucia, et, en même temps, avec sa cavalerie, couper la retraite sur Vérone aux Autrichiens placés à Tomba et à Tombetta; enfin la réserve devait suivre les mouvements des colonnes et occuper leur primitive ligne de bataille, lorsqu'elles se seraient portées sur les hauteurs qui se prolongent à Chievo, Croce Bianca, Santo Massimo et devant Santa Lucia.

Cependant, la veille de la bataille et vers le soir,

l'état-major piémontais fit quelques légers changements dans les dispositions adoptées. Ce fut une imprudence, et ces changements apportèrent de la confusion dans la marche des colonnes; les chefs de brigades, ayant reçu l'ordre un peu tard, ne purent le faire parvenir à temps à leurs troupes.

Le lendemain, à sept heures du matin, l'armée piémontaise, forte de 33 665 hommes, dont 4000 de cavalerie, avec 70 pièces de canon, se mit en mouvement et s'avança contre les Autrichiens.

La brigade Regina rencontra l'ennemi près des Caselle d'Erbe, et, retardée dans sa marche par cette rencontre, elle ne put arriver à temps pour entrer en ligne avec la brigade d'Aosta. Celle-ci, disposée dans l'ordre suivant : l'infanterie sur deux lignes en ordre déployé, la cavalerie et les bersaglieri sur les ailes et ses 8 pièces de canon au centre, attaqua résolûment la position de Santa Lucia; mais elle fut obligée de soutenir seule et pendant plusieurs heures le feu de l'ennemi, les brigades de la garde et Cuneo, placées trop en arrière, ayant tardé à la rejoindre, et la brigade Regina se trouvant empêchée ailleurs, comme nous l'avons vu. Heureusement, le général Passalacqua, placé en arrière et un peu sur la droite de la brigade d'Aosta, attaquait en même temps et de côté la position de Santa Lucia et décidait la victoire des Piémontais sur ce point.

Après l'abandon du village par les Autrichiens, Radetzki fit avancer 3 bataillons, dont un d'Italiens, sous

les ordres du général Clam, pour reprendre Santa Lucia; mais tous leurs efforts vinrent échouer devant l'intrépide défense des Piémontais. Cependant le fruit de ce brillant combat fut perdu par la faute de Bava, qui n'osa pas, faisant une conversion à gauche, s'avancer pour attaquer de flanc Santo Massimo et déborder la ligne de bataille de l'ennemi. Son inaction est d'autant plus inexplicable qu'il n'avait rien à craindre du canon de Vérone, placé au delà de 2000 mètres, ni de Radetzki, dont toutes les troupes, y compris la réserve, étaient entrées en ligne et engagées dans le combat.

Sur la gauche, la division commandée par le général Broglia attaquait Croce Bianca et gagnait du terrain sur les Autrichiens; mais l'absence de la brigade Regina, en découvrant son flanc droit, la laissait exposée au feu des batteries ennemies, placées à Santo Massimo et qui la prenaient en écharpe; malgré le succès de sa première attaque, elle fut bientôt obligée de se replier en arrière.

Depuis le commencement de l'action, Charles-Albert n'avait pas quitté la brigade d'Aosta; il envoya l'ordre à la brigade Regina d'accélérer sa marche en se dirigeant obliquement sur la droite, pour rejoindre la brigade d'Aosta devant Santo Massimo. Cet ordre fut mal donné et mal interprété, et Regina, au lieu de s'avancer sur le lieu de l'action, vint se placer derrière la brigade de la garde, à Fenilone.

La gauche et le centre ayant ainsi échoué dans leur

attaque et rien n'indiquant que les habitants de Vérone se disposassent à se soulever, Charles-Albert donna à quatre heures l'ordre de la retraite sur toute la ligne de son armée.

Bava laissa le duc de Savoie avec la brigade Cuneo à Santa Lucia pour maintenir l'ennemi, et se retira en bon ordre, en suivant le mouvement de la gauche qui déjà avait cessé le combat. Les Autrichiens essayèrent inutilement de reprendre Santa Lucia et de poursuivre les Piémontais dans la direction de Somma Campagna; le duc de Savoie repoussa toutes leurs attaques, à la baïonnette, avec la plus grande bravoure, et se maintint dans sa position jusqu'à ce que la retraite de l'armée fût assurée. La brigade Cuneo se retira enfin, mais en faisant si bonne contenance que l'ennemi n'osa pas l'inquiéter dans sa retraite. A six heures, l'armée piémontaise était rentrée dans ses positions. Elle avait eu 98 morts et 659 blessés. La perte des Autrichiens fut un peu plus considérable : elle s'éleva à environ 900 morts ou blessés. Parmi les morts, on compta deux généraux autrichiens et un colonel piémontais.

Notre opinion sur cette bataille est opposée à l'opinion exprimée par quelques écrivains militaires. Ils l'ont considérée comme audacieuse et inutile, et se sont demandé quels avantages les Piémontais auraient pu retirer de la victoire, et par conséquent quel était le but du combat.

Le but immédiat était de favoriser une insurrection dans Vérone. Radetzki alors n'avait d'autre ressource que de se retirer sur Trente, poursuivi dans sa retraite par une armée victorieuse, et abandonnant à la merci des Piémontais l'armée de Nugent et les garnisons de Peschiera, de Legnago, de Mantoue et de Ferrare. De plus, la bataille était nécessaire pour maintenir et exalter l'ardeur militaire des soldats. N'a-t-on pas déjà reproché à Charles-Albert sa trop longue inaction ? Il serait donc, à notre avis, souverainement injuste de le blâmer d'avoir livré bataille à un ennemi inférieur en nombre et qui venait de perdre, en trois jours, les positions importantes de Colà, de Pacengo et de Pastrengo.

Sans même compter sur l'insurrection de Vérone, les avantages qu'on aurait retirés d'une victoire étaient très-importants. Radetzki, vaincu à Santa Lucia, n'avait plus que trois partis à prendre : se retirer sur les glacis de Vérone, ou se renfermer dans la place, ou bien encore laisser dans la ville une forte garnison pour s'opposer à toute tentative d'insurrection de la part des habitants, et, avec le gros de l'armée, occuper les positions importantes de Caldiero, à droite et à gauche de la grande route de Vicence. Dans les deux premiers cas, les Piémontais auraient pu investir complétement Vérone, comme il est facile de s'en assurer par l'examen des lieux. En effet, une fois établis sur les hauteurs qui dominent la place, ils paralysaient tout mouvement offensif de l'ennemi et pou-

vaient sans crainte faire franchir l'Adige à la droite de leur armée et compléter ainsi l'investissement de la ville. Après quelques jours de blocus et de bombardement, Radetzki était forcé de capituler ou de s'ouvrir de vive force et avec de grands risques la route de Trente. Dans le troisième cas, l'armée piémontaise, exaltée par la victoire, déjà supérieure en nombre et renforcée encore par l'armée vénitienne dirigée de Venise et de Padoue sur Vicence, et par le corps d'armée de Jacques Durando, qui serait accouru de l'autre côté de la Brenta, aurait facilement chassé de Caldiero l'armée autrichienne affaiblie par ses pertes et par la garnison laissée dans Vérone, et obligé Radetzki à se renfermer dans cette place. Le général Alvinzi avait pu défendre les positions de Caldiero contre Napoléon en combattant avec des forces supérieures, et après avoir assuré sa retraite sur la Brenta, la Piave et le Tagliamento, de telle sorte que la perte de la bataille ne le livrait pas aux mains de l'ennemi. Radetzki, au contraire, battu à Caldiero, était forcé de se renfermer dans Vérone, où il eût été bloqué par les Piémontais et forcé de capituler; car la retraite sur Trente, après une bataille perdue, offrait les plus grands dangers. Enfin, Vicence étant occupée par l'armée italienne, les Autrichiens étaient enveloppés de toutes parts.

On s'est demandé aussi si Charles-Albert pouvait raisonnablement espérer de battre les Autrichiens à Santa Lucia. Non-seulement les 37 000 hommes de l'ar-

mée italienne, suffisaient pour vaincre les 30 000 Autrichiens dont Radetzki pouvait disposer, sur les 36 000 qu'il avait réunis autour de Vérone et dans cette place; mais les résultats de la bataille sont tous en faveur de l'affirmative. Si la droite de l'armée piémontaise, ainsi que la brigade Regina, eût pris part à l'action en même temps que le centre et la gauche, et à l'heure convenue, au lieu d'une série d'attaques successives, l'armée piémontaise aurait exécuté une attaque simultanée sur toute la ligne, et les positions de la Croce Bianca et de Santa Massimo eussent été enlevées, aussi bien que le fut celle de Santa Lucia, la plus forte de toutes. Mais, en voyant la retraite de la gauche, la droite s'arrêta au milieu de ses succès. Il est évident d'ailleurs qu'il suffisait de tenir en échec la droite et le centre de l'ennemi, même sans avantagès, pour que Bava pût tourner la gauche, et forcer l'armée autrichienne à battre en retraite.

Le parc de siége attendu de Turin étant arrivé en partie vers le milieu du mois de mai, Charles-Albert se décida à attaquer Peschiera. L'artillerie qu'il avait reçue se composait de 28 pièces de 24[1], de 10 mortiers et de 7 obusiers. La direction de l'attaque fut confiée au duc de Gênes, qui transporta son quartier général à Cavalcaselle; la direction du génie fut donnée au général Chiodo; le général Rossi eut le com-

1. Livres françaises.

mandement de l'artillerie, et la division Federici reçut l'ordre d'investir la place.

Peschiera est située sur la frontière du Tyrol, au midi et sur les bords du lac de Garde, sur la route de Brescia à Vérone. A l'endroit où le Mincio quitte le lac pour courir vers le sud, se trouve une double tête de pont, formée de 5 fronts de fortification bastionnés qui défendent la ville. Un de ces fronts domine le lac; deux dominent la rive gauche du Mincio, et les deux autres, la rive droite de ce fleuve. L'enceinte comprend 5 bastions, un cavalier, 2 lunettes et 3 contre-gardes. Sur la rive droite, se trouvent les 2 lunettes la Mandella, qui forment comme un front bastionné sans courtine; et, de plus, la lunette Salvi et un chemin couvert qui est en avant des ouvrages, et qui s'appuie d'un côté au lac et de l'autre au Mincio. C'est une place forte de troisième rang, relativement à sa grandeur.

La frontière du Tyrol est coupée par un certain nombre de routes, qui vont les unes directement à Peschiera et sur la ligne du Mincio, les autres, en arrière de cette ligne; celle qui part de Trente ou de Roveredo, pour aller à Brescia et à Mantoue par la vallée de la Narca et la vallée de Chiese, est du nombre de ces dernières.

Peschiera protége un des côtés de la ligne du Mincio; elle peut offrir un abri à la flottille du lac de Garde, et elle commande la route de Brescia à Vérone, tout en offrant, à celui qui l'occupe, l'avantage

de pouvoir se porter, suivant ses besoins, sur l'une ou sur l'autre rive du Mincio. Elle est donc maîtresse de la navigation du lac de Garde et du Mincio, et, au moyen de cette rivière, elle se relie à Mantoue. On voit de quel avantage est l'occupation de Peschiera, pour une armée placée sur la ligne du Mincio, et qui doit s'occuper, d'abord, de protéger ses flancs ; or, pour l'armée piémontaise, dont l'aile droite était découverte, l'occupation de Peschiera, principalement depuis l'échec de Santa Lucia, était d'une nécessité absolue ; et ce que nous venons de dire doit suffire pour réfuter les écrivains qui ont prétendu que l'attaque de Peschiera ne devait avoir d'autre résultat que de faire perdre à l'armée de Charles-Albert un temps précieux.

Pendant la nuit du 15, on commença la construction des premières batteries de siége; elles furent placées sur les deux rives du lac à la distance de 600 mètres de la place, et elles embrassaient tout le front de la Mandella. Trois jours après, le 18, malgré de nombreux obstacles résultant des difficultés du terrain et d'un temps constamment pluvieux, l'artillerie piémontaise avait mis en batterie 52 bouches à feu du calibre suivant : 24 pièces de campagne, 8 pièces de position, 10 pièces de 24, 4 obusiers de 22 centimètres, et 6 mortiers ; et le même jour, elle ouvrait le feu contre la place. Suspendu pendant quelques heures pour réparer les dégâts causés par le mauvais temps et par l'artillerie ennemie, le feu fut

repris le 21 avec tant de vigueur, que toute l'artillerie du front de la Mandella, fut bientôt démontée, et que le magasin à poudre lui-même fut atteint et sauta avec un grand dommage pour l'ennemi. Le 22, les Piémontais se rapprochèrent de la Mandella, au moyen de la sape volante, avec l'intention de tentèr l'assaut; mais l'impossibilité de cette tentative, résultant de la nature même des fortifications revêtues en maçonnerie, et de la difficulté de se maintenir dans leurs approches, sous le feu dominant des batteries ennemies placées sur l'autre rive, fut bientôt démontrée. Il fallut donc y renoncer, et le 28, on fit une première sommation à la place, qui déjà commençait à manquer de vivres. Le lieutenant maréchal Rath, qui avait le commandement militaire de Peschiera, demanda un délai de 24 heures, à l'expiration duquel, il refusa de se rendre, dans l'espoir d'être bientôt secouru par Radetzki. Le feu des batteries piémontaises fut donc repris; et, malgré le triste état dans lequel se trouvait l'artillerie de place, elle y répondit vigoureusement.

Pendant l'attaque de Peschiera par les Piémontais, les Autrichiens s'efforçaient de chasser les troupes du général Jacques Durando du Tyrol, et le 12 mai ils avaient essayé une reconnaissance de ses avant-postes. Le 22, le lieutenant maréchal Lichnowsky attaqua le pont du Caffaro, et s'empara du château de Lodrone, qui protége le pont, malgré la vaillante défense des Italiens. Durando, qui gardait les passages

du Stelvio et du Tonale, craignant alors d'être débordé par l'ennemi, sur sa gauche et du côté de Bagolino, se retira à Rocca d'Anfo, occupant avec ses avant-postes San Giacomo, à l'extrémité du lac d'Idro, et le mont Suelo, sur le côté occidental du même lac.



CHAPITRE VIII.

SUITE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE.

Progrès de Nugent dans le Frioul. — Il remonte la Piave. — Arrivée du général Durando sur la Piave et ses préparatifs de défense. — Combat de Cornuda. — Combat des Castrette. — Attaque de Trévise par les Autrichiens. — Thurn remplace Nugent dans le commandement de l'armée de réserve. — Durando marche sur Trévise et fait une contre-marche du côté de Vicence. — Le général Thurn feint d'attaquer Vicence. — Le général Antonino, commandant la place de Vicence, exécute une sortie. — Thurn rejoint Radetzki et attaque Vicence. — Observations critiques sur la campagne du Frioul. — Inutiles tentatives des Autrichiens contre les défilés de Termine dans le Cadore.

Pendant qu'on se battait sous Vérone, Nugent continuait de s'avancer dans le Frioul, dispersant les bandes qui tentaient de l'arrêter, et brûlant les villages qui lui résistaient. Avant de franchir la Piave, il voulut s'assurer de Bellune; et, le 3 mai, il détacha dans cette intention deux colonnes de 4 compagnies chacune. La première se dirigea sur Trichiana, par le chemin des montagnes et par le sentier de San Boldo; la seconde, qui avait avec elle une demi-batterie de raquettes, prit la route de Ceneda et le bois de San Marco, et arriva à Capo di ponte sur la Piave, à une heure de distance de Bellune.

Du côté de Longarone, le brave capitaine Calvi, dirigeant des montagnards du Cadore, soutenus par 400 volontaires et 4 canons, repoussait, pendant ce

temps, l'attaque d'un détachement autrichien fort de 1300 fantassins et 60 cavaliers.

Le 5 mai, le général Culoz à la tête de sa brigade, formant l'avant-garde de l'armée de Nugent, attaqua Bellune et s'en empara après une courte résistance. Le 6, Nugent ayant laissé la brigade Schulzing à Susigana, remonta la Piave et rejoignit son avant-garde à Bellune. Il détacha 3 bataillons de la brigade Schwarenberg, pour appuyer Schulzing, et donna le commandement de ces troupes, qui formaient l'arrière-garde de l'armée, au lieutenant maréchal Schaffgotsche.

Le général Jacques Durando, parti d'Ostiglia le 27 avril, à la tête de ses troupes suisses et romaines, arriva à Trévise le 1er mai; et de là, il envoya l'ordre à Ferrari de venir le rejoindre, avec les volontaires et la garde civique mobilisée. Il apprit, le 6 mai, la marche de Nugent sur Bellune, et aussitôt, laissant sur le bas Piave le régiment des grenadiers et celui des chasseurs romains, sous les ordres du général Guidotti, qui commandait à Breda un millier de volontaires, il se dirigea lui-même sur Feltre, à la tête du reste de sa division. Les deux régiments laissés à la disposition de Guidotti étaient destinés à renforcer les troupes du général Ferrari. Arrivé près de Quero, à moitié chemin de Feltre, Durando apprit que cette ville était au pouvoir de Nugent, et que celui-ci, à la tête de 11 000 hommes, se préparait à déboucher dans la vallée de la Piave, et avait l'inten-

tion de se diriger, par Bassano, sur Vérone; il se retira alors à Pederobba, et de là à Bassano. Durando détacha à Montebelluna une demi-batterie de campagne, 2 pièces de montagnes et un escadron de 100 chasseurs destinés à renforcer encore de plus la division de Ferrari.

Ce général qui, le 29 avril, se trouvait encore à Bologne, s'était mis en route, le 30, pour rejoindre Durando. Il passa le Pô, à Pontelagoscuro, à la tête d'une partie de sa division composée de 2 bataillons de la 1re légion romaine, de 2 bataillons de la 2e, et d'un bataillon de bersaglieri, et se dirigea sur Trévise, par Rovigo, Padoue et Vicence. 2 bataillons de la 3e légion romaine, 2 bataillons du 1er et 2 bataillons du 2e régiment de volontaires, ainsi qu'un demi-bataillon du 3e, une compagnie d'ambulance et une compagnie du génie, qui formaient le complément de la division, prirent la même route que la première colonne, en la suivant à un jour d'intervalle.

Le 2 mai, Ferrari détacha le 1er bataillon du 3e régiment de volontaires, à Badia, et il continua sa route, emmenant avec lui la première colonne tout entière et 2 bataillons de la seconde, puis, après avoir laissé à Bologne le 1er et le 2e régiment de volontaires, et 3 compagnies du 3e qui manquaient encore d'objets d'habillements, il arriva à Trévise le 6 mai, et proposa au général Antonino de se porter sur Primolano, à la tête de sa légion forte de 550 volontaires.

Cette légion, recrutée en France, avait débarqué à Venise, vers le commencement du mois de mai, et s'était aussitôt dirigée sur Padoue, où le général Armandi avait d'abord donné l'ordre à Antonino de tenir garnison, lui commandant ensuite d'aller à Trévise. Dérouté par ces ordres contradictoires, le général Antonino resta à Padoue.

La brigade Guidotti reçut, le 7 mai, un renfort de 5 compagnies, qui lui était envoyé par Ferrari; celui-ci détacha, en même temps, un bataillon de la 3e légion à Mazzara, et, à la tête de 7 bataillons, il se dirigea sur Montebelluna où, par ordre de Durando, il établit son quartier général, échelonnant son avant-garde sur la route de Feltre. Le lendemain, Durando, envoya de Bassano sur Primolano, son chef d'état-major à la tête d'un bataillon suisse et de 250 carabiniers romains, pour soutenir les volontaires de Bellune.

Les 4 bataillons du 1er et du 2e régiment de volontaires romains, et le demi-bataillon du 3e étant arrivés le 9 mai à Trévise, on compta alors 17 000 à 18 000 hommes réunis autour de cette ville, et sur la ligne de la Piave. Ces troupes, parmi lesquelles se trouvaient environ 800 cavaliers, et qui avaient avec elles 14 pièces de canon, étaient disposées de la façon suivante : La division Durando, forte de 4000 à 5000 hommes, dont 700 hommes de cavalerie, était réunie à Bassano et à Castelfranco, avec un détachement à Primolano; Ferrari était à Montebel-

luna, ayant sous ses ordres 3800 hommes, dont 140 cavaliers, 4 pièces de campagne servies par les Romains, et 2 pièces du calibre de 3, servies par les volontaires de Bellune; 3000 hommes étaient échelonnés entre Boscomontello et Ponte della Priula, sous les ordres du général Guidotti subordonné à Ferrari; le général Albert La Marmora, commandait le reste des troupes établies à Trévise, et formées de volontaires et de corps francs.

On ne comprend pas comment avec ces 18000 hommes, dont plus de la moitié se composait de corps francs, de gardes civiques et de volontaires, et qui étaient encore affaiblis par l'inintelligente distribution des troupes sur le terrain, on pouvait espérer de couvrir la Brenta et de s'opposer, tout à la fois, aux tentatives de l'ennemi sur quatre points différents. Il fallait, en effet, l'empêcher de se diriger, par Feltre sur Primolano, et de là sur Trente et Vérone, en passant par Valsugana; il fallait l'empêcher de descendre jusqu'à Bassano, de passer la Brenta à Fontaniva, et de marcher sur Vérone par Vicence; il fallait couvrir le passage de Poderoba, par où l'ennemi pouvait déboucher, pour s'avancer ensuite par les routes de Cornuda et de Conegliano sur Trévise; il fallait, enfin, lui disputer la possession de cette dernière place. On peut, en cette occasion, appliquer à l'armée de Durando le proverbe vulgaire : « Qui trop embrasse, mal étreint. »

Le 8 mai, à 3 heures après-midi, l'extrême

avant-garde de Culoz se montra sur les collines placées à droite de la route de Cornuda, près d'Onigo. Ferrari, à la tête de 4 bataillons, de 140 chevaux et de 2 pièces de canon, partit aussitôt de Montebelluna et s'avança jusqu'à Cornuda. Prenant position sur la route elle-même, il fit occuper par ses bersaglieri les collines qui la bordent à droite et à gauche. Au coucher du soleil, les bersaglieri de la droite ouvrirent le feu contre l'ennemi, qui s'était avancé jusqu'au torrent Musone, et, quelques instants après, par suite d'une fausse alerte, toute la ligne engagea la fusillade. L'obscurité de la nuit ayant mis quelque désordre dans les troupes, principalement dans le corps de volontaires romains, Ferrari fit demander du secours à Durando, qui promit de l'envoyer le plus tôt possible. On se demande pourquoi Ferrari, au lieu de s'adresser à Durando, ne fit pas avancer immédiatement les deux bataillons de sa réserve laissée à Montebelluna, et une partie de la réserve Guidotti.

A l'aube du 9, la brigade Culoz, forte de 2000 fantassins, d'un détachement de cavalerie, de 3 pièces de campagne et d'une demi-batterie de raquettes, attaqua les troupes de Ferrari. Celui-ci, qui attendait en vain l'arrivée de Durando, se décida à faire avancer un bataillon de Montebelluna. Le combat dura pendant cinq heures, sans avantage de part et d'autre ; mais les Autrichiens recevaient sans cesse de nouveaux renforts, tirés de la brigade Felix

Schwarzenberg, et Ferrari jugea prudent de se replier sur Montebelluna.

Les volontaires romains, qui avaient pris l'alarme un peu vite, comme nous l'avons dit, avaient cependant bravement fait tête aux Autrichiens pendant le combat; mais, au moment de la retraite, ne voyant pas arriver Durando, qu'on attendait depuis le matin, ils crurent que l'armée était trahie par ses chefs, et s'enfuirent en désordre à Trévise. Le général Guidotti, après une courte résistance, se renferma aussi dans cette place, abandonnant ainsi toute la ligne du bas Piave.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, Durando avait reçu, dès le matin, avis du combat de Cornuda; il partit donc de Bassano avec le reste de ses troupes, 2400 hommes, et il s'avançait par Crespano au secours de Ferrari, lorsqu'il apprit, à Ronero, le résultat du combat; ayant été informé en même temps qu'un corps de 3000 Autrichiens menaçait Primolano, il se hâta de se replier sur Bassano. Il partit le lendemain pour rejoindre Ferrari à Montebelluna, par la route de Rocca d'Asolo; mais, à la nouvelle de la retraite de Ferrari et de la fuite des volontaires, il se dirigea sur Cittadella, où il concentra toute sa division, y compris les troupes détachées à Primolano.

Ainsi, tous les passages de la Piave étaient abandonnés par les Italiens, et les Autrichiens en profitèrent pour s'avancer d'un côté jusqu'à Falzè, au delà de Montebelluna, et, de l'autre, jusqu'à Visnadello,

à quelques lieues de Ponte della Priula, sur la route qui va de Conegliano à Trévise.

Le 11 mai, Ferrari, à la tête des grenadiers et des chasseurs romains, de 200 volontaires, d'un escadron de cavalerie et de 3 pièces de canon, sortit de Trévise et s'avança jusqu'auprès des Castrette. Mais, aux premières décharges de l'artillerie autrichienne, les Romains se débandèrent, laissant un canon et quelques prisonniers aux mains de l'ennemi. A la suite de cet échec, le général Durando ordonna à Ferrari de laisser une garnison dans la place, et, avec le reste de sa divison, de se retirer à Mestre. Les grenadiers, les chasseurs, un bataillon de la garde civique d'Ancône, un bataillon de bersaglieri, le bataillon Zambeccari, la compagnie napolitaine commandée par le capitaine Carrano et quelques corps francs vénitiens restèrent donc seuls à Trévise, au nombre de 3600 hommes, sous les ordres du colonel Lante. Le général Guidotti était mort de sa blessure reçue dans le combat des Castrette, et le général La Marmora, avec les volontaires vénitiens, s'était dirigé sur Venise. Ferrari partit pour Mestre suivant l'ordre de Durando; mais, à cause de l'indiscipline de ces miliciens, il conduisit le 13 mai, à Venise, les 3 légions de la garde civique romaine, pour les réorganiser. Le même jour, Durando vint occuper Piazzetta; manœuvre judicieuse et pleine d'à-propos; car de là il pouvait se porter facilement, soit sur Fontaniva, soit sur Padoue, et, sur ces deux points, prévenir l'ennemi,

si celui-ci tentait le passage de la Brenta, et de là encore il pouvait secourir Trévise, dans le cas où le général autrichien l'aurait sérieusement menacée.

Nugent concentra son armée à Visnadello, poussant ses avant-postes jusqu'à une petite distance de Trévise. Quoique pressé de rejoindre Radetzki, il fit canonner cette place par son artillerie de campagne, à défaut d'artillerie de siége. Mais les Italiens répondirent au feu des Autrichiens par le feu de 16 pièces de position, et cette attaque n'eut aucun résultat. Peut-être avait-elle été tentée par Nugent dans le but d'intimider la garnison, et d'attirer Durando devant Trévise; en se portant au secours de cette ville, le général italien laissait libres les passages de la Brenta, et Nugent aurait pu franchir la rivière sans opposition. On peut supposer aussi que Nugent, avant de se diriger sur Vérone, voulait d'abord soumettre tout le pays vénitien, afin d'assurer les communications de l'armée avec l'Autriche; la facilité avec laquelle il avait franchi l'Isonzo, le Tagliamento et la Piave, ainsi que la déroute des volontaires devaient l'encourager dans ce projet. Cependant Radetzki le pressait de venir le rejoindre au plus vite et par les voies les plus directes; car le but principal de la guerre était de battre l'armée de Charles-Albert, ce qui paraissait possible au général autrichien, avec le secours de l'armée de réserve.

Le 16, Nugent réunit donc un conseil de guerre, et le consulta sur le plus ou moins d'opportunité de

suivre son plan de campagne, ou d'obéir à Radetzki. La majorité du conseil fut d'avis de s'acheminer directement sur Vérone. Le lieutenant maréchal Thurn appuya cette opinion, en représentant qu'une seconde armée de réserve s'organisait sur l'Isonzo, et que le renfort de 5 bataillons, qui était attendu le 20, suffisait pour assurer les communications de l'armée et protéger les derrières. Sur ces entrefaites, Nugent tomba malade, et, le 17, il remit le commandement de l'armée à Thurn. Ce général se décida aussitôt à franchir la Brenta, et, après avoir laissé 2500 hommes devant Palmanova, 2 compagnies à Udine, un bataillon et un escadron devant Osopo, 400 hommes avec 4 pièces à la tête de pont de la Piave, 2 compagnies et 2 escadrons devant Trévise pour masquer son départ, il se dirigea avec son armée, dans la soirée du 18, sur Fontaniva.

Le séjour de l'armée autrichienne autour de Trévise inquiétait Durando; n'ayant pas eu connaissance de la résolution de Thurn, il crut que l'ennemi songeait à diriger une attaque sérieuse contre cette ville. Pressé par les instances des habitants, il prit une décision dont les suites ne pouvaient être que des plus funestes, et résolut de marcher à leur secours. Mais le 17 mai, au moment où son armée franchissait le Sile à Mogliano, il apprit que les Autrichiens, profitant de son absence, s'étaient avancés à marches forcées jusqu'à Fontaniva, où ils avait franchi la Brenta, se dirigeant de là sur Vérone.

A l'instant, le général italien fit rebrousser chemin à ses troupes; à Mestre, il prit le chemin de fer jusqu'à Padoue, et de là courut à Vicence, où il arriva le 21, avec toute sa division. Les 3 bataillons de la 1re et de la 3e légion romaine, restes des 3 légions rentrées à Venise, commandés par le brave colonel Gallieno, avaient quitté cette ville le 16, par ordre de Manin, pour aller à Mestre, puis à Vicence, où ils étaient parvenus le 20. Le lendemain, la légion Antonino, accourue de Padoue, vint aussi renforcer la garnison de Vicence.

Cependant Thurn se dirigea sur la droite du côté de Birone et de Creazzo, et, par Santo Lazaro et Olma, il gagna la route de Vérone. Il réussit à masquer cette marche de flanc, au moyen d'une attaque simulée par des troupes légères, en faisant, le 20 mai, canonner la place par une batterie de campagne et lancer des raquettes. Le lendemain, le général Antonino, avec sa légion soutenue par une réserve composée des compagnies de chasseurs suisses et d'une batterie, sortit de Vicence pour attaquer le convoi de l'ennemi. Antonino, après avoir dépassé Birone, attaqua résolûment l'arrière-garde autrichienne, placée à Olmo, pour protéger le convoi; mais l'ennemi, ayant tout à coup démasqué une batterie, foudroya les Italiens; un éclat d'obus emporta un bras au général Antonino, et sa légion rentra dans Vicence, après avoir perdu 82 hommes morts ou blessés. Manin et Tommaseo assistèrent à ce combat et se trouvèrent à côté d'Antonino.

Le but de l'occupation et de la défense de Vicence, étant d'empêcher la jonction de l'armée de réserve avec Radetzki, il était indispensable de fortifier les villages de Bevatodoro et de Santo Lazaro, situés à quelques milles seulement de la ville, afin d'obliger Thurn à attaquer celle-ci, ou tout au moins à ne pas la dépasser sans danger. S'il se décidait à tenter l'attaque de Bevatodoro, il était facile à la garnison de Vicence d'accourir au secours de ce village, d'enlever les convois, et d'empêcher les Autrichiens de tourner la ville. En supposant qu'il se fût rendu maître de Bevatodoro, Thurn n'aurait pu se diriger, par Creazzo, sur Olmo, en laissant derrière lui Santo Lazaro au pouvoir des Italiens; il aurait donc fallu enlever aussi ce village. Alors les troupes réunies dans la ville seraient tombées sur le flanc gauche de l'armée autrichienne, au moment où elle se trouvait engagée dans des sentiers très-étroits, embarrassés par les nombreux équipages et par les convois de vivres qu'elle amenait avec elle. Afin d'assurer leur marche, les Autrichiens devaient donc s'emparer de Vicence, ce qui n'était pas facile comme on le verra bientôt. Mais, avant l'arrivée de Durando, la place était défendue seulement par des volontaires, commandés par des officiers sans instruction, sans expérience des choses de la guerre, qui n'avaient songé à prendre aucune précaution et qui s'étaient bornés, pour toute défense, à faire élever des barricades dans la ville.

Le 22 mai, Thurn rencontra les avant-postes de Radetzki à San Bonifacio ; là il reçut l'ordre de rebrousser chemin et d'attaquer Vicence. Ayant donc laissé les équipages et le convoi de vivres à San Bonifacio, il se mit en marche pour Vicence, dans la nuit du 23, à la tête de 19 000 à 20 000 hommes, et avec 40 bouches à feu.

Durando disposait à Vicence d'une batterie d'artillerie, et il avait sous ses ordres environ 12 000 hommes, dont presque la moitié se composait de troupes régulières. Avec celles-ci et les 3 bataillons du colonel Gallieno, il occupa les hauteurs de Monteberio, les faubourgs et les approches de la ville : le reste de ses troupes, volontaires et croisés, fut laissé à la défense des barricades et des portes de Vicence.

L'artillerie ennemie ouvrit le feu contre la place, environ vers minuit; à deux heures du matin, le feu cessa pendant quelques instants et fut repris à l'aube du 24. Les Autrichiens s'avancèrent alors sous la protection de leur artillerie, et ils tentèrent d'enlever les positions de Monteberio et de ramener Durando dans la ville; mais ils furent repoussés sur tous les points et obligés de se retirer. Thurn retourna à Vérone, laissant seulement une arrière-garde près de Brendola.

Le même jour (23) de l'attaque de Vicenee, un détachement autrichien, fort de 154 hommes, parmi lesquels un major, 2 subalternes et un médecin furent faits prisonniers à Fontaniva, dans la province de

Vicence, par les volontaires et gardes nationaux italiens.

La défense de Vicence fit beaucoup d'honneur à Durando et aux troupes qu'il commandait. On put voir par là que, s'il était lent à prendre une décision, lorsqu'il s'agissait de manœuvres stratégiques, son activité et sa bravoure étaient sans égales sur le champ de bataille.

Comment Radetzki, qui avait hâté de tout son pouvoir l'arrivée de l'armée de réserve, afin de prendre l'offensive contre Charles-Albert, s'était-il décidé tout à coup à attaquer une ville qui avait perdu beaucoup de son influence stratégique, et dont l'occupation, par conséquent, n'était plus que d'une importance très-secondaire; c'est là ce qu'il est difficile d'expliquer. S'il craignait que la présence de Durando à Vicence ne gênât ses communications avec l'Isonzo, il aurait dû suivre le plan de Nugent : attendre son artillerie de siége, et avec son secours attaquer Palmanova, Trévise, puis Vicence, afin de ne laisser sur ses derrières aucun détachement ennemi.

Pendant l'attaque de Vicence par les Autrichiens, les volontaires cantonnés à Mestre avaient quitté cette ville et étaient venus à Trévise; tandis que, de leur côté, les deux régiments de volontaires romains quittaient Trévise et allaient tenir garnison à Padoue, conjointement avec des volontaires vénitiens.

Après avoir décrit les opérations militaires qui eurent lieu pendant la courte et malheureuse campa-

gne du Frioul, nous allons résumer aussi brièvement que possible nos observations critiques.

Il est certainement très-facile de faire de la stratégie après coup, en suivant dans son cabinet les manœuvres des généraux, et lorsque les intentions et les projets des deux adversaires ont été préalablement dévoilés; nous essayerons toutefois de démontrer qu'il était facile, au moment de la guerre, de percer à jour les projets de Nugent tels que nous les connaissons aujourd'hui, et qu'il n'était pas nécessaire d'être un grand stratégiste pour les faire avorter.

Nugent ne pouvait avoir d'autre but que de se joindre à Radetzki après avoir rouvert les communications de l'armée du général en chef avec l'Autriche. Pour arriver à ce résultat, il devait, après avoir franchi l'Isonzo et le Tagliamento, franchir la Piave et la Brenta, et prendre la route de Vérone. C'eût été de sa part une faute grave que de passer la Piave à Ponte della Priula, en laissant sur son flanc droit et sur ses derrières les populations armées, les volontaires qui gardaient les passages de la Piave supérieure ainsi que les villes de Feltre et de Bellune, au pouvoir des Italiens, pour venir attaquer Trévise. Cette ville était pour lui un obstacle presque insurmontable; protégée par une enceinte continue, entourée d'un large fossé, abritée sur une grande étendue par le Sile, elle était en outre défendue par une population nombreuse et énergique, qui disposait de

16 pièces de gros calibre et qui était soutenue par une armée de 17 000 à 18 000 hommes, tant volontaires que troupes régulières; c'est tout au plus si Nugent avait avec lui un nombre égal de soldats de l'armée de réserve, et il manquait d'artillerie de siége. Toutes ces conditions, dans lesquelles se trouvait l'armée ennemie, étaient connues d'avance, car cette armée avait dû renoncer à faire le siége de Palmanova et avait été forcée de laisser environ 2400 hommes pour tenir en échec la garnison de cette place. Nugent se trouvait donc dans la nécessité de remonter la Piave, de s'emparer de Bellune et de Feltre, de passer sur la rive droite de la rivière et de disperser les détachements de volontaires qui inquiétaient le flanc de son armée pendant sa marche. Cela fait, il ne pouvait adopter que l'une des trois résolutions suivantes : descendre par les routes de Feltre et de Conegliano jusqu'à Trévise, investir complétement cette place en attendant l'arrivée de l'artillerie de siége pour l'attaquer et s'en emparer, et passer ensuite la Brenta à Fontaniva ; ou bien descendre par la route de Feltre, de Castelfranco, de Cittadella, de Fontaniva ; ou par celle qui va de Feltre à Fontaniva par Primolano et Bassano, et, à Fontaniva, franchir la Brenta en laissant une arrière-garde destinée à tenir en échec la garnison de Trévise ; ou bien encore, et c'était là le plus mauvais parti, se diriger d'abord sur Trente par la route de Primolano, Borgo du Val Sugana, Pergine, pour descendre ensuite jus-

qu'à Vérone. En suivant cette route, on était obligé de faire un long détour, de passer par des chemins escarpés, et l'on n'était pas même certain de pouvoir atteindre Vérone; car le convoi devait suivre la chaussée qui longe la rive gauche de l'Adige et qui est dominée par le plateau de Rivoli sur lequel les Piémontais avaient fort bien pu s'établir, après le combat de Pastrengo, et battre la chaussée avec de l'artillerie. Dans tous les cas, Nugent, par cette manœuvre, aurait retardé de beaucoup son arrivé à Vérone, où il était attendu avec impatience pour ravitailler la place et renforcer l'armée de Radetzki; et la marche de flanc, qu'il devait exécuter pour atteindre cette ville était des plus longues et des plus dangereuses.

Le premier parti, quoique le plus sûr, retardait encore de plus l'arrivée des Autrichiens à Vérone; le moyen le plus prompt pour rejoindre Radetzki était donc d'attirer l'attention de Durando sur la basse Piave et sur Trévise, de remonter alors la rivière, de s'emparer de Bellune et de Feltre, villes ouvertes et dégarnies de troupes, de redescendre par la rive droite de la Piave, et de passer la Brenta à Fontaniva, en laissant sur la gauche la place de Trévise.

Si le raisonnement le plus simple nous a conduit à deviner le projet de Nugent, le même raisonnement doit nous indiquer les moyens à employer pour le faire avorter.

Il est évident, d'après ce que nous venons de dire,

que tous les mouvements de l'ennemi sur la route de Conegliano à Trévise ou sur la route de Feltre à Primolano, s'ils ne cachaient pas quelque ruse, n'avaient au moins qu'une importance très-secondaire; il fallait donc surveiller principalement la marche des Autrichiens, lorsqu'ils s'avançaient de Conegliano à Bellune, et à Feltre, et de Conegliano à Serravalle et à Pederobba, sans cependant perdre tout à fait de vue Bassano et Trévise. En cette occasion, le premier devoir de Durando était, dès le 30 mai, de placer La Marmora et la garnison de Trévise, entre Postioma et Castrette, sur la route de Postumia, afin de protéger cette place ainsi que la basse Piave, en faisant avancer en même temps une forte avant-garde jusqu'à Narvese et à Ponte della Priula. La Marmora aurait eu pour instruction d'observer l'ennemi, de l'attirer à lui, et, en cas d'attaque, de se retirer en ordre et en combattant toujours, jusqu'à Trévise. Durando aurait, de son côté, occupé Bellune et Feltre. La place de Bellune était pour les Italiens un point stratégique, et sous le rapport de la tactique, à cause de la nature du terrain, elle est une belle position militaire; là avec 4000 ou 5000 hommes Durando aurait pu tenir en échec les 11 000 hommes de Nugent. S'il était prévenu à Bellune par l'ennemi, alors il aurait dû occuper avec sa division Montebelluno, et pousser son avant-garde jusqu'à Cornuda. A l'arrivée de Ferrari, toutes les troupes de La Marmora se seraient concentrées sur la basse Piave, dans le but de

produire une diversion et d'attirer sur elles l'attention de l'ennemi, en faisant une démonstration sérieuse du côté de Narvese et de Ponte della Priula. Ferrari, laissant un bataillon à Trévise, aurait rejoint Durando avec le reste de ses troupes; et les deux divisions suisses-romaines, formant un effectif de 14 000 à 15 000 hommes, avec 14 pièces de canon, auraient marché résolûment sur Feltre, en laissant une arrière-garde à Ponderroba; et le long de la route elles auraient dispersé les détachements ennemis épars sur leur flanc droit et sur la rive gauche de la Piave. Si Durando trouvait Feltre trop fortement occupée, il devait prendre position en face l'ennemi, en ayant soin de ne pas engager un combat dont le résultat ne pouvait être douteux, et en se contentant de le surveiller. Son but était, en effet, de barrer le chemin à Nugent, sans rien exposer. Dans le cas où celui-ci eût attaqué les Italiens avec des forces supérieures, Durando se retirait lentement, en soutenant quelques combats d'avant-poste, du côté de Crespano et d'Asolo, afin de couvrir Bassano, et en menaçant de déborder le flanc droit des Autrichiens, s'ils s'avançaient sur la route de Feltre à Trévise. Nugent pouvait aussi s'avancer de Feltre sur Primolano, menacer de couper la retraite des Romains sur Bassano, et feindre de marcher sur Vérone par le Val Sugana, et Durando aurait alors manœuvré de façon à tomber sur le flanc gauche de l'ennemi.

Tant que l'armée de Nugent restait divisée en plusieurs corps, dont les uns étaient à Bellune, d'autres à Feltre, d'autres sur la basse Piave, les Romains n'avaient à redouter ni ses attaques réelles ou simulées, ni ses manœuvres; les 11 000 hommes, dont disposait Nugent autour de Bellune et Feltre, étaient, en effet, insuffisants pour couper la retraite à une armée de 14 000 hommes; mais, si Nugent eût concentré toutes ses forces sur la Piave supérieure, Durando alors aurait pu rappeler une grande partie des volontaires de La Marmora et les placer à Montebelluna, tandis que lui-même eût occupé la ligne de Poderobba à Primolano, avec deux divisions.

Nugent ne pouvait songer à forcer le passage de la Brenta, avant d'avoir fait subir à Durando un sérieux échec : son armée n'était pas supérieure en nombre aux forces qui lui étaient opposées; elle avait de plus à escorter un long convoi, et le général autrichien aurait laissé derrière lui les places de Trévise et de Palmanova au pouvoir des Italiens. Le corps qu'on eût placé devant Palmanova restait à la merci de Durando, en supposant que Nugent, après avoir réussi à dérober quelques marches, se fût dirigé sur Vérone par le Val Sugana; si les Autrichiens tentaient au contraire le passage de la Brenta à Fontaniva, la rivière devait être franchie de vive force, en face du corps d'armée italien qui se serait posté sur la rive droite, et, après l'avoir franchie, il fallait attaquer Vicence et s'en emparer. Or, si nous avons vu Thurn

échouer dans l'attaque de cette ville, lorsqu'elle n'était défendue que par une seule des divisions de Durando, comment Nugent aurait-il pu espérer de s'en rendre maître, lorsque les deux divisions s'y fussent trouvées réunies? Battu devant Vicence, la retraite de Nugent devenait très-difficile et pleine de dangers; au passage de la Piave, il rencontrait la garnison de Trévise et les populations insurgées, tandis que Durando tombait sur les derrières de son armée.

Donc, Durando commit une faute en dispersant ses troupes sur une ligne trop étendue, tandis qu'il devait les disposer de façon à pouvoir les réunir au premier signal, pour les porter rapidement sur Fontaniva ou sur Vicence, qui étaient les deux points les plus importants, et sur lesquels il était essentiel de veiller sans cesse. Au lieu de cela, il accourait à la suite de l'ennemi, partout où celui-ci l'attirait par de fausses manœuvres. Il commit une autre faute impardonnable, en restant six jours à Trévise, ne sachant quel parti prendre. Cependant, s'il y eût trop d'indécision dans sa conduite, pendant le cours de la campagne, sa retraite sur Bassano et sur Piazzola peut être considérée comme une manœuvre habile et en tous points conforme aux règles de la science militaire; mais il aurait dû ne pas perdre de vue Piazzola, sans se laisser jouer par les ruses de l'ennemi, et sans obéir aux exigences des habitants de Trévise. Disons aussi, à la décharge de Durando, que ce gé-

néral avait sous ses ordres un grand nombre de volontaires, ainsi que des officiers sans expérience de la guerre et sans discipline.

Du côté des Autrichiens, Nugent, n'osant pas attaquer Durando, perdit inutilement six jours, pendant lesquels il chercha à tromper les Italiens par de fausses manœuvres. Ce retard pouvait devenir funeste à son armée, si les volontaires, reprenant courage, avaient obéi aux ordres de leurs chefs. Nugent se serait trouvé alors resserré entre la Piave et la Brenta, en face d'une armée à peu près égale en nombre à la sienne, et qui avait de plus l'avantage d'être libre dans ses mouvements et de s'appuyer à la place de Trévise. Ce fut également une faute de sa part de ne pas profiter du désordre qui s'était mis parmi les volontaires après le combat de Cornuda, pour marcher hardiment contre les Italiens et forcer le passage de la Brenta.

Par suite de la réunion de Thurn avec Radetzki Vicence perdait de son importance stratégique; Charles-Albert ordonna donc à Durando de laisser les volontaires dans la Vénétie et de rejoindre la droite de la ligne de bataille avec ses troupes régulières, pour combler les vides de l'armée piémontaise, ce qui était la conséquence de la perte de la bataille de Santa Lucia, et des désertions qui l'avaient suivie. A la nouvelle du départ de Durando, les Vicentins, craignant de retomber sous le joug de l'Autriche, supplièrent ce général de ne pas les aban-

donner; et celui-ci, cédant à leurs instances, resta près de la ville avec sa belle division, qui aurait été cependant d'un grand secours à l'armée piémontaise.

Les 27 et 28 mai, les braves montagnards du Cadore repoussèrent, à Termine et vers Agordo, les attaques des Autrichiens, leur causant des pertes en morts ou blessés.



CHAPITRE IX.

SUITE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE.

Considérations politiques sur le royaume de Naples. — Programme de Saliceti. — Ferdinand refuse de déclarer la guerre à l'Autriche. — Menaces d'un coup d'État. — Protestation des officiers de l'artillerie et du dixième de ligne en faveur de la constitution. — Le ministère Troya et son programme. — Arrivée de Pepe à Naples. — Il forme le projet d'une expédition destinée à secourir les Vénitiens. — Intrigues des réactionnaires pour contrecarrer l'expédition de Pepe et la faire échouer. — Marche des troupes napolitaines et des volontaires sur le Pô. — Conseil de guerre. — Départ de la division navale napolitaine, avec le reste des troupes de l'expédition. — Dépêche du ministre de la guerre au général Pepe. — Départ du général Pepe pour Ancône. — Propositions du général Statella. — Le général Pepe lui ordonne de rejoindre sa division à Bologne. — Ordre du jour du général Pepe.

Tandis que les Piémontais combattaient vaillamment les ennemis de l'Italie, le roi Ferdinand condamnait les Napolitains à une honteuse inaction.

La révolution napolitaine, commencée au mois d'août 1847, n'était pas achevée; les promesses faites par le pouvoir n'avaient été qu'imparfaitement tenues; la constitution du 29 janvier, ayant pour défenseurs officiels ses ennemis avoués, l'armée et le roi, n'avait aucune chance de durée; les révolutionnaires devaient donc continuer leur œuvre et marcher en avant, sous peine de voir la révotion vaincue et étouffée. Leurs espérances s'étaient accrues à la nouvelle des événements de Paris, de Berlin et de Vienne,

et ils essayèrent alors de formuler leurs vœux dans une sorte de programme rédigé par les écrivains du journal *le Nazionale* et par leurs amis. On appela cette pièce le programme Saliceti, du nom de l'un de ses principaux rédacteurs. Voici quelles en étaient les principales dispositions : Une Chambre des pairs élective; une Chambre des députés, avec le mandat spécial de développer les principes de la constitution; envoi de commissions dans les provinces, pour réformer et réorganiser l'administration; formation d'une confédération italienne; déclaration de guerre à l'Autriche.

Ferdinand répondit qu'il ne pouvait aller au delà de la constitution jurée, mais qu'il était tout prêt à se concerter, pour son développement ultérieur, avec la Chambre des députés. En réalité, tandis que la grande majorité des libéraux s'était prononcée en faveur de ce programme, le roi se disposait à recourir à la force plutôt que de céder. Il croyait pouvoir compter sur l'armée et sur la majorité de la garde nationale de Naples, et on avait pu remarquer déjà l'attitude des troupes et les dispositions prises par l'autorité militaire, à l'occasion des manifestations politiques, qui se succédaient, chaque jour, dans les rues de la capitale. Les soldats parcouraient la ville et prenaient une attitude menaçante, lorsque ces manifestations avaient pour but de protester en faveur du programme Saliceti ou en faveur de la guerre; mais, devant les manifestations réactionnaires, ils se renfermaient dans les

casernes. On crut alors que Ferdinand se préparait à un coup d'État. Un certain nombre d'officiers d'artillerie, partisans de la constitution, signèrent, le 31 mars, une protestation dans laquelle ils déclaraient qu'ils ne tireraient jamais sur le peuple, mais qu'ils veillaient, de concert avec la garde nationale, au maintien de l'ordre et à la défense de la constitution. Les officiers du 10e de ligne signèrent une protestation semblable. Ces protestations effrayèrent Ferdinand qui, le 2 avril, s'empressa de nommer un nouveau ministère. Il donna la présidence du conseil à Charles Troya, écrivain distingué et historien illustre, exilé en 1821; le marquis Dragonetti, que son constant amour pour la liberté avait conduit plusieurs fois en exil et en prison, fut appelé au ministère des affaires étrangères; Conforti, avocat renommé, au ministère de l'intérieur; le général Delgiudice, à la guerre et à la marine; l'économiste Scialoja, au ministère de l'agriculture et du commerce; Paul Ruggiero, aux affaires ecclésiastiques; le colonel Uberti, aux travaux publics; le magistrat Vignole, à la justice; Ferretti, aux finances, et Imbriani, lettré très-distingué, à l'instruction publique. Ce ministère se composait d'hommes assez intelligents pour éclairer le prince, mais trop faibles pour le contredire. A l'exception de Ruggiero, tous les ministres étaient des administrateurs d'une grande loyauté, honnêtes, libéraux et très-capables de gouverner le pays en temps normal; il leur manquait les qualités indispensables à ceux qui exercent

ce pouvoir en temps de révolution; il leur manquait l'énergie et la volonté que la situation des affaires, dans le royaume de Naples, exigeait impérieusement. Car il s'agissait alors de déjouer les intrigues et les conspirations de la cour, de s'opposer aux exigences exagérées des déclamateurs et de ceux qui spéculent sur le désordre inséparable de toute révolution, et de détruire, par une réforme radicale, les abus enracinés dans toutes les administrations.

Le programme du nouveau ministère différant peu de celui de Saliceti, sa nomination fut généralement bien accueillie. Son premier acte fut de réformer la loi électorale; puis il promit que les chambres, de concert avec le roi, reviseraient le statut, notamment en ce qui concernait la Chambre des pairs; et, enfin, il consentit à envoyer un corps d'armée en Lombardie.

Charles Troya, patriote sincère, conseillait au roi de rompre publiquement avec l'Autriche; il obtint de lui une proclamation qui parut, le 7 avril, dans le journal officiel, et dans laquelle Ferdinand déclarait qu'il était prêt à coopérer avec la plus grande énergie et un zèle infatigable au triomphe de la liberté italienne. Cette proclamation n'était pas une déclaration de guerre, mais c'était une menace à l'Autriche, et, vis-à-vis de l'Italie, un engagement formel, dont le roi était bien décidé à ne tenir aucun compte, pas plus que de ses promesses antérieures. Le général Guillaume Pepe était revenu à Naples, le 29 mars,

après 17 années d'exil, et le roi l'avait engagé aussitôt à former un ministère; mais Pepe déclina cet honneur, lorsqu'il vit que son programme, plus radical que celui de Saliceti, ne pouvait être accepté. Le ministère, ayant décidé alors qu'on enverrait un corps d'armée contre l'Autriche, offrit au général Pepe le commandement des troupes destinées à entrer en campagne. Celui-ci accepta avec empressement. On convint d'expédier le plus tôt possible une avant-garde de 4000 hommes qui débarquerait à Venise, tandis que le reste des troupes serait dirigé, par la voie de terre, sur le Pô d'abord, puis, par le Vicentin, sur la Piave. Mais Ferdinand ne voulait pas prendre part à la guerre italienne, et il fit tous ses efforts pour contrarier cette expédition. Ainsi, la nomination du général en chef ne fut pas mise à l'ordre du jour de l'armée, et l'on ne donna aucune instruction pour la réunion de l'escadre destinée au transport des troupes napolitaines à Venise; on laissa aux officiers toute liberté de prendre part à la guerre ou de rester en garnison, et un grand nombre firent valoir leur âge ou leurs infirmités, et refusèrent de partir; l'état-major du général en chef n'était pas nommé; les corps destinés à faire partie de l'expédition étaient chaque jour changés sous de nouveaux prétextes; afin de ralentir la marche des troupes, on donna l'ordre de les expédier par bataillons, marchant à la distance d'un jour l'un de l'autre, et s'avançant par la Romagne vers le Pô; on négligea

de mettre les bataillons sur le pied de guerre, en complétant leur effectif, et de fournir aux soldats les effets d'armement et d'équipement nécessaires pour entrer en campagne ; les régiments quittaient leurs garnisons et se mettaient en route sans qu'on les eût organisés par brigade et par division ; enfin, les soldats ne connaissaient leur général en chef que par les calomnies qu'on répandait contre lui.

Le 5 avril, le roi donna l'ordre au premier bataillon du 10[e] de ligne de partir pour Livourne. Il avait hâte d'éloigner ce régiment, dont les officiers avaient signé, de concert avec les officiers du corps d'artillerie, la protestation que nous avons mentionnée plus haut. Le 2[e] bataillon du 10[e] de ligne rejoignit le 1[er], huit jours plus tard, et le 15 avril, tout le régiment était réuni en Toscane; mais, au lieu de 1200 hommes, il en comptait à peine 900, et, sur 12 capitaines, 8 seulement avaient suivi le drapeau. Le 17 avril, le gouvernement toscan fit acheminer ce régiment vers la Lombardie, suivant les instructions données par le ministre Dragonetti, au comte Griffei, représentant du gouvernement napolitain, auprès de la cour de Toscane.

Après beaucoup de tergiversations et une multitude de changements, on désigna enfin d'une manière définitive les corps destinés à faire partie de l'expédition de la haute Italie; c'étaient : d'abord le 10[e] de ligne, puis les 1[er], 7[e], 9[e] et 12[e] de ligne; un bataillon du 5[e], un bataillon du 8[e], et un bataillon du 11[e]; les 2[e]

et 3e bataillons de chasseurs; 2 compagnies du génie et 2 batteries d'artillerie, de 8 pièces chacune; le 1er régiment de lanciers et les 1er et 2e régiments de dragons. Il y avait, en outre, 3 bataillons de volontaires, dont un seul était complétement organisé et armé; l'effectif de ce corps d'armée était d'environ 14 000 hommes; il formait 3 divisions comprenant 6 brigades, 5 d'infanterie, une de cavalerie, et réunies sous le commandement de 2 généraux, au lieu de 9. Les généraux désignés furent Statella et Klein. Ce dernier était considéré comme le plus incapable de tous les généraux de l'armée napolitaine, dans laquelle de pareils chefs ne sont cependant pas rares.

La cavalerie, l'artillerie, les compagnies du génie, les bataillons de chasseurs, le 11e, le 8e et le 7e de ligne avaient quitté leurs garnisons et s'étaient mis en route; marchant, comme il a été dit plus haut, par échelons et à un jour d'intervalle. Les 7 bataillons qui formaient le complément de l'armée attendaient que l'escadre fût prête pour les transporter à Venise. Le 1er bataillon de volontaires s'embarqua le 13 avril pour Livourne, et rejoignit la division de Toscane. L'on vit clairement que le roi voulait se débarrasser de ces jeunes gens, tous libéraux, et dont la présence à Naples était un obstacle à la réaction. Mais il croyait au contraire qu'il était de son intérêt de ne pas envoyer à Venise les 7 bataillons qui attendaient le départ de l'escadre. Quelques articles du savant Blanch publiés par le journal l'*Omnibus*, et dans lesquels

l'auteur blâmait l'expédition de Venise, comme imprudente et dangereuse, servirent de prétexte pour retarder le départ de cette expédition. On assembla aussitôt un conseil de guerre chez le général Florestano Pepe, frère de Guillaume; et les généraux Delgiudice, Carrascosa, Zizzi, ainsi que le major Cianciulli, militaire aussi distingué qu'habile écrivain, furent appelés à délibérer sur l'opportunité de l'expédition. Cianciulli soutint l'opinion de son ami Blanch, et tout le conseil fut de son avis. On résolut donc, sur sa proposition, *de concentrer l'armée en un seul corps, et de ne pas aller à Venise, où l'armée se fût trouvée placée comme dans un cul-de-sac.*

Blanch et Cianciulli avaient trop d'expérience et de science militaire pour débiter sérieusement de pareilles sottises. Ils parlèrent en courtisans, et furent de l'avis du roi, qui s'était prononcé contre la guerre.

En effet, à ce moment, la position des Autrichiens était critique. L'armée piémontaise et l'insurrection italienne les tenaient bloqués dans leurs places fortes, tandis que 29 000 soldats et volontaires italiens, placés dans le pays vénitien, se disposaient à combattre Nugent, qui occupait la frontière du Frioul, avec 18 000 soldats de la réserve, les plus mauvaises troupes de l'Autriche. Les troupes napolitaines auraient rejoint ces 29 000 hommes, et auraient ainsi formé une belle et nombreuse armée de 43 000 hommes, qui pouvait manœuvrer, en toute sûreté, sur

l'échiquier de guerre compris entre les places fortes de Palmanova, d'Osopo, de Trévise, de Padoue et de Venise. En cas de revers, cette armée pouvait se replier sur la droite des Piémontais, ou se renfermer dans Venise. Et c'est dans un pareil moment, lorsque tous les avantages étaient du côté des Italiens, que le conseil de guerre déclara que le corps d'armée napolitaine, en allant à Venise, allait se jeter dans un cul-de-sac ! Les deux frères Pepe, tous deux malades, ne pouvaient s'opposer aux intrigues de la camarilla; Florestano, toutefois, conseilla à Guillaume de se retirer, afin d'échapper aux embûches qu'on lui préparait; mais celui-ci espérait, une fois l'armée hors de la frontière, de la conduire à sa volonté.

Sur le rapport du conseil de guerre, le ministère crut aux dangers de l'expédition; mais les avis furent partagés quant aux résolutions à adopter. La minorité, composée de Ruggiero, d'Uberti, et de Delgiudice, s'opposa formellement à la guerre, disant qu'il était absurde de dépenser les trésors et les soldats de Naples pour satisfaire l'ambition de Charles-Albert; la majorité adopta un *mezzo termine;* elle fit donner aux troupes l'ordre de se concentrer sur la rive droite du Pô, et là d'attendre le résultat des ouvertures faites à la cour de Rome et à tous les princes italiens, afin de marcher de concert, et de régler d'un commun accord les affaires de l'Italie.

Cette résolution fit voir clairement la faiblesse du ministère, qui n'osait pas s'opposer ouvertement aux

intrigues de la cour. Disons aussi que, de tous les partis auxquels les ministres auraient pu s'arrêter, celui-là était sans contredit le plus mauvais ; une inaction complète eût été de beaucoup préférable. La présence sur le Pô des Napolitains, assistant, l'arme au bras, à la grande lutte soutenue par l'armée italienne contre l'ennemi de la patrie, n'était propre qu'à éveiller les plus justes défiances; elle fut pour l'Italie une occasion de scandale, et la cause de disputes et de rixes fréquentes entre les soldats napolitains et les populations des États romains.

En conséquence de cette résolution funeste, les 7 bataillons destinés d'abord pour Venise, et le 2e bataillon de volontaires, furent embarqués pour Ancône, et, parvenus à cette destination, ils avaient l'ordre de s'acheminer à pied vers la rive droite du Pô, où ils devaient rejoindre le gros de l'armée.

Ferdinand, étant ainsi parvenu à ses fins, fit hâter l'armement de l'escadre, afin d'embarquer les troupes dans le plus bref délai. Il craignait que le peuple, instruit de ses fourberies, ne forçât les ministres à revenir sur leurs délibérations, et à adopter le projet de Pepe.

Cependant la cour de Rome protestait contre la réunion de plusieurs bataillons napolitains à Ancône, et elle était appuyée, en cette occasion, par le ministre anglais à Naples. On ordonna donc aux 7 bataillons de débarquer à Pescara, d'où ils devaient continuer leur route par terre.

Vers la fin d'avril, le 1er, le 5e et le 7e régiment de lignes, le 2e bataillon de chasseurs et le 2e bataillon de volontaires, furent embarqués sur les 5 corvettes à vapeur, *Ruggiero, Roberto, Carlo III, Guiscardo* et *Sannito;* sur le brick *Prince-Carlo,* et sur les 2 frégates à voiles *Isabella* et *Regina.* Cette escadre était commandée par le contre-amiral brigadier de Cosa. Mais ces troupes étaient à peine débarquées à Pescara que les Napolitains s'aperçurent des secrètes intentions de Ferdinand et s'en indignèrent. L'opinion publique se prononça avec tant de force, que les ministres n'osèrent pas lui résister; ils se hâtèrent d'envoyer une dépêche télégraphique, ordonnant aux troupes de se rembarquer et de se diriger sur Ancône; ce qui fut exécuté. Le 3 mai, le général Pepe avait reçu une dépêche du ministre de la guerre qui lui enjoignait de réunir son corps d'armée sur la rive droite du Pô, et d'attendre, dans cette position, des instructions ultérieures de son gouvernement. Ces instructions devaient déterminer le rôle de l'armée napolitaine dans la guerre contre l'étranger; et ce rôle dépendrait du résultat des ouvertures faites aux divers princes souverains de l'Italie. C'était là autant de moyens dont se servait Ferdinand pour empêcher ses troupes d'arriver sur le champ de bataille. Puisqu'on disait, dans la dépêche ministérielle, que le gouvernement de Naples était en pourparler, au sujet d'une ligue italienne, avec les princes italiens, cette ligue n'était donc pas conclue; et cependant Léopardi,

envoyé de Ferdinand à la cour de Turin, avait reçu l'ordre de déclarer officiellement au gouvernement de Charles-Albert : « Que l'armée napolitaine était destinée à agir activement, et que la ligue entre les princes italiens devait être considérée comme existant de fait. » Il est clair, d'après cela, que Ferdinand se moquait, à la fois, de son peuple et de ses ministres. En effet, qu'était-il besoin d'attendre, pour combattre l'ennemi commun, le consentement des princes de l'Italie, lorsque les soldats de ces princes avaient déjà pris part à la guerre, lorsque les troupes toscanes, parmesanes et modénaises, avaient rejoint l'armée piémontaise, depuis le 23 avril, la division romaine depuis le 24, et lorsque tout le reste de l'Italie combattait contre les Autrichiens, depuis un mois ? En ordonnant à Pepe de réunir son corps d'armée sur la rive droite du Pô, et, là, d'attendre les instructions du gouvernement sur la part active qu'on devait prendre à la guerre, Ferdinand trahissait la cause italienne, et renonçait publiquement à cette guerre, qu'il avait appelée sainte, dans ses hypocrites proclamations.

Cependant sa santé s'étant rétablie, le général Pepe s'embarqua le 4 mai pour Ancône, sur la corvette à vapeur *Stromboli*. Son état-major n'avait pas été nommé, et il n'avait à sa suite que le major Cirillo, les capitaines Minghini et Ulloa, le lieutenant du génie Borgoin. Le lieutenant général Statella, qui avait le commandement d'une division, s'embarqua sur le même bateau, ainsi que les capitaines Mezzacapo, Musto

et le lieutenant Virgili, de l'artillerie, désignés tous trois pour servir d'instructeurs aux artilleurs vénitiens, et les deux commissaires politiques Golia et Assanti. *Le Stromboli* s'arrêta d'abord à Messine pour embarquer le lieutenant-colonel Picenna, qui venait d'être nommé chef de l'état-major du général Pepe, et de là se dirigea sur Ancône, où il arriva le 7 mai.

Le général en chef resta six jours à Ancône pour passer l'inspection des troupes qui traversaient cette place, pourvoir à leurs besoins, veiller au départ de l'escadre destinée à secourir Venise bloquée par les Autrichiens, et se mettre en communication, au moyen du télégraphe établi à Giulia Nova, avec le ministère napolitain, auquel il reprocha d'abord l'état déplorable dans lequel se trouvait l'armée dont il venait prendre le commandement. Mais, pendant son séjour à Ancône, Pepe n'arrêta pas la marche des troupes, qui continuèrent à suivre l'itinéraire tracé par l'état-major de Naples.

A peine débarqué à Ancône, le général Statella proposa à Pepe de réunir en conseil de guerre tous les chefs de corps, afin de les consulter sur le plus ou moins d'opportunité d'une marche en avant sur le Pô, ou d'un retour aux frontières de Naples. Pour lui, il était d'avis de regagner la frontière, et il appuyait son opinion sur le misérable état de l'armée, dépourvue, disait-il, des choses les plus nécessaires pour entrer en campagne. Déjà, à Naples, Statella avait préparé une protestation semblable et par écrit,

dans laquelle il refusait de prendre le commandement des soldats qui manquaient de souliers, de capotes, et dont les armes étaient en mauvais état; et il n'avait consenti à retirer sa protestation que sur les instances du général Pepe. Statella n'agissait ainsi, très-probablement, que parce qu'il avait connaissance des intrigues de la cour, et qu'il aimait mieux ramener l'armée dans le royaume que de l'exposer au rôle honteux qu'on voulait lui faire jouer devant l'ennemi. Mais le général Pepe désirait ardemment combattre les Autrichiens, et il comptait sur son ascendant pour remonter le moral de l'armée et sur son intelligence pour annuler les intrigues de la cour; il refusa donc de réunir le conseil de guerre, et il ordonna à Statella d'aller à Bologne prendre le commandement de sa division.

Le 10 mai, le général en chef publia l'ordre du jour suivant, destiné à réveiller dans le cœur du soldat l'amour de l'Italie et les instincts militaires.

ORDRE DU JOUR DU COMMANDANT EN CHEF DE L'ARMÉE NAPOLITAINE DANS LA HAUTE ITALIE.

« Soldats,

« Parvenu, jeune encore, aux grades supérieurs de l'armée, mes soldats, en échange de ma sollicitude pour eux, me saluaient du nom de Père. C'est le nom que je reçus de nos troupes commandées dans les Calabres par Masséna; c'est celui que me donnaient

mes valeureux soldats dans les champs de la Castille et, plus tard, dans ceux d'Italie, alors que j'avais sous mes ordres l'avant-garde du vaillant Joachim. J'espère que vous m'appellerez du même nom, vous aussi, lorsque vous aurez fait l'épreuve de ma sollicitude pour vous. Je veillerai avant tout à ce que votre dignité d'hommes soit respectée. Il ne peut plus être question du supplice humiliant des verges, puisque vous êtes citoyens d'un pays libre. Mais ce n'est point assez. Je ne souffrirai pas que vos supérieurs immédiats se servent, en vous parlant, d'expressions outrageantes. Les injures doivent être interdites vis-à-vis de soldats qui, pour prix de leur bonne conduite, peuvent arriver dans notre armée aux grades les plus élevés. J'aurai soin de vous faire obtenir non-seulement l'avancement auquel vous aurez droit, mais aussi l'estime de vos concitoyens. Par la voie des journaux, vos parents, vos sœurs, les femmes qui vous sont chères, seront instruits de vos actions honorables. Lorsque vous retournerez dans votre pays, vous entendrez dire : « Voilà un brave qui a combattu « pour la sainte cause de l'Italie. »

« Soldats, je ne vous demande, en retour de tous ces avantages, que l'observation la plus stricte de la discipline. Par elle, vous obtiendrez l'estime de votre propre gouvernement, celle de toute l'Italie et les récompenses que le roi m'a promis d'accorder au mérite. Si, d'ailleurs, pendant toute ma carrière, j'ai aimé les soldats comme mes enfants, je n'ai jamais laissé im-

puni un délit, une faute, une infraction même légère à la discipline. Ma rigueur sera toujours la même, mais ce sera une rigueur de raison et d'affection.

« Il ne me reste qu'à vous exprimer ma pleine satisfaction pour l'attitude que vous avez gardée pendant votre marche à travers des populations qui vous sont unies par les liens du langage et par de communes espérances. Vous n'avez pu qu'être touchés de l'accueil cordial que vous en avez reçu ; elles, de leur côté, auront vu, dans l'ordre et dans la discipline qui vous distinguent, un gage certain qu'au jour du combat vos chefs trouveront en vous cette obéissance empressée, condition essentielle qui donne au courage une bonne direction et assure le succès des entreprises.

« Le lieutenant général commandant en chef l'armée napolitaine,

« GUILLAUME PEPE. »

Cet ordre du jour, qui ne fut pas communiqué par Statella aux troupes de sa division, faisait appel à tous les nobles sentiments ; le général prenait sur lui la responsabilité de l'abolition des verges, et cependant les soldats l'accusèrent de n'agir et de ne parler ainsi que par un esprit d'opposition systématique à la volonté du roi.

CHAPITRE X.

SUITE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE.

Départ de l'escadre napolitaine pour Venise. — Le général Pepe se porte à Bologne. — Organisation du corps d'armée napolitain destiné à l'expédition de la haute Italie. — Marche des troupes napolitaines sur le Pô. — Correspondance du général Pepe avec l'état-major de l'armée piémontaise. — Journée du 15 mai à Naples. — Rappel des troupes napolitaines. — Le général Pepe, après avoir cédé, d'abord, le commandement de son corps d'armée au général Statella, le reprend presque aussitôt. — La première division de l'armée napolitaine, contrairement aux ordres du général Pepe, rentre dans le royaume. — La seconde division prend ses cantonnements, et le général Pepe établit son quartier général à Ferrare.

Le 15 mai, l'escadre napolitaine fit voile pour Venise, où, le lendemain, elle fut accueillie avec les marques les plus vives de sympathie et de reconnaissance par le peuple et le gouvernement. Sa seule apparition suffit pour délivrer la ville du blocus dont la flotte autrichienne commençait à l'enserrer. Le contre-amiral de Cosa avait reçu, le 14 mai, des instructions par lesquelles on lui ordonnait formellement d'éviter toute rencontre avec les Autrichiens. Quelques jours après, l'escadre napolitaine rejoignit l'escadre sardo-vénitienne devant Trieste.

Le même jour, 15 mai, le général Pepe quitta Ancône et arriva le 17 à Bologne, où la plus grande partie de son corps d'armée se trouvait déjà réunie. Là, il s'occupa de l'organisation des troupes et les

partagea en deux divisions d'infanterie composées chacune de deux brigades, d'une batterie de campagne, d'une compagnie du génie et d'un bataillon de chasseurs. Les trois régiments de cavalerie furent destinés à former une forte brigade de réserve.

On donna le commandement de la première division, dont l'effectif était au complet, au général Statella, et les colonels Zola et Lahalle furent mis à la tête des deux brigades de cette division. La seconde division, qui devait se compléter avec le 10ᵉ de ligne et les bataillons en marche, fut placée sous les ordres du brigadier Klein, et l'on se vit forcé de donner à des lieutenants-colonels le commandement des brigades de la division Klein ; car on manquait non-seulement de généraux, mais encore de colonels. La brigade de cavalerie fut commandée par le colonel Colonna.

Le 21 mai, la première brigade de la première division reçut l'ordre de partir pour Ferrare, accompagnée de la batterie d'artillerie et de la compagnie du génie; la 2ᵉ brigade devait la rejoindre le lendemain. Ainsi le 24, la première division aurait dû être réunie à Ferrare, et prête à passer le Pô à Francolino.

Cependant le 19, le général Pepe avait reçu une lettre du ministre de la guerre piémontais, Franzini, qui le priait de l'informer exactement des mouvements des troupes napolitaines. Pour se conformer à la demande du ministre piémontais, le général napolitain envoya le capitaine d'artillerie Ulloa, avec les instruc-

tions nécessaires pour faire connaître au roi Charles-Albert et à son ministre les opérations du corps d'armée napolitain. Pepe disait d'abord, que, quoiqu'il eût reçu l'ordre de réunir ses troupes sur la rive droite du Pô, il avait cru que l'honneur des armes et l'intérêt de la patrie lui faisaient un devoir de passer le fleuve, et de venir se mettre sous les ordres de Charles-Albert. Il demandait au roi des instructions précises pour savoir où il devait combattre; et, dans le cas où on lui eût ordonné de s'avancer dans le pays vénitien, il démontrait la nécessité de mettre les généraux Ferrari et Durando sous ses ordres, afin de rétablir l'unité si essentielle du commandement. Il suppliait le roi de le faire combattre en rase campagne et de ne pas le charger du blocus ou du siége de quelque place; il demandait qu'on lui renvoyât le 10[e] régiment de ligne, et, enfin, il faisait connaître l'ordre déjà donné aux deux premières brigades de se mettre en marche.

Le roi répondit de vive voix et par écrit au capitaine Ulloa; il ordonnait au général Pepe de combattre dans le pays vénitien, tout en maintenant les communications avec la droite de l'armée piémontaise; Durando avec les troupes de ligne devait venir renforcer l'armée piémontaise affaiblie par le combat de Santa Lucia; le général Ferrari et les volontaires devaient se réunir aux Napolitains; enfin le 10[e] de ligne devait rester au poste qu'il occupait conjointement avec les Toscans et les Piémontais. Mais le même jour, ces instructions furent modifiées par un ordre de l'état-major pié-

montais, qui invitait le général Pepe à rallier au plus vite la droite de l'armée piémontaise. Cette manœuvre était plus logique, car, après la jonction de Thurn avec Radetzki, on devait craindre que celui-ci ne prît l'offensive sur toute la ligne.

Cependant un événement très-grave, qui eut lieu à Naples vers ce temps-là, mais qu'on aurait dû prévoir depuis longtemps, vint porter un coup mortel à la révolution et à la guerre italienne. Nous avons vu déjà que la guerre contre l'Autriche n'avait pas été déclarée par le gouvernement napolitain, malgré les promesses expresses contenues dans le programme du ministère du 4 avril; on avait, à la vérité, envoyé une armée sur le Pô; mais bien plutôt pour observer les Piémontais que pour leur venir en aide. Tels étaient les griefs des patriotes contre le gouvernement, relativement à la politique extérieure; à l'intérieur, ces griefs avaient un caractère encore plus grave. Un malaise général régnait dans les esprits; on s'attendait d'un moment à l'autre à voir éclater quelques désordres; le roi était suspect au peuple et avec raison; et cependant, malgré le patriotisme des ministres, il gouvernait suivant son bon plaisir et sous l'influence de la Camarilla; on craignait surtout l'armée, qui se montrait très-hostile à la constitution; aussi les absolutistes avaient-ils repris courage, et ils parlaient tout haut de leurs projets.

Une étincelle pouvait mettre le feu aux poudres, et l'incident le plus futile en apparence pouvait faire

éclater un soulèvement dans la capitale. Ferdinand connaissait aussi la faiblesse du parti libéral, dont un grand nombre de membres, partisans d'une opposition légale, ne voulaient fournir au pouvoir aucun prétexte pour user de violence et de répression; tandis que les patriotes les plus ardents étaient persuadés qu'en reculant toujours on laissait à Ferdinand toute liberté pour choisir son jour et son heure, et qu'il ne manquerait pas d'en profiter pour en finir avec la constitution, sous n'importe quel prétexte; Naples serait alors retombée sous le régime du despotisme, sans avoir brûlé une amorce en faveur de la liberté et à la risée de toute l'Europe.

La bataille, préparée d'avance par Ferdinand et acceptée par un petit nombre de patriotes vaillants et dévoués, fut livrée le 15 mai, dans les rues de Naples, et nous allons raconter les détails de ce funeste et douloureux événement.

A l'approche de l'ouverture solennelle des chambres, le ministre avait fait publier le programme de cette cérémonie; on y lisait que les députés devaient prêter serment au roi et au statut, et qu'ils devaient s'engager en même temps : à professer et à faire professer la religion catholique, à servir fidèlement les rois des Deux-Siciles, et enfin à observer la constitution du 10 février. Cette dernière disposition contenait implicitement, pour les députés, l'engagement de ne pas demander la révision de la constitution; c'etait moins un serment qu'une profession de foi, et il est surpre-

nant que les ministres ne s'en soient pas aperçus, et qu'ils n'aient pas prévu les difficultés qui devaient naître de la rédaction vicieuse de ce document.

Dans la séance préparatoire qui eut lieu au palais de Monteliveto, les trois points du programme soulevèrent des objections de la part des députés. Le roi refusa de rien céder sur les deux premiers. Mais il reconnut aux chambres, non pas le droit de développer le statut d'un commun accord avec lui, mais celui de faire les lois organiques. Le ministère, tout troublé de cette lutte qu'il n'avait pas prévue, offrit au roi sa démission, qui ne fut pas acceptée.

La nouvelle de ce conflit, entre la Chambre et le roi, jeta l'alarme dans tous les esprits; le peuple se porta en foule au palais de Monteliveto et encouragea les députés à ne pas céder. Aussitôt les troupes sortirent de leurs casernes et prirent position dans la ville, tandis que les citoyens, menacés par les soldats, commençaient à élever des barricades. Les députés confièrent alors la défense de la ville au général Gabriel Pepe, commandant de la garde nationale. C'était un patriote vaillant et dévoué, mais affaibli par l'âge, par les maladies et par les longues souffrances de l'exil. Le ministère, effrayé de ces préparatifs menaçants, fit tous ses efforts pour persuader au roi de céder; il conjura la chambre de s'occuper de la guerre, et de remettre à un temps plus opportun les discussions sur la politique intérieure. Les ministres n'entendaient rien aux manœuvres de Ferdinand, qui avait

fait naître ce conflit à propos du serment, pour en finir du même coup avec la guerre et avec la constitution. Si la chambre cédait, le roi devenait plus hardi et plus exigeant; il gouvernait suivant son bon plaisir, et il discréditait les députés, en leur imposant un serment incompatible avec leur dignité et en contradiction avec le programme du 4 avril, accepté par le roi et par la nation. Si la chambre résistait, il était décidé d'avance, et préparé à imposer sa volonté, par la force, aux députés et au peuple.

Après un grand nombre de démarches infructueuses, le député Cacace, appuyé par le ministère, obtint du roi la promesse de procéder à l'ouverture des chambres, sans qu'il fût fait mention du serment. Les députés se déclarèrent alors satisfaits, et ils invitèrent la garde nationale et les citoyens à se retirer et à détruire les barricades. Mais le lendemain, lorsqu'un grand nombre de représentants se rendirent, dès le matin, à Monteliveto, ils furent très-étonnés de trouver la garnison sous les armes, occupant les mêmes postes que la veille; et un petit nombre de libéraux qui se défiaient de Ferdinand et qui redoutaient l'attitude hostile des troupes, gardant encore les barricades. Afin d'éviter une lutte imminente, les députés envoyèrent au roi une commission, composée de Capitelli, de Poerio, d'Imbriani et de Pica, pour le supplier de devancer l'heure de l'ouverture du parlement. Malheureusement il était trop tard. A 11 heures et demie du matin, les premiers coups de fusil furent

tirés dans les environs de la barricade de Saint-Ferdinand.

On a accusé un domestique du palais d'avoir, le premier, déchargé un pistolet, d'une fenêtre qui donne sur la place de Saint-Ferdinand; et le procès du 15 mai a prouvé que, derrière les barricades, se trouvaient plusieurs agents de police. Pour Ferdinand, en effet, la lutte ne pouvait s'engager plus à propos; la plupart des citoyens étaient retirés chez eux, et c'est à peine si quelques gardes nationaux se trouvaient dans les rues.

Au premier bruit de la fusillade, les ministres s'empressèrent de donner leur démission et quittèrent le palais, poursuivis par les outrages des courtisans. Cette démission était désirée et attendue, car leurs successeurs, qui ne furent désignés officiellement que le lendemain, étaient déjà réunis autour du roi.

Dans les rues de Naples, la lutte se prolongea jusqu'au soir. Quoiqu'en très-petit nombre, les défenseurs des barricades repoussèrent avec le plus grand courage les nombreux assauts qui leur furent livrés par les soldats de Ferdinand, et il fallut employer le canon pour les déloger.

Tant que dura le combat, les députés demeurèrent réunis au palais de Monteliveto, fermes et impassibles au milieu des menaces de mort et des cris poussés par les soldats qui les entouraient. Sur la proposition du député Ricciardi, on nomma un comité de salut public, composé du colonel Tupputi, de Giardini, de

Bellelli, de Lanza et de Petruccelli; mais ce comité était aussi impuissant à agir que la chambre elle-même, il subissait comme elle l'odieuse tyrannie de la force brutale, et il ne put être d'aucune utilité.

Après huit heures d'une lutte acharnée, la victoire déclara en faveur des troupes.

Au milieu de tous les dangers qui les environnaient, les députés napolitains, par leur courage et par leur énergie, se montrèrent les dignes fils de leurs ancêtres, les glorieux martyrs de 1799. Un exemple d'inébranlable fermeté leur fut donné par le président d'âge de la chambre, l'archidiacre Cagnazzi, alors presque nonagénaire : un officier ayant pénétré dans la salle, et ayant sommé l'assemblée de se séparer, « retirez-vous d'abord, lui dit Cagnazzi, et l'assemblée délibérera. » L'officier se retira en effet, émerveillé d'un pareil sang-froid dans un pareil moment.

Sur la proposition du député Mancini, on rédigea immédiatement une protestation, dans laquelle la chambre s'engageait à se réunir aussitôt que les circonstances le permettraient, et s'élevait avec énergie contre la violence qui lui était faite et qui forçait le parlement à se séparer, et à céder aux exigeances de la force brutale. 67 députés apposèrent immédiatement leurs signatures sur cette protestation; et bientôt après, Pietro Leopardi, Giuseppe Massari, et Girolamo Ulloa, qui remplissaient alors, hors du royaume, des fonctions officielles, envoyèrent leur adhésion publique et certifiée par acte notarié.

Le 16, le roi nomma son nouveau ministère. Le prince Cariati eut en partage la présidence du conseil et le portefeuille des affaires étrangères; Ruggiero, qu'on avait vu derrière les barricades, fut nommé au ministère des finances ; le traître Bozelli, au ministère de l'intérieur; le ministre de la guerre fut le prince Ischitella, et le général Carascosa fut chargé du ministère de l'agriculture et du commerce. Aussitôt installé, le nouveau ministère mit le royaume en état de siége, supprima la liberté de la presse et la liberté des réunions, et désarma les gardes nationales du royaume; en même temps, un grand nombre de citoyens furent arrêtés par son ordre, et l'armée expéditionnaire fut rappelée.

Le brigadier Scala, chargé de porter à Pepe l'ordre de faire rentrer les troupes dans le royaume, arriva à Bologne le 22 mai. L'artillerie et la cavalerie devaient suivre la voie de terre, et l'infanterie devait revenir par mer à Naples. On laissait aux deux bataillons de volontaires la faculté de se réunir, s'ils le désiraient, au corps du général Durando, et au général Pepe de céder celle son commandement au général Statella.

Pepe était bien tenté de résister à l'ordre de rappel de l'armée expéditionnaire; s'il avait cru pouvoir compter sur la population et la garde nationale de Bologne, pour en imposer à ses troupes et les forcer à l'obéissance, il aurait certainement passé le Pô ; malheureusement l'appui de la population et de la garde

nationale bolonaise ne lui paraissait rien moins que certain, et il se décida alors à céder à Statella le commandement des troupes. Celui-ci n'eut pas plutôt pris possession du commandement qu'il se hâta d'expédier des courriers à tous les chefs de corps, avec l'ordre de commencer la marche rétrograde.

Aussitôt que la nouvelle de la retraite du corps d'armée napolitain fut connue à Bologne, toute la population et la garde nationale vinrent offrir leur appui au général Pepe, le suppliant de révoquer l'ordre funeste du départ. En présence de cette manifestation sur laquelle il n'avait pas compté, Pepe s'empressa de reprendre le commandement des troupes, malgré les protestations de Statella, qui partit aussitôt. De nouveaux courriers furent expediés immédiatement pour arrêter le mouvement rétrograde de la 1re division, qui depuis une heure environ avait quitté Ferrare sous les ordres du colonel Zola, qui la commandait en l'absence de Statella. A la vue des deux ordres contradictoires, Zola rassembla les chefs de corps, et leur demanda leur avis. La majorité décida qu'on obéirait au général Pepe, et en conséquence la division rentra à Ferrare, à la grande joie des habitants ; quelques bataillons, qui avaient pris déjà la route de Bologne, furent salués à leur retour, et tout le long de la route, par les cris de *vive l'Italie!* De son côté, le général Statella, arrivé à Florence, faillit être massacré par le peuple qui brûla sa voiture.

Le général Scala retourna à Naples, accompagné

par le major Cirillo, auquel Pepe avait remis deux lettres, l'une pour le roi et l'autre pour le ministre de la guerre. Dans ces deux lettres, Pepe suppliait le roi de révoquer l'ordre de la retraite, essayant de lui démontrer combien le rappel des troupes pouvait devenir fatal à la cause de l'indépendance italienne, à la dynastie et au roi lui-même. Ces lettres, comme toutes celles que le général avait écrites depuis son départ, restèrent sans réponse, et le major Cirillo fut le seul qui lui écrivit pour lui rendre compte de l'accomplissement de sa mission. Le roi l'avait parfaitement accueilli et lui avait dit d'attendre ses ordres; mais depuis, quoiqu'il se fût présenté nombre de fois au palais, il n'avait reçu aucun ordre et n'avait pu obtenir de réponse aux deux lettres qu'il avait apportées.

Cependant, un grand nombre d'officiers, principalement de l'état-major, n'avaient obéi qu'à regret aux ordres du général Pepe, et ils s'efforçaient de persuader à leurs camarades, ainsi qu'aux soldats, de retourner à Naples. Un comité se forma à Ferrare sous leur inspiration, composé en majeure partie de sous-officiers auxquels se joignirent quelques officiers, mais en petit nombre. Ce comité enleva de force le commandement des troupes aux officiers supérieurs et s'en empara; il prit possession du parc d'artillerie, et fit garder à vue les officiers et les soldats qui se montraient disposés à passer le Pô. Le 25 mai, le général en chef ayant fait donner l'ordre à

la première brigade de passer le fleuve, les soldats refusèrent d'obéir. Le 12e de ligne, composé presqu'en totalité de Siciliens échappés des bagnes et des prisons, donna, le premier, l'exemple de l'insubordination, et menaça de faire feu sur les troupes qui paraîtraient disposées à obéir aux ordres du général Pepe.

Le légat de Ferrare s'empressa de saisir cette occasion, et, sous prétexte qu'il était dangereux de laisser dans la ville menacée par les Autrichiens des troupes indisciplinées, il força le colonel Zola de partir avec sa division. Il est bon de faire remarquer, en passant, que les Napolitains, quoique rebelles aux ordres de leur général en chef, ne causaient aucun désordre dans la ville, et qu'ils faisaient régulièrement le service de la garnison; et, de leur côté, les Autrichiens, satisfaits de ne pas être inquiétés et de pouvoir se procurer les vivres dont ils avaient besoin, ne songeaient nullement à troubler Ferrare. Mais le comité, s'appuyant sur l'ordre du cardinal, excita plus que jamais les soldats à retourner à Naples. Il laissait aux officiers toute l'autorité relative à la discipline intérieure des différents corps, mais il s'arrogea le droit de prescrire au commandant de la division l'heure du départ des troupes, ainsi que les étapes qu'elles devaient parcourir. Des comités subalternes étaient chargés de la surveillance des officiers.

Le 28 mai, dès le matin, la 1re division sortit de

Ferrare, et se mit en marche en suivant la route d'Ancône. Malgré la surveillance des comités, le major San Martino, 5 officiers et 300 sous-officiers et soldats restèrent à Ferrare, et, avec ces débris de la 1re division, on forma un corps qu'on nomma le *corps des fractions*. Le général Pepe, en apprenant le départ des troupes, publia un ordre du jour, qui déclarait déserteurs, en présence de l'ennemi, tous ceux qui, dans les trois jours, ne seraient pas rentrés à Ferrare, et il chargea quelques patriotes de faire afficher cet ordre du jour, sur les murs des villes que les troupes devaient traverser. Le citoyen Odinot et l'officier d'artillerie Boldoni, partirent de Bologne, pour prêter leur appui aux soldats qui désireraient revenir à Ferrare. Mais les légats apostoliques, qui favorisaient ouvertement la retraite des Napolitains, faisaient lacérer et arracher l'ordre du jour du général en chef; et partout ils mettaient obstacle au retour à Ferrare des soldats qui étaient parvenus à se dérober à la vigilance des comités.

Le colonel d'artillerie Lahalle, après avoir lu l'ordre du jour du général Pepe, ne pouvant supporter cette idée, qu'on le crut complice de la désertion des soldats qu'il commandait, se tua d'un coup de pistolet, à peu de distance de Lugo.

Pour empêcher la 2me division de suivre l'exemple de la 1re, on la dispersa sur la rive droite du Pô; et les officiers, tout en répondant de la discipline et de la tranquillité de leurs soldats, jusqu'à l'arrivée des nouveaux

ordres qu'on attendait, dirent en même temps au général en chef qu'ils étaient bien résolus à ne pas franchir le fleuve contre la volonté expresse du gouvernement.

Le 4 juin, le général Pepe transporta son quartier général à Ferrare, afin d'être prêt à passer sur la rive gauche du Pô, aussitôt que l'ordre en serait arrivé de Naples, ou que ses troupes se montreraient disposées à lui obéir.



CHAPITRE XI.

SUITE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE.

Fâcheuses conditions dans lesquelles se trouvent placés les défenseurs de la cause italienne. — Radetzki reçoit des renforts et se décide à prendre l'offensive. — Inconvénients et danger de son plan d'attaque. — Marche de l'armée autrichienne. — Position de Curtatone. — Attaque de la ligne de l'Osone-Nuovo par les Autrichiens. — Héroïque défense des Toscans. — Combat de Colmasino. — Prise de Peschiera. — Radetzki ne sait pas mettre à profit la victoire de Curtatone et de Montanara. — Le premier corps d'armée et la réserve piémontaise se concentrent à Goito. — Réponse à quelques critiques. — Positions occupées par les Piémontais autour de Goito. — Marche de Radetzki. — Bataille de Goito. — Retraite de Radetzki. — Charles-Albert ne tire aucun avantage de la victoire de Goito. — Radetzki passe sur la rive gauche de l'Adige. — Il se décide à attaquer Vicence. — Dispositions prises par Durando pour la défense de Vicence. — Les Autrichiens se préparent à attaquer la ville. — Attaque de Vicence. — Capitulation de Durando.

Radetzki connaissait très-probablement les dispositions du roi de Naples en faveur de l'Autriche et sa haine jalouse contre Charles Albert; mais il ne pouvait agir avec la certitude que l'armée napolitaine, commandée par l'illustre général Pepe, resterait oisive derrière le Pô. Ne voyait-il pas les Romains combattre dans le pays vénitien, malgré l'encyclique de Pie IX, en date du 23 avril, et le 10ᵉ de ligne napolitain, ne rivalisait-il pas de courage avec les Piémontais et les Toscans sur la ligne du Mincio, et ne combattait-il pas aussi contre la volonté expresse

des Bourbons de Naples? Aussi, la marche des Napolitains sur le Pô invitait Radetzki à n'agir qu'avec prudence; car il paraissait certain qu'à Naples, à l'ouverture des chambres, la question italienne serait résolue dans le sens de la guerre, et que le général Pepe recevrait l'ordre de franchir le Pô. Le rappel des troupes napolitaines dans le royaume porta donc un coup funeste à la cause italienne, en laissant l'armée piémontaise isolée en face de l'ennemi; et ce rappel dut causer beaucoup de joie à Radetzki, qui se trouva alors, grâce aux nombreux renforts qu'il avait reçus, en état de prendre l'offensive. Il n'avait plus en face de lui que les Piémontais, car toutes les autres provinces de l'Italie avaient fourni à grand'peine 20 000 combattants, dont la plus grande partie, composée de croisés et de volontaires, étaient dans les provinces vénitiennes. On discutait beaucoup; on pérorait sur les places publiques et dans les clubs; on maudissait volontiers les ennemis de l'Italie; on écrivait de nombreux pamphlets, et la polémique des journaux était violente et agressive, mais le nombre des patriotes dévoués et prêts à verser leur sang pour l'indépendance italienne était loin d'être en rapport avec l'effectif de la population et la grandeur de la cause pour laquelle on combattait. Cette indifférence coupable, dont les habitants des campagnes donnèrent presque partout le triste spectacle, ainsi que la trahison du roi de Naples, furent les principales causes des désastres essuyés par l'armée piémontaise.

Aussitôt qu'il eut connaissance de l'ordre de rappel des troupes napolitaines, Radetzki résolut de quitter les hauteurs de Vérone, en laissant une garnison suffisante dans la place. Son intention était de dérober sa marche à l'ennemi, et de se diriger, par la rive gauche de l'Adige, sur Mantoue. Là il aurait appelé à lui une partie de la garnison de cette place, et, avec toutes ses forces réunies, il aurait attaqué à l'improviste la division toscane et tenté de l'écraser; puis, tournant la ligne du Mincio, détruisant les magasins et les ponts établis sur cette rivière, il se serait avancé jusqu'à Peschiera pour faire lever le blocus et ravitailler la place. Charles-Albert, refoulé alors entre Peschiera et Vérone, eût été contraint d'accepter la bataille dans une position désespérée. Car, si ce plan eût réussi, l'armée piémontaise se fût trouvée dans la nécessité de s'ouvrir un passage, à travers l'armée ennemie, à moins d'arriver à temps pour reprendre la rive droite du Mincio à Goito, ou pour occuper les hauteurs de Volta.

Mais ce plan était trop vaste pour un général de la trempe de Radetzki, et l'armée autrichienne manquait des qualités nécessaires pour le mettre à exécution. Il faut, pour réussir dans les grandes conceptions militaires, exécutées par des troupes nombreuses et sur une vaste étendue, une organisation parfaite, un accord et un ensemble dans les mouvements, très-difficiles à obtenir; par conséquent, les

probabilités de non-réussite sont alors beaucoup plus nombreuses, et l'on peut redouter de grands désastres. Il est reconnu aussi, qu'à la guerre, celui qui tourne l'armée qu'il a en tête est tourné lui-même, par le fait même de sa manœuvre; et, si celle-ci ne réussit pas, il court les mêmes risques qu'il voulait faire courir à son adversaire. Or Radetzki pouvait-il compter d'une manière assez certaine sur la réussite de son plan d'attaque pour jouer ainsi son va-tout? Il semble, au contraire, que les brillants combats livrés par les Piémontais, depuis le commencement de la campagne, devaient lui conseiller la prudence. En effet, si Charles-Albert parvenait à soupçonner la marche de flanc de l'armée autrichienne, celle-ci courait le risque de voir ses communications coupées avec Vérone, d'être elle-même refoulée sur l'Adige ou dans la ville de Mantoue, où elle eût été bloquée et forcée de capituler. L'aile droite des Piémontais pouvait facilement, en partant de Villafranca, arrêter les Autrichiens à mi-chemin de Tombetta à Mantoue, et les obliger d'accepter la bataille lorsqu'ils seraient adossés à l'Adige; pendant cet engagement de la droite des Piémontais, si le reste de l'armée avait le temps de se porter en avant pour la soutenir, Radetzki, attaqué alors par toutes les forces de Charles-Albert, eût été très-probablement battu et dans l'impossibilité de communiquer désormais avec Vérone. La bataille de Goito, gagnée par une partie seulement de l'armée piémontaise, comme nous

le verrons bientôt, vient à l'appui de nos assertions.

Le 27 mai, Radetzki, à la tête d'environ 36 000 hommes, appuyés par 154 bouches à feu et muni d'un équipage de pont, sortit de Vérone, laissant dans la place le feld-maréchal lieutenant Vergelsperg, avec 16 000 hommes. L'armée autrichienne était partagée en trois corps; le premier, commandé par le général Wratislaw, et fort de 15 bataillons, de 8 escadrons et de 36 bouches à feu; le second, sous les ordres du général d'Aspre, avec 17 bataillons, 8 escadrons et 36 pièces d'artillerie; le corps de réserve, composé de 11 bataillons, de 28 escadrons et de 79 bouches à feu, était commandé par Wacher. Ce dernier corps comptait 3 brigades d'infanterie, 2 brigades de cavalerie, et il avait avec lui toute l'artillerie de réserve et l'équipage de pont.

L'armée se mit en marche par trois routes différentes; le premier corps d'armée suivit la route de Vigasio, de Trevenzuolo, de Castelbelforte, de Boschetto et de Mantoue; le deuxième corps se dirigea d'abord sur Isola della Scala, puis, tournant à droite, il prit la route de Torreponte Cassaro, de Castellaro et de Mantoue; le corps de réserve, à l'exception de quelques troupes qui marchèrent à la suite du deuxième corps, s'avança sur Mantoue, par Tombetta, Bovolone et Nogara.

Pour tenir les Piémontais en échec et masquer le départ de son armée, Radetzki fit placer aux avant-

postes, devant Vérone, la brigade Shulzig, qui ne se mit en marche à la suite de l'armée que pendant la nuit et fut alors remplacée par les troupes qui formaient la garnison de la place.

Le 28, Radetzki entra à Mantoue; la colonne de gauche, arrivée la dernière, campa, pendant la nuit du 28 au 29, autour du village de Saint-Georges.

On a dit que Radetzki, pour ne pas éveiller l'attention des Piémontais, faisait circuler depuis plusieurs jours des détachements entre Vérone et Mantoue; il nous semble au contraire, que ce va-et-vient continuel, et tous ces mouvements de troupes, auraient dû donner l'éveil aux Piémontais; et, il est certain que si le service des avant-postes avait été mieux fait par les troupes placées à Villafranca, il eût été impossible à Radetzki de dissimuler sa marche de flanc. Cependant le 28, le général Bevilacqua qui commandait à Villafranca, avait averti le général Bava, que pendant la nuit on avait signalé le passage de fortes colonnes ennemies qui paraissaient se diriger sur Mantoue par Isola della Scala et par quelques autres points; et il est évident qu'aux premières nouvelles de ce mouvement on aurait dû faire pousser des reconnaissances jusqu'aux lignes autrichiennes, par de forts détachements de cavalerie, afin d'enlever quelques prisonniers qui auraient pu renseigner les généraux piémontais sur les projets de l'ennemi. Mais Bava, placé alors à Custoza, fit si peu de

cas des avis qu'il avait reçus qu'il se contenta de conseiller à de Laugier qui, précisément alors, 27 mai, venait de remplacer d'Arco Ferrari, rappelé à Florence, de se tenir sur ses gardes et de se replier au besoin sur Goito, où il serait promptement secouru.

A l'ouest de Mantoue, à une heure de distance des ouvrages les plus avancés de cette ville et près du lac Supérieur, se trouve un groupe de maisons du nom de Curtatone, arrosé par l'Osone Nuovo, canal dérivé du Mincio et qui coule au midi du côté de Montanara, village distant de Curtatone d'une demi-heure de marche. Cette ligne, comme nous l'avons dit plus haut, était défendue par 6000 Toscans-Napolitains, appuyés par 8 pièces de campagne et un escadron de dragons. Le 3, le 7 et le 13 mai, des détachements de la garnison de Mantoue avaient exécuté quelques sorties et engagé quelques escarmouches avec ces troupes auprès de Curtatone et San Maurizio dans le but d'éprouver leur courage et leur solidité; et le 29 à dix heures l'armée autrichienne étant sortie de Vérone dans l'intention de livrer bataille, s'efforça de les déborder sur les deux ailes. La division du prince Félix Schwarzenberg, composée des brigades Benedek et Wohlgemuth, marcha de Castelnuovo sur Curtatone; la division du prince Charles-Schwarzenberg, composée des brigades Strassoldo et Clam, partit du fort de Belfiore et prit la direction de Montanara, marchant à gauche de la

première division; et la brigade Liechtenstein, formant l'extrême gauche de la ligne d'attaque, partit aussi du fort de Belfiore et marcha sur l'Osone Nuovo, par San Silvestro et Buscoldo. Liechtenstein avait pour mission de s'emparer des passages du canal, de couvrir le flanc des colonnes d'attaque, et de tourner la gauche de de Laugier. La brigade Simbschen fut détachée, vers le milieu de la journée, et envoyée à Pietole, pour garder les routes de Governolo et de Borgoforte, et tenir en échec le détachement de Modénais, établi à Governolo, ainsi que la garnison piémontaise qui se trouvait dans les duchés.

Dès que l'avant-garde de la division Benedek, placée à la droite des colonnes d'attaque, arriva à portée de canon de Curtatone, elle se déploya à droite et à gauche de la route baignée par le Mincio, et ouvrit le feu. La brigade Wohlgemuth, formée en colonnes sur la route, soutenait l'attaque de l'avant-garde. Benedek voulut tenter l'assaut, mais, à deux reprises successives, il fut repoussé par les Italiens; ceux-ci ne purent être délogés que par suite d'une manœuvre du colonel Doëll qui parvint à s'emparer, malgré l'héroïque défense des Toscans, d'un groupe de maisons situé à droite de la route, entre les retranchements et le lac; les Italiens, attaqués de flanc, furent bientôt forcés de se retirer en désordre, et, toute tentative de résistance étant dès lors inutile, de Laugier donna l'ordre à ses troupes de se retirer sur Gazzoldo. Pendant la retraite, 300 Napolitains, partis de Monta-

nara, furent enveloppés par la cavalerie ennemie et faits prisonniers.

Après l'occupation de Curtatone, la division autrichienne, placée à l'extrême droite de l'attaque, se détourna sur la gauche et marcha sur Montanara. Cette position, défendue par la réserve toscane, par les étudiants de Pise et par les volontaires, fut attaquée de front par la brigade Clam, tandis que le général Liechtenstein, après avoir passé l'Osone à Buscaldo, tournait à droite, établissait une batterie de 4 pièces sur la route de Montanara, et prenait les retranchements en écharpe. Cependant, sur la gauche, les défenseurs de Montanara résistaient à toutes les attaques; mais le centre, accablé par le nombre, ne tarda pas à plier, et la ligne de défense fut bientôt enfoncée par les Autrichiens qui étaient parvenus à s'emparer, après une lutte des plus opiniâtres, d'un vaste édifice et du cimetière. Les troupes de ligne toscanes furent les premières à abandonner leur position, qui n'était plus tenable. Une partie de ces troupes réussit à gagner Marcaria et Bozzolo, et le reste de la division se dispersa dans la campagne. Mais la compagnie des bersaglieri livournais, commandée par le brave capitaine Malenchini, ferme à son poste dans la tranchée, arrêta pendant quelque temps la poursuite de l'ennemi. Un détachement d'étudiants, excités par cet admirable exemple et par la voix du professeur Montanelli, occupa les fromageries Villani, Casanova et Rocca, et là se défendit bravement. Mais

il dut enfin céder au nombre : les fromageries furent enlevées d'assaut, et tous les soldats italiens qui n'avaient pu gagner la rive opposée de l'Oglio furent obligés de mettre bas les armes.

Ainsi se termina ce glorieux combat. Les écrivains autrichiens eux-mêmes ont dit que la résistance des Italiens fut héroïque, et ce n'est que justice. La division toscane-napolitaine eut à combattre un ennemi dont les forces étaient trois fois supérieures aux siennes; le chiffre des morts et des blessés des deux partis indique, bien mieux que nous ne pourrions le faire, quelle fut l'opiniâtreté de la défense : l'ennemi perdit 500 à 600 hommes, morts ou blessés; du côté des Italiens, on compta 180 morts et 900 blessés; les Autrichiens s'emparèrent en outre de 2000 prisonniers et de 5 canons. La cause italienne eut à déplorer la perte du professeur Pilla, qui fut trouvé au nombre des morts; Montanelli reçut une blessure assez dangereuse : tous deux victimes de leur dévouement admirable à la patrie.

L'ordre de la retraite, envoyé par le général Bava à de Laugier, était arrivé au plus fort de la lutte et lorsque les Autrichiens avaient déjà tourné la ligne de l'Osone; par conséquent, beaucoup trop tard et dans un moment où il ne pouvait plus être d'aucune utilité.

Pendant le combat, 3000 à 4000 Autrichiens, avec une batterie de montagne et deux chevalets pour fusées, amenèrent un convoi de vivres du Tyrol et tentèrent de l'introduire dans Peschiera. Ils furent arrêtés

à Calmasino par les volontaires du général Jacques Durando, qui défendaient cette position. Le combat dura jusqu'à l'arrivée de deux bataillons italiens, d'une compagnie de bersaglieri et de la compagnie de carabiniers de Simonetta, envoyés par le général Bes. A la vue de ces troupes, les Autrichiens lâchèrent pied en laissant sur le champ de bataille environ 100 hommes, morts, blessés ou prisonniers.

Le lendemain, 30 mai, le commandant de la place de Peschiera, désespérant de recevoir du secours, se décida à capituler. Les 1700 hommes qui formaient la garnison furent libres de se retirer, à la condition de ne pas servir contre l'Italie pendant le courant de l'année. Les Piémontais mirent une garnison dans la place; cette garnison se composait de 400 artilleurs, de 200 sapeurs du génie et du 14ᵉ régiment provisoire, appartenant à la division Visconti qui se formait sur la rive droite du Mincio. Le général Federici fut nommé gouverneur de Peschiera et remplacé par le duc de Gênes dans le commandement de la 4ᵉ division.

Après le combat de l'Osone, Radetzki, au lieu de poursuivre les Piémontais, se reposa pendant vingt-quatre heures. Il n'osa pas même continuer sa marche sur Goito, qui n'était que très-faiblement défendue et dont l'occupation, en lui permettant de manœuvrer en toute sécurité sur les deux rives du Mincio, assurait sa retraite sur Mantoue et enlevait à la droite de l'armée piémontaise le seul point d'appui qui lui restât.

Ce ne fut que le 29, dans la soirée, que Radetzki fit marcher son avant-garde jusqu'à Rivalta, sur la route de Goito ; il plaça en même temps le reste du premier corps d'armée, avec une partie de la réserve, derrière l'Osone Vecchio ; l'avant-garde du deuxième corps marcha sur Ospitaletto, et les autres brigades furent échelonnées sur la route de Milan. Après la défaite des Toscans, les Modénais avaient abandonné Governolo et s'étaient portés sur la rive droite du Pô ; les Autrichiens n'avaient donc plus à craindre d'être inquiétés sur leurs derrières, et les dispositions prises par Radetzki semblaient indiquer son intention de se porter sur la Chiese et le Mincio, afin de couper la retraite à l'armée piémontaise. Heureusement pour elle, l'inaction du général autrichien avait donné le temps à Charles-Albert d'arriver au secours de Goito avec une grande partie de ses troupes. Le roi n'avait appris la marche de l'ennemi que dans la soirée du 28, lorsque Radetzki était déjà à Mantoue; mais il ne pouvait deviner ses projets, et il hésitait encore sur le parti qu'il devait prendre, lorsque les détails de la marche lui furent révélés par des déserteurs italiens au service de l'Autriche. Aussitôt il donna l'ordre à Bava de réunir toutes les troupes qui se trouvaient à Villafranca, à Somma Campagna, à Sona et à Custoza, et de marcher à leur tête au secours de Goito; le second corps d'armée fut laissé en observation devant Vérone et Peschiera.

On a reproché à Charles-Albert de ne pas avoir

abandonné le siége de Peschiera, pour marcher avec toute son armée à la rencontre de l'ennemi. (Voy. Custoza, 1848.) C'est là un reproche mal fondé : en s'avançant avec toutes ses forces, le roi se trouvait pris entre Radetzki, les garnisons de Peschiera et de Vérone, et la brigade Zobel, qui ne pouvait manquer d'accourir du Tyrol ; s'il perdait la bataille, les communications avec le Pô et l'Oglio étaient coupées par Radetzki, avec Brescia et la Chiese par la garnison de Peschiera et par les troupes du Tyrol. D'ailleurs, Radetzki, satisfait d'avoir battu les Toscans et ravitaillé Peschiera, n'aurait pas accepté une bataille dont le résultat était incertain, et il se serait retiré tranquillement dans les fortes positions qu'il avait occupées déjà devant Vérone.

Bonaparte, en 1797, abandonna, il est vrai, le siége de Mantoue pour battre Wurmser ; mais les conditions dans lesquelles il se trouvait placé étaient bien différentes de la position de Charles-Albert. Ne voulant pas se laisser enfermer entre la ville assiégée et l'armée de Wurmser, et trop faible pour résister à cette double attaque, Bonaparte prit l'avance sur l'ennemi et parvint à le battre séparément ; marchant au-devant des deux corps autrichiens qui descendaient par les deux rives du lac de Garde, il était assuré de les rejoindre avant qu'ils eussent débouché dans la vallée du Mincio et de les obliger à accepter la bataille ; leur retraite, en effet, n'eût pu s'effectuer qu'avec lenteur et eût été fort dangereuse, à travers

le pays montueux qu'ils venaient de traverser ; et, en outre, grâce à la position qu'il occupait entre Mantoue et l'armée ennemie, Bonaparte empêchait nécessairement celle-ci de ravitailler la place assiégée.

Charles-Albert, au contraire, abandonnant sa position devant Vérone, permettait à Zobel et à Weigelsperg de ravitailler Peschiera et de renforcer sa garnison; tandis que Radetzki aurait pu se retirer tranquillement, sans accepter la bataille et satisfait d'avoir, au moins en partie, atteint le but qu'il s'était proposé.

Le 30 mai, le général Bava arriva à Goito avec 3 bataillons du régiment Casale, 2 bataillons du régiment d'Acqui, la brigade Cuneo forte de 4 bataillons, la brigade Aosta forte de 6 bataillons, la brigade de la garde, forte de 6 bataillons, 3 compagnies de bersaglieri, 4 régiments de cavalerie : Nizza, Savoie, Genova et Aosta, et 44 pièces de canon, dont 8 pièces de position. Il appuya l'extrême gauche de sa ligne de bataille à Goito, occupé déjà par un bataillon du 10e de ligne napolitain, et par quelques compagnies de Toscans venues de Rivalta et de Sacca. Cette ligne se prolongeait, sur la rive droite du Mincio, jusqu'aux deux maisons Trezze, placées sur la route du Vasto ; elle affectait une forme irrégulière et adaptée à la nature de ce terrain près duquel viennent aboutir les routes de Sacca, de Gazzoldo, de Ceresara, de Brescia et de Volta. La brigade Cuneo était en première ligne et se déployait en ordre de bataille, le long de la route

de Vasto ; la brigade Aosta, placée en seconde ligne, débordait un peu la droite de la première, qui se trouvait couverte, en outre, par un régiment de la garde placé un peu en arrière sur sa droite; le second régiment de la brigade de la garde était formé en colonnes, en troisième ligne et derrière la brigade Aosta. Trois bataillons du 11e régiment (Casale) et l'artillerie de la réserve occupaient les hauteurs de Segrada, à droite de Goito, un peu en arrière de la gauche de la brigade Cuneo; à la gauche de ces hauteurs et en arrière, on avait placé les deux bataillons du 17e régiment (Acqui), les trois régiments de cavalerie Savoie, Nizza et Genova, et une batterie à cheval; ces troupes formaient la réserve et s'appuyaient à la rive droite du Mincio. Le régiment de cavalerie Aosta surveillait les routes de Solarolo et de Ceresara, par où pouvait déboucher l'ennemi s'il tentait de tourner la droite de la ligne de bataille des Piémontais, et de leur couper la retraite. Dans quelques maisons placées près de l'extrême droite, on avait disposé des bersaglieri qui couvraient, mais très-imparfaitement, ce côté de la ligne de bataille. Enfin, en avant de la première ligne, était en batterie l'artillerie des différentes divisions couverte par une chaîne de tirailleurs.

Ainsi, sur un terrain qui n'avait pas plus de 4 kilomètres d'étendue, Bava était parvenu à ranger en bataille environ 17 000 hommes, dont 1300 hommes de cavalerie et 44 pièces de canon.

La position des troupes piémontaises était bien choisie et leur disposition sur le terrain était excellente ; il nous semble cependant qu'on aurait pu, sans trop affaiblir le centre de l'armée, employer plus utilement quelques-unes des troupes qui s'y trouvaient en les plaçant à la droite de la ligne de bataille ; si l'armée avait été forcée de battre en retraite, c'est de ce côté en effet, qu'elle aurait dû se diriger pour atteindre Volta, et cependant cette extrémité de la ligne était en l'air et ne s'appuyait qu'aux maisons éparses, occupées par des bersaglieri et au ruisseau Caldone. Le front de la ligne de bataille couvert, en grande partie, par une belle et nombreuse artillerie, et dont le terrain était coupé par de nombreux fossés qui bordent les routes, était assez fort : la gauche de son côté, s'appuyait à la rivière et à Goito. Tous les soins du général en chef auraient dû avoir pour but de fortifier la droite, avec d'autant plus de raison que les troupes placées aux deux ailes de l'armée pouvaient seules manœuvrer avec facilité.

Cependant, Radetzki ne se montrait pas, et Bava pensa que les Autrichiens s'étaient dirigés sur Volta, et qu'ayant parcouru une route assez longue, ils ne pourraient attaquer dans la journée. Il envoya donc une partie de ses troupes à Volta, et Charles-Albert, qui était venu à Goito, s'en retournait à son quartier général, lorsque vers les trois heures de l'après-midi l'ennemi attaqua les avant-postes de l'armée piémontaise. Charles-Albert revint aussitôt

sur ses pas, et toutes les troupes reprirent les positions qu'elles occupaient le matin.

Radetzki, à la tête de 36 000 à 37 000 hommes, débordait à droite et à gauche la ligne de bataille des Piémontais; sa droite s'avançait jusqu'à Sacca, et la gauche dépassait la droite de Bava. Il occupait donc une ligne de bataille très-étendue, et, comme il avait détaché le général d'Aspern qui se dirigeait sur Ceresara par Castelluccio, avec 14 000 ou 15 000 hommes, il n'avait plus avec lui que 22 000 soldats. C'est à l'aide de ces forces qu'il tenta d'enlever la position des Piémontais, position fortifiée par la nature même du terrain couvert d'artillerie, défendue par une armée à peu près égale en nombre à la sienne[1], et qui avait de plus l'avantage d'être concentrée dans un petit espace. Radetzki aurait agi bien plus sagement en mettant en ligne au moins 30 000 hommes, et avec 6000 ou 7000 hommes seulement de troupes légères et de cavalerie, en essayant une diversion sur la route de Brescia, afin d'effrayer les Piémontais et de leur inspirer des craintes pour la sûreté de leurs communications.

Les Autrichiens attaquèrent d'abord la gauche des Piémontais, du côté de Sacca et successivement toute leur ligne de bataille. Cinq fois Benedek essaya d'emporter d'assaut la position de Goito, et cinq fois

1. Avec la garnison de Goito, composée de Napolitains et de Toscans, et les troupes du quartier général, venant à la suite de Charles-Albert, Bava disposait de 18 000 hommes environ.

il fut repoussé avec perte. L'artillerie piémontaise fit preuve, dans cet engagement et pendant toute la durée du combat, et sur tous les points, d'une merveilleuse justesse de tir. Cependant au centre, le général Wohlgemuth attaquait le rideau de troupes qui protégeait Goito, et culbutait la brigade Cuneo. S'emparant ensuite de quelques maisons situées en avant de cette ville, il se plaça dans le vide créé par la retraite de la brigade Cuneo, et ouvrit le feu contre la droite des Piémontais, qui se trouva prise en écharpe et eut beaucoup à souffrir. En même temps, la brigade Strassoldo, qui couvrait la gauche de Wohlgemuth, s'avança dans la direction de Gobbi, avec l'intention évidente de tourner la droite de Bava. Elle parvint à se placer dans une position perpendiculaire à l'extrême droite de l'armée piémontaise, et s'empara des deux maisons Trezze, qui seules protégeaient, quoique très-imparfaitement, comme nous l'avons vu, ce côté de la ligne de bataille. Le régiment de la garde qui formait la droite de la troisième ligne, resté seul pour faire face aux attaques de front et de flanc de Strassoldo et de Wohlgemuth, fut contraint de battre en retraite, et la brigade Aosta, qui s'avançait pour occuper les positions abandonnées par la brigade Cuneo, dut se retirer aussi devant un ennemi deux fois supérieur en nombre. Les Autrichiens allaient donc couper la retraite aux Piémontais, lorsque le duc de Savoie, à la tête de la brigade Cuneo qu'il avait ralliée, et du second régiment de la garde, pro-

tégé, en même temps, par le feu bien dirigé de la batterie placée sur la hauteur de Segrada, chargea vigoureusement l'ennemi à la baïonnette, et le repoussa sur tous les points du centre et de la droite. La gauche, de son côté, culbutait Benedek au même moment, et forçait la brigade Clam, accourue au secours de Benedek, à se replier vers le gros de l'armée autrichienne. Radetzki fit alors donner l'ordre de la retraite sur toute la ligne. C'était sans doute le moment, pour les Piémontais, de faire avancer la réserve, ainsi que les régiments Acqui et Casale qui n'avaient pas été engagés sérieusement, afin de poursuivre l'ennemi et de compléter la victoire; mais Bava, satisfait de s'être maintenu dans ses positions et d'avoir forcé à la retraite un ennemi supérieur en nombre, craignant peut-être d'être attaqué de flanc, pendant la poursuite, par le corps d'Aspern, permit aux Autrichiens de se retirer sans être beaucoup inquiétés. Au reste, ceux-ci, quoique battus, n'étaient pas désorganisés, ils se retiraient en bon ordre vers Sacca. La cavalerie piémontaise poursuivit l'ennemi jusqu'au delà de la route de Goito à Gazzoldo. L'obscurité de la nuit mit fin à la poursuite. La perte des Autrichiens, dans cette journée, fut d'environ 500 hommes, morts, blessés ou prisonniers; les Piémontais, de leur côté, eurent 57 morts et 286 blessés, parmi lesquels le roi et le duc de Savoie.

Au moment même où la victoire se déclarait en faveur des Piémontais, on reçut la nouvelle de la prise

de Peschiera, et, dans son enthousiasme, l'armée piémontaise salua Charles-Albert roi d'Italie.

Dans la journée du 2 juin, des détachements de cavalerie autrichienne répandirent l'alarme à Castel Goffredo, Azzola et Medole. Bava, craignant d'être débordé sur sa droite, ordonna au général Deferrere d'exécuter une reconnaissance sur Ceresara. Deferrere se porta jusqu'à Vasto en vue des avant-postes ennemis, et reconnut que d'Aspern occupait Solarolo avec le gros de son corps d'armée, et qu'il était établi avec son quartier général à Ca-Bozzelli sur la route de Gazzoldo.

Dans la nuit du même jour les Autrichiens, la plupart chasseurs, attaquèrent à l'improviste la cavalerie piémontaise à Cerlungo; le général Olivieri étant accouru sur les lieux avec un bataillon du 11e, une compagnie de bersagliers et une batterie d'artillerie, repoussa l'ennemi, qui se retira à Cattapane au delà du Caldone. Pour assurer ses communications avec Volta, Bava détacha à Cerlungo tout le 11e régiment de ligne.

Ainsi les rôles étaient intervertis, car les Piémontais, les vainqueurs, se tenaient sur une stricte défensive, et les vaincus, les Autrichiens, continuaient l'offensive.

Le 3 juin, Charles-Albert rassembla 40 000 hommes et 66 pièces de canon sur la rive droite du Mincio, et leur fit occuper les hauteurs de Volta, Goito, Cerlungo, Cereta et Guidizzolo. Les Modénais, qui

s'étaient retirés sur la rive droite du Pô, furent placés à Marcaria, pour assurer le passage de l'Oglio.

Ayant ainsi réuni le gros de son armée, Charles-Albert aurait dû franchir le Mincio, et par Nogara se diriger rapidement sur l'Adige, afin de devancer Radetzki, lorsqu'il tenterait le passage de ce fleuve à Legnago. Mais le roi agit en cette occasion avec trop de prudence; car, le 4 juin seulement, il s'avança dans la direction de Curtatone et de San Silvestro, avec l'intention de présenter la bataille à l'ennemi. Les Autrichiens occupaient les positions de Sacca, Cagliara, Caigole, La Motta, Rodigo, Solarolo et Ceresara; c'étaient à peu près les mêmes qu'ils occupaient le 30 mai avant la bataille de Goito. Radetzki avait appris, le 2 juin, la reddition de Peschiera et l'arrivée des renforts des Piémontais qui se rendaient à Volta; il rappela aussitôt d'Aspern, et, dans la nuit du 3 juin, toute l'armée autrichienne battit en retraite du côté de Mantoue, protégée dans son mouvement rétrograde par la réserve qui avait pris position derrière l'Osone Nuovo, et qui suivit la marche du premier et du second corps d'armée, en faisant fonction d'arrière-garde.

Le 4 juin, l'armée autrichienne entra à Mantoue et occupa les approches de la place. Benedek qui, avec sa brigade, devait former la garnison de cette ville, s'avança jusqu'à Marmirolo et Castiglione Mantovano, pour protéger le flanc de l'armée. Le 5 juin, le premier corps d'armée marcha sur Bovolone par Belforte et Erbe; le deuxième corps se dirigea sur Sanguinetto,

et le corps de réserve sur Nogara. Le 6 juin, l'armée autrichienne traversa l'Adige à Legnago, et l'infantetie du corps de réserve, accompagnée par une brigade de cavalerie, prit aussitôt la route de Vérone, en suivant la rive droite de l'Adige, du côté de Bovolone; cette colonne était appuyée par une brigade placée à sa gauche et qui suivait la route d'Isola della Scala et de Ca-di-Davide.

Cependant Charles-Albert, arrivé le 5 juin à Curtatone, et ne rencontrant pas l'ennemi, supposa qu'il s'était retiré à Vérone; il laissa donc une brigade sur l'Osone Nuovo, posta son armée sur la rive gauche du Mincio, et, s'avançant par Villafranca, il occupa de nouveau la position de Sona, de Custoza, de Somma Campagna et de Villafranca.

Il est difficile de comprendre comment Radetzki put se retirer si lentement en présence d'une armée victorieuse, sans être inquiété, et sans rencontrer même une patrouille piémontaise, lorsque la gauche de son armée défilait presque en vue de Villafranca. On a dit qu'une forte pluie, tombée pendant trois jours, avait détrempé le terrain, de manière à rendre tout mouvement offensif impossible. On peut expliquer, par là, la lenteur des mouvements de l'armée piémontaise, qui ne partit que le 4, lorsqu'elle aurait dû se mettre en marche dès le premier jour; mais, même en partant le 4, elle aurait encore pu prévenir l'ennemi et le devancer sur l'Adige. En tous cas, elle devait, appuyée sur Villafranca, tomber sur la ré-

serve et sur la gauche de Radetzki, qui, le 6 juin, se trouvaient encore sur la rive droite de l'Adige, et marchaient du côté de Vérone. D'autre part, comment Charles-Albert, dans l'incertitude où il était des projets de l'ennemi, négligea-t-il de faire pousser de fortes reconnaissances dans toutes les directions? S'il pensait que l'ennemi se retirait à Vérone, il ne pouvait ignorer qu'une armée de 37 000 hommes, traînant à sa suite une nombreuse artillerie, était forcée de passer l'Adige sur plusieurs points, et, par conséquent, qu'elle devait laisser sur la rive droite un corps d'armée destiné à la protéger pendant qu'elle franchissait le fleuve; il fallait donc rechercher ce corps et tenter de le détruire.

Le corps de réserve de l'armée autrichienne étant arrivé à Vérone, Radetzki n'eut plus rien à craindre pour cette place, et, comme il n'était pas poursuivi ni même inquiété, il conçut le projet d'attaquer Durando à Vicence, tandis que Welden, avec 15 000 hommes, descendant du Tyrol, compléterait la conquête des provinces vénitiennes, et occuperait la ligne de la Piave. Dans ce but, après avoir fait reposer ses troupes à Bevilacqua et à Montagnana, pendant la journée du 7, il se mit en marche, le 8, dans la direction de Barbarano, et dans la soirée du 9, il arriva en vue de Vicence.

Par condescendance pour les habitants, Durando était resté à Vicence, et il se trouvait engagé d'honneur à défendre la ville. Aussi à l'annonce de l'ap-

proche de Welden, s'était-il préparé à le recevoir. Dans ce but, il avait retranché l'entrée de Vicence, du côté de Vérone, barricadé les approches de la place du côté de la plaine, et fortifié les maisons auxquelles s'appuyaient ces barricades; il eut tort sans doute de ne pas fortifier plus complétement le Monte Berico, qui commande la ville de Vicence; mais avec 14000 ou 15000 hommes, dont la moitié était des troupes de ligne, la position de Durando était assurée, et il n'avait rien à craindre de Welden; s'il commit une imprudence, ce fut en voulant résister à Radetzki. On prétend que Durando avait ajouté foi aux bruits répandus d'une défaite essuyée par les Autrichiens à Sanguinetto, et par conséquent qu'il supposait que Charles-Albert était à leur poursuite. Mais Durando avait trop de bon sens pour croire que Radetzki, après une bataille perdue sur l'Adige, se dirigerait sur Vicence au lieu de se renfermer au plus vite dans son camp retranché de Vérone. Il devait donc s'attendre à avoir sur les bras toute l'armée du général en chef autrichien, et, pour gagner du temps et donner à Charles-Albert la facilité de le secourir, il aurait dû attirer l'ennemi à lui, en feignant de l'attendre de pied ferme, puis se retirer ensuite, avant que l'investissement de Vicence fût complet.

Le 8, au matin, d'Aspern avait passé le Bacchiglione, pour cerner la place du côté de l'est, tandis que le général Wratislaw se dirigeait, vers le sud, entre la route de Vérone et le Bacchiglione; c'est alors que

Durando aurait dû se retirer lentement et en bon ordre du côté de Padoue. Si l'ennemi l'eût poursuivi jusque sous le canon de cette place, il aurait pris alors ses dispositions pour la défense, tout en préparant sa retraite sur la Brenta, en ayant soin toutefois de ne pas se laisser devancer par Welden, et de la Brenta, par Mestre, sur Venise. Il aurait ainsi gagné beaucoup de temps, et plus qu'il n'en fallait pour permettre à Charles-Albert d'arriver à son secours. Qu'aurait fait Radetzki, si, pendant qu'il poursuivait le corps d'armée de Vicence, il se fût trouvé pris entre deux feux, entre l'armée de Charles-Albert et les troupes de Durando? S'il laissait une garnison à Vicence, en se retirant à Vérone, que serait devenue cette garnison au milieu de populations hostiles, et menacée d'un retour offensif de Durando? S'il laissait un corps d'armée pour tenir les Italiens en échec, il s'affaiblissait beaucoup et il s'exposait à être attaqué par Charles-Albert devant Vérone, dans des conditions désavantageuses pour lui. Il est plus probable qu'il aurait concentré toutes ses forces autour de Vérone, afin de livrer bataille aux Piémontais; et alors il aurait été du devoir de Durando de rallier l'aile droite de l'armée piémontaise, comme il lui avait déjà été ordonné. Malheureusement pour lui, Durando avait parmi ses troupes 6000 à 7000 volontaires et gardes civiques, qui se seraient réunis aux habitants de Vicence pour l'accuser de trahison, s'il se fût décidé à s'éloigner de la ville. Du reste, il avait promis de la défendre, et il tint

bravement sa parole; car, bien qu'attaqué par des forces de beaucoup supérieures aux siennes, il opposa une longue et énergique résistance.

Durando avait avec lui : 6000 hommes de sa division suisse-romaine, avec 16 pièces de canon divisées en deux batteries, servies, l'une par les Suisses, et l'autre par les Romains; 3 bataillons appartenant à la première et à la troisième légion romaine; 3 bataillons de gardes civiques et de volontaires de la Romagne; un bataillon de volontaires de Ferrare et une compagnie de sapeurs. La ville était défendue par 22 bouches à feu, savoir : 2 mortiers, 4 pièces de 12 et 16 de siége. Cette artillerie était très-bien approvisionnée. Durando plaça 2 bataillons suisses et environ 6000 volontaires sur le Monte Berico et sur les hauteurs environnantes; 2 bataillons romains prirent position à gauche sur la route de Vérone; les 2 autres bataillons suisses et la cavalerie formèrent la réserve, et vinrent prendre place derrière la ligne de bataille; le reste des volontaires et gardes civiques fut chargé de la défense des portes et des faubourgs de Vicence.

Le 9, dans la soirée, l'armée autrichienne prit position autour de la ville; la brigade Culoz, occupant les hauteurs d'Arcugnano, se préparait à attaquer les Suisses et les Italiens placés sur le Monte Berico; le premier corps d'armée, formé en bataille sur la droite du Bacchiglione, vers Longara et Debba, avait envoyé les avant-postes jusqu'à Croce; il devait s'a-

vancer par la route d'Este vers Vicence, en longeant le Monte Berico, et rejoindre Culoz sur la gauche; la brigade Wohlgemuth, s'avançant dans la direction de Secula, sur la rive gauche du Bacchiglione, était chargée de maintenir les communications entre le premier et le deuxième corps d'armée; celui-ci, placé sur la route de Padoue, près de Torre-Quartesolo, allait attaquer la ville du côté de l'est. Ainsi Durando ne pouvait plus se retirer ni sur l'Adige ni sur Padoue, et il n'avait d'autre ressource que de défendre avec opiniâtreté le Monte Berico, et de se renfermer ensuite dans la ville.

A l'aube du 10 juin, le colonel Habne, à la tête de 6 compagnies, occupa les hauteurs de Santa Margarita; il délogea d'abord les Italiens de la maison Bombaldo, et, ensuite, du coteau Bellavista où ils s'étaient retirés. A dix heures, tous les corps autrichiens s'ébranlèrent à la fois, pour enlever la position du Monte Berico; et vers deux heures la brigade Culoz ouvrit le feu, soutenue sur la droite par la brigade Clam, qui s'avançait dans la direction de la Rotonda.

En même temps, le colonel d'Azeglio, à la tête de 2 bataillons suisses, prenait l'offensive, et s'avançait du côté de Bellavista pour repousser l'ennemi; accueilli par un feu très-vif et par quelques décharges à mitraille, il fut bientôt obligé de se replier et de reprendre sa première position, non sans avoir essuyé de grandes pertes. Les Autrichiens s'avancent à

leur tour; ils gravissent les hauteurs du Monte Berico, et repoussent les soldats de Durando jusqu'au couvent de la Madonna del Monte, tandis que Clam attaque la Rotonda et la porte Lupica, menaçant de fermer à Durando la retraite sur Vicence. Celui-ci se voit alors contraint de se rapprocher de la ville et le signal de la retraite est donné sur toute la ligne ; mais les Suisses-Italiens se retirent lentement et en bon ordre, profitant des accidents de terrain et des maisons qu'ils rencontrent sur la route pour arrêter l'ennemi, et cédant le terrain pied à pied.

Du côté de l'est, l'ennemi ne put réussir à s'emparer des retranchements qui reliaient le bourg de Padoue à celui de Santa Lucia. La brigade Taxis, qui formait l'extrême droite de l'armée autrichienne, fut repoussée dans toutes ses attaques contre Santa Lucia, et elle parvint à grand'peine à déloger les tirailleurs établis dans quelques maisons disséminées autour des retranchements. Pendant le combat, les Autrichiens, placés sur la rive gauche de Bacchiglione, n'avaient cessé de bombarder la ville à l'aide de 4 mortiers.

La lutte avait duré jusqu'à la nuit, et les Italiens avaient éprouvé de grandes pertes ; beaucoup de leurs pièces étaient hors de service, et une longue résistance exposait Vicence à être prise d'assaut ; Durando se décida donc à capituler, malgré l'avis contraire des Vicentins. Il obtint, pour lui et pour son armée, les conditions les plus honorables ; la garnison put se retirer de la ville avec armes et

bagages, en promettant seulement de ne pas servir contre l'Autriche pendant trois mois; une amnistie complète fut accordée aux habitants, auxquels on promit de ne pas rechercher leur conduite passée, et de prendre des mesures pour assurer le respect des personnes et des propriétés.

L'armée autrichienne avait eu dans cette journée 302 hommes tués parmi lesquels le général Taxis et le colonel Lopal, et 538 blessés, dont 2 colonels et 28 officiers. La perte des Suisses-Italiens fut de 900 à 1000 hommes, morts ou blessés; les braves colonels d'Azeglio et Cialdini étaient au nombre des derniers, et le colonel de la garde nationale Del Grande était parmi les morts.

Le lendemain, Radetzki prit le chemin de Vérone avec le premier corps d'armée et la brigade Culoz; il détacha la brigade Simbschen du deuxième corps et l'envoya dans le Tyrol; le reste de ce corps fut destiné à tenir garnison à Vicence.

Malgré les promesses formelles et les articles de la capitulation, les Autrichiens ne furent pas plutôt maîtres de la ville qu'ils se livrèrent aux plus honteux excès, aux plus brutales et aux plus cruelles violences vis-à-vis des habitants. En présence de cette violation des traités, les volontaires se crurent, avec raison, dégagés de leur promesse, et les troupes romaines se trouvaient évidemment dans le même cas. Mais le gouvernement papal en jugea différemment, et, par cette artificieuse fidélité à la parole

donnée, il priva volontairement l'armée piémontaise de la belle division suisse-romaine.

Ainsi Charles-Albert, après la victoire de Goito, perdit Vicence et la division de Durando, de même que Napoléon, après la bataille de Dresde, avait perdu le corps de Vandamme qu'il avait détaché à l'extrême gauche de sa ligne, pour s'emparer du défilé de Peterswald, et couper la retraite à l'ennemi.



CHAPITRE XII.

SUITE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE.

Pepe franchit le Pô avec une partie de ses troupes et les volontaires. — Il envoie du secours à Durando; mais ce secours n'arrive pas à temps. — Retraite de Pepe sur Venise. — Funeste irrésolution de Charles-Albert. — Réponse aux critiques. — Attaque du plateau de Rivoli par les Piémontais. — Attaque des positions de la Madonna della Corona par le duc de Gênes. — Projet de Charles-Albert. — Il tente de passer l'Adige. — Réponse aux critiques. —Marche de Welden sur la Piave. — Welden attaque Trévise. — Capitulation de cette place. — Attaque des défilés du val d'Arsa et du canal de la Brenta, par les Autrichiens. — Ils tentent de reprendre la position de la Corona. — Opérations de la flotte italienne. — Une division de cette flotte attaque Caorle.

Pendant que Radetzki franchissait l'Adige pour attaquer Durando, le général Pepe recevait des nouvelles contradictoires. Les habitants de la Polésine et du Vicentin assuraient avoir rencontré des colonnes ennemies qu'on supposait avoir été séparées du gros de l'armée, à la suite de la perte de la bataille de Goito; d'autres soutenaient, au contraire, et avec plus de raison, que ces colonnes s'avançaient du côté de Vicence, dans le but d'attaquer la ville.

Pepe se décida alors à franchir le Pô; il transporta son quartier général à Rovigo, et ordonna aux troupes de la deuxième division et aux volontaires, de venir l'y rejoindre dans un bref délai. Voici l'ordre du jour qu'il publia à cette occasion, et qui renferme les dis-

positions adoptées par le général napolitain, pour le passage du fleuve et la marche des troupes :

COMMANDEMENT EN CHEF DU CORPS D'OPÉRATIONS NAPOLITAIN.

Quartier général de Rovigo, 10 juin 1848.

Ordre du jour.

« Le major Ritucci passera le Pô demain matin, et se portera à notre quartier général.

« Demain matin, à 10 heures, le colonel Cutrufiano, avec le premier régiment de dragons, se mettra en marche pour Ferrare, où il passera la nuit. Le lendemain à 9 heures il franchira le Pô, à Francolino, et poursuivra, le même jour, sa marche jusqu'à notre quartier général.

« Demain, au lever du jour le colonel Colonna, avec le 2e dragons, se rendra à Bondeno; le lendemain, à 10 heures, il se mettra en marche pour passer le Pô à Palantone, et il ira coucher à Occhiobello. Dans la matinée du 13 il quittera Occhiobello, et sera rendu avant le soir à notre quartier général.

« Le major Giosuë Guida, avec le 2e bataillon du 11e de ligne, partant de Cento, et suivant le chemin de Mizzana, se mettra en route demain à 10 heures pour Pontelagoscuro. Le matin du 12, il passera le Pô à Francolino, et continuera sa marche jusqu'à Rovigo.

« Le colonel Carracciolo, avec le premier lanciers et le 1er bataillon du 11e de ligne, se mettra en route

demain à 6 heures du soir pour aller coucher à Cento; le lendemain il se portera sur Pontelagoscuro par la route de Mizzana. Le matin du 13, il passera le Pô à Francolino, de manière à arriver le soir à notre quartier général.

« Le brigadier Klein, avec le 9e de ligne et le premier bataillon du 8e, se rendra demain, à 7 heures du soir, à Bondeno, où il couchera. Le 13, à 10 heures du matin, il passera le Pô à Palantone, et poursuivra sa marche, jusqu'à Occhiobello. Le 14, il reprendra son mouvement, et arrivera le soir du même jour à Rovigo.

« Les 2e et 3e bataillons de volontaires, la 2e batterie d'artillerie, et la 6e compagnie de sapeurs ont déjà passé le Pô, et sont arrivés depuis hier au quartier général.

« Les militaires de tous grades ont pour rigoureux devoir d'obéir à leurs généraux, sous peine d'être déclarés en état de rébellion.

« Un général en chef a le droit de modifier, sous sa responsabilité, les ordres de son gouvernement; surtout, lorsque, en les modifiant, il a pour but l'honneur national et les intérêts les plus élevés du roi.

« Je rends ici responsable de l'exécution exacte des mouvements prescrits dans cet ordre du jour les sous-officiers, les officiers de tous grades, et spécialement les chefs de corps, qui, en transgressant mes ordres, compromettraient et leur vie et leur honneur.

« Au delà du Pô, le corps d'armée sera abondam-

ment pourvu de provisions de toutes sortes, et l'argent nécessaire à la solde des troupes sera fourni, et par notre gouvernement et par les gouvernements de la Lombardie et de Venise, qui m'ont envoyé des commissaires pour s'entendre avec moi sur ce point.

« Les récentes victoires du roi de Sardaigne sur les Autrichiens, et les louanges qu'ont méritées par leur valeur notre 10e de ligne et le 1er bataillon de volontaires, doivent enflammer tous les soldats napolitains du désir d'affronter l'ennemi avant que la campagne ne se termine par la victoire assurée de l'Italie.

« Le lieutenant général commandant le corps d'armée.

« GUILLAUME PEPE. »

Cette proclamation, quoique datée de Rovigo, fut écrite par le général en chef à Ferrare, avant qu'il eût lui-même passé le Pô. Il avait pris les dispositions qui y sont relatées, afin d'éviter la rencontre des différents corps, pendant la route, et de les empêcher de se concerter pour retourner à Naples; et quoique, pour cette dernière raison, les troupes eussent été cantonnées à une assez grande distance les unes des autres, elles n'en devaient pas moins, en suivant les instructions de l'ordre du jour, être arrivées à leur destination dans la soirée du 14 juin.

Le 9 juin, les 2 bataillons de volontaires napolitains, un beau bataillon milanais de 822 hommes,

avec 64 ingénieurs lombards, une compagnie suisse, dirigée sur Venise, et un bataillon de la garde civique de Bologne arrivèrent de Ferrare à Pontelagoscuro. Les Milanais et les Suisses avaient remonté le Pô sur le bateau à vapeur *le Pio IX* et sur de grosses barques; tous les miliciens marchaient à l'ennemi aux cris de *Vive l'Italie!* et ils entraînèrent par leur exemple et par leur patriotique enthousiasme la batterie d'artillerie et la compagnie du génie, qu'on avait eu soin de placer sur leur passage à Pontelagoscuro. Le 2e bataillon de chasseurs qui était cantonné près du Pô, à Stellata, ayant appris que les volontaires, l'artillerie et les sapeurs avaient suivi l'exemple des miliciens, franchit le fleuve à son tour. Mais il n'en fut pas de même des autres corps éloignés des lieux de passage ; d'un commun accord, ils se dirigèrent sur Naples en suivant la route d'Ancône.

Le général Pepe arriva à Rovigo dans la soirée du 10 juin, et il s'y arrêta pour organiser les troupes au fur et à mesure de leur débarquement sur la rive gauche du Pô. Cette halte, ainsi que celle qu'il avait été obligé de faire à Ancône, lui a été reprochée par des écrivains incomplétement renseignés. C'eût été de sa part une grave imprudence que de s'éloigner avec trop de précipitation des lieux de cantonnements de ses troupes, mal disposées, comme on le savait, mais qu'on espérait ramener à l'obéissance. Et puis, quelle entreprise sérieuse aurait-il pu former, avec

2000 volontaires mal armés et qui n'avaient jamais vu le feu?

Le 11, le 2e bataillon de chasseurs napolitains arriva à Rovigo; le lieutenant Diaz et l'adjudant Newman des dragons, ainsi qu'un certain nombre de sous-officiers et de soldats de différents corps, s'étaient joints au 2e bataillon. Pepe ordonna alors à la batterie d'artillerie, accompagnée de 4 obusiers appartenant au gouvernement papal, à la compagnie de sapeurs napolitains, au bataillon lombard, au corps des frazioni et aux volontaires napolitains de marcher au secours de Durando, par la route de Padoue. Le soir du même jour, il apprit que le reste de la seconde division, commandée par le brigadier Klein, ayant avec lui son chef d'état-major Picenna, se retirait dans la direction de Ravenne, sans rencontrer aucune marque d'opposition de la part des populations, grâce au légat de Bologne qui avait exhorté les habitants à ne pas molester les Napolitains pendant leur retraite. On put voir clairement alors combien les prélats qui commandaient dans les légations étaient favorables à la cause italienne.

L'escadre napolitaine qui, depuis le 24 mai, avait reçu l'ordre de sortir de l'Adriatique et de faire voile pour Naples, se sépara, dans la journée du 11, de l'escadre italienne, dans l'intention apparente de faire de l'eau et du charbon à Pelorosso; mais elle partit pour Naples, dans la soirée du même jour, sous le commandement du contre-amiral Cavalcante, récem-

ment arrivé de Naples. Ainsi fut consommée la trahison de Ferdinand; ce fut ainsi qu'il déserta la cause italienne, à laquelle il avait juré d'être fidèle, et qu'il devait défendre, suivant ses promesses réitérées, par son influence diplomatique et sur les champs de bataille.

La triste nouvelle de la capitulation de Vicence parvint à Rovigo le 12 juin avant le jour. Pepe envoya aussitôt à Padoue les lieutenants Mezzacapo et Resta, qui faisaient partie de son état-major, chargés de porter aux milices destinées à secourir Durando l'ordre de se retirer immédiatement à Venise, où lui-même devait bientôt se rendre, avec le reste de ses troupes. Par suite d'un malentendu, dont les exemples ne furent que trop fréquents pendant la guerre de l'indépendance, en même temps que Pepe ordonnait aux troupes faisant partie de son corps d'armée, et qui se trouvaient à Padoue, de se rendre à Venise, le général Armandi, directeur de la guerre à Venise, ordonnait aux volontaires vénitiens et romains de rester dans la ville de Padoue pour la défendre. C'était, de la part d'Armandi, une faute impardonnable; car les 5000 hommes qui se trouvaient dans cette place n'auraient pu résister à une attaque sérieuse de la part de l'ennemi. La plupart étaient de jeunes volontaires, découragés déjà par les revers de Cornuda et de Vicence, mal armés, mal organisés, incapables de défendre une place dont l'enceinte offre un développement de près de 3 lieues, et qui n'était ar-

mée elle-même que d'un petit nombre de pièces d'artillerie, mal pourvues de munitions et mal dirigées. En outre la garnison, qui se composait de 2 régiments de volontaires romains, d'une compagnie de gendarmes vénitiens, d'un escadron de dragons romains, d'une compagnie de chevau-légers vénitiens, d'une demi-batterie de campagne venue aussi de Venise, de 1500 volontaires lombards et napolitains, et de la batterie d'artillerie ainsi que de la compagnie de sapeurs napolitains, ne savait à qui obéir. Les Romains suivaient les ordres du colonel Bartolucci qui commandait les volontaires; les Vénitiens obéissaient au général San Fermo, et les Napolitains ne reconnaissaient ni l'un ni l'autre de ces deux chefs. On n'avait songé à faire aucun préparatif de défense, et les différents chefs de corps étaient en train de se consulter entre eux, pour savoir s'il ne vaudrait pas mieux se retirer à Venise que de se défendre, lorsqu'au milieu de cette confusion, qui aurait pu enlever 5000 défenseurs à Venise, l'ordre de la retraite, donné par le général Pepe, arriva fort à propos. Cet ordre reçut l'approbation du gouvernement de Venise, qui prescrivit au général Armandi de rappeler à Venise les Romains et les Vénitiens restés à Padoue. Les habitants de cette ville furent dans la désolation en voyant partir la garnison, et de jeunes officiers, assez ignorants de l'art de la guerre pour croire que la défense d'un pays consiste dans l'occupation de tous les points fortifiés, critiquèrent l'ordre donné

par le général en chef napolitain. Par suite de cette funeste ignorance des choses de la guerre, on perdit bientôt après la garnison de Trévise, en s'obstinant à la laisser dans cette place, lorsque Vicence était déjà au pouvoir des Autrichiens.

Lorsqu'un général est chargé de la défense d'un pays, dans les conditions où se trouvaient les généraux italiens, pendant la guerre de l'indépendance, il ne doit faire aucun cas des accusations de lâcheté et de trahison, qui ne peuvent manquer de lui être prodiguées à tout propos par les habitants et par les troupes volontaires, et il faut qu'il ait le courage de se retirer devant l'ennemi, si cette manœuvre lui paraît utile et avantageuse. En cette occasion le général Pepe ne tint compte ni des critiques ni des accusations, et il maintint sagement son ordre de retraite en ordonnant aux troupes qui étaient à Rovigo et à Padoue de prendre la route de Venise.

La garnison de Padoue arriva à Mestre le 12, et le général Pepe, suivi du 3e régiment de volontaires romains qu'il rappela de Badia, du bataillon de la garde civique de Bologne, du 2e régiment de chasseurs napolitains, de la réserve de la batterie napolitaine, et du corps des frazioni, se dirigea du côté de Chioggia par Cavarzere, et, le soir du 13 juin, il fit son entrée à Venise, au milieu des cris enthousiastes de toute la population.

Le même jour, la brigade Liechtenstein occupa la ville de Padoue.

Pendant que les Autrichiens attaquaient Vicence, Charles-Albert était resté immobile dans les positions qu'il occupait devant Vérone, ne sachant trop de quel côté diriger ses forces. Depuis le 7 juin, il avait reçu avis d'un mouvement de Radetzki sur la gauche de l'Adige; mais il croyait que le général autrichien revenait à Vérone. Il n'était guère probable, en effet, qu'après l'échec de Goito, Radetzki s'engagerait immédiatement dans une autre affaire, à une journée de Vérone, et lorsqu'il pouvait craindre de voir les Piémontais occuper avant lui la belle position de Caldiero.

Nous sommes loin de reprocher à Charles-Albert, comme certains écrivains militaires, de n'avoir pas devancé les Autrichiens sur les hauteurs de Caldiero, et de n'avoir pas inquiété Radetzki pendant sa marche sur Montagnana, en franchissant l'Adige, au-dessous de Legnago; pour agir ainsi, il aurait dû avoir une connaissance exacte des projets de l'ennemi; mais pourquoi n'éclaira-t-il pas la marche des Autrichiens, en faisant exécuter de fortes reconnaissances sur la rive gauche de l'Adige? Pourquoi, après la bataille de Goito, ne plaça-t-il pas de forts détachements sur la rive gauche du Mincio, dans la direction de Saint-Georges et de Legnago, pour inquiéter l'ennemi pendant sa marche? Et pourquoi, lorsque les Piémontais furent rentrés dans leurs positions de Sona, de Custoza et de Somma Campagna, ne se mit-il pas en marche avec toute son armée pour faire une grande re-

connaissance des forces autrichiennes, placées devant Vérone? Nous sommes donc fondé à dire que Charles-Albert n'a pas fait tout ce qu'il était possible de faire pour recueillir des renseignements certains sur la marche des colonnes ennemies, et que cette négligence fut cause de l'échec éprouvé par Durando et de la perte de Vicence.

Le plateau de Rivoli est devenu célèbre, à la suite des combats qui y furent livrés pendant la campagne de 1797; cette position pouvait être alors d'une grande utilité aux Piémontais, quoiqu'en l'occupant ils étendissent un peu trop leur ligne de bataille, et Charles-Albert résolut de s'en emparer. Avant l'arrivée de Thurn à Vérone, ce plateau, qui domine la route du Tyrol, laquelle suit la rive gauche de l'Adige, avait encore plus d'importance pour les Piémontais; car, en l'occupant, ils pouvaient inquiéter les communications de l'ennemi sur la route de Trente, la seule qui lui restât; mais alors, l'armée piémontaise, qui avait détaché une division pour investir Peschiera, était trop faible pour étendre davantage sa ligne de bataille.

Le 10 juin, le général de Sonnaz se mit en route pour Rivoli, à la tête de 19000 hommes; la 4e division, placée à la gauche, s'avança par Costermano et Caprino, et la 3e division, par Pastrengo et Bussolengo, remontant le cours de l'Adige; puis toutes deux, se rejoignant à la vallée du Tasso, enveloppèrent le plateau de Rivoli. En présence de forces aussi imposantes,

l'ennemi se retira sans résistance à Preabocco, après avoir placé quelques troupes à Pazzon, pour protéger sa marche; et les Piémontais occupèrent le plateau de Rivoli. Le lendemain la brigade de Piémont, commandée par le duc de Gênes, attaqua les positions de Brentino et de la Madonna della Corona, situées sur les hauteurs qui sont à l'ouest de Rivoli, et défendues par la brigade Zobel. La brigade de Piémont marchait sur deux colonnes: l'une, s'avançant par la vallée du Tasso et par Montebaldo, occupa la Corona abandonnée par l'ennemi, qui s'était retiré dans le Tyrol, jusqu'à Avio et à la Madonna della Neve, tout en conservant les ponts de Ferrara, au pied du mont Baldo et de Rivalta, et Dolce sur la rive gauche de l'Adige; l'autre colonne remonta l'Adige, en passant par Incanal, et s'arrêta, sur la rive droite du fleuve, vis-à-vis de la forte position de Dolce. A la suite d'une canonnade qui dura deux heures, sans amener de résultats, les Piémontais se retirèrent à Calmasino et à Pastrengo, après avoir placé un bataillon à la Corona et un régiment à Rivoli.

En revenant de Rivoli, dans la soirée du même jour, Charles-Albert reçut des mains du comte Casati, de Beretti et de Greppi, membres du gouvernement provisoire de Milan, et députés auprès de lui à cet effet, l'acte qui constatait l'annexion de la Lombardie au Piémont, et un registre contenant les signatures de plus de 800 000 citoyens qui avaient adhéré à l'union. Il apprit aussi dans la même journée la marche sur

Vicence de Radetzki, qui laissait ainsi la place de Vérone dégarnie de troupes, et il prit la résolution de passer l'Adige au-dessous de Vérone, afin de tenir l'ennemi entre deux feux. C'était là un excellent projet, mais il fallait agir avec la plus grande diligence, de manière à arriver sur la rive gauche le lendemain matin de très-bonne heure; au lieu de se mettre en marche immédiatement, on perdit deux jours à discuter et à arrêter le plan de l'attaque, et l'armée piémontaise ne quitta Villafranca que le 13, pour se diriger sur Ronco. Les troupes placées à l'extrême gauche, pendant la marche, firent quelques démonstrations contre les avant-postes autrichiens, établis à Tomba, à Tombetta et à Santa Lucia; mais une très-forte pluie ayant quelque peu troublé la marche de l'armée, toute la journée se passa à réparer le désordre et à indiquer aux différents corps leurs postes de combat; en sorte que l'armée fut obligée de camper autour de Tomba, qu'elle ne put dépasser ce jour-là.

Le roi apprit, dans la soirée du 13, la capitulation de Vicence et le retour à Vérone de Radetzki suivi de 8000 hommes, qu'il ramenait à marches forcées. Il fit donner aussitôt à ses troupes l'ordre de se replier sur Villafranca, et, la même nuit, la division de réserve, campée à Tomba, se mit en marche la première, suivie du reste de l'armée; la retraite s'effectua sans autre incident qu'une attaque de hulans autrichiens, qui jeta l'alarme dans une des colonnes de l'arrière-garde.

Ce retour de l'armée dans ses anciennes positions était le seul parti qu'eût à prendre Charles-Albert après la perte de Vicence. S'il fût passé sur la rive gauche de l'Adige et s'il eût attaqué les Autrichiens, comme certains écrivains (Custoza, 1848) prétendent qu'il aurait dû le faire, il tentait inutilement une entreprise pleine de dangers. L'armée autrichienne, à son retour de Vicence, marchait en colonnes serrées et n'était pas dispersée, comme on l'a dit; elle aurait certainement attaqué les Piémontais, au passage du fleuve, et aurait pu leur couper la retraite sur le Mincio. Radetzki pouvait encore, en laissant l'armée piémontaise sur la rive gauche de l'Adige, tomber à l'improviste, avec les troupes de Vérone et du Tyrol, sur les détachements placés à Rivoli et à la Corona, et, après les avoir battus séparément, détacher quelques bataillons pour bloquer Peschiera et pour menacer les communications des Piémontais, tandis qu'avec le reste de son armée il se serait avancé contre Charles-Albert et l'aurait acculé contre le fleuve. Il y aurait eu de la folie à déplacer le théâtre de la guerre et à le transporter dans le pays vénitien, lorsque la prise de Vicence avait rendu aux Autrichiens toute confiance dans le succès de leurs armes; lorsque Radetzki, grâce aux renforts qu'il avait reçus du Tyrol, était parfaitement en état de tenir la campagne, et alors que le parti révolutionnaire était presque complétement désorganisé en Lombardie. On s'exposait, en agissant ainsi, à attirer Radetzki

sur la rive gauche de l'Adige, et celui-ci, supérieur en forces aux Piémontais, aurait pu forcer Charles-Albert à se renfermer dans Venise.

Le plus sage était donc, pour le roi, de revenir en arrière et de se retrancher dans ses positions, vis-à-vis de Vérone et sur le Mincio, et de ne pas bouger jusqu'à ce que les renforts qu'on attendait du Piémont et de la Lombardie fussent arrivés et l'eussent mis à même de prendre l'offensive avec plus de chances de succès. Il ne manquait aux Piémontais, dans cette position, que d'avoir un front d'opérations un peu moins étendu ; mais, d'autre part, l'abandon des points extrêmes de leur ligne, qui n'avaient été occupés qu'à la suite de glorieux et sanglants combats, aurait été très-impolitique et aurait pu agir d'une manière fâcheuse sur le moral des soldats. N'oublions pas, dans nos jugements sur la guerre de 1848, que la politique devait, à cette époque, avoir au moins autant d'influence que la stratégie sur la conduite des armées, et qu'il aurait été souvent très-dangereux d'apporter quelque changement trop important dans un plan de campagne arrêté d'avance et connu de l'armée et des populations, toujours disposées à croire, et surtout en temps de révolution, à la trahison des chefs et des généraux.

Comme l'armée piémontaise ne pouvait alors prendre l'offensive, elle aurait dû profiter de ce repos forcé pour se préparer une retraite derrière l'Oglio, en y établissant quelques retranchements où elle aurait pu

se réfugier au besoin. Au début de cette campagne commencée sous de si brillants auspices, au milieu de l'enthousiasme révolutionnaire des populations, personne ne croyait que l'ennemi pût jamais reprendre l'offensive, et l'on comprend, quoique ce soit un fait des plus regrettables, que l'état-major piémontais ait négligé trop souvent de fortifier plus sérieusement les positions occupées par l'armée, ou de lui préparer une retraite assurée en cas de revers. Tout le monde alors croyait fermement au triomphe de l'Italie, et cette confiance aveugle assura la victoire de l'ennemi, que l'on s'était bien vite accoutumé à trop mépriser; elle fut cause que les populations n'apportèrent pas tout le concours qu'on avait le droit d'attendre d'elles, car elles le jugeaient inutile; et elle fit trop souvent oublier aux chefs de l'armée eux-mêmes les mesures de prudence, si essentielles même après la victoire, et dont les Romains, nos ancêtres, nous ont laissé de si beaux exemples.

Dans le Tyrol et dans le pays vénitien, les Autrichiens continuaient le cours de leurs succès. Welden, à la tête de son corps d'armée, fort de 16 bataillons, de 4 escadrons et de 8 batteries d'artillerie, était arrivé à Conegliano le 31 mai; et, de concert avec un détachement autrichien placé à Ampezzo, il s'était emparé le 1er juin des vallées d'Agordo et de Zoldo. Il réunit alors la plus grande partie de ses troupes sur la Piave, pour contenir les habitants des provinces de la terre ferme et pour assurer l'attaque de Vicence,

et, avec le reste de son armée, il occupa le territoire de Bellune, entourant Trévise d'un cordon de postes d'observation. Le 3 et le 4 juin, le colonel Morandi sortit de cette place à la tête de quelques volontaires; il surprit les postes de Casale et de Porte Grandi del Sile, et en délogea l'ennemi; mais le 5 le général autrichien délogea à son tour les Italiens, fit réoccuper les postes, et poussa l'aile droite de son armée de Crespignaga et d'Asolo jusqu'à Bassano.

Le 6 et le 8 juin, les Autrichiens tentèrent de tourner le défilé du canal de la Brenta, près de Solagna; ils s'avancèrent, dans cette intention, en défilant le long des montagnes; mais ils furent vigoureusement reçus par les braves montagnards qui défendaient le passage, et forcés de reculer jusqu'à Arsie. Ils changèrent alors de tactique, et, dans la nuit du 8, ils firent passer la Brenta à 2 compagnies; celles-ci se réunirent, à Fezze, à quelques détachements de Tyroliens placés sur la hauteur qui fait face au défilé; et, dans la matinée du 9, ces troupes réunies prirent la position du canal de la Brenta à revers; en même temps, une autre colonne ennemie, qui avait traversé la Brenta du côté de Piovenga, se présentait de front, et 8 compagnies, venues de Feltre, arrivaient à Primolano. Les montagnards, enveloppés de toutes parts, se décidèrent à la retraite, après avoir vaillamment défendu leurs positions pendant plusieurs heures; et, en se retirant, ils laissèrent dans les mains de l'ennemi 4 canons qu'ils ne purent emme-

ner avec eux, à cause des difficultés du terrain. Par la prise du défilé du canal de la Brenta, les Autrichiens avaient rétabli leurs communications avec Bassano et avec Trente.

Le 13 juin, Welden se présenta devant Trévise à la tête de son corps d'armée. La garnison de cette place, dirigée par un comité révolutionnaire, était décidée à se défendre, et le sort de Vicence ne l'avait pas intimidée; elle était déterminée à opposer une résistance d'autant plus énergique que le général autrichien avait déclaré, dans une proclamation à ses soldats, qu'il ne ferait aucun quartier aux croisés. L'ennemi ouvrit le feu contre la place, le 14 juin, à la pointe du jour; la garnison y répondit d'abord avec vigueur, et la lutte se prolongeait déjà depuis quelque temps, au grand dommage de la ville, lorsque le podestat Olivieri se présenta à Welden, et parvint à obtenir pour la ville et la garnison de Trévise, y compris les croisés, les conditions accordées à la ville et à la garnison de Vicence. En perdant cette place, Venise perdit donc 4183 hommes, qui auraient pu, tout aussi bien que la garnison de Padoue, se retirer à Mestre.

Du côté du Tyrol, les Autrichiens avaient essayé de rétablir les communications de Roveredo avec Vicence, par le val d'Arsa; dans ce but le colonel Melczer, à la tête de 5 compagnies d'infanterie et de plusieurs détachements de chasseurs tyroliens, avait essayé de forcer le passage, le 7 juin; mais il avait été

repoussé dans toutes ses attaques, et depuis il n'osait plus rien entreprendre, lorsque, le 15 juin, le général Simbschen, détaché du deuxième corps d'armée, s'avança à la tête de sa brigade et se rendit maître de la position; il put alors se réunir, à Rovedo, aux troupes du 3e corps d'armée, commandé par le général Thurn.

Depuis le 15 avril, la position de Franzenshöhe, dans le Tyrol, avait été tour à tour au pouvoir des Italiens et des Autrichiens. Les tentatives faites par les Autrichiens pour déloger les Italiens de la position qu'ils occupaient au-dessus de Franzenshöhe, avaient été sans résultat, de même que les volontaires de Lecco et les habitants de la Valteline n'avaient pu réussir, en unissant leurs efforts, à chasser l'ennemi du village de Trafoi. Enfin, le 15 juin, les Autrichiens, après un rude combat, parvinrent à s'avancer jusqu'à la douane de Santa Maria. Les positions qu'ils occupaient alors dans le Tyrol oriental étaient des plus importantes : en outre des ponts de Ferrara et de Rivalta, ils étaient maîtres du poste de Dolce sur la rive gauche de l'Adige; une de leurs brigades avait poussé ses avant-postes jusqu'auprès d'Avio et de Vo; en arrière, près de Brentino, 2 bataillons étaient maîtres du Monte Baldo; un bataillon, établi à Riva et à Torbole, communiquait avec les détachements placés dans la Giudicaria, enfin le val de Sarca était confié à la garde des chasseurs tyroliens.

Le 18 juin, 2 bataillons autrichiens, avec une bat-

terie de raquettes, attaquèrent le poste de la Madonna della Corona, défendu par un bataillon d'infanterie et une compagnie de bersaglieri piémontais; mais ils furent repoussés avec perte.

Pendant que les troupes de terre luttaient avec cette énergie, la flotte italienne restait dans l'inaction, courant des bordées dans l'Adriatique. Le 19 mai, cette flotte composée de 19 bâtiments de guerre, 8 sardes, 8 napolitains, et 3 vénitiens, manœuvra pour attaquer l'escadre autrichienne qui, remorquée par les bateaux à vapeur du Lloyd, se retira dans le port de Trieste, s'abritant derrière la batterie de la lanterne. L'amiral Albini demanda à l'ennemi la restitution des bâtiments de guerre vénitiens, et, sur son refus, au lieu de forcer le port, il se borna à un simulacre de blocus.

Bientôt l'intervention des consuls étrangers mit fin au blocus de Trieste, et, après le départ de la flotte napolitaine, l'amiral Albini, commandant de la flotte sardo-vénitienne, s'éloigna de cette ville. Il y revint le 7 juin et déclara le port en état de blocus, le 15 juin pour les navires autrichiens, et le 15 juillet pour les navires étrangers; mais ce blocus, purement fictif, ne fut jamais mis à exécution. Voici maintenant à quoi se bornèrent les opérations actives de la flotte italienne : Le 1er juillet, le brick *Crociato*, vénitien, commandé par le capitaine de corvette Segredo, et le bateau à vapeur *Tripoli*, sarde, commandé par le capitaine de frégate marquis Dinegro, canon-

nèrent le fort de San Bernardino afin de délivrer une barque chargée de vivres destinés pour la flotte. Cette barque, à cause du mauvais temps, avait relâché dans le golfe de Pirano, d'où le canon ennemi l'empêchait de sortir. Durant le combat, au milieu de la mitraille et de la fusillade, deux canonnières vénitiennes s'en approchèrent et la remorquèrent au large. Il y eut un mort et quelques blessés parmi les matelots vénitiens.

Quelques jours après, une division de la flotte, commandée par le capitaine de frégate comte Persano, et composée du brick *Daino,* du bateau à vapeur *Rome,* et de la canonnière vénitienne, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Antoine, canonna le port de Caorle, jusqu'à ce qu'un coup de vent l'eut forcée de gagner le large, sans avoir obtenu aucun résultat. On essaya de renouveler l'attaque, le 13 juin, mais un boulet rouge qui fit sauter la canonnière *Furiosa,* et tua ou blessa tous les hommes de l'équipage, à l'exception du commandant Tommaso-Bucchia, enseigne de vaisseau, la contraignit de nouveau à se retirer.

Après ces deux tentatives infructueuses, l'amiral se borna à bloquer l'escadre ennemie. Il lui aurait été facile, cependant, de s'emparer de Caorle, au moyen d'une attaque combinée des troupes de terre et des troupes de mer; il aurait pu, à l'aide d'embarcations armées de canons, entrer, par le port de Santa Margherita, dans le canal de l'Oglio, et prendre de revers les batteries du port de Caorle. Il nous semble,

d'autre part, que l'accident arrivé à la canonnière *Furiosa* ne forçait pas l'escadrille chargée de l'attaque de Caorle à se retirer aussi promptement. La flotte aurait dû et aurait pu attaquer aussi les petits ports de Cortellazzo et de Piave Vecchia, dont la possession eût été très-avantageuse pour Venise, comme nous le démontrerons plus loin, en parlant du blocus de cette ville. Ainsi l'inaction de la flotte italienne fut un fait très-regrettable; elle est depuis, à nos yeux, sans excuse.



CHAPITRE XIII.

SUITE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE.

Quelle aurait dû être la conduite de l'armée piémontaise. — Infructueuses tentatives des Piémontais sur la rive droite de l'Adige. — Nouveau plan de campagne de Charles-Albert. — Ses inconvénients. — Nouvelles dispositions adoptées par l'armée piémontaise. — Radetzki ne sait pas profiter des fautes commises par les Piémontais. — Marche du général Liechtenstein sur Ferrare. — Le général Bava attaque Governolo et s'en empare. — Radetzki se décide à livrer bataille. — Dispositions adoptées par l'armée italienne. — Dispositions adoptées par l'armée autrichienne. — Plan d'attaque de Radetzki, qui consiste à déborder les lignes piémontaises. — Ce qu'aurait dû faire Charles-Albert. — Attaque des positions de Rivoli et de la Corona, par les Autrichiens. — Les Piémontais abandonnent le plateau de Rivoli. — Plan d'attaque des Autrichiens. — Bataille de Custoza. — Retraite de l'armée piémontaise sur Goito.

Nous avons laissé l'armée piémontaise vis-à-vis d'une armée autrichienne bien supérieure en nombre, et qui recevait journellement des renforts beaucoup plus considérables que ceux qui arrivaient aux Piémontais. Il était facile, en effet, pour un grand État militaire comme l'Autriche, de créer une armée en peu de temps, tandis que le Piémont ne réussissait qu'à grand'peine à combler les vides que la mort, les maladies et les désertions faisaient dans les rangs de l'armée de Charles-Albert. Ainsi une bataille gagnée par le roi, et qui n'aurait pas été suivie d'un grand avantage matériel, aurait pu être considérée comme un échec pour le pays. Cette bataille devait être évitée. Lorsque l'armée

autrichienne était en pleine retraite et démoralisée par des revers successifs, il aurait fallu la poursuivre et prendre une vigoureuse offensive; mais, au moment où nous sommes arrivés, les Autrichiens avaient reçu de nombreux renforts, les soldats et leurs chefs avaient repris confiance, et l'on n'avait plus d'autre ressource que de faire une guerre défensive. Il fallait aguerrir peu à peu les bataillons de volontaires, en former de nouveaux, agir avec la plus grande prudence, profiter adroitement des fautes de l'ennemi, et demander à la ruse ce qu'on ne pouvait obtenir de la force ouverte. Malheureusement, Charles-Albert dut céder à l'entraînement de l'armée, qui voulait agir, et aux exigences des populations qui se plaignaient de voir la guerre traîner en longueur, quoiqu'elles n'y prissent pas une part très-active. Il résolut donc de tourner la droite de l'ennemi, afin de l'obliger à détacher une bonne partie de ses troupes, pour conserver ses communications avec le Tyrol. Dans ce but, il envoya, d'abord, le 26 juin, 2 compagnies pour reconnaître le passage de l'Adige à Ceraino, ainsi que les positions occupées par les Autrichiens, sur la rive gauche; et, le 1er juillet, le duc de Savoie franchit le fleuve sur ce point, à la tête de 4 bataillons d'infanterie, d'un escadron de cavalerie et de 4 pièces de canon. Mais il tenta inutilement de déloger le général Culoz, retranché avec sa brigade sur la rive gauche, près de la Groara et de Dolce, et il fut forcé lui-même de repasser sur la rive droite.

Charles-Albert, désespérant alors d'enlever les positions des Autrichiens devant Vérone, fit avancer la plus grande partie de ses troupes à la droite de son front d'opérations, dans l'intention d'investir complétement Mantoue, de s'emparer de Legnago, et de forcer ainsi la ligne de l'Adige, sur la gauche de l'ennemi. Mais la prise de Legnago l'aurait obligé d'y laisser des troupes, et l'aurait affaibli d'autant. Puisqu'on n'agissait que pour satisfaire aux exigences des populations et maintenir les soldats en activité, il eût été plus facile et plus utile de s'emparer de la citadelle de Ferrare. Il suffisait d'y envoyer quelques pièces de siége, quelques détachements d'artilleurs et de soldats du génie, et quelques bataillons d'infanterie. Ces troupes auraient attaqué la citadelle, de concert avec les gardes nationaux romains, tandis qu'une division de Vénitiens, sortant de Brondolo, se serait avancée dans la Polésine, afin de produire une diversion et de tenir en respect l'ennemi sur la gauche du Pô durant l'attaque. Après la prise de la citadelle, on y aurait laissé les Romains pour y tenir garnison. Il fallait en même temps détacher une forte brigade à Venise, et créer par ce moyen une armée sardo-vénitienne de 2000 hommes, à l'aide de laquelle il était facile de rompre le blocus de l'*Estuario* et de s'emparer de Padoue et de Vicence, l'ennemi n'ayant pas alors plus de 15 000 à 16 000 hommes entre ces deux villes et autour de la lagune.

On aurait ainsi satisfait aux exigences des popula-

tions, utilisé 16 000 à 18 000 volontaires romains et vénitiens, fait une diversion sérieuse aux projets de Radetzki, délivré Venise du blocus, et, par la prise de Ferrare, mis un terme aux excursions de l'ennemi sur les deux rives du Pô.

Charles-Albert commit une faute grave en modifiant sans nécessité son front d'opérations et en complétant l'investissement de Mantoue. Cette opération, utile au commencement de la campagne, devenait alors des plus dangereuses : elle prolongeait démesurément la ligne du front de l'armée piémontaise, qui s'étendait déjà, sur la gauche, jusqu'au plateau de Rivoli ; d'ailleurs la ville de Mantoue, approvisionnée depuis peu pour six mois, n'avait rien à redouter de l'investissement. Et puis, quelle folie d'entreprendre le siége de cette place, en face d'une armée autrichienne postée devant Vérone, et bien supérieure en nombre ! Le roi laissait ainsi la gauche de son armée exposée aux attaques de Radetzki, qui ne tarda pas à mettre à profit les fautes de son adversaire, comme nous le verrons bientôt.

Le 13 juillet, après l'arrivée des deux divisions Visconti à Perrone, qui étaient venues renforcer l'armée piémontaise, Charles-Albert mit son projet à exécution. Il laissa le général de Sonnaz avec le second corps d'armée devant Vérone, occupant la ligne de Rivoli à Somma Campagna. Les troupes de ce corps étaient réparties de la manière suivante : un bataillon de Pinerolo (14e régiment) à la Corona, 2 bataillons

du même régiment à Rivoli, un bataillon de Savone (16e régiment), qui venait de rejoindre l'armée, à Rivoli; 2 autres bataillons du même régiment en réserve; la brigade de Piémont, deux bataillons de Pinerolo (13e régiment) et 600 Toscans, à Villafranca; la brigade de Savoie entre Palazzolo, Santa Giustina, Sona et les retranchements de l'Osteria del Bosco; 700 Toscans et un bataillon de Pinerolo (13e régiment) à Somma Campagna; enfin on avait placé en réserve 6 escadrons de cavalerie. La division Visconti, récemment arrivée et composée de 12 bataillons de soldats de la réserve et des dépôts, en tout 8000 à 9000 hommes d'infanterie avec 16 000 pièces de canon, fut placée en seconde ligne occupant Peschiera, Goito, Valeggio, Borghetto, Monzabano, Ponti, Pozzolengo, Salionze et San Giorgio in Salice.

Le premier corps d'armée, la division Perrone, composée de 12 bataillons des dépôts et de quelques détachements de Lombards, avec 16 pièces de canon, ainsi que la division de réserve, furent placés autour de Mantoue pour former le blocus de cette place; le duc de Savoie, avec la division de réserve, occupait Roverbella, ayant sa cavalerie à Marengo et à Villafranca; la première division du premier corps, commandée par d'Arvillari, avait pris position à Castel Belforte et à Castellaro, sur la rive gauche du Mincio; la deuxième division, commandée par Ferrere, partit de Goito, et, longeant la rive droite du Mincio, elle occupa successivement Sacca, Rivalta et Belfiore, et s'étendit jus-

qu'à Cerese, vis-à-vis du fort Pietole, gardant cette position jusqu'à ce que la division Perrone, placée au devant de ce fort, eût construit ses retranchements; laissant alors la brigade Casale et la compagnie de carabiniers de Simonetta à Virgiliana, pour renforcer cette division, Ferrere passa sur la rive gauche du Mincio avec la brigade Acqui et entra en ligne avec la première division. Le grand parc de campagne fut laissé à Pozzolengo.

Bava ayant, à l'aide de ces dispositions, complété l'investissement de Mantoue, fit jeter un pont entre Sacca et Rivalta, au-dessus du lac formé en cet endroit par le Mincio, afin de faciliter les communications entre les troupes placées sur les deux rives du fleuve. Dans le but d'assurer une ligne de retraite à l'extrême droite, il fit établir un autre pont de bateaux à Torre d'Oglio, à l'endroit où l'Oglio se jette dans le Pô.

Les villes de Parme, de Modène et de Reggio furent occupées par 5 bataillons de la réserve; et 3 bataillons des mêmes troupes furent envoyés à Venise, qui venait de proclamer son annexion au Piémont. La division du général Jacques Durando continua à surveiller la frontière du Tyrol, sur la droite du lac de Garde, couvrant en même temps Brescia et la ligne du Mincio. On laissa le petit détachement de Modénéis à Marcaria, pour garder le passage de l'Oglio.

Charles-Albert pouvait disposer d'environ 75 000 hommes, dont 4000 à 5000 hommes de cavalerie, de 128 pièces de campagne, et, en outre, d'un matériel

de siége et d'un équipage de ponts renfermés à Peschiera. Il y avait, de plus, une division de réserve qui s'organisait à Milan, et un corps d'armée composé en grande partie de volontaires, dont l'armement se complétait à Venise. Mais, en réalité, le roi n'avait avec lui, sur la ligne du Mincio, que 60 000 hommes (dont il fallait déduire 6000 ou 7000 absents), et 104 pièces de canon.

Le quartier général fut établi à Marmirolo.

Pendant ce mouvement de l'armée italienne, exécuté assez imprudemment devant une armée supérieure en nombre, Radetzki aurait dû tomber sur l'aile gauche des Piémontais et l'écraser; mais il craignait pour la sûreté de Mantoue, et il donna l'ordre à Liechtenstein de se renfermer dans cette place, après avoir ravitaillé la citadelle de Ferrare.

Parti de Legnago, dans la nuit du 12 au 13, Liechtenstein franchit le Pô en trois colonnes, dans des bacs, à Ficarolo, Occhio Bello et Polesella; le 14, à midi, il se présenta devant Ferrare, après être convenu avec la ville de ravitailler la citadelle pour deux mois; le lendemain il repassa le Pô, et se renferma dans Mantoue.

Comme la présence des Autrichiens sur la rive droite du Pô avait répandu l'alarme parmi les populations de la Romagne et des duchés, pour les rassurer et pour les défendre, Charles-Albert leur envoya le général Bava, à la tête de la brigade Regina, des régiments de Gênes-cavalerie, d'une compagnie de

bersaglieri, et de 2 bataillons d'artillerie, en tout 5000 à 6000 hommes. En même temps, et pour ne pas affaiblir la ligne de blocus établie autour de Mantoue, il donna l'ordre au duc de Gênes de s'avancer de Villafranca à Mozzecane, à la tête de la brigade de Piémont.

Le 17, Bava apprit à Borgoforte, que Liechtenstein avait repassé le Pô, et il eut l'heureuse idée de s'emparer de Governolo. Si cette place, qui est située sur la rive gauche du Mincio, fût restée aux mains des Autrichiens, ils auraient pu de là inquiéter les troupes chargées de l'investissement de Mantoue. Bava se mit donc en route pour Governolo, le 18, en longeant le Pô, et, après avoir embarqué sur des bateaux couverts, disposés à cet effet, la compagnie de bersaglieri qu'il avait amenée avec lui, à San Nicola, il se sépara du général Trotti, qui se dirigea, avec 3 bataillons d'infanterie, 3 escadrons de cavalerie et 4 pièces de canon, sur Bagnolo San Vito. Le général Trotti devait s'efforcer d'attirer l'ennemi sur la droite, tandis que Bava aurait attaqué de front Governolo, et que la compagnie de bersaglieri, remontant le Mincio, aurait coupé la retraite à la garnison.

Les 2 colonnes d'attaque ouvrirent le feu contre la place, et les Autrichiens qui la gardaient, au nombre de 1500, répondaient assez vigoureusement à la fusillade des Piémontais, lorsqu'on vit paraître les bersaglieri, qui s'avançaient au pas de course, et en poussant de grands cris. Aussitôt, une sorte de panique

s'empara de la garnison ; les Autrichiens abandonnèrent leurs postes et se sauvèrent en désordre. Les bersaglieri pénétrèrent sans peine dans la ville, dont ils se hâtèrent de baisser le pont-levis, pour donner passage aux troupes de Bava ; et, celui-ci, s'élançant à la poursuite de l'ennemi, qui fuyait sur la route de Mantoue, lui fit 400 prisonniers et lui enleva 2 pièces de canon et le drapeau du régiment Rokavina. Laissant alors, dans Governolo, la brigade Regina, un escadron de cavalerie et une batterie d'artillerie, Bava retourna au camp, avec le reste de ses troupes.

La garnison laissée à Governolo était beaucoup trop forte eu égard à la faiblesse numérique des troupes dont disposait Charles-Albert, et à l'importance de la place qui ne courait aucun risque, protégée qu'elle était par sa position rapprochée de la ligne de blocus de Mantoue. On verra bientôt que la brigade Regina ne put prendre part à la bataille de Custoza, qui décida du sort de la campagne en faveur des Autrichiens ; et cependant la présence de ces troupes sur le champ de bataille aurait pu faire pencher la balance du côté des Piémontais.

Le lendemain, le général Liechtenstein, avec sa brigade venant d'Ostiglia, se porta jusqu'à Sacchetta ; une autre colonne autrichienne, forte de 5000 hommes, se montra vers Poletto, et 3000 hommes exécutèrent une sortie de Mantoue. Toutes ces troupes accouraient au secours de la garnison de Governolo ;

mais, ayant appris le sort de cette place, elles rentrèrent dans Mantoue.

Bava, qui commandait le blocus, fit semer d'abatis toutes les voies de communication de la ville de Mantoue avec le dehors, et couvrir de forts retranchements les troupes établies en face du fort Pietole. Mais Radetzki ne craignait rien pour Mantoue, défendue par une garnison de plus de 16 000 hommes et approvisionnée pour six mois, et il rassembla la plus grande partie de ses forces autour de Vérone dans l'intention de frapper un coup décisif sur la gauche déjà très-affaiblie des Piémontais. Ce qu'il n'avait pas osé faire le 13 et le 14, il allait le tenter six jours après. Dans ce but, il avait rappelé du Tyrol la brigade Simbschen, et il n'avait laissé que 2000 hommes à Vicence; le surplus des soldats de cette garnison était rentré à Vérone ainsi qu'une partie des troupes primitivement destinées à garder la ligne de la Piave et à bloquer la place de Palmanova, dont les Autrichiens s'étaient rendus maîtres, le 24 juin, après une heure de bombardement.

Tous ces efforts ayant rendu l'armée autrichienne bien supérieure en nombre à l'armée piémontaise, Radetzki se décida à prendre l'offensive.

Son armée était forte de 132 000 hommes, dont 8000 à 9000 hommes de cavalerie, et de 240 pièces de canon. Elle était divisée en cinq corps d'armée, commandés et répartis de la manière suivante : le lieutenant maréchal Wratislaw commandait le premier

corps; le lieutenant maréchal d'Aspre commandait le deuxième; le lieutenant maréchal Wocher commandait le premier corps de réserve. Depuis le 12 juillet, les 3 corps étaient réunis à Vérone. Le troisième corps d'armée, placé sous les ordres du lieutenant maréchal Thurn, se trouvait dans le Tyrol. Le deuxième corps de réserve, commandé par le lieutenant maréchal Welden, occupait les provinces de la terre ferme vénitienne conjointement avec 3 bataillons du deuxième corps, et bloquait Venise. Il y avait donc 34 000 Autrichiens échelonnés depuis l'Isonzo jusqu'à Ferrare sur le Pô; 20 000 à 22 000 étaient renfermés dans les places de Mantoue et de Legnago; 15 000 à 16 000 occupaient le Tyrol, placés entre les villes de Rivalta, d'Avio, de Vo, de Torbole, d'Ala et de Roveredo: le reste de l'armée se trouvait dans le camp retranché de Vérone.

Ainsi, les 60 000 Piémontais de l'armée de Charles-Albert avaient en face d'eux 82 000 Autrichiens, qui pouvaient manœuvrer en toute sûreté, sur le terrain compris entre les places fortes de Mantoue, de Legnago et de Vérone. Les deux ailes de l'armée de Radetzki étaient parfaitement couvertes, et sa retraite etait assurée sur Trente et sur Vicence; le général autrichien pouvait donc sans crainte porter ses forces à droite ou à gauche. Comme il convient de déduire de ces 82 000 hommes 10 000 à 12 000 mille absents, et 12000 à 15000 hommes qu'il fallait laisser dans les trois places fortes, Radetzki ne pouvait en réalité manœuvrer en rase campagne qu'avec 56 000 à 60 000 hom-

mes; mais ceux-ci pouvaient être dirigés, à sa volonté, sur tel ou tel point de la ligne de front des Piémontais, sans que leur concentration sur ce point nuisît en rien à la sûreté générale de l'armée, de ses positions et de ses places fortes.

Charles-Albert, au contraire, devait couvrir des positions très-étendues ; sa droite était en l'air, et il se voyait contraint de suivre tous les mouvements de l'ennemi, pour renforcer, au fur et à mesure de ses démonstrations hostiles, les points menacés. D'après l'ordre de bataille parallèle qu'il avait adopté, et aussi à cause de l'infériorité numérique de ses troupes, il devait maintenir autant que possible l'équilibre de ses forces, avec celles de l'ennemi à la droite, au centre et à la gauche de sa ligne. Comment l'excuser, alors, de n'avoir laissé que 29 000 hommes, en y comprenant les renforts qu'on pouvait tirer de la division Visconti, à l'aile gauche de son armée, et en face de 50 000 à 60 000 Autrichiens, placés entre Santa Catarina à la partie occidentale de Vérone, et Roveredo? L'extrême gauche de l'armée royale, forte seulement de 3000 à 4000 hommes et placée à Rivoli, restait exposée aux attaques du troisième corps d'armée autrichien, dont la plus grande partie était déjà en marche pour venir prendre une part active aux opérations ultérieures de Radetzki.

Le plan d'attaque des lignes piémontaises par les Autrichiens était dès lors des plus simples ; il se réduisait aux opérations suivantes : Déborder la

gauche de l'armée italienne, l'accabler sous le nombre, tourner à gauche, en passant sur la rive droite du Mincio, et attaquer alors, avec toutes les forces autrichiennes réunies, la droite des Piémontais occupés au blocus de Mantoue. Les Piémontais, menacés dans leur retraite, n'ayant plus de communication avec leur ligne d'approvisionnement, enfermés entre la garnison de Mantoue et de Legnago et l'armée de Radetzki, auraient été très-heureux de pouvoir battre en retraite, et gagner la rive droite du Pô.

Pour assurer la réussite de ce plan d'attaque, il aurait fallu simultanément faire enlever les hauteurs de Rivoli et de la Corona par le corps placé à Roveredo; détacher une brigade à Bussolengo, et la faire marcher, par Osteria, sur Sandrà, afin de couper les troupes piémontaises postées à Rivoli, et de couvrir le flanc droit de l'armée autrichienne, laissant une arrière-garde, composée spécialement de cavalerie, en observation sur la route de Villafranca; le reste de l'armée, 35 000 à 40 000 hommes environ, aurait marché sur deux colonnes. La première colonne s'avançant par la route de Vérone, aurait attaqué Sona et Castelnuovo, et aurait passé, à Salionze, sur la rive droite du Mincio; tandis que la deuxième colonne, placée à la gauche de la première, prenant la route de Volta, aurait enlevé les positions de Somma Campagna et de Custoza, et aurait rejoint la droite passant par Valeggio. Le corps parti de

Roveredo et la brigade détachée à Bussolengo, après avoir écrasé la droite des Piémontais, se seraient avancés jusqu'à Valeggio et à Borghetto, pour assurer les communications de l'armée autrichienne avec Vérone. Pendant leur marche, ces troupes auraient formé comme une seconde ligne de bataille, protégeant Vérone contre toute attaque de la part de Bava, et gardant le passage du Mincio, jusqu'à ce que les troupes de la première ligne de bataille eussent occupé les hauteurs qui dominent la rive gauche de la rivière.

La position de l'armée piémontaise, si les diverses attaques des Autrichiens s'étaient faites avec ensemble, eût été des plus critiques. Elle aurait été forcée, alors, de se cencentrer rapidement sur la rive droite du Mincio, en occupant la ligne qui va de Peschiera à Goito, passant par Volta, et après avoir laissé une arrière-garde sur l'Osone Nuovo. C'était là le parti le plus sage.

Maintenant que nous avons indiqué ce qu'on aurait dû faire en cette occasion de part et d'autre, nous allons décrire les manœuvres qui furent exécutées par les Autrichiens et par les Piémontais.

Radetzki, avec une prudence d'Allemand, ne voulait pas abandonner sa position devant Vérone avant que les hauteurs de Rivoli et de la Corona eussent été enlevées. Il chargea de cette mission le général Thurn qui partit à la tête de 6000 hommes avec 6 obusiers, 4 pièces de canon et une batterie de

raquettes. Ces troupes furent partagées en deux corps: le premier, fort de 4000 hommes, ayant avec lui les obusiers et les raquettes, se mit en marche le 21 sous la conduite de Thurn lui-même. Il suivit d'abord la route de Monte Baldo, près d'Acqua Negra, et, longeant la rive gauche du lac de Garde, il se présenta le 22 devant les Piémontais. Ceux-ci, au nombre de 3369 hommes, et appuyés par 6 pièces de campagne et 6 pièces de montagne, étaient retranchés sur le plateau de Rivoli, près du village de Zuanne, dans une très-forte position, et avaient placé une réserve à Affi.

Le second corps de troupes placé sous les ordres de Lichnowski, et composé de 8 compagnies, d'un escadron et demi de chevau-légers et de 4 pièces de canon, s'avança à la gauche du premier, dans la direction de Brentino, en suivant la vallée de l'Adige, et de concert avec un détachement du corps de Thurn, il força le défilé de la Groara et contraignit les Piémontais d'abandonner un vieux fort de peu d'importance, armé de 2 pièces et situé vis-à-vis du mont Pastelette. Après ce premier succès, Lichnowski, passant par Incanale, vint attaquer de flanc la position de Rivoli. Mais sa colonne débouchait à peine de la vallée de l'Adige, lorsqu'elle fut accueillie par un feu très-vif du détachement placé à Affi. Craignant alors d'être débordé à droite par les Piémontais placés sur les hauteurs de Cerodello, Lichnowski battit précipitamment en retraite. Thurn, de son côté, n'avait pas été

plus heureux. Repoussé dans toutes ses tentatives pour enlever le plateau de Rivoli, l'arrivée du général de Sonnaz, à la tête d'un bataillon du 16e de ligne et de 4 pièces d'artillerie, le força de se retirer définitivement. Les Autrichiens furent poursuivis jusqu'à San Martino où ils passèrent la nuit. Ils avaient perdu dans ce combat plus de 200 hommes, morts, blessés ou prisonniers; le général Matiss était au nombre des morts.

Le lendemain, le général Bes fut informé des intentions de Radetzki, qui se disposait à attaquer, avec des forces considérables, toutes les positions occupées par les Piémontais devant Vérone. Craignant d'être accablé par le nombre, il se décida à abandonner le plateau de Rivoli, et il put exécuter sa retraite sans donner l'éveil à l'ennemi. Malgré les difficultés de sa position, il aurait mieux fait d'attendre les premières démonstrations hostiles de Radetzki, et alors il se fût retiré lentement par Colà à Castelnovo, ou par Pacengo à Peschiera. Cette résolution eût été d'autant plus sage que sa retraite était favorisée par la nature du terrain montueux et d'un accès difficile.

Dans la soirée du 22, Radetzki prit ses dispositions pour l'attaque du lendemain. Il laissa à Vérone une division commandée par le général Haynau, et, avec le reste de son armée, il s'avança par la route de Santa Giustina à Custoza. Le général Wimphen, avec 3 brigades, se dirigea sur Sona, par Luga-

gnano et par Mancalacqua; le général Shaffgotsche, à la tête d'une brigade de cavalerie et d'une brigade d'infanterie, marcha sur Santa Giustina. Toutes ces troupes appartenaient au deuxième corps d'armée, et elles étaient placées à l'aile droite.

Le général Wohlgemuth marchait sur Somma Campagna avec 3 brigades d'infanterie ; et le prince Schwarzenberg, avec une brigade d'infanterie, s'avançait sur Custoza. Ces 4 brigades, commandées par Wohlgemuth et par le prince de Schwarzenberg, faisaient partie du premier corps d'armée, et elles formaient l'aile gauche.

Le colonel Wyts, à la tête de 4 escadrons de lanciers, échelonnés derrière la brigade qui formait l'extrême gauche des lignes autrichiennes, tenait en échec les troupes de Villafranca et observait Bava. La réserve, composée de 3 brigades d'infanterie, d'une brigade de cavalerie et du parc d'artillerie, s'avançait au milieu des 2 corps d'armée, et marchait dans la direction de Rezola. Une brigade, sortant de Legnago, devait rejoindre Schwarzenberg, en suivant l'Adige. Chaque brigade d'infanterie était forte d'environ 4000 hommes, et, de plus, elle avait avec elle une batterie d'artillerie et un ou deux escadrons de cavalerie. Ainsi Radetzki, dans l'intention d'écraser de Sonnaz, avait mis en mouvement plus de 54 000 hommes, tout en laissant au général piémontais la liberté de se retirer sur Peschiera.

Le mouvement des colonnes autrichiennes, com-

mencé dans la nuit du 22, fut d'abord interrompu par un violent orage; mais il fut repris à l'aube du 23, et ce jour-là, à 6 heures et demie du matin, l'aile droite engagea le combat.

Les Piémontais, au nombre de 10 000 hommes, occupaient la ligne qui va de Santa Giustina à Sona et à Somma Campagna, et le général Bes, se retirant du plateau de Rivoli, avec sa brigade, pour rejoindre de Sonnaz, se trouvait placé à l'extrême gauche de la ligne.

La brigade Pergen s'empara de Sona, après un combat qui ne dura pas moins de 4 heures. Le général comte d'Aviernoz, commandant la brigade Savoie, qui s'était porté avec un détachement de bersaglieri sur Monte Piona, entre Sona et Madonna del Monte pour reconnaître l'ennemi, surpris par une colonne autrichienne, se défendit bravement, luttant corps à corps; atteint d'une balle au genou et frappé d'un coup de baïonnette, il est fait prisonnier. La brigade Liechtenstein occupa les colonnes qui sont à gauche de Sona, et refoula les Piémontais du côté de San Giorgio. Les brigades Schaffgotsche et Schwarzenberg délogèrent les défenseurs de Santa Giustina, et les poursuivirent jusqu'au retranchement établi à Osteria del Bosco; et, comme la brigade Pergen continuait à s'avancer dans cette direction, le général Broglia, craignant que la position ne fût tournée par l'ennemi, se retira à Castelnovo. Schaffgotsche occupa alors Sandrà, et Liechtenstein San Giorgio in

Salice ; et le deuxième corps d'armée autrichien s'avança à Castelnovo, sans rencontrer de nouveaux obstacles.

L'aile gauche de l'ennemi avait attaqué la position de Somma Campagna à sept heures ; la brigade Wolhgemuth s'était avancée sur le front des Piémontais, et la brigade Supplicatz sur la droite, tandis que la brigade Strassoldo avait été placée en réserve. C'était plus de 12000 hommes, avec 18 canons, contre 3000 Piémontais et 4 canons. Le combat dura longtemps malgré cette énorme disproportion de forces ; les Piémontais n'abandonnèrent leur position qu'en se voyant menacés dans leur retraite ; et ils se retirèrent alors, lentement et en bon ordre, sur Castelnovo.

L'ennemi se hâta d'occuper Monteverde, Custoza, ainsi que toutes les hauteurs qui dominent les deux rives du Tione. La réserve fut installée à San Giorgio in Salice, où Radetzki établit son quartier général. Le général Thurn avait occupé le plateau de Rivoli, abandonné par Bes, comme nous l'avons rapporté ; mais il se tint immobile dans cette position, et le général piémontais put se retirer à Colà, sans être inquiété.

Ainsi Radetzki, malgré l'immense supériorité de ses forces, n'avait pu réussir à envelopper l'aile gauche de l'armée piémontaise. Ses attaques, successives au lieu d'être simultanées, avaient permis aux Piémontais de se maintenir le 22, dans la posi-

tion qu'ils occupaient à Rivoli, et lui avaient fait perdre, par la même occasion, le concours de Thurn, pendant le combat du 23. De plus, de Sonnaz avait pu concentrer ses forces sur la route de Peschiera, en sorte que l'armée autrichienne se trouvait elle-même placée entre la droite et la gauche de l'armée piémontaise, sans avoir su entamer ni l'une ni l'autre partie.

De Sonnaz aurait dû alors passer sur la rive droite du Mincio, se joindre à Visconti, et occuper fortement Salionze, Monzabano, Molini et Valeggio, afin de pouvoir manœuvrer sans crainte sur les deux rives du fleuve, et donner la main à Bava, par Goito. Il crut à tort que Charles-Albert allait se porter avec toutes ses forces à la gauche du Mincio, afin de reprendre ses anciennes positions devant Vérone, et il l'attendit, pendant une bonne partie de la nuit, sur la route de Peschiera à Vérone. Voyant enfin que le roi n'arrivait pas, il repassa sur la rive droite avant le jour.

Le 24, Radetzki se décida à forcer le passage du Mincio. Il feignit un mouvement du côté de Monzabano, afin d'attirer de Sonnaz sur ce point, en prenant avec lui tout le corps de réserve; il força le passage à Salionze, où il n'y avait pour le défendre que 2 bataillons et 4 pièces de canon. 4 brigades du premier corps d'armée passèrent aussitôt sur la rive droite, et se dirigèrent vers Monzabano.

De Sonnaz, ne recevant aucune nouvelle de Charles-

Albert, se retira à Volta, à l'approche de l'ennemi. Les Autrichiens occupèrent successivement Salionze, Monzabano, Ponti, Valeggio et se trouvèrent ainsi maîtres de toutes les hauteurs qui dominent la rive droite du Mincio. La brigade Strassoldo occupait Montevento, ayant son avant-garde à Valeggio; les grenadiers, l'artillerie de réserve et la cavalerie occupaient Oliosi; le second corps d'armée avait gardé les positions sur la rive gauche. L'armée de Radetzki était donc à cheval sur le Mincio, et coupait par le milieu la ligne des Piémontais.

Charles-Albert apprit, le 23, la retraite de de Sonnaz; mais il ne fut renseigné que très-imparfaitement sur les forces et sur les intentions de l'ennemi. Il ignorait certainement la présence de Radetzki sur la rive droite du Mincio, avec la plus grande partie de ses forces; mieux renseigné, il eût fait marcher dans la direction de Goito et de Volta, à la rencontre des Autrichiens, le corps placé derrière l'Osone, au lieu d'envoyer à Villafranca les troupes occupées au blocus de Mantoue, sur la rive gauche du Mincio. Il pensait que les 20 000 hommes qu'il avait réunis suffisaient pour arrêter les progrès de l'ennemi.

Un écrivain qui a donné une description de cette malheureuse campagne (Custoza, 1848), pense que le roi aurait mieux fait de porter toutes ses forces sur la ligue de Valeggio à Somma Campagna, après avoir levé le blocus de Mantoue. Quelques détachements, laissés à Marmirolo et à Roverbella, auraient

suffi pour maintenir la garnison; Goito et Borghetto auraient été fortement occupés, de Sonnaz aurait reçu l'ordre de rejoindre le gros de l'armée à tout prix, et on aurait agi alors suivant les manœuvres de l'ennemi.

Ce parti, à notre avis, n'eût été ni prudent ni sage. Il n'y avait pas plus de 45 000 hommes autour de Mantoue et à Villafranca. Dans ce nombre, 5000 étaient à Governolo, trop loin, par conséquent, pour arriver à temps sur le champ de bataille; 5000, placés à Castellaro, gardaient la route de Mantoue à Legnago; 5000 à 6000 auraient dû occuper les positions de Marmirolo et de Roverbella; il ne restait donc que 28 000 à 29 000 hommes disponibles, et en état de marcher contre l'ennemi. Or, nous avons vu que Radetzki, à la tête de 54 000 hommes concentrés sur un petit espace, se trouvait placé entre les 28 000 hommes du roi, et les 22 000 hommes de de Sonnaz et de Visconti, disséminés sur une ligne de bataille très-étendue. Il eût été donc impossible à de Sonnaz, qui se trouvait à Volta, de rejoindre l'armée de Charles-Albert; car il aurait dû pour cela s'avancer jusqu'à Goito, en longeant de très-près l'armée ennemie, ce qui était impraticable. Aussi Radetzki pouvait facilement, grâce à la supériorité de ses forces, écraser l'un après l'autre, les deux corps d'armée piémontais séparés par le Mincio; de plus, les 15 000 à 17 000 hommes placés autour de Mantoue et à Governolo, et séparés par de grandes distances du reste de l'armée,

restaient exposés aux attaques des garnisons de Legnago et de Mantoue, dont l'effectif était jusqu'au 23, au moins de 20 000 hommes. Enfin, si les Piémontais réunis sur la rive gauche du Mincio perdaient la bataille, ils se trouvaient, du même coup, refoulés sous le canon de Mantoue et coupés de leur ligne du Mincio, et Peschiera restait abandonnée à ses propres forces.

Si Charles-Albert avait connu la véritable position de l'ennemi, il aurait dû concentrer ses forces sur la rive droite du Mincio, en appuyant sa droite à Goito, son centre à Volta et sa gauche à Peschiera. Des détachements placés à Governolo, à Curtatone et à Montanara auraient tenu en échec la garnison de Mantoue; et, de cette façon, l'armée piémontaise aurait occupé la ligne continue qui va de Peschiera à Governolo. Charles-Albert, ayant ainsi rassemblé environ 50 000 hommes, entre Volta et Goito, eût été en mesure d'accepter la bataille avec l'espérance de la gagner, prêt à passer sur la rive gauche, par Goito et Monzabano, et à reprendre ses anciennes positions en cas de succès, et ayant sa retraite assurée par la droite, par le centre et par la gauche, en cas de revers. Mais, d'après les dispositions prises par l'état-major piémontais, il est évident que, le 23, le roi n'avait reçu aucun renseignement sur le résultat des combats livrés le 22. Charles-Albert croyait, sans doute, que de Sonnaz se soutenait encore sur la rive gauche du Mincio, et il disposa son armée de façon à

déborder la gauche de la nouvelle ligne de bataille de l'ennemi. Il laissa devant Mantoue les troupes de la rive droite, plaça quelques détachements à Marmirolo et à Roverbella, et, avec le reste de son armée, il se dirigea sur Villafranca.

Voici quel était le plan d'attaque arrêté par l'état-major piémontais, et dont l'exécution fut confiée au général Bava : Enlever les positions de Custoza et de Somma Campagna, de Val di Staffalo et de la Berettara, et repousser Radetzki sur le Mincio, pour couper ses communications avec Vérone. C'était là, en effet, une excellente manœuvre et la plus avantageuse qu'il fût possible d'exécuter, si la position de Radetzki eût été telle que le roi et son état-major l'avaient cru jusque-là ; malheureusement, il n'en était pas ainsi.

Bava, croyant son aile gauche couverte, du côté de la rivière, par la division de Visconti qui, le 22, occupait encore Valeggio, Borghetto et Salionze, marcha droit à l'ennemi. Il avait avec lui 19 770 hommes, dont 1090 hommes de cavalerie, 4 batteries à pied et 3 batteries à cheval. Le 24, le duc de Savoie, à la tête de la brigade de la garde, s'avança sur Custoza ; et le duc de Gênes, qui commandait la brigade de Piémont, prit la route de Fossa Berettara et Somma Campagna. Ces deux colonnes communiquaient entre elles au moyen de la brigade Cuneo, placée au centre de l'armée, avec laquelle se trouvait le général Bava, et marchant sur la Fredda dans la direction de

Val de Staffalo, en arrière de l'aile gauche. La brigade Aosta restait en réserve à Acquaroli pour surveiller la route de Valeggio. Les régiments Aosta et Savoie-cavalerie protégeaient le flanc droit de l'armée pendant sa marche, en explorant la plaine dans les directions de Pezze, Calzoni et Dossabuono; environ 1300 hommes de troupes toscanes furent réunis à Villafranca, où ils se retranchèrent; et les régiments Gênes et Piémont-cavalerie, ainsi que 3 escadrons de Navara-cavalerie, formèrent la réserve.

Pendant que l'armée piémontaise s'avançait dans l'ordre que nous venons d'indiquer, la brigade Simbschen, partie de Legnago, s'approchait de Somma Campagna. Attaquée, à la fois, par la brigade Cuneo dans la vallée de Staffalo, derrière le mont Torre, et, par le duc de Gênes, du côté de Somma Campagna, elle fut bientôt en pleine déroute. Les Autrichiens laissèrent dans les mains des Piémontais 1800 prisonniers, ainsi que deux drapeaux; et ils eurent 400 à 500 hommes hors de combat. Le duc de Gênes, avec la brigade Piémont, enleva avec la plus grande bravoure les positions de la Berettara et de Somma Campagna. Ainsi le corps d'armée de Bava occupa bientôt toutes les hauteurs, à l'est du Tione, depuis Custoza jusqu'à Somma Campagna, après en avoir chassé l'ennemi. Ce premier échec alarma Radetzki. Il crut que l'armée piémontaise tout entière s'avançait pour couper ses communications avec Vérone, et, dans cette persuasion, il se hâta de changer son ordre de ba-

taille, et prit une position parallèle à celle de Bava, la droite de son armée appuyée au Mincio et à Valeggio. Il rappela les 4 brigades qui avaient déjà passé la rivière, ordonna à la brigade Haynau, restée à Vérone, de rejoindre le gros de l'armée, et, en même temps, il fit exécuter à son armée un changement de front en arrière. A la suite de ce changement de front, le premier corps forma l'aile droite, le deuxième corps l'aile gauche. Valeggio devint le pivot de l'aile droite, et fut occupée par la brigade Strassoldo. On laissa un bataillon à Salionze, un autre à Borghetto, et 10 compagnies d'infanterie, ainsi qu'un escadron de cavalerie furent placés à Monzabano, pour veiller sur le corps de de Sonnaz et garder les deux rives du Mincio. Le premier corps d'armée, formant la droite de la ligne de bataille, s'étendait de Valeggio jusqu'à Monte Vento et jusqu'au Tione. Il avait ordre de se maintenir dans ses positions, mais d'attaquer la gauche des Piémontais, dans le cas où ceux-ci eussent tenté de percer le centre de la ligne autrichienne, du côté de Monte Goi. Dans ce mouvement, le premier corps devait être soutenu par la réserve, placée à sa gauche, près d'Oliosi et de San Rocco di Palazzuolo. Le deuxième corps était destiné à prendre l'offensive. Il s'étendait entre San Giorgio et Custoza à la gauche du premier corps. Il devait, après avoir longé les hauteurs de Sona, enlever les positions de Somma Campagna, et occuper les hauteurs du sud-est. Thurn resta à Castelnovo, pour tenir

en échec la garnison de Peschiera. Grâce à ces dispositions, Borghetto et Valeggio servaient de pivot à l'armée de Radetzki, pour manœuvrer sur l'une et l'autre rive du Mincio.

Bava, qui ne connaissait au juste ni les forces de l'ennemi ni les positions qu'il occupait, résolut de continuer son mouvement offensif, le lendemain de très-bonne heure, en appuyant sa gauche sur le même village de Valeggio, auquel s'appuyait l'armée de Radetzki. Dans le but d'acculer celui-ci contre le Mincio, il ordonna au duc de Gênes de se diriger de Somma Campagna sur Oliosi, tandis que le duc de Savoie, avec la division de la garde et la division Cuneo, s'avançait de Custoza sur Salionze, en tournant l'ennemi. Ces deux corps auraient ainsi aidé Bava dans son attaque contre Valeggio.

Le matin du 25, Bava s'avança contre ce village, à la tête de la brigade d'Aosta ; mais la supériorité des forces de l'ennemi l'engagea à différer l'attaque jusqu'à l'arrivée d'un renfort qu'il avait fait demander au duc de Savoie. A midi, arriva un régiment de la garde, et, avec son aide, Bava attaqua les Autrichiens. Malgré les efforts et la bravoure de ses troupes, il ne put entamer l'ennemi, supérieur en nombre et retranché dans de fortes positions ; forcé de cesser le combat, il dut attendre, avant de reprendre l'offensive, que le duc de Savoie et le duc de Gênes eussent, de leur côté, obtenu quelques succès décisifs. Malheureusement, des ordres mal compris ou mal donnés

occasionnèrent du retard dans la marche des troupes et dans la distribution des vivres, et arrêtèrent le duc de Gênes à Somma Campagna, tandis que Gyulai, avec sa brigade, occupait les hauteurs de Sona et de Madonna del Monte. Au lieu d'être l'agresseur, le duc de Gênes se vit donc obligé de se défendre contre l'attaque simultanée de Gyulai et de Perrin. Le premier, à la tête de sa brigade, s'avançait sur le front de la position de Somma Campagna, tandis que la brigade Perrin l'attaquait de flanc du côté de l'est. Mais, avec 5000 hommes seulement qu'il avait avec lui, le duc de Gênes repoussa à la baïonnette les nombreux assauts de l'ennemi, et il tint bon jusqu'au soir, sans céder un pouce de terrain.

Au centre, le duc de Savoie avait pris hardiment l'offensive, et la brigade Cuneo, ainsi que la demi-brigade de la garde, avait eu d'abord quelques avantages sur les brigades Liechtenstein et Kerpan; mais Radetzki, ayant à sa disposition un grand nombre de troupes fraîches, n'eut pas de peine à repousser toutes les attaques des Piémontais. L'arrivée à Monte Goi de la brigade Schwarzenberg, qui venait de Cavalcaselle, de 2 bataillons et d'une batterie de 12 de la réserve, mit fin à la lutte et obligea le duc de Savoie à se replier sur Custoza.

Bava attendait toujours, devant Valeggio, la nouvelle des succès obtenus par la droite de son armée; il se décida enfin à agir, et il essaya de déborder la gauche du premier corps d'armée autrichien. La brigade

Aosta, appuyée par la brigade de la garde, suivit d'abord le cours du Tione et arriva près des hauteurs de Monte Vento ; elle les escalada hardiment, pour enlever cette position. Elle s'approchait déjà de Monte Vento, après avoir repoussé les Autrichiens, lorsque la brigade Supplikatz arriva au secours de la brigade Clam, chargée de défendre cette position, et força les Piémontais à se replier en arrière. Bava comptait aussi sur la coopération de de Sonnaz, qui de Volta aurait dû s'avancer sur Borghetto et Valeggio. Ne le voyant pas arriver, et ayant appris les succès de l'ennemi à la droite et au centre de son armée, il donna l'ordre de la retraite. L'armée se retira en très-bon ordre à Villafranca, sans qu'un seul détachement eût été entamé par les Autrichiens. Le duc de Savoie, placé à l'arrière-garde, ne céda le terrain que pied à pied ; et ainsi, pour la troisième fois depuis le commencement de la campagne, il arrêtait l'ennemi victorieux, et sauvait l'armée d'un grand désastre.

La perte des Piémontais fut de 1500 hommes tués ou blessés, et celle des Autrichiens, d'environ 2500.

Pendant les deux journées du 24 au 25, 20000 Piémontais avaient bravement soutenu la lutte contre 54000 Autrichiens, ne laissant dans leurs mains qu'un tres-petit nombre de prisonniers et ayant pris eux-mêmes 1200 hommes à l'ennemi. Mais le moral de l'armée n'en fut pas moins très-affecté par la perte de cette bataille. Elle voyait que tous les efforts tentés jusque-là avaient été vains ; toutes les positions ga-

gnées pendant trois mois, et à la suite de nombreux et brillants combats, venaient de lui être enlevées en quelques jours, et pour surcroît de peine, le soldat mourait de faim.

Après le désastre de Custoza, Charles-Albert n'avait d'autre parti à prendre que de se retirer en toute hâte à Goito, et, continuant sa route par Guidizzolo, de prendre position à Lonato et sur le Chiese. Ainsi placé perpendiculairement à l'armée de Radetzki et sur son flanc droit, appuyant sa gauche à Peschiera, il aurait rassemblé toutes ses troupes dans une forte position et sur un terrain de peu d'étendue, avec une ligne de retraite assurée. De là, tout en soutenant Peschiera et couvrant Milan et la frontière du côté du Tyrol, il pouvait encore menacer les communications de l'ennemi avec Vérone.

Si l'on n'osait pas exécuter cette marche de flanc, il fallait, après être arrivé à Goito, franchir le Pô au plus vite, et concentrer l'armée sur la rive droite du fleuve.

Radetzki, de son côté, aurait dû poursuivre les Piémontais l'épée dans les reins, et dans la seule direction de Goito, en envoyant des détachements sur la rive droite du Mincio. Fort heureusement il permit à Charles-Albert de se retirer sans être inquiété et lui prit tout au plus une soixantaine de traînards.

A minuit, les Piémontais se mirent en route pour Goito. La retraite s'exécuta sur deux colonnes : l'une prit la route de Mozzecane à Roverbella;

l'autre la route de Quaderni. La brigade Regina et le régiment Acqui se trouvaient encore dans les alentours de Mantoue; la première s'avança jusqu'à Marengo près de la Molinella, et le second jusqu'à Roverbella, afin de protéger la retraite, tout en suivant le mouvement de l'armée. Les Toscans et un bataillon de Pinerolo, escortant les prisonniers, ouvraient la marche.

Dans la matinée du 26 juillet, l'armée piémontaise se trouva réunie à Goito. En rassemblant son armée sur ce point et pendant son mouvement de retraite, le roi croyait s'appuyer à Peschiera, au moyen du corps de de Sonnaz; mais ce général était arrivé à Goito avant Charles-Albert, et il n'eut d'autre excuse à alléguer, pour justifier cette malencontreuse retraite, que de montrer un ordre écrit au crayon, et signé par le colonel d'état-major Casati.

Le 26, Radetzki, dans l'intention de tourner la ligne des Piémontais par la droite du Mincio, et de couper leurs communications avec Brescia, disposa ses troupes de la manière suivante : le premier corps franchit le Mincio à Monzabano, et, par Pozzolengo, se dirigea sur Castiglione delle Stievere; le deuxième corps, passant à Valeggio, s'avança sur Volta, pour se rendre de là à Guidizzolo; l'infanterie de la réserve franchit le Mincio à Salionze, et suivit la direction de Pozzolengo, en passant par Ponti; une partie des troupes du troisième corps franchit la rivière à Salionze et compléta l'investissement de

Peschiera; la cavalerie et le parc d'artillerie de la réserve suivirent le deuxième corps.

Ainsi, l'armée autrichienne prit position entre Peschiera et Goito, au centre de la ligne du front que l'armée piémontaise venait de perdre.



CHAPITRE XIV.

SUITE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE.

Attaque des hauteurs de Volta par les Piémontais. — Charles-Albert demande un armistice, et se décide à la retraite. — Comment elle aurait dû s'exécuter. — Retraite des Piémontais. — Marche de Radetzki. — Funeste résolution de Charles-Albert de défendre la ville de Milan, où rien n'était préparé pour la défense. — Les Autrichiens attaquent les Piémontais devant Milan. — Conduite chevaleresque de Charles-Albert. — Armistice de Salasco. — Opérations militaires de Durando sur la frontière du Tyrol. — Il rentre en Piémont. — Retraite de Garibaldi. — Combat de Morazzone. — Les Autrichiens investissent Peschiera. — Attaque de cette place par Haynau. — Fin de la campagne. — Opinion personnelle de l'auteur.

Charles-Albert se trouvait placé dans une position des plus critiques, et il s'arrêta au parti le plus sage, en essayant de reprendre les hauteurs de Volta, afin de conserver la ligne du Mincio.

Le général de Sonnaz avec la troisième division fut chargé de l'attaque, qui eut lieu dans la soirée du 26. Malgré le feu meurtrier de l'artillerie autrichienne, les Piémontais enlevèrent à la baïonnette les hauteurs qui avoisinent le Mincio, et qui étaient défendues par la brigade Liechtenstein. La brigade de Savoie s'avançait déjà du côté du plateau de Volta, chassant devant elle l'ennemi, et le délogeant de tous les points qu'il occupait; mais elle dut s'arrêter devant la vigoureuse résistance d'un détache-

ment autrichien retranché dans une église. Quoique de Sonnaz fût déjà maître des débouchés de Volta du côté de Guidizzolo, cette résistance inattendue lui fit craindre les suites du combat qu'il soutenait avec des forces déjà inférieures à celles de l'ennemi, sans cesse pourvu de nouveaux renforts. Ne voyant pas arriver la brigade Regina qu'il attendait, il se retira prudemment au pied des hauteurs de Volta. Il reprit l'attaque quelques heures après, à l'arrivée de la brigade Regina, du régiment Acqui et de 2 régiments de cavalerie. Mais alors d'Aspre était venu renforcer la position à la tête de son corps d'armée, composé des 3 brigades Kerpan, Schwarzenberg et Perrin, et avait amené avec lui une nombreuse artillerie. Le combat était trop inégal; l'ennemi avait pour lui la supériorité du nombre et l'avantage d'une forte position; de Sonnaz renonça bientôt à l'attaque et se retira en bon ordre sur Goito. La cavalerie autrichienne essaya de le poursuivre; mais elle fut culbutée à la suite de quelques charges brillantes, exécutées par le régiment de Novare-cavalerie.

Ce combat, un des plus sanglants de la campagne, fit un grand honneur aux Piémontais; il coûta un millier de morts ou blessés aux deux parties; mais il décida du sort de la campagne en faveur des Autrichiens. L'attaque des hauteurs de Volta était certainement une mesure indispensable; mais les forces employées en cette occasion furent

beaucoup trop faibles. Dans le cas où de Sonnaz eût réussi le premier jour, il aurait eu sur les bras, le lendemain, le corps d'armée de d'Aspre tout entier et une partie du troisième corps d'armée. Il fallait donc envoyer assez de troupes pour avoir la certitude d'enlever la position le jour même de l'attaque, et le lendemain expédier de nouveau des troupes fraîches pour la défendre.

L'occupation de Volta aurait fortement compromis la droite de Radetzki, qui se serait alors trouvé menacé par l'armée piémontaise, concentrée sur les collines de Volta et Cavriana et par la garnison de Peschiera. Appuyant sa droite à Volta et marchant à la tête de toutes ses forces, Charles-Albert aurait pu, le 27, prendre une revanche éclatante de la bataille de Custoza en écrasant la moitié de l'armée autrichienne, placée sur la droite du Mincio.

L'échec éprouvé devant Volta démoralisa complétement l'armée piémontaise, et Charles-Albert se hâta de demander un armistice à Radetzki, offrant de se retirer derrière l'Oglio. Mais le général autrichien ne voulait consentir à une suspension d'armes qu'à des conditions impossibles à accepter. Il demandait la ligne de l'Adda, la restitution de toutes les places fortes jusqu'à cette rivière, l'évacuation des duchés et de Venise, et la restitution de tous les prisonniers. Les pertes matérielles éprouvées par l'armée de Charles-Albert n'étaient pas assez grandes pour que le roi fût dans la nécessité d'accepter d'aussi dures conditions; il les

refusa donc, espérant que quelques jours de repos suffiraient pour relever le courage de ses soldats. Mais le mal était plus grand qu'il ne l'avait pensé. La désertion augmentait de jour en jour, non-seulement parmi les troupes, mais encore parmi les fournisseurs et les employés civils, et le découragement était universel dans l'armée. Le roi se vit donc forcé de battre en retraite. Il disposait encore de 50 000 hommes, placés entre Governolo et Goito, force suffisante assurément pour tenir tête à l'ennemi. Mais il était nécessaire de réorganiser ces troupes, de leur donner le temps de se remettre de leur dernière défaite, et de renforcer l'armée au moyen des troupes fraîches qu'on attendait du Piémont. Il fallait donc se retirer d'abord assez loin derrière la Trebbia, en appuyant la gauche de l'armée à Plaisance. En agissant ainsi, on exposait la Lombardie et les duchés à une invasion de l'ennemi, et on les forçait de se lever en masse pour se défendre. Les Autrichiens n'auraient pu avancer qu'avec lenteur au milieu de ces populations insurgées, et les Piémontais placés sur leur flanc gauche, auraient eu beaucoup plus de facilité pour défendre la Lombardie, qu'en suivant la rive gauche du Pô. L'armée pouvait franchir ce fleuve à Crémone, à Borgoforte, à Casalmaggiore et à Plaisance, et se former en bataille derrière la Trebbia. Pendant la marche, les Piémontais auraient assuré les passages du Pô, placé à la droite de leur ligne de retraite, et la retraite se serait exécutée en bon ordre,

sans précipitation et sans qu'on eût à craindre d'être serré de trop près ou prévenu par l'ennemi, qui se trouvait encore sur le haut Mincio. En présence d'une pareille manœuvre, il est certain que Radetzki ne se serait pas engagé dans la Lombardie jusqu'à Milan, en laissant sur ses derrières une armée de 50 000 hommes qui pouvait lui couper la retraite sur le Mincio. Mais le caractère politique de cette guerre ne permit pas à Charles-Albert d'abandonner les Milanais, qui n'auraient pas manqué de crier à la trahison si le roi se fût retiré sur la rive droite du Pô; il crut donc son honneur engagé à partager avec eux tous les périls de la défense, et il se décida à couvrir la Lombardie.

Dans la soirée du 27, à trois heures, l'armée piémontaise commença sa retraite sur quatre colonnes, et se dirigea sur l'Oglio. A l'extrême gauche était placée la division Perrone, marchant sur Torre d'Oglio; le premier corps d'armée et la division de réserve formaient deux colonnes, l'une se dirigeant de Castellucchio sur Marcaria, l'autre de Gazzoldo sur Canneto; le deuxième corps, placé à l'extrême droite, suivit la même direction de Canneto, en passant par Ceresara, Asola et Casalromano. L'armée franchit la rivière le 28, à Torre d'Oglio, à Marcaria et à Canneto, et se déploya sur la rive droite, occupant une ligne qui s'étendait de Torre d'Oglio à Canneto, en passant par Peccenarda. Charles-Albert établit son quartier général à Bozzolo, d'où il adressa un éner-

gique appel aux populations, les invitant à se lever en masse pour la défense de la patrie.

Le 29, l'armée piémontaise continua sa retraite sur trois colonnes. La division lombarde, commandée par le général Perrone, partant de Torre d'Oglio, se dirigea sur Crémone, par la route de San Giovanni in Croce, de Cingia de' Botti et de Sospiro; le premier corps d'armée et la réserve prirent l'ancienne route de Breda Guazzona à Crémone, par Guarrone et San Giacomo; le deuxième corps laissa pendant la nuit une brigade à Piadena, et se dirigea sur Crémone, par la route de Pessina, de Cigognolo et de Gadesco.

Dans la nuit du 30 au 31, après avoir envoyé les *impedimenta* et l'artillerie de réserve à Pizzighettone, les Piémontais continuèrent leur retraite derrière l'Adda, dans l'ordre de marche suivant : La brigade de Savoie et le régiment Piémont-cavalerie, qui avaient bivouaqué hors de Crémone, se dirigèrent sur l'Adda, à 2 heures du matin; à quelque distance en arrière, marchaient la division de Ferrere et la division de réserve, suivant le même mouvement; la division du duc de Gênes, partie un jour avant, prit position à Ca-Regone, derrière le Serio Morto, afin d'assurer l'entrée à Pizzighettone des divisions Perrone et Visconti, du corps des Toscans et de la brigade Conti; enfin, la première division jeta un pont à Grotta d'Adda, et se plaça sur la rive droite de la rivière.

Bientôt l'armée piémontaise se trouva déployée

tout entière derrière l'Adda; la division Perrone et les Toscans occupaient Lodi; le général Sommariva, qui avait remplacé d'Arvillars tombé malade depuis peu, gardait le passage de Grotta d'Adda avec la première division, une des plus belles de l'armée, 3 batteries d'artillerie et 3 escadrons de cavalerie; une quatrième batterie de position était en marche pour renforcer cette division; la division de réserve était placée à Casal Pusterlengo et à Codogno; et le reste de l'armée occupait Pizzighettone, ainsi que les environs de cette place.

La retraite de l'armée s'était effectuée dans le plus grand désordre; les routes étaient couvertes de traînards; les soldats, épuisés de fatigue, découragés, désertaient ou, refusant d'avancer, se couchaient à terre jusqu'à ce qu'ils fussent recueillis par les habitants. C'était un triste spectacle que celui de cette armée, si belle quelques jours auparavant, et aujourd'hui démoralisée, abattue, exténuée, mourant de faim au milieu des plus belles provinces de l'Italie! Car, il faut bien le dire, la faim fit plus de victimes et causa plus de désordres dans l'armée que le canon des Autrichiens; et la coupable négligence de l'administration des vivres eut la plus grande part à tous ces désastres.

Radetzki, laissant en arrière le troisième corps d'armée, marcha sur Goito, le 28, à la tête de 50 000 hommes; là, il apprit la retraite des Piémontais, et, tournant à droite, il se dirigea sur l'Oglio.

Ainsi, malgré le succès de Custoza, Radetzki n'osait pas serrer de trop près l'armée italienne, et, suivant toute probabilité, il ne pensait pas que cette armée fût en pleine retraite. Il dirigea le premier corps d'armée autrichien sur Piubega, le deuxième corps sur Gazzoldo, et la réserve sur Rovigo; il détacha, à l'extrême droite, pour couvrir l'armée pendant sa marche, 6 escadrons de cavalerie, un bataillon d'infanterie et une batterie à cheval; et il transporta son quartier général à Gazzoldo.

Dès le lendemain, l'armée autrichienne continua son mouvement en avant : le premier corps marcha sur Casalromano; le deuxième corps sur Canneto, occupant le pont de l'Oglio, que les Piémontais avaient négligé de faire sauter; la réserve et le quartier général se dirigèrent sur Acquanegra. La garnison de Mantoue, ainsi que les brigades Benedeck, Liechtenstein, Degenfeld et Draskowich, formant le quatrième corps d'armée commandé par Thurn, marchèrent sur Marcaria, poussant leur avant-garde jusqu'à Bozzolo. Le premier corps passa l'Oglio, le 30, sur un pont de bateaux, à Isola Dovaresa; et le lendemain, son avant-garde rejoignit l'arrière-garde piémontaise sur la route de Crémone. Cette arrière-garde était composée d'un bataillon d'infanterie et de deux escadrons de cavalerie avec 2 pièces de campagne; après un combat assez rude, les Piémontais furent obligés de se retirer en laissant une de leurs pièces aux mains de l'ennemi.

Le deuxième corps d'armée autrichien, marchant par Torre d'Angiolini et Vighizzolo, sur Ca-de'-Morrozzi, avait poussé ses avant-postes jusqu'à San Ambrogio; et le quartier général avait été transporté à Cigognolo, qui fut occupé par la réserve.

Le quatrième corps, parti de Marcaria, se dirigea sur Solarolo Ramerio, où il attaqua les avant-postes piémontais. Mais, aux premières démonstrations hostiles de l'ennemi, Sommariva abandonna sa position de Grotta d'Adda, et se retira à Plaisance, par la route qui va de Cornovecchio à San Stefano; 1200 Toscans commandés par de Laugier, et qui avaient servi d'escorte au grand parc d'artillerie et aux prisonniers, se trouvaient alors dans cette dernière ville, ainsi que 2000 à 3000 traînards de l'armée piémontaise. La division de réserve, suivant le mouvement de Sommariva, se retira à San Angelo, et la deuxième division forma l'arrière-garde derrière la Muzza, occupant Muzza Piacentina et Turano. Le reste de l'armée se rassembla à Lodi.

La droite de l'armée piémontaise se trouvait alors tournée par l'ennemi, et Bava fut d'avis de se retirer à Plaisance. Mais Charles-Albert négligea de suivre ce judicieux avis, et, afin de tenir la promesse qu'il avait faite aux Milanais de défendre leur ville, il conduisit l'armée à Milan où elle arriva le 3 août.

Le 31 juillet, le premier corps d'armée autrichien se dirigea sur Farisengo; la réserve suivit le premier corps et campa à Luignano; le deuxième

corps marcha sur Zanengo, et, traversant Crémone, se dirigea sur Acquanegra par la route de Pizzighettone.

Radetzki agit, en cette occasion, avec trop de prudence ; il n'ignorait pas, certainement, dans quelle fâcheuse situation se trouvait l'armée piémontaise, et, en détachant 15 000 hommes des 60 000 dont il disposait, il lui était facile de couper la retraite à Charles-Albert sur Alexandrie, en passant sur la rive droite du Pô, en s'emparant de Plaisance, et en tournant ainsi la ligne de l'Adda. Le quatrième corps d'armée, passant le Pô à Crémone, puis se dirigeant sur Plaisance, par Monticelli et San Nazzaro, aurait suffi pour mener à bien cette manœuvre, dont la réussite eût mis l'armée piémontaise dans le plus grand danger.

Le 1er août, le premier et le deuxième corps de l'armée autrichienne, ayant trouvé le pont de Pizzighettone occupé par les Piémontais, passèrent l'Adda sur un pont de bateaux, qu'ils établirent près de Formigara. Le premier corps bivouaqua près de Camairago ; le deuxième sur la gauche du premier, près de Cavacurta; la réserve, disposée en colonnes de marche, resta sur la rive gauche de la rivière, près de San Bassano; et le quatrième corps passa la rivière à Grotta d'Adda. Le même jour les Piémontais abandonnèrent la place de Pizzighettone, après avoir détruit le pont et fait sauter le magasin des poudres.

Le 2 août, lorsque Radetzki apprit la retraite de Charles-Albert sur Milan, il se dirigea lui-même sur Lodi, après avoir divisé son armée en deux colonnes.

Le premier corps, formant la colonne de droite, prit la route de Castiglione, suivi à peu de distance par la réserve qui passa du côté de Formigara ; le deuxième, formant la colonne de gauche, prit la route de Casal Pusterlengo. La brigade Benedek, détachée du quatrième corps, se plaça en observation devant Plaisance, à Guardamiglio ; la brigade Droskowich, du même corps, prit la direction de Pavie, par Orio ; 4 escadrons de cavalerie furent chargés d'éclairer les routes de Pavie, de Lodi, d'Abiategrasso, tandis que le reste du quatrième corps se dirigeait sur Lodi.

L'arrière-garde piémontaise, attaquée à Zelo Buon Persico par la brigade Strassoldo, ne fit qu'une courte résistance et se retira à Vigliano et le jour suivant à Milan.

Le 3, l'armée autrichienne traversa Lodi ; le premier corps occupa Tavazzano, sur la route de Melegnano ; le deuxième, Lodivecchio ; et la réserve resta à Lodi, où Radetzki établit son quartier général.

Charles-Albert n'avait pas, à Milan, plus de 30 000 hommes disponibles, dont 2000 hommes de la division Perrone, et le reste appartenant aux deuxième, troisième et quatrième divisions, ainsi qu'à la réserve. Les autres corps de l'armée se retiraient dans diverses directions, et chacun d'eux comptait un grand nombre de déserteurs. Le roi, obéissant à un mouvement de générosité chevaleresque, était accouru à Milan ; mais la ville manquait de vivres et de munitions ; rien n'était préparé pour la défense ; 5000 à

6000 volontaires, récemment organisés dans la place, étaient partis pour Brescia, sous les ordres de Garibaldi; et, avant l'arrivée de Charles-Albert, il n'y avait d'autres troupes dans la ville qu'un bataillon de la réserve de la garde, un bataillon du 18e régiment, 200 Polonais, 4000 hommes de recrue, 26 canons, 800 artilleurs et 600 soldats du génie.

On avait nommé, cependant, un nouveau comité de défense, composé du général Fanti, de l'avoca Castelli et du docteur Maestri. Mais, malgré l'énergie déployée par ce comité, qui se hâta de rassembler dans la ville toutes les provisions disponibles, qui fit confectionner un grand nombre de cartouches, et qui décréta une levée en masse, on parvint tout au plus à se procurer des vivres pour huit jours et des munitions pour moins de temps encore. Dans ces conditions, il était absurde de songer à défendre la ville. Mais on objecte que, si l'insurrection avec ses causes ordinaires de faiblesse et le désordre qui en est inséparable, avait suffi, quelques mois auparavant, pour battre une armée appuyée à la citadelle de Milan, il aurait été facile à l'insurrection, avec le secours de l'armée piémontaise, de repousser les attaques de Radetzki. C'est là une erreur profonde.

Une armée, renfermée dans l'intérieur d'une ville, obligée de combattre souvent à découvert, par petits détachements, sans pouvoir déployer ses forces, peut être, en certains cas, battue par les habitants retranchés au milieu des rues et dans les maisons.

Mais une armée qui tient la campagne a pour elle tous les avantages; celui de l'ordre et de la discipline, d'abord : de plus, elle peut employer de fortes colonnes contre les points faibles de la ville; son artillerie peut agir sans rien craindre de la fusillade des habitants, et un général qui ne voudrait pas risquer les chances d'une bataille peut facilement réduire la ville, au moyen des bombes, des fusées et des obus. Si l'on n'agit pas toujours ainsi en temps de guerre, c'est pour aller plus vite; souvent une armée pressée de traverser une ville l'attaque et cherche à s'en emparer de vive force. Mais, dans le cas présent, les Autrichiens n'étaient pas si pressés; huit jours de plus ou de moins ne changeaient rien à la situation de l'armée piémontaise; le délai passé, Radetzki pouvait affamer Milan, dont les vivres eussent alors été épuisés, et l'armée, renfermée dans la ville avec le roi, était forcée de se rendre à discrétion. Si donc Charles-Albert eut tort, dès le principe, en se dirigeant sur Milan, il fit une nouvelle faute bien plus grave en persistant à défendre la ville.

Malgré la supériorité numérique de l'ennemi, le roi voulut cependant tenter encore une fois le sort des armes. Il choisit un terrain situé à 2 ou 3 kilomètres en avant de la ville, et déploya ses troupes en bataille, appuyant sa droite au Naviglio di Pavia, près de Chiesa Rossa, son centre aux fromageries de Gambaloita et de Castegnedo, sur la route de Lodi à Milan, et sa gauche à la porte orientale de la ville. En pla-

çant ainsi son armée, en avant d'une ville hérissée de barricades, Charles-Albert s'exposait à une désastreuse retraite; il eût agi beaucoup plus sagement en choisissant sa ligne de bataille derrière le Naviglio di Pavia, sur la route d'Abiategrasso, la gauche appuyée à la Porta Ticinese. Dans cette position, les Piémontais auraient eu une ligne de retraite assurée derrière le Tessin, et, tout en défendant la ville, ils se seraient appuyés sur elle. L'état-major piémontais fut sans doute amené à choisir la ligne que nous avons indiquée en premier lieu, à cause des difficultés du terrain, défavorable à l'attaque et facile à défendre.

Radetzki marcha sur Milan le 4 août, à la tête de 60 000 hommes et de 200 bouches à feu. Le premier corps s'avança par la route de Melegnano; le deuxième franchit le Lambro à Solerino, et se dirigea par Chiaravalle sur Vicentino; le quartier général fut transporté à San Donati, et le corps de réserve s'arrêta en arrière de cette ville. Dès la veille, le quatrième corps s'était dirigé sur Pavie, poussant ses avant-postes jusqu'au Gravellone, après avoir laissé la brigade Benedek à San Rocco, vis-à-vis de Plaisance.

Dans la matinée du 4, vers dix heures, un premier engagement eut lieu entre les Piémontais et les Autrichiens, du côté de Ca-Verde.

Bientôt après, le premier corps, une brigade de la réserve et l'avant-garde du second corps d'armée, du côté des Autrichiens, prirent part au combat, ainsi

que les brigades de la garde, Casale, Savoie et les bersaglieri, du côté des Piémontais. On combattit pendant assez longtemps, de part et d'autre, avec des succès divers, mais sans qu'aucun résultat décisif fût obtenu. Les Autrichiens avaient essayé, mais en vain jusque-là, de s'emparer du village de Rosedo, placé à la gauche des Piémontais. Mais la brigade Strassoldo, repoussée à plusieurs reprises, revint à la charge, soutenue par 2 bataillons de la brigade Wohlgemuth, en même temps que la brigade Clam, placée à la droite de Strassoldo, repoussait les Piémontais de la position de Castegnedo. Clam parvint à se maintenir dans cette position, grâce à un renfort de 4 bataillons du corps de réserve, et le village de Nosedo fut enfin emporté par l'avant-garde du deuxième corps, qui, bientôt après, occupa Baiano. La brigade Clam, renforcée, comme nous l'avons dit, et appuyée par les troupes du colonel Wyss, qui, sur l'extrême droite, s'était rapproché de la Porte de Linate, emporta Gambaloita, défendue par une batterie de position. Vigentino, malgré la bravoure de ses défenseurs, ayant été occupé par les brigades Schwarzenberg et Gyulai, Charles-Albert se vit contraint de se retirer vers la ville de Milan. Depuis plus de six heures, son armée soutenait un combat inégal contre un ennemi deux fois supérieur en nombre.

Aussitôt après son arrivée dans la ville, le roi fit assembler un conseil de guerre, auquel assistèrent la municipalité de Milan, le général de la garde

nationale et les membres du comité de défense. Tous les assistants, à l'exception des membres du comité, furent d'avis de traiter avec l'ennemi. Charles-Albert fit donc faire des ouvertures à Radetzki, et offrit de se retirer derrière le Tessin. Le général autrichien lui répondit en lui donnant deux jours pour rentrer en Piémont; en même temps il accordait une amnistie complète aux habitants, ainsi qu'un délai de deux jours à ceux d'entre eux qui désireraient quitter la ville, et il promettait que les personnes et les propriétés seraient respectées.

Celui qui le premier apporta à Milan la nouvelle de la capitulation fut massacré par le peuple, qui bientôt après tourna toute sa colère contre le roi. Cependant, le malheureux Charles-Albert n'était coupable que d'avoir agi avec trop de générosité et trop peu de réflexion; car il aurait pu, comme nous l'avons démontré, être beaucoup plus utile à la ville en ne s'obstinant pas à la défendre, et il eût évité à son armée, en agissant ainsi, de nouveaux et sanglants revers. Mais, nous l'avons déjà dit, en temps de guerre, le peuple croit facilement à la trahison; d'autant plus facilement qu'il n'entend rien aux opérations militaires. Cependant, si l'on peut excuser l'erreur et l'ignorance des multitudes, il est regrettable de voir des écrivains répéter, souvent avec perfidie, les mêmes accusations.

Au moment où Charles-Albert se disposait à monter à cheval, pour assister au départ de ses troupes,

le peuple accourut au palais Greppi, où logeait le roi, et occupa toutes les issues. Une députation fut introduite; elle supplia Charles-Albert de défendre la ville, l'assurant que tous les habitants allaient se lever en armes pour combattre. Cédant à l'entraînement chevaleresque de son caractère, le roi déchira la capitulation, et promit de s'ensevelir sous les ruines de la ville avec son armée. Il parut alors au balcon, pour répéter en présence du peuple son imprudente promesse. Mais les Milanais, ignorant ce qui s'était passé, commencèrent à l'insulter, avant d'avoir rien entendu, et crièrent à la trahison. Les Piémontais, craignant pour la sûreté du roi, accoururent et menacèrent le peuple, qui, de son côté, s'était emparé du duc de Gênes, et le retenait en otage. Au milieu de cette confusion, la municipalité prit le parti d'envoyer une seconde députation à Radetzki, pour le prier de ratifier de nouveau la capitulation, ce que celui-ci se hâta d'accorder. Aussitôt, on fit annoncer aux habitants que ceux qui désiraient quitter la ville pouvaient le faire en toute sûreté, jusqu'au lendemain, à 8 heures du matin. Le désordre fut alors à son comble; pour empêcher le départ de Charles-Albert, on menaça de brûler le palais qu'il habitait; quelques coups de fusil furent même tirés contre ses fenêtres. Dans les faubourgs, un grand nombre de maisons furent brûlées, pour assurer la défense de la ville, et le tocsin ne cessa de se faire entendre.

A la fin, Charles-Albert, fatigué de toutes ces violences, sortit escorté par deux compagnies et rejoignit son armée, qui, le soir même, repassa la frontière.

Le 6 août, au matin, Radetzki entra dans la ville, à la tête de son armée, au milieu de la tristesse et du silence des habitants.

A l'époque où nous sommes arrivés, les Autrichiens, aussi bien que les Piémontais, avaient intérêt à suspendre les hostilités. Si, d'une part, l'armée de Charles-Albert était découragée et n'aurait voulu, pour rien au monde, combattre de nouveau pour la défense du Milanais, d'autre part, Radetzki ne pouvait s'aventurer dans le Piémont, en laissant derrière lui Venise et les légations insurgées, et les populations lombardes prêtes à reprendre les armes. Il savait aussi que le gouvernement de la République française ne lui permettrait pas de se rapprocher de ses frontières. Le 9, les deux armées convinrent donc d'un armistice, dont la durée fut fixée d'abord à 45 jours, mais qui pouvait être prolongé indéfiniment, à cette condition que la prolongation serait dénoncée huit jours à l'avance. Cet armistice fut appelé *di Salasco*, du nom du chef de l'état-major piémontais, qui l'avait signé. On arrêta que les frontières de la Lombardie et du Piémont serviraient de limites aux deux armées; et les Piémontais s'engagèrent, en outre, à évacuer Peschiera, Rocca d'Anfo, Osopo, Venise, les duchés, et à retirer leur flotte de l'Adriatique.

Comme nous l'avons dit, le général Jacques Durando était resté au nord de la Lombardie, près de la frontière du Tyrol. Le 25 juillet, il avait échelonné ses troupes entre Govardo et Vestone, afin de couvrir Brescia et de secourir, au besoin, les 300 hommes qui composaient la garnison de Rocca d'Anfo. Cette garnison fit une sortie le 4 août, et repoussa, jusqu'au delà de Caffaro, un détachement autrichien qui occupait le monte Suello. Le même jour, Durando détacha une colonne de 1500 hommes sous le commandement du colonel Kamienski, afin de reconnaître la position de l'ennemi, et débarrasser le terrain des petits détachements autrichiens qu'il pourrait trouver dans la direction de Lonato. Kamienski rencontra l'ennemi, le 6 août, sur la route de Salò; mais, après un combat assez long, il fut obligé de céder à la supériorité du nombre, et de se retirer.

Sur ces entrefaites, Durando ayant appris la capitulation de Milan, se retira lui-même à Brescia, et de là en Piémont.

Le général Griffini partit aussi de Brescia le 12 août, à la tête de 2500 hommes, et se réfugia dans le canton des Grisons, par les vallées de l'Oglio et de l'Adda. Les volontaires du Tonale, commandés par d'Apice, rentrèrent aussi en Suisse.

Garibaldi arriva avec sa légion sur les bords du lac Majeur, et, s'emparant de deux bateaux à vapeur, il alla débarquer à Luino. Il voulait, en se tenant dans le pays montagneux situé entre les deux lacs,

organiser une guerre de partisans. Mais le deuxième corps d'armée autrichien, tout entier, se mit à sa poursuite, et le rejoignit à Morazzone. Garibaldi soutint, en cet endroit, un combat très-brillant contre des forces bien supérieures aux siennes, et, pendant la nuit, il réussit à regagner Luino, d'où il se retira en Suisse.

L'investissement de Peschiera avait été complété le 24 juillet, malgré les courageuses sorties de la garnison, et le général Haynau, qui avait pris la direction du siége, avait fait sommer alors le commandant de rendre la place. Mais celui-ci avait répondu par un refus formel, et les Autrichiens avaient ouvert le feu contre la place, avec 52 bouches à feu. La canonnade avait duré 24 heures, endommageant grandement les fortifications de Peschiera; entre autres dommages causés aux Piémontais, elle fit sauter une casemate remplie de bombes; mais le soir même de cette attaque, on reçut la nouvelle de l'armistice arrêté à Milan; les hostilités cessèrent aussitôt et la place fut remise aux Autrichiens.

Ainsi se termina la campagne de 1848. On a attribué tour à tour les désastres essuyés par l'armée piémontaise à l'ignorance de l'état-major, à l'incapacité des généraux, à l'ambition de Charles-Albert, et à sa présence à l'armée. On a dit bien d'autres choses encore, car c'est le sort du vaincu d'avoir toujours tort. Cependant, si la campagne se fût terminée au mois de juin, quand l'armée piémontaise avait forcé la

ligne du Mincio, enlevé les positions de Colà et de Pacengo, gagné les batailles de Pastrengo et de Goito, occupé Peschiera et Governolo, la critique n'aurait pu rien trouver à redire. Alors on prodiguait les plus grands éloges à l'armée et à ses chefs. Une seule bataille perdue suffit à changer tous les éloges en blâmes; et on ne se fera pas faute de dire que l'armée piémontaise manquait de tout, de généraux, d'instruction, de discipline et d'esprit militaire. Cependant le seul avantage qu'aient les armées autrichiennes, russes, ou françaises, sur l'armée piémontaise, c'est de pouvoir combler facilement les vides créés par les accidents de guerre. Ainsi, Radetzki perd deux batailles, il est battu dans plusieurs combats; mais, en moins de trois mois, il reçoit plus de 47 000 hommes de renfort, bien armés, bien équipés et bien commandés. Il gagne une bataille sur trois; mais, grâce à la faiblesse de son adversaire, le résultat est décisif; le public applaudit le vainqueur et le considère comme un habile général.

Charles-Albert, au contraire, est décrié et rabaissé au niveau des généraux les plus médiocres, malgré deux victoires successives; mais il lui a été impossible de remplacer les soldats qu'il a perdus, autrement qu'avec de mauvaises recrues tirées de la réserve, de volontaires, d'officiers et de généraux improvisés, et la perte d'une seule bataille le laisse sans ressources.

Nous aussi, en examinant les faits d'après les prin-

cipes et les règles de la science militaire, nous avons été conduit à faire quelques réserves et à blâmer certaines opérations. Nous agissons, en cela, comme les critiques qui font remarquer les défauts d'un objet d'art, sans avoir la prétention de faire mieux que les maîtres. Notre but principal est de faire une étude de stratégie et de tactique, et nous livrons notre opinion personnelle à l'appréciation du public, non pas dans l'intention de la lui imposer, mais afin que nos erreurs soient redressées, s'il y a lieu. Nous ne prétendons pas non plus que Charles-Albert et ses généraux se soient montrés stratégistes habiles; que partout ils aient eu suffisamment l'esprit d'à propos et d'initiative, qu'ils aient toujours fait preuve d'une grande prévoyance, d'une grande rapidité de conception, et d'un coup d'œil militaire supérieur; qu'ils aient eu, en un mot, cette habileté et ce savoir-faire qui sont le propre de ceux qui ont confiance en eux-mêmes; nous ne disons pas non plus qu'ils aient été des généraux de premier ordre; mais ce qui est certain, c'est que les généraux piémontais avaient gagné des batailles et même contre des forces supérieures aux leurs. Radetzki, pendant cette campagne, et les généraux anglais, russes et français, pendant la dernière guerre d'Orient, ne se sont certes montrés ni plus braves, ni plus habiles que les officiers piémontais pendant la guerre de l'indépendance italienne en 1848. Nous ne prétendons pas que l'armée piémontaise fût

supérieure aux meilleures armées de l'Europe ; mais elle savait se battre, gagner des batailles, emporter des places fortes ; elle était disciplinée, et pouvait supporter, au besoin, les fatigues, les travaux et les souffrances de la guerre ; n'est-ce pas tout ce qu'on est en droit d'exiger, même des meilleures armées? Que les Italiens sachent donc se rendre plus de justice ; ce qui leur manque, c'est moins l'esprit militaire que l'unité politique. Partagés en un grand nombre de petits États, aucun d'eux ne peut avoir une organisation militaire assez forte pour lutter seul contre l'empire d'Autriche.



CHAPITRE XV.

SUITE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE.

Insurrection des provinces napolitaines. — Gouvernement provisoire à Cosenza. — Expédition des Napolitains contre Messine; attaque et prise de Messine. — Armistice entre les Napolitains et les Siciliens. — Le général autrichien Welden envahit les légations romaines. — Le ministère Rossi à Rome. — Réunion des chambres romaines. — Assassinat de Rossi. — Attaque du Quirinal et fuite de Pie IX à Gaëte. — Bref de Pie IX. — Infructueuses démarches du ministère romain auprès du pape. — Nomination d'une junte suprême pour gouverner Rome. — Démission et rappel du ministère Ridolfi en Toscane.—Insurrection de Livourne. — Le ministère Montanelli et son programme. — La Constituante italienne. — Réorganisation de l'armée de Toscane. — Déplorable débat sur la question de la capitale, en Piémont. — Nouveau ministère piémontais. — Gioberti à Turin. — Ministère Pinelli. — Mécontentement de l'armée piémontaise. — Triomphe du parti de la guerre, en Piémont. — Ministère démocratique à Turin. — Le ministère Martini à Gaëte. — Gioberti se retire du ministère. — Charles-Albert se prépare à entrer en campagne. — Réorganisation vicieuse de l'armée piémontaise.— Le gouvernement piémontais dénonce la rupture de l'armistice à Radetzki. — État fâcheux de l'armée piémontaise.

Tandis que les destinées de l'Italie se décidaient sur les bords du Mincio, les populations de Rome et de Naples luttaient contre le despotisme et le mauvais vouloir de leurs princes secrètement dévoués à l'Autriche.

Les événements qui avaient eu lieu à Naples, dans la journée du 15 mai, avaient fait naître une profonde irritation dans tout le royaume. La ville d'Ariano fut

la première à s'insurger, et deux braves patriotes, Porcari et Miranda, organisèrent et proclamèrent dans son sein un gouvernement provisoire. Salerne suivit cet exemple; mais elle ne tarda pas à être occupée de nouveau par les troupes de Ferdinand. L'insurrection se propagea rapidement dans les Abruzzes, dans la Basilicate et dans les Calabres. Malheureusement elle ne possédait aucun centre commun d'action, et les mouvements avaient lieu sans accord préalable et sans ensemble. Dans les Calabres cependant, les députés Ricciardi, Musolini, Mauro, Petruccelli, Miletti et quelques autres, qui avaient quitté Naples dans la journée du 15, organisèrent des comités révolutionnaires. A Cosenza, on établit même un gouvernement provisoire composé de Ricciardi, écrivain libéral et longtemps persécuté, patriote des plus dévoués; de Morelli, de Stocco et de Derisio : ces trois derniers, riches propriétaires calabrais et jouissant de l'estime générale. Ce gouvernement parvint à réunir 8000 hommes en armes, auxquels se joignirent bientôt 500 volontaires et 6 pièces d'artillerie, offrande des patriotes siciliens.

Cette petite armée insurrectionnelle aurait suffi pour tenir en échec le détestable gouvernement de Ferdinand, si l'on avait choisi pour la commander un homme brave, résolu et intelligent. On devait immédiatement marcher sur la capitale en forçant tous les citoyens capables de porter les armes de se joindre au mouvement. Ribotti et les autres chefs se

montrèrent malheureusement incapables, irrésolus et timides. Il y eut, à la vérité, un brillant fait d'armes soutenu par les Calabrais contre les troupes du général Busacca; mais, malgré cela, il ne fallut que très-peu d'efforts aux soldats napolitains pour disperser ces bandes armées et étouffer l'insurrection dans les provinces.

Devenu ainsi maître de la révolution, Ferdinand prépara, pendant le mois d'août, une armée de 20 000 hommes qui, avec l'aide des 4000 renfermés dans la citadelle de Messine, devaient reconquérir la Sicile. Le commandement de cette armée fut donné au général Filangieri. Celui-ci résolut de s'emparer d'abord de Messine pour en former la base de ses opérations militaires. Cette ville se trouve, à la vérité, assez éloignée de Palerme (à 100 lieues environ), qui était le point objectif de cette guerre; mais il était très-important de l'occuper, en vue des secours de toute espèce que l'armée royale pouvait retirer du continent; et, en s'appuyant à la citadelle, Filangieri était certain de s'emparer de la ville en peu de temps.

Messine renfermait alors 94 000 habitants. Sur les collines, à l'ouest de la ville, les Messinois avaient construit plusieurs batteries armées de grosses pièces, et qui dominaient la citadelle, placée à l'est, sur l'isthme qui environne le port. Afin de se garantir contre les sorties de la garnison renfermée dans la citadelle, les habitants avaient creusé une tranchée,

réunissant le port au torrent qui passe près des murs de la ville, et va se jeter dans la mer. A l'embouchure de ce torrent, ils avaient élevé une batterie dite *Sicilia*. Ainsi la citadelle se trouvait entourée en quelque sorte d'un cercle de fer. Pour défendre la ville, il y avait 100 pièces de place, 38 de campagne, 4 de montagne, et 6000 hommes, dont 800 seulement avaient reçu une organisation régulière, formant deux bataillons, 10e et 11e.

Le 3 septembre, une division navale, composée d'une frégate, de 4 corvettes à vapeur et de 20 canonnières, et portant 3000 hommes de troupes de débarquement, ouvrit le feu contre Messine en même temps que la citadelle. Le lendemain, deux régiments napolitains et un bataillon suisse (2063 hommes), choisis parmi la garnison de la citadelle, exécutèrent une sortie et s'emparèrent de la batterie *Sicilia*, qui empêchait le débarquement des troupes royales.

Le 6 septembre, Filangieri fit embarquer à Reggio la division Nuziante, forte de 6000 hommes, sur 3 frégates à voiles, 13 bateaux à vapeur et 20 canonnières. Ces troupes débarquèrent sans beaucoup de peine à la Contessa, à 2 milles du sud de la ville. Appuyés par une sortie que fit à propos la garnison de la citadelle, sous le commandement du général Pronio, les Napolitains emportèrent à la baïonnette les villages de Contessa et de Gazzi; et, malgré l'héroïque défense des Siciliens, qui ne cédaient le terrain que pied à pied, ils parvinrent à les déloger des

maisons et des édifices où ils s'étaient retranchés, et dont plusieurs étaient fortifiés. Mais les troupes de Pronio étaient moins heureuses dans leur attaque; elles n'avançaient pas, et une bombe, en éclatant au milieu de la colonne, tua 12 hommes, en blessa plusieurs, et jeta un tel désordre parmi les soldats qu'ils rentrèrent précipitamment dans la citadelle, s'imaginant que le terrain était miné sous leurs pieds. A la première nouvelle de ce désastre, les troupes de l'expédition songeaient déjà à battre en retraite, lorsque, heureusement pour elles, la présence d'esprit de Filangieri parvint à leur rendre du courage, et le combat dura jusqu'à la nuit. Les commandants des navires français et anglais, composant la station navale, essayèrent alors de ménager une suspension d'armes; mais, en réponse à leur tentative d'accommodement, les deux partis proposèrent des conditions également inacceptables.

Les mandataires du pouvoir exécutif de Messine demandaient : 1° Pour les membres de l'autorité révolutionnaire, la conservation de leurs charges; 2° l'assurance que la question du gouvernement serait résolue par les Chambres siciliennes; 3° l'échange des prisonniers faits de part et d'autre. Filangieri, de son côté, exigeait que la ville se rendît à discrétion.

Le lendemain, à l'aube du jour, le combat recommença avec opiniâtreté des deux côtés. Mais bientôt les Napolitains, ayant tourné les positions

des Messinois par la route de Catane, s'emparèrent du fort de Gonzaga, et occupèrent les collines, abandonnées par la bande de La Masa forte de 1200 hommes, avant qu'on l'eût attaquée. Le dernier épisode du combat fut la prise du bourg de Zaera et l'occupation du couvent de la Madeleine par Pronio, qui réussit à s'en emparer, malgré la vaillante défense des Siciliens. Les Napolitains pénétrèrent alors dans Messine, du côté de la Madeleine et par la porte principale de la ville, tuant, pillant, violant, mettant le feu, de leurs mains, aux maisons des particuliers et aux édifices publics, souillant leur victoire par les plus odieux excès. Et lorsque le fils de l'illustre Gaëtano Filangieri eut à se justifier, devant la Chambre des pairs, des accusations unanimes portées contre lui par la presse anglaise et française, par l'honorable lord Lansdown, par les amiraux Parker et Baudin, il se borna à répondre, que ses troupes n'avaient pas commis de plus grands excès à Messine que les Français à Austerlitz et à Iéna. Mais, en admettant la vérité de ce fait plus que douteux, aucun rapport ne peut exister entre les Français combattant sur le champ de bataille les ennemis de leur pays, et des Italiens combattant en Italie des compatriotes et des frères, pour assurer le triomphe du despotisme le plus lâche et le plus féroce qui fut jamais.

Les Messinois montrèrent, après la défaite, le même courage dont ils avaient fait preuve pendant

le combat. Le chiffre des pertes de l'armée napolitaine, qui s'éleva à 1079 hommes morts ou blessés, parmi lesquels 46 officiers, montre surabondamment quelle bravoure on avait déployée des deux côtés dans l'attaque et dans la défense.

Afin d'épargner de nouveaux malheurs à la Sicile, les envoyés de France et d'Angleterre à Naples, M. de Rayneval et lord Napier, se servirent des cruautés commises par les troupes de Filangieri comme d'un prétexte légitime pour intervenir officieusement, au nom des grands principes d'humanité, et un armistice de six mois fut conclu entre les parties belligérantes.

Le 5 août, le général autrichien Welden, à la tête de 7 à 8 mille hommes, s'était présenté devant Bologne, afin d'obtenir satisfaction d'injures faites par les habitants à des officiers autrichiens. Il exigeait qu'on lui remît les coupables. Mais tous les citoyens coururent aux armes, et, après quatre heures de combat, quoique armés à la hâte de tout ce qu'ils avaient trouvé sous leurs mains, ils obligèrent Welden à se retirer.

Les Romains demandaient une réparation éclatante de cette insulte; mais Pie IX se contenta de faire publier une protestation par le cardinal Soglia, et, en même temps, il appela au ministère de la guerre, le comte Campello.

On comprend que les espérances des réactionnaires avaient dû s'accroître à chacun des revers essuyés

par la révolution; aussi Pie IX, ou plutôt ses conseillers secrets, étaient-ils décidés, surtout depuis les désastres de l'armée piémontaise, à retourner en arrière et à regagner le terrain perdu. Dans ce but, Pellegreno Rossi fut chargé de la composition d'un nouveau ministère, et on lui confia le portefeuille de l'intérieur. Rossi, après avoir exclu Galletti, et supprimé le ministère de la police, choisit pour ses collègues l'avocat Cicognini, comme ministre de la justice, et le général Zucchi, comme ministre de la guerre. Le premier était un des orateurs les plus fougueux de l'extrême droite de la Chambre, et le second était des plus impopulaires, pour avoir lâchement capitulé à Palmanova, et pour n'avoir pas voulu reconnaître le gouvernement de Venise. Ces choix et la conviction où étaient les patriotes que Rossi voulait rendre au pape tout le prestige de sa puissance temporelle expliquent la haine qu'ils lui portaient.

Le clergé ne l'aimait pas davantage, depuis qu'il avait mis une taxe sur tous les biens de l'Église, qui se trouvaient en outre grevés d'une seconde hypothèque de deux millions d'écus, comme garantie des bons du Trésor. Rossi, quoique Italien, n'avait qu'une connaissance imparfaite du caractère national, parce qu'il avait vécu trente-quatre ans à l'étranger; et il ne revint dans sa patrie que pour y trouver la mort.

Le 15 novembre était le jour fixé pour la réunion des Chambres, et tous les esprits étaient dans l'anxiété; car on s'attendait à un mouvement révolutionnaire

pour ce jour-là. Plusieurs personnes firent prévenir Rossi du danger qu'il allait courir, mais il ne tint aucun compte de ces avis, et, à l'heure indiquée, il se rendit à la Chambre pour prononcer le discours d'ouverture.

En entrant dans la cour du palais, il répondit aux injures de la foule par un geste de suprême dédain; mais, à peine avait-il gravi quelques-uns des degrés qui conduisent à la salle des séances, qu'un individu le frappa à la gorge et disparut. Quelques instants après, Rossi rendait le dernier soupir.

Cette déplorable catastrophe fut le signal de l'avénement des démocrates au pouvoir. Eux seuls étaient possibles. Alors le peuple s'assemble devant le Quirinal, et demande *la Constituante*. Galletti, Sterbini et quelques autres se chargèrent, en cette occasion, de porter au pape les vœux du peuple soulevé. Celui-ci commença par résister et ne voulut entendre parler en aucune façon de la guerre avec l'Autriche, ou d'une innovation politique quelconque. Mais bientôt le palais papal fut attaqué par les libéraux, auxquels se joignit la garde nationale; et les Suisses ayant fait feu sur la foule, le cri aux armes! retentit d'un bout de la ville à l'autre. Pie IX céda alors, et chargea Galletti de la formation d'un nouveau ministère. Celui-ci s'adjoignit Soglia, Sterbini, Mammiani et Rosmini. Les deux derniers, ayant été choisis sans leur aveu, refusèrent les fonctions pour lesquelles ils avaient été désignés.

Depuis lors, Pie IX, encouragé dans ses projets de fuite par les ministres de France, d'Espagne et de Bavière, se prépara secrètement à quitter Rome ; M. le duc d'Harcourt lui conseillait de se retirer à Civita-Vecchia, d'où il pourrait facilement gagner la France, M. Martinez voulait le conduire aux îles Baléares, et M. Spaur à Gaëte. Pie IX écoutait tous ces avis, et, quoique son choix fût arrêté, il se gardait bien de le faire connaître. Le 25 novembre, vêtu en abbé, accompagné de Mme Spaur, et suivi à distance par Mgr Stella et par le cardinal Antonelli, il partit pour Gaëte, où il arriva sans encombre.

Le ministre de la République française était resté dans le cabinet du pape avec une lumière pour détourner les soupçons. Lorsque le temps qu'il jugeait nécessaire à l'arrivée du pape à Civita-Vecchia fut écoulé, il s'y rendit pour le complimenter sur sa délivrance ; et il est facile d'imaginer quels durent être sa surprise et son désappointement, en apprenant que Pie IX était parti pour Gaëte.

La nouvelle de la fuite du pape mit toute la ville en rumeur ; et le ministère, pour se disculper de toute complicité, se hâta de publier une proclamation, dans laquelle il déclarait que le pape avait cédé à de funestes conseils, et rapportait les faits tels qu'ils s'étaient passés.

Le 3 décembre, Pie IX envoya de Gaëte un bref par lequel il protestait contre tout ce qui s'était fait à Rome, et il nommait en même temps une commis-

sion de gouvernement composée de sept personnes. Sur les sept, trois étaient absentes et les quatre autres refusèrent.

Le ministère ne devait pas ignorer que le pape, une fois en sûreté à Gaëte, serait plus intraitable que jamais dans la position où il se trouvait; il n'avait donc qu'une chose à faire, rompre avec le pape, et s'ériger en commission provisoire, gouvernant au nom et sous les auspices de la nationalité italienne. Au lieu de prendre ce parti décisif, le ministère, qui n'était certes pas à la hauteur des circonstances, nomma une commission chargée de supplier le pape de revenir au milieu de son peuple, en déclarant que s'il gardait le pouvoir, malgré le bref, c'est que celui-ci était inconstitutionnel et n'avait aucun caractère d'authenticité.

Ainsi qu'il était facile de le prévoir, les commissaires partis de Rome, le 5 décembre, durent revenir sur leurs pas, arrêtés à la frontière par les autorités napolitaines. Ils écrivirent au cardinal Antonelli, et celui-ci répondit que le pape ne recevrait aucune députation. Les ministres romains, trop faibles et trop indécis, pour oser s'emparer du pouvoir au nom du peuple italien, et repoussés par le pape, eurent recours à un moyen terme qui offrait peut-être encore plus de dangers. Ils nommèrent une commission chargée d'aplanir les difficultés soulevées par l'absence de Pie IX. Cette commission avait à remplir une autre tâche plus difficile encore; elle devait

s'entendre avec le général Cavaignac, alors chef du gouvernement français, et qui se préparait à envoyer à Civita-Vecchia une expédition de 3500 hommes, pour veiller à la sûreté de la personne du pape. Il fallait, pour remplir convenablement cette mission, toute l'habileté et l'énergie qui manquaient aux commissaires désignés par les ministres ; et, à leur défaut, l'assemblée des députés dut nommer une junte chargée d'exercer provisoirement le pouvoir suprême. Cette junte était ainsi composée : Corsini, sénateur de Rome, Zucchini, sénateur de Bologne, Camérata, gonfalonier d'Ancône. Zucchini refusa, et fut remplacé par Galletti.

Malgré une nouvelle protestation du pape datée de Gaëte, la junte s'empressa de décréter la réunion de la Constituante. Elle nomma aussi un nouveau ministère, dont les membres furent : Armellini, Galeotti, Mgr Mazzarelli, Sterbini, Campello et Galletti. Les Chambres furent dissoutes, et les électeurs convoqués pour le 21 janvier 1849.

Pendant qu'on combattait en Lombardie, la Toscane vivait en paix sous son gouvernement constitutionnel. Le grand-duc déclarait ouvertement qu'il était résolu à continuer la guerre et à conclure une ligue nationale avec les autres princes italiens. On croyait généralement à la sincérité de ses paroles ; quelques-uns cependant, prétendant trouver un motif intéressé à cette détermination vraiment patriotique, l'accusèrent de rêver la possession des Légations pour

lui-même, et, pour son second fils, la couronne de Sicile. Cependant, à la nouvelle des avantages remportés par les Autrichiens sur les Piémontais, le parti rétrograde avait relevé la tête. Il commençait à s'agiter, exploitant habilement le mécontentement des paysans. En pareille occurrence, la première chose à faire était d'organiser une force capable d'assurer l'ordre et les libertés, d'asseoir sur une base solide les institutions libérales; mais, au lieu de cela, les Chambres perdirent un temps précieux en discussions oiseuses et en joutes oratoires, réduisant une question vitale à une simple question de portefeuille. Ce fut alors que le ministre Ridolfi donna sa démission. Cet honnête patriote, voyant une Chambre sans vigueur et qui lui refusait son appui, un pays sans force propre, proposa de demander du secours à la France. Le rejet de sa proposition lui fit quitter le ministère, au moins pour un temps. En effet, après la bataille de Custoza, l'invasion n'ayant plus de barrière entre elle et la Toscane, Ridolfi fut rappelé au ministère et reçut des pouvoirs extraordinaires. Il montra d'abord de l'énergie, fit fermer les clubs et emprisonner les principaux agitateurs; mais il ne sut pas résister aux attaques de la Chambre, et, reculant devant les rudes coups que lui portait Guerrazzi, il donna de nouveau sa démission. La formation d'un autre ministère fut confiée, le 17 août 1848, à Cino Capponi, patriote vertueux, dont l'Italie appréciait le noble cœur et l'esprit élevé. Mais on manquait de troupes et d'une

garde nationale bien organisée; l'Italie soutenait une guerre désastreuse, et la révolution était en permanence à Livourne ; c'était trop d'obstacles pour un vieillard sans grande énergie et pour un si faible gouvernement.

Le 8 septembre, les Livournais s'insurgèrent et se rendirent maîtres de la ville et des forts. Montanelli, que les Toscans aimaient et vénéraient à cause de son talent, de son patriotisme et de sa bravoure sur le champ de bataille de Curtatone, où il avait été blessé et laissé pour mort, fut nommé, par le ministère, gouverneur de Livourne. L'enthousiasme qui l'accueillit lui rendit plus facile son rôle de pacificateur. Ce fut dans cette ville que, pour la première fois, Montanelli mit en avant l'idée d'une Assemblée constituante.

L'honnête Capponi s'aperçut promptement que le pouvoir était réellement entre les mains du parti démocratique, ce qui motiva sa retraite, le 12 octobre 1848. Montanelli fut chargé de la formation du nouveau ministère. Or, comme le mouvement de Livourne avait été la cause première de la chute de Capponi, comme, d'autre part, Livourne ne s'inspirait que de Guerrazzi, ce dernier fut forcément appelé au ministère, dont il devint le véritable chef. Cependant, le programme de Montanelli, qui se résumait tout entier dans la Constituante italienne, devint celui du nouveau ministère. Le triomphe de la révolution en Toscane, en Piémont, à Rome et à Naples, comme à Palerme, Milan et Venise, eût rendu facile et rai-

sonnable l'application de ce programme; car alors les peuples eussent parlé en maîtres à leurs divers souverains; mais pouvait-on espérer de voir ces mêmes princes courber le front sous les décisions d'un congrès démocratique, vers la fin de l'année 1848, lorsque déjà Naples gémissait sous la réaction triomphante, lorsqu'on voyait le roi, maître de Messine, menacer la Sicile; les Autrichiens prêts à franchir les frontières de la Toscane et de la Romagne, après avoir occupé les duchés; et le ministre Rossi préparant la réaction à Rome? Était-il juste, et prudent surtout, d'imposer à Charles-Albert les décrets de la Constituante, au moment où, seul parmi les souverains italiens, il luttait, entouré de ses fils, contre l'ennemi de la patrie? En effet, le but de la révolution était l'affranchissement de l'Italie, et conséquemment la guerre à l'Autriche: or, pour repousser l'Autriche et combattre la réaction, de quelles forces, de quelles armées disposaient Rome, la Toscane et Venise, les trois seules provinces italiennes qui pussent, en dehors du Piémont, accepter la Constituante? Dans l'extrémité où se trouvait la patrie, quelle impulsion aurait jamais pu donner à la guerre une assemblée d'avocats et d'orateurs? La guerre durait depuis plusieurs mois et prenait une tournure menaçante pour nous; il nous fallait donc des bataillons pour arrêter l'invasion autrichienne, et non pas des discours, des proclamations ou des programmes qui servaient d'épouvantail au parti modéré, et étaient loin de le rallier

à la cause de l'Italie. Lorsque Reggio, Messine et Palerme, et plus tard Milan et Venise s'insurgèrent, en 1848, c'était le moment de déployer de l'énergie et de tout tenter pour accomplir la révolution : mais fallait-il agiter de nouveau ces questions et diviser les esprits, au moment où les Piémontais et les Toscans semblaient accepter tacitement les réformes accordées bon gré mal gré par leurs princes, au moment où l'ennemi frappait à nos portes?

Après les désastres qui accablèrent l'armée piémontaise, le grand-duc de Toscane devait être certainement disposé à restreindre plutôt qu'à élargir le cercle des libertés; on commettait donc une faute en lui fournissant un prétexte pour cesser toute coopération à une guerre à laquelle il avait pourtant contribué au delà de l'espérance des patriotes. Néanmoins, Montanelli proposa, plus tard, d'assembler la Constituante à Rome, sous la présidence honoraire du grand-duc; et cela, sans songer que le pape, retiré à Gaëte, frappait de ses excommunications libéraux et Italiens; sans souci des répugnances du grand-duc et de Charles-Albert, et entraîné par le cri de *vive la Constituante!* que beaucoup de patriotes avaient pris pour devise, il crut devoir marcher en avant. Guerrazzi, au contraire, qui, comme homme pratique, avait gagné la confiance de Léopold, considéra la Constituante comme une utopie dangereuse en ce moment.

Le gouvernement toscan, aidé du ministre de la

guerre, d'Ayala, écrivain militaire libéral, ancien officier de l'artillerie napolitaine, très-distingué, s'occupa activement de la réorganisation de l'armée. On peut reprocher à d'Ayala d'avoir contribué, peut-être, à relâcher les liens de la discipline dans la nouvelle armée qu'il avait créée. C'est qu'il voulut appliquer ses idées toutes spéciales sur l'éducation du soldat, sans avoir le temps d'examiner si le moment était opportun pour cela. Ce qu'il fallait alors, c'était trouver et instruire, dans le plus bref délai, le plus grand nombre possible de soldats pour les opposer à l'ennemi. D'Ayala, sans négliger ce point essentiel, donna trop d'importance peut-être à ses idées de réformes, dans ces circonstances critiques. Toutefois, hâtons-nous d'ajouter que l'esprit tout libéral des innovations tentées par cet officier, leur opposition avec les principes admis encore dans toutes les armées européennes, leur assurent pour l'avenir l'attention sérieuse des hommes compétents et une réalisation au moins partielle. — Il est à regretter que la belle division créée par d'Ayala n'ait pu prendre aucune part à la continuation de la guerre d'Italie.

Cependant, malgré les graves préoccupations de la guerre et le désordre des autres provinces italiennes, seul le Piémont parvenait à asseoir sur une base durable ses institutions constitutionnelles. Le ministère Balbo, sincère, honnête et italien, était tout-puissant sur les Chambres, et le prince de Carignano gouver-

nait le Piémont en qualité de lieutenant du roi. L'annexion de la Lombardie et de la Vénétie aux États de Charles-Albert fit naître des débats déplorables. Turin, situé au pied du Mont-Cenis, ne pouvait pas être la capitale d'un royaume de la haute Italie, comprenant, outre les provinces piémontaises, les duchés de Modène et de Parme et le royaume lombardo-vénitien. Milan, au contraire, par sa position géographique, sa richesse, son histoire, sa grandeur et son influence, était la capitale désignée de ce nouvel État. Mais ce choix entraînait la ruine de Turin, et les habitants de cette ville, considérant le sacrifice qu'on leur demandait comme plus fort que tous ceux qu'ils faisaient pour soutenir la guerre de l'indépendance italienne, résistaient de tout leur pouvoir. La Chambre ajourna fort heureusement cette imprudente discussion. Au reste, l'acte d'annexion exigeait par lui-même une politique plus large et des garanties pour les provinces nouvellement acquises au Piémont; elles devaient avoir des représentants dans le cabinet; aussi, les ministres s'étant retirés à la suite de la discussion sur la capitale, l'élément nouveau entra-t-il pour une bonne part dans le ministère, qui, le 27 juillet, fut ainsi composé : le comte Casati, de Milan, nommé à la présidence du conseil; l'ingénieur Paleocapa, de Venise, aux travaux publics; le Génois Pareto resta aux affaires étrangères, et les autres portefeuilles échurent à Durini, de Milan; Gioia, de Plaisance; Ricci, de Gênes; et aux Piémontais Plezza,

Ratazzi et Hyacinthe de Colegno. Gioberti venait de traverser l'Italie en triomphateur. Partout les populations l'avaient acclamé comme le prophète de la régénération nationale, et Turin le reçut avec les mêmes transports! On lui offrit une place dans le cabinet, qu'il refusa d'abord; mais il céda enfin et prit le portefeuille de l'instruction publique pour couvrir la nouvelle administration de sa grande popularité.

Pendant ce temps l'armée continuait la lutte contre l'Autriche; et, au dedans, on discutait toujours la nécessité d'une Assemblée constituante de la haute Italie. La majorité la repoussait en se déclarant satisfaite par la promulgation du statut constitutionnel; mais la minorité démocratique la soutenait avec passion. Le parti rétrograde et le parti municipal repoussaient toute innovation politique, et, par tous les moyens en leur pouvoir, paralysaient l'action du ministère. Ces discordes intestines et les intrigues du parti réactionnaire énervaient les forces du Piémont, tandis que l'armée était battue à Custoza. En vain, le ministre de l'intérieur, Plezza, proposa-t-il de donner au roi la dictature et de faire une levée en masse; les ténébreuses menées des jésuites, qui sapaient les fondements de l'État, firent repousser ses propositions. Ce fut alors que Gioberti et Casati, voyant leurs efforts neutralisés par ces tiraillements sans fin, donnèrent leur démission. Gioberti fut chargé avec Pinelli de former un nouveau cabi-

net, œuvre d'autant plus difficile que les deux ministres ne s'entendaient pas. L'un voulait mettre fin à la guerre, tandis que l'autre s'efforçait de la soutenir avec vigueur. Pinelli n'était pas révolutionnaire : en continuant la guerre, il croyait continuer la révolution, et pensait d'ailleurs, avec justesse, qu'après les désastres de Custoza, et de la retraite de l'armée sur Milan, il était impossible de reconstituer l'armée piémontaise.

Le nouveau ministère, composé de Pinelli, Merlo, le général Dabormida, le général Perrone et Alfieri, voulut trancher la difficulté en demandant à la médiation de la France et de l'Angleterre l'affranchissement de l'Italie. En même temps il formula une protestation contre Radetzki qui, violant l'armistice récemment conclu à Milan, s'était emparé du parc d'artillerie piémontais resté à Peschiera, et déclara qu'il ne reconnaissait point ledit armistice comme un fait politique pouvant servir de base à un traité de paix. Cependant le cabinet, qui passait pour réactionnaire, commençait à fléchir sous les attaques réitérées de la presse et du tout-puissant Gioberti. Comme il arrive toujours dans les grandes calamités, tous les ministres étaient suspects à la nation. Charles-Albert songea alors à s'appuyer sur l'élément démocratique, en appelant au ministère Brofferio et Manin; mais le refus de Manin fit échouer cette combinaison.

Le roi pourtant tenait à la continuation de la guerre. Il fit appel aux meilleurs généraux français,

Bedeau, Lamoricière, Changarnier et Bugeaud; aucun ne voulut accepter ses propositions. Il manda alors le polonais Chzarnowsky, choix malheureux, qui ne fit qu'augmenter le désordre de l'armée, en donnant ainsi un brevet d'incapacité à tous les généraux piémontais, et en les couvrant de honte aux yeux de leurs propres soldats. Pourquoi préférer ces étrangers à Bava, à de Sonnaz? c'est que, nous autres Italiens, nous avons le grand tort de douter de nous-mêmes et d'oublier que, depuis trois siècles, les maîtres dans l'art de la guerre, Montecuccoli, Trivulzio, Masséna, Napoléon, étaient nos compatriotes. Le commandement de l'armée piémontaise revenait donc de droit à Bava, autant à cause de l'habileté et du courage dont il avait fait preuve depuis le début de la campagne, qu'à cause de l'état des esprits dans les rangs des généraux et des officiers. Presque tous étaient opposés à la guerre, et, loin de compter sur la victoire, ils craignaient pour l'existence même de la monarchie. Or, en mettant Chzarnowsky à la tête de l'armée, on donnait à la guerre un caractère révolutionnaire et on augmentait par là la méfiance des officiers généraux.

Cependant, les nouvelles élections parlementaires venaient de donner une grande majorité au parti de la guerre. La session s'ouvrit le 18 octobre, et Gioberti fut nommé à la présidence, vote déjà significatif en faveur de la guerre. Le cabinet déclara alors aux ambassadeurs de France et d'Angleterre, nonob-

stant leurs tentatives de médiation, que, certaines éventualités se présentant, il se réservait la liberté d'agir et de dénoncer l'armistice. En même temps, l'envoyé sarde à Paris demandait un secours de 20 000 ou 30 000 hommes.

Le parti démocratique, d'accord avec l'enthousiasme national, réclamait la reprise immédiate des hostilités. Le roi, cédant à ces excitations guerrières, et entraîné par le frémissement qui agitait tout le reste de l'Italie, se jeta dans les bras de ce parti et forma un nouveau cabinet avec Gioberti, Rattazzi, le général de Sonnaz, de Ferrari et Sineo. On donna le nom de démocratique à ce ministère, non à cause de ses membres, mais à cause de leurs tendances pour la guerre réclamée par les démocrates.

Voici quel était le programme de Gioberti : union de la liberté et de la royauté, organisation de la ligue des divers États italiens par une Assemblée constituante, ajournement des hostilités contre l'Autriche jusqu'après la solution des questions italiennes. Son premier acte politique fut d'envoyer le ministre Martini à Gaëte pour inviter le pape à sanctionner la croisade contre l'Autriche et l'attirer à Turin : Pie IX refusa tout.

Cependant la nouvelle Chambre piémontaise, plus démocratique que le ministère, réclamait la Constituante unitaire et voulait se passer du pape ainsi que du grand-duc de Toscane, dont Gioberti prétendait relever le trône avec les soldats du Piémont. Le

ministre, se trouvant en opposition même avec ses collègues, donna sa démission et fut remplacé aussitôt par le général du génie Chiodo, homme très-estimé par son caractère, sa science, le libéralisme de ses idées et son sincère patriotisme. Il fut chargé des affaires de la guerre et s'en occupa avec une active énergie.

L'armée fut augmentée de 13 régiments de ligne et d'un régiment de cavalerie composé de Lombards; l'infanterie lombarde forma les 19ᵉ, 20ᵉ, 21ᵉ et 22ᵉ de ligne, et avec les troupes modénoises et parmesanes on forma le 23ᵉ. Les régiments de ligne piémontais furent portés à 4 bataillons, dont un pris dans la réserve, et on créa 6 nouveaux régiments, les 24ᵉ, 25ᵉ, 26ᵉ, 27ᵉ, 30ᵉ et 31ᵉ, composés chacun de 3 bataillons seulement. Le 3ᵉ de la garde et les 28ᵉ et 29ᵉ de ligne, augmentés chacun d'un 4ᵉ bataillon pris aussi dans la réserve, formèrent une division de réserve provisoire qu'on pouvait renforcer au besoin avec les premiers bataillons de réserve des 1ᵉʳ, 2ᵉ, 15ᵉ et 16ᵉ de ligne, et avec les seconds bataillons de même ordre des 1ᵉʳ, 2ᵉ, 3ᵉ, 4, 15ᵉ et 16ᵉ, qui n'avaient pas encore été formés en régiments. Les bersaglieri furent portés à 5 bataillons; l'artillerie mit en ligne 156 pièces de campagne et prépara un parc de siége de 200 bouches à feu. Quel admirable élan que celui de ce petit État qui, malgré sa faiblesse, put lever si rapidement 120 000 hommes de belles troupes dont 6000 cavaliers! Il était impossible au général Chiodo

d'organiser avec plus de promptitude et d'habileté l'armée que réclamaient les Chambres et le pays. Quant à nous, nous pensons qu'on eut tort de placer la force de l'armée dans le nombre des gros bataillons. Eu égard à la condition exceptionnelle du Piémont, cette augmentation du chiffre des corps fut plus nuisible qu'utile. En effet, comme nous l'avons dit plus haut, les revers de la campagne de 1848 avaient affecté le moral du soldat piémontais et relâché les liens de la discipline. Or, pour relever ces deux assises de toute force dans les armées, il fallait améliorer la condition du soldat et s'occuper avec soin de son équipement et de son armement, rendre la surveillance plus active, ranimer la confiance par le choix d'officiers dignes de commander, épurer les états-majors et stimuler l'ardeur des sous-officiers et des soldats par de sérieuses espérances d'avancement. Il fallait renvoyer dans leurs foyers tous les hommes de la réserve, pères de famille presque tous, et incapables, à leur âge, de supporter les fatigues d'une campagne : on les aurait remplacés par de nouvelles levées dont le moral ne se serait pas encore ressenti des désastres précédents. Mais tout cela demandait du temps. Or, l'augmentation de l'armée rendait toute réforme impossible ; en créant un surcroît de dépenses, elle empêchait l'État d'améliorer la condition matérielle du soldat, et le besoin qu'on avait d'officiers obligeait de conserver les mauvais ou d'en prendre de plus incapables encore. La création de nou-

veaux corps et le manque de grandes casernes qui rendait nécessaire l'éparpillement d'un régiment en plusieurs quartiers, s'opposaient au rétablissement de la discipline et à une bonne instruction. Les vieux soldats de la réserve, mécontents de leur maintien sur les cadres, donnaient aux recrues l'exemple de l'insubordination ; de plus, en appelant tant d'hommes à la fois sous les armes, on remplissait les hôpitaux de malades sans augmenter en proportion le nombre des soldats propres à être mis en ligne ; et enfin l'état des finances ne permettant pas de garder sur pied pendant longtemps une armée aussi nombreuse, il fallut dénoncer l'armistice avant que l'instruction fût assez avancée pour entrer en campagne.

Il aurait été plus avantageux de remettre l'armée sur le même pied qu'en avril 1848 en se servant des mêmes cadres, en augmentant toutefois les bersaglieri et l'artillerie. On aurait pu alors, après 8 ou 10 mois, mettre en ligne 60 000 hommes de bonnes troupes, tout en conservant 30 000 hommes de réserve et 20 000 ou 30 000 gardes nationaux mobiles pour garder les places fortes et appuyer l'armée dans les opérations secondaires de la guerre.

Il paraît cependant que le gouvernement comptait sur la victoire, et ne songeait point à parer aux revers qui pourraient survenir ; car il ne fortifiait ni Alexandrie, ni les passages du Pô. Il ne s'occupait que d'augmenter le chiffre de ses soldats et d'organiser en Lombardie un mouve-

ment révolutionnaire, dont le centre devait être à Brescia.

On était ainsi arrivé au mois de mars, sans que la médiation de la France et de l'Angleterre eût eu aucun résultat. Les conférences de Bruxelles traînaient en longueur, et l'Autriche cherchait à gagner du temps, pour rétablir son armée et fondre de nouveau sur la Hongrie, le Piémont et la Vénétie. Les finances du Piémont s'épuisaient; le peuple et les Chambres, comme toutes les provinces de l'Italie, demandaient la guerre à grands cris; Charles-Albert, obéissant à ces pressions diverses, résolut alors de tirer de nouveau l'épée du fourreau, et, le 16 mars, le cabinet de Turin dépêcha à Radetzki un officier supérieur du génie, porteur de l'acte de dénonciation de l'armistice, qui devait expirer le 20 mars. Ainsi, dans 4 jours, la lutte allait recommencer entre le Piémont et l'Autriche.

Cette campagne s'ouvrait pour les Piémontais sous de tristes auspices. L'armée était démoralisée; elle sentait s'évanouir sa confiance dans les talents militaires du roi et des généraux; et la conduite des Milanais envers Charles-Albert avait refroidi les sympathies du soldat pour les Lombards.

Enfin les recrues et les soldats de la réserve qui formaient le gros de l'armée étaient commandés par des officiers qui, pour la plupart, ne connaissaient pas les soldats de leurs corps de nouvelle formation. Le général en chef était étranger au pays et à l'armée;

l'administration militaire exigeait une réforme; enfin, comme dernier trait à ce triste tableau, le parti réactionnaire et le clergé travaillaient l'armée, et semaient des bruits tendant à rejeter les désastres de la guerre sur les patriotes, qu'ils représentaient comme les ennemis du trône.

Aussi Radetzki pouvait compter sur la victoire; et, comme nous allons le voir, son espoir ne fut point déçu.



CHAPITRE XVI.

SUITE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE.

Composition de l'armée piémontaise. — Ignorance des Italiens sur l'état réel de cette armée. — Positions des troupes piémontaises sur la frontière. — Instructions données à Ramorino. — Plan de campagne de Chzarnowsky. — Avantages et inconvénients de ce plan. — Comment on aurait dû concentrer l'armée piémontaise. — Ramorino ne se trouve pas à la place qu'il devait occuper. — Manœuvres de Radetzki. — Les Autrichiens passent le Tessin. — Marche de l'armée autrichienne. — Charles-Albert passe le Tessin. — Inexplicable inaction de Chzarnowsky. — Nouvelle distribution de l'armée piémontaise. — Projet de Chzarnowsky. — Ses ordres sont mal exécutés. — Fausse position des divisions de Durando et du duc de Savoie. — L'armée piémontaise reprend une bonne situation. — Marche et direction des différentes colonnes autrichiennes. — Défaite de leur avant-garde à Vigevano. — Attaque de la Sforzesca par Wohlgemuth. — Situation critique de l'armée autrichienne. — Bataille de Mortara. — De quelle manière aurait dû opérer Chzarnowsky après la perte de Mortara. — L'armée piémontaise se concentre à Novare. — Réponse aux critiques qui se sont produites sur cette campagne. — L'inaction de Radetzki après sa victoire de Mortara sauve les Piémontais d'une déroute. — Opérations que Radetzki devait entreprendre après cette bataille.

Les troupes piémontaises destinées à entrer en campagne formaient 7 divisions, avec 2 brigades détachées, et se trouvaient, pour la plupart, cantonnées près de la frontière. L'organisation de chaque division différait peu de celle qui avait prévalu dans la première campagne. Charles-Albert était le chef nominal de l'armée; mais la responsabilité du commandement reposait tout entière sur Chzarnowsky, qui

avait pour chef d'état-major le général La Marmora. Dans le tableau ci-après se trouve détaillé l'état de toute l'armée mobilisée :

GRAND QUARTIER GÉNÉRAL.

S. M. le roi CHARLES-ALBERT.

Aides de camp et officiers d'ordonnance de Sa Majesté : LAZZARI, SAMBUY, DEFORAX, RAUBILLANT MAURICE, SCATI, majors généraux; CHIODO, ministre de la guerre, major général.

Général en chef de l'armée : CHZARNOWSKY, major général.

Chef de l'état-major général : ALEXANDRE LA MARMORA, major général.

Commandant général de l'artillerie : ROSSI, major général.

Commandant général du génie : OLIVIERI, major général.

Intendant général de l'armée : MONTALE.

Commandant du grand quartier général : BENINSORD, colonel.

Officiers de l'état-major et adjoints à l'état-major..	25
Carabiniers royaux (colonel AVOGADRO)...........	60
Deux compagnies du génie......................	600
3ᵉ et 4ᵉ bataillons des Bersaglieri (col. SAVART)....	1316
Trois escadrons des guides (major SOLARO)........	295
Train des équipages (major VALIER)..............	397
Total..........	2693

AVANT-GARDE.

BRIGADE.	CORPS ET ARMES DIFFÉRENTS.	BATAILLONS.	COMPAGNIES.	ESCADRONS.	CANONS.	PERSONNEL.
Col. BELVEDERE.	18ᵉ rég. d'infanterie......	4	»	»	»	3451
	1ᵉʳ bataillon Bersaglieri..	1	»	»	»	468
	5ᵉ — — ...	1	»	»	»	467
	3ᵉ batterie à cheval......	»	»	»	8	230
	Train..................	»	»	»	»	26
	Totaux.........	6	»	»	8	4642

1re DIVISION.

Lieutenant général Jean Durando.

BRIGADES.	CORPS ET ARMES DIFFÉRENTS.	BATAILLONS.	COMPAGNIES.	ESCADRONS.	CANONS.	PERSONNEL.
Aosta. Major général Lovera.	5e régiment d'infanterie.	4	»	»	»	2922
	6e — —	4	»	»	»	2430
Regina. Major général Trotti.	9e — —	4	»	»	»	3105
	10e — —	4	»	»	»	3098
	5e compag. Bersaglieri..	»	1	»	»	204
	Rég. Nice-cavalerie......	»	»	6	»	819
	6e et 8e bat. de bataille..	»	»	»	16	452
	Compagnie du génie.....	»	1	»	»	289
	Train et officiers de l'état-major [1].............	»	»	»	»	318
	Totaux	16	2	6	16	13637

1. Chaque état-major divisionnaire se composait ainsi : 1 chef d'état-major, 1 sous-chef, 3 subalternes, 2 aides de camp, 1 commandant d'artillerie, 1 commandant du genie, 1 commandant des guides, 1 commandant des carabiniers royaux.

2e DIVISION.

Lieutenant général Bes.

BRIGADES.	CORPS ET ARMES DIFFÉRENTS.	BATAILLONS.	COMPAGNIES.	ESCADRONS.	CANONS.	PERSONNEL.
Casale. Major général Boyl.	11e régiment d'infanterie.	4	»	»	»	3356
	12e — —	4	»	»	»	3109
Major général La Rocca.	17e — —	4	»	»	»	2845
	23e — —	3	»	»	»	2041
	6e compag. Bersaglieri..	»	1	»	»	160
	Rég. Piémont-cavalerie...	»	»	6	»	771
	Compagnie du génie.....	»	1	»	»	289
	2e bat. de position et 4e de bataille..............	»	»	»	16	450
	Train et of. de l'état-major.	»	»	»	»	318
	Totaux	15	2	6	16	13339

3e DIVISION.
Lieutenant général PERRONE.

BRIGADES.	CORPS ET ARMES DIFFÉRENTS.	BATAILLONS.	COMPAGNIES.	ESCADRONS.	CANONS.	PERSONNEL.
Savoie Major général MOLLARD	1er régiment d'infanterie..	4	»	»	»	2899
	2e — — ...	4	»	»	»	2387
Savona. Major général ANSALDI.	15e — — ...	4	»	»	»	2383
	16e — — ...	4	»	»	»	2414
	7e compag. Bersaglieri...	»	1	»	»	183
	Rég. Gênes-cavalerie....	»	»	6	»	836
	3e et 7e bat. de bataille...	»	»	»	16	423
	Compagnie du génie.....	»	1	»	»	289
	Train et officiers de l'état-major...............	»	»	»	»	213
	Totaux.........	16	2	6	16	12027

4e DIVISION.
Le duc de GÊNES.

BRIGADES.	CORPS ET ARMES DIFFÉRENTS.	BATAILLONS.	COMPAGNIES.	ESCADRONS.	CANONS.	PERSONNEL.
Piémont. Major général PASSALACQUA.	3e régiment d'infanterie .	4	»	»	»	3449
	4e — —	4	»	»	»	3235
Pinerolo. Major général DAMIANO.	13e — —	4	»	»	»	2928
	14e — —	4	»	»	»	3465
	8e compagnie Bersaglieri.	»	1	»	»	197
	Rég. Aoste-cavalerie.....	»	»	6	»	818
	4e batterie de position et 9e de bataille.........	»	»	»	16	515
	Compagnie du génie.....	»	1	»	»	289
	Train et of. de l'état-major.	»	»	»	»	227
	Totaux	16	2	6	16	15123

5ᵉ DIVISION.

Lieutenant général RAMORINO.

BRIGADES.	CORPS ET ARMES DIFFÉRENTS.	BATAILLONS.	COMPAGNIES.	ESCADRONS.	CANONS.	PERSONNEL.
Major général ZANTI.	19ᵉ régiment d'infanterie.	3	»	»	»	1556
	20ᵉ — —	3	»	»	»	1304
Major général GIANOTTI.	21ᵉ — —	3	»	»	»	1161
	22ᵉ — —	3	»	»	»	1462
	Bersaglieri	1	»	»	»	822
	Chevau-légers lombards. .	»	»	6	»	641
	Volontaires italiens......	»	»	»	»	750
	— étrangers....	»	»	»	»	230
	Deux bat. de bataille	»	»	»	16	416
	Train et officiers de l'état-major	»	»	»	»	15
	Totaux	13	»	6	16	8357

6ᵉ DIVISION.

Major général ALPHONSE LA MARMORA.

BRIGADES.	CORPS ET ARMES DIFFÉRENTS.	BATAILLONS.	COMPAGNIES.	ESCADRONS.	CANONS.	PERSONNEL.
Major général COLLOBIANCA.	24ᵉ régiment d'infanterie.	3	»	»	»	1893
	25ᵉ — —	3	»	»	»	1853
Brigade mixte.	26ᵉ — —	3	»	»	»	2160
	27ᵉ — —	3	»	»	»	2013
	Bersaglieri..	»	1	»	»	173
	Novare-cavalerie........	»	»	2	»	200
	2ᵉ et 5ᵉ bat. de bataille...	»	»	»	16	425
	Train et officiers de l'état-major	»	»	»	»	166
	Totaux........	12	1	2	16	8883

DIVISION DE RÉSERVE.

Duc de SAVOIE.

BRIGADES.	CORPS ET ARMES DIFFÉRENTS.	BATAILLONS.	COMPAGNIES.	ESCADRONS.	CANONS.	PERSONNEL.
Garde royale. Major général BISCARETTI.	1er régiment des gardes...	3	»	»	»	2068
	2e — —	3	»	»	»	2058
	Chasseurs de la garde ...	2	»	»	»	1288
Cuneo. Major général BUSSETTI.	7e régiment d'infanterie ..	4	»	»	»	3088
	8e — —	4	»	»	»	2775
	Rég. Savoie-cavalerie....	6	»	6	»	790
	— Novare —	4	»	4	»	593
	1re batterie de position...	»	»	»	8	173
	2e — bataille....	»	»	»	8	234
	1re et 2e — à cheval...	»	»	»	16	461
	Train et officiers de l'état-major	»	»	»	»	255
	Totaux	26	»	10	32	13783

BRIGADE DÉTACHÉE

Major général, SOLALORI.

CORPS ET ARMES DIFFÉRENTS.	BATAILLONS.	COMPAGNIES.	ESCADRONS.	CANONS.	PERSONNEL.
30e régiment d'infanterie	3	»	»	»	1725
31e — —	3	»	»	»	2391
Bataillon de marine.....................	1	»	»	»	728
Bersaglieri lombards.....................	1	»	»	»	427
Dragons lombards.......................	»	»	2	»	178
Batterie lombarde.......................	»	»	»	8	208
Train et officiers de l'état-major...........	»	»	»	»	7
Totaux........................	8	»	2	8	5664

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

CORPS ET ARMES DIFFÉRENTS.	CANONS.	PERSONNEL.
3e batterie de position	8	233
Demi-batterie de Modène	4	76
Deux compagnies de pontonniers	»	481
Train	»	600
Division d'infirmiers	»	200
Parc et officiers de l'état-major	»	229
Totaux	12	1819

TOTAL GÉNÉRAL.

BATAILLONS.	COMPAGNIES.	ESCADRONS.	CANONS.	PERSONNEL.
128	9	44	156	97274

L'armée piémontaise n'avait pas encore pris sa ligne de bataille. Le général Alphonse La Marmora, à la tête de la 6e division, se trouvait à Sarzana, par les ordres de Gioberti, pour entrer en Toscane; et, par suite de la précipitation que l'on mit à dénoncer l'armistice, cette division n'était pas encore revenue sur le Pô, quand fut livrée la bataille de Novare. D'autre part, les attelages de l'artillerie n'étaient pas complets; et il fallait encore nommer des centaines d'officiers pour les corps nouvellement créés; comme surcroît de malheur, Chzarnowsky n'apprenait la dénonciation de l'armistice que 6 heures

après qu'elle avait été transmise à Radetzki! Il est vrai que les ministres piémontais ont prouvé qu'ils avaient envoyé cette nouvelle antérieurement par le télégraphe; mais ils n'en ont pas moins encouru une lourde responsabilité, pour leur imprudente précipitation, dans une affaire aussi grave que la reprise des hostilités. Pourquoi n'ont-ils pas appelé au conseil le général en chef, afin d'arrêter avec lui le jour de l'entrée en campagne? Pourquoi ne lui ont-ils pas transmis la dépêche par un officier d'état-major, et n'ont-ils pas attendu sa réponse avant de s'adresser à Radetzki?

L'Italie, n'ayant que des données peu précises sur l'état de l'armée piémontaise, croyait que les Autrichiens menacés, cernés par la révolution, et attaqués par Charles-Albert, se retireraient derrière le Mincio, comme dans la campagne de 1848. Aussi, lorsque Radetzki, dans un ordre du jour, donna le nom de *Turin* pour mot d'ordre à ses soldats, on considéra ce fait comme une bravade destinée à exalter le courage des troupes, et une ruse de guerre pour donner le change à l'ennemi. L'état-major piémontais partagea cette croyance et, par suite, Chzarnowsky prit ses dispositions pour envahir la Lombardie, en concentrant son armée autour de Novare et sur la rive droite du Tessin. La brigade d'avant-garde, commandée par le colonel Belvedere, occupait San Giovani, pour observer l'ennemi cantonné à Plaisance; le général Durando, à la tête de la pre-

mière division, avait échelonné ses troupes autour de Vespelata, et couvert sa droite de 4 bataillons postés à Vigevano. La deuxième division occupait Cerano et Casalnuovo. La troisième division, sous les ordres du général Perrone, avait ses quartiers à Romentino et à Galiate; le duc de Gênes était en avant de Trecate avec son avant-garde à Buffalora; en arrière, près de Novare, et sur la route de Mortara, campait le duc de Savoie formant la réserve. La brigade Solaroli, forte de 5279 hommes, composant 8 bataillons, 2 escadrons et une batterie en observation à Oleggio, mais communiquant par de forts détachements avec la troisième division, avait pour mission de franchir le Tessin, pour aider et couvrir l'insurrection dans la contrée montagneuse qui s'étend sur l'autre rive, et de déborder la droite de l'ennemi. La sixième division, celle de Sarzana, devait prendre sa direction sur Parme. Au quartier général, établi à Trecate, étaient attachés les officiers d'état-major et les aides de camp, 3 compagnies de carabiniers, une compagnie du génie, 2 bataillons de bersaglieri, 3 escadrons des guides et les équipages des ponts, en tout, 2348 hommes. Une demi-batterie avec une réserve, 1535 hommes, occupait Novare; enfin le cinquième corps, sous les ordres du général Ramorino, avait pris position à la Cava, et, se ralliant à Durando, par Vigevano, formait l'extrême droite et le pivot de la ligne de bataille. Ainsi, le total des troupes entrées en campagne était de 99 973 hommes,

dont 6000 environ de cavalerie avec 156 bouches à feu; et si de cette force on retranche la sixième division, encore éloignée du théâtre de la guerre, 12 000 hommes qui avaient été commis à la garde des forteresses, et 14 000 qui étaient absents pour d'autres causes, on trouve encore en ligne 65 090 hommes et 140 canons.

Voici quelles étaient les instructions données par Chzarnowsky au général Ramorino : Aller à la découverte dans les alentours de la Cava; envoyer des détachements sur la route de Belgioso, du côté de Melegnano, pour reconnaître l'ennemi; tenter l'occupation de l'île formée par le Gravellone et le Tessin, et, en cas de succès, s'emparer de Pavie et lancer les avant-postes jusque sur la route de Lodi. En cas d'échec devant Pavie, le corps d'attaque devait se maintenir sur les fortes positions de la Cava, ou, si la conservation de ces postes n'était plus possible, se retirer sur Mortara ou Sannazaro, ou bien, dans le cas où l'ennemi déboucherait de Bereguardo avec des forces trop supérieures, regagner la rive droite du Pô par le pont de Mezzanacorte.

Ces dispositions nous paraissent remplies de sagesse; car il fallait à tout prix s'emparer de l'île du Gravellone et tâter la gauche de l'ennemi pour reconnaître ses projets. Malheureusement, le lendemain, un contre-ordre changea tout cela. Ramorino dut garder les positions de la Cava; surveiller le Tessin, depuis le pont de Bereguardo jusqu'au confluent du Pô;

se tenir en communication avec les 4 bataillons de la division Durando, détachés à Vigevano; informer le quartier général des opérations de la campagne; enfin, détruire le pont de Mezzanacorte et, en cas de péril pour sa troupe, se retirer sur Sannazaro.

D'après la distribution de l'armée et les instructions données à Ramorino, à Solaroli et à La Marmora, on voit clairement que le plan de campagne de Chzarnowsky était de franchir le Tessin à Buffalora et de forcer la ligne de l'Adda. Dans le cas où l'ennemi se serait tenu sur la défensive, il lui aurait livré bataille à Lodi. Il semblait espérer que Radetzki, menacé de voir ses communications coupées par l'insurrection, inquiété sur sa droite par Solaroli et sur sa gauche par La Marmora, se serait retiré derrière le Mincio. Dans l'hypothèse où le général autrichien se serait décidé à franchir le Tessin à Pavie, Chzarnowsky, averti par le canon de Ramorino dont les colonnes étaient échelonnées sur la route de Vigevano à Pavie, serait tombé sur le flanc droit de l'ennemi avançant par cette route, et aurait obligé Radetzki à accepter la bataille sur un terrain très-resserré et fortement accidenté, où ce général n'aurait pu déployer ses forces. L'ordre donné à Ramorino de détruire le pont de Mezzanacorte fait voir clairement que Chzarnowsky n'envisageait pas comme probable la marche de l'ennemi par la rive droite du Pô, mais qu'il voulait l'empêcher de communiquer avec la rive gauche,

pour pouvoir écraser en détail les colonnes qui auraient franchi le Tessin.

Il est certain que ce plan hardi offrait de grandes chances de succès, surtout à cause de la disposition du terrain dans la région du bas Tessin où devait se décider la partie. On tendait un piége habile à l'ennemi en laissant tout à fait ouverte sa ligne de retraite, de façon à le séparer, en fondant sur son flanc, de sa base d'opérations et à l'obliger d'accepter la bataille, acculé entre le Pô et le Tessin. Dans le cas où Radetzki, au lieu de marcher sur Alexandrie, aurait, en convergeant à droite, appuyé sa gauche au Pô, alors l'armée piémontaise, groupée derrière le Terdoppio et flanquée de grosses masses à sa gauche, le long de la route de Vigevano à Pavie, aurait débordé la droite de l'ennemi et coupé sa retraite sur cette dernière ville. Mais, ici ressort le vice de cette combinaison. En effet, les Autrichiens battus pouvaient se replier sur Pavie et sur Plaisance par la rive droite du Pô; mais, en supposant les Autrichiens vainqueurs, les Piémontais, sans moyens possibles de retraite, étaient forcés de capituler. Pour jouer le destin d'une campagne sur une combinaison aussi aléatoire, il faut être Turenne ou Napoléon, et commander à une troupe aguerrie, enthousiaste et sûre de ses manœuvres sur le terrain. Or, l'armée piémontaise, en 1849, était loin de réunir ces conditions, et Chzarnowsky, général très-instruit d'ailleurs, n'était pas heureux. Indépendamment de cette témérité qui lui

faisait rejeter dans ses calculs l'hypothèse d'une défaite, il donnait une importance beaucoup trop grande à la position de la Cava. Il en faisait le pivot de son système de manœuvres ; en même temps, par une contradiction singulière, il négligeait de la retrancher, et, au lieu d'en confier la défense à des troupes d'élite, il la confiait aux Lombards, jeunes soldats qui n'avaient pas encore vu le feu. Cette position, du reste, ne fut occupée que très-tard, le 20 mars, le jour même où l'armée autrichienne se disposait à franchir le Tessin. Enfin, n'ayant à ses ordres que 65 000 hommes, Chzarnowsky ne craignit pas d'en détacher 18 763, effectif des brigades Belvedere et Solaroli, et de la division Ramorino, et de disperser l'armée sur une ligne immense, d'Oleggio à San Giovanni. C'était faire trop bon marché de la vie de ses soldats. Si l'on avait choisi la rive droite du Pô pour opérer la concentration de l'armée, on aurait pu manœuvrer dans le sens projeté par Chzarnowsky, en tombant sur le flanc gauche de l'ennemi, au lieu d'attaquer sa droite, au moment où il aurait gagné la rive droite du Tessin. Dans cette hypothèse, l'armée piémontaise, tout en menaçant de tourner la ligne du Tessin et de l'Adda, assurait sa retraite sur Alexandrie en se plaçant derrière le Tanaro. En franchissant le Pô sur les ponts de Cazale, Valenza et Mezzanacorte, elle couvrait la capitale, inquiétait la gauche de l'ennemi et ses communications ; enfin elle se rapprochait par là de la division d'Alphonse La Marmora,

trop éloignée pour entrer en ligne sur la gauche du Pô, autour de Novare, et composée pourtant des meilleures troupes, sous les ordres d'un général habile, brave et entreprenant. Le 20 mars, l'armée piémontaise était prête à prendre l'offensive; les divisions occupaient les postes désignés, sauf toutefois celle de Ramorino, qui, au lieu de se tenir à la Cava, se trouvait à Casatisma, sur la rive droite du Pô. Ce général, accueillant le bruit du passage du Pô par l'ennemi, à Plaisance, supposa que Radetzki allait marcher sur Alexandrie pour s'en emparer et couper la retraite de l'armée; et, considérant comme une feinte le mouvement des Autrichiens sur Pavie, il crut devoir se joindre au colonel Belvedere pour défendre le défilé de Stradella. Il n'avait laissé à la garde du Gravellone et du bas Tessin que 3 bataillons du 21e de ligne, le bataillon des bersaglieri et la légion des étudiants de Trente, sous les ordres du général Gianotti. D'où il suit que, les positions de la Cava se trouvant dégarnies de troupes et le pont de Pavie mal gardé, la droite de l'armée, à Vigevano, se trouvait complétement à découvert.

Radetzki s'aperçut promptement de cette faute et se disposa à déborder le flanc droit des Piémontais, pour les obliger à se replier sur le centre et les séparer par là de leur ligne de retraite. Comme il avait prévu la dénonciation de l'armistice, il avait agi en conséquence, et disposé son armée dans ses cantonnements de manière à pouvoir la concentrer en huit

jours sur tel point qu'exigerait le plan d'attaque ou de défense, en se réservant toutefois plutôt pour l'offensive, à cause du désordre qui régnait dans l'armée piémontaise et dont il connaissait parfaitement l'étendue. Aussi, à la réception de la dépêche qui lui annonçait la dénonciation de l'armistice, chargea-t-il Haynau, avec le deuxième corps d'armée, fort d'environ 25 000 hommes, de bloquer Venise et d'arrêter tout mouvement dans le Lombard-Vénitien, laissa 4000 hommes à Milan, des garnisons à Brescia, Bergame, Legnago, Ferrare, Vérone, Mantoue, Peschiera, une brigade à Plaisance, et groupa à Pavie 70 000 hommes et 182 bouches à feu, formant le reste de ses troupes. Le 18, il établit son quartier général à San Angelo, et le 20, il se trouvait à Pavie, à la tête de 60 bataillons, 40 escadrons et 30 batteries d'artillerie. Voici quelles étaient les dispositions de cette armée : Le premier corps, sous les ordres de Wratislaw, était à Mirabello; le deuxième, général d'Aspre, concentré à Pavie, gardait le Tessin; le troisième, commandé par Appel, occupait Motta San Damiano; le quatrième, général Thurn, était à Belgioso; et enfin la réserve à Fossarmato et Vimanone, sous les ordres de Wocher. Des détachements de cavalerie et d'infanterie, bordant le Tessin et donnant la main à la brigade Gorger, postée à Varese et Sesto Calende, avaient pour mission d'observer les mouvements des Piémontais, en se retirant à mesure qu'ils avanceraient, et de rallier l'armée par Gaggiano sur Rosate

et Pavie. Le général Wohlgemuth commandait ces troupes dont un fort détachement gardait l'île du Gravellone.

Tandis que l'armée autrichienne se groupait sur la droite de Chzarnowsky, celui-ci concentrait ses troupes autour de Novare, pour se tenir sur la grande route de Milan; d'où il faut conclure qu'il ignorait les mouvements des Autrichiens. En effet, s'il les eût connus, il se serait avancé sur la route de Vigevano à Pavie, comme il l'avait projeté dans son plan de campagne.

Le 20 mars, les Autrichiens jetèrent, au-dessous du pont permanent de Pavie, deux ponts de bateaux et passèrent le Tessin.

Le bataillon des bersaglieri lombards arrêta quelques instants, sur la gauche du Gravellone, une demi-brigade ennemie commandée par Benedek; mais bientôt, pressé par des forces très-supérieures et menacé d'être enveloppé de toutes parts, il se retira sur la Cava, où il fut rallié par 2 bataillons du 21[e] et la légion des étudiants. Ces troupes, trop faibles pour résister aux colonnes qui venaient de franchir le Tessin sur le pont de Mezzanacorte, passèrent sur la rive droite du Pô. Le troisième bataillon du 21[e], posté à Zerbolò, voyant ses communications coupées avec la Cava, dut se replier sur Mortara.

Benedek, précédant la brigade du prince Liechtenstein, poursuivit les Lombards dans leur retraite; mais,

arrêté à Mezzanacorte par le feu de deux pièces de position établies sur la rive droite du Pô, il se contenta de détruire le pont, et rejoignit le deuxième corps d'armée.

La brigade Liechtenstein, du quatrième corps, resta en observation sur la rive gauche du Pô, échangeant des coups de canon avec les Lombards; le reste de ce quatrième corps se dirigea par San Martino sur la Cava. Ainsi, toute l'armée autrichienne continua sa marche sans rencontrer d'obstacles. Le deuxième corps prit la direction de Zerbolò; le troisième suivit le deuxième, marchant sur Gropello par Carbonara; le premier s'avança du côté de Zerbolò; la réserve campa devant le Gravellone, laissant une brigade à Pavie pour sauvegarder les communications de l'armée; enfin, Wohlgemuth prit la route de Rosate, passa le Tessin avec son infanterie, près de Bereguardo, et se réunit au premier corps, après avoir envoyé à Pavie son artillerie et sa cavalerie qui ne pouvaient franchir la rivière sur un léger pont-volant. De cette manière, et en quelques heures, Radetzki avait transporté toutes ses forces sur la rive droite du Tessin et débordé la droite de Chzarnowsky. Certes, si Ramorino se fût trouvé à la Cava, position solide qui domine une contrée sillonnée de canaux, il aurait pu arrêter pendant plusieurs heures le quatrième corps ennemi et se replier ensuite sur Durando; ce qui aurait donné à Chzarnowsky le temps de tomber avec toutes ses forces sur les colonnes autrichiennes massées con-

fusément dans un terrain coupé, où il leur était impossible de se déployer[1].

Pendant que les Autrichiens manœuvraient sur le bas Tessin, Charles-Albert, avec la division du duc de Gênes, franchissait ce fleuve à Buffalora et poussait une reconnaissance jusqu'à Magenta. N'y rencontrant pas d'ennemis, il regagnait Trecate avec le quartier général, laissant le duc à Magenta. Cette inaction de Chzarnowsky est inexplicable. — Puisqu'il n'avait pas rencontré les Autrichiens sur la route de Milan, il était évident que Radetzki avait découvert cette ville, et manœuvrait sur sa gauche autour de Pavie. Il y avait là deux partis immédiats à prendre : on pouvait suivre ce précepte de stratégie qui nous enseigne que, lorsque l'ennemi manœuvre contre nos communications, nous devons agir contre les siennes; et qui se traduit ainsi : *A toute diversion, opposez une diversion faite sur un autre point.* (Boulow). — C'est ce que fit Turenne en présence de Montecuculi, lorsque ce général ayant franchi le Rhin, il le passa lui-même sur un autre point. — Ou bien, il fallait exécuter le plan de campagne comme il avait été tracé, c'est-à-dire, marcher sans hésiter sur le flanc droit de l'ennemi, lequel, ne se trouvant pas sur la route de Milan, devait forcément se trouver à Pavie, en train de franchir le Tessin, ou sur la droite du Pô vers Stradella.

1. Ramorino fut traduit devant un conseil de guerre et fusillé.

Il n'était pas nécessaire d'entendre le canon de Ramorino pour raisonner ainsi. Mais, au contraire, Chzarnowsky resta paisiblement dans ses positions autour de Novare, attendant des renseignements précis sur les opérations de Radetzki, renseignements qui ne lui arrivaient jamais. La première qualité d'un général, c'est cette espèce d'intuition qui lui fait deviner les projets de l'ennemi, assez tôt pour qu'il puisse les déjouer, ou se mettre sur la défensive. S'il attend, en effet, les rapports des éclaireurs et des espions, il court d'abord le risque d'être induit en erreur, et n'arrivera jamais au moment opportun pour agir. On pourrait conclure de la conduite de Chzarnowsky en cette circonstance que ce général voulait seulement se tenir sur la défensive; tandis que sa ligne de bataille affectait des dispositions, non-seulement offensives, mais même téméraires.

A la nouvelle de l'abandon de la Cava par Ramorino, et du passage du Tessin opéré par Radetzki à Pavie, Chzarnowsky rappela immédiatement le duc de Gênes, ordonna à la division Bes de marcher sur Vigevano, en poussant une avant-garde jusqu'à San Siro; à la division Durando de se retrancher derrière les Sabbioni, position excellente, à deux lieues et demie environ en avant de Mortara; au duc de Savoie de suivre Durando; à Solaroli de couvrir le passage de Buffalora; et aux divisions Perrone et duc de Gênes, de se diriger sur Vigevano où se rendit aussi Charles-Albert avec son quartier général. Par là, Chzarnowsky

concentrait environ 26 000 hommes avec 48 bouches à feu en avant de Mortara, pour arrêter la marche de l'ennemi et couvrir la capitale, pendant que le reste de l'armée, environ 38 000 hommes avec 68 canons échelonnés sur la route de Vigevano à Pavie, menaçait le flanc de l'ennemi. Par suite de cette manœuvre il espérait, avec raison, arrêter d'Aspre pendant le reste de la journée du 21, opérer pendant la nuit de façon à se trouver à la pointe du jour sur une ligne de bataille entre le Tessin et le Terdoppio formant un crochet à droite, de sorte que le 22 l'ennemi, privé de sa réserve dont les routes sablonneuses devaient beaucoup retarder la marche, et acculé au bas Tessin, sur un terrain coupé de fondrières et de marais, aurait été probablement enveloppé, battu et compromis dans sa retraite. Malheureusement, les ordres de Chzarnowsky furent mal exécutés. Durando, au lieu de se placer derrière les Sabbioni, là où le terrain forme naturellement un excellent retranchement, se porta devant Mortara, derrière un rideau de sable, appuyant sa droite au couvent de San Albino, occupé par un bataillon; sa gauche au cimetière qui se trouve sur la route de Vigevano, avec son centre sur la route de Garlasco. La cavalerie était disposée au centre et à gauche de la ligne de bataille, sur les sentiers de Vigevano et de Garlasco. Trois escadrons restaient dans la ville, comme réserve. Les deux brigades, Regina et Aosta, formant cette ligne de bataille, étaient séparées par un fossé profond sur

lequel on jeta un pont pour les relier : 8 bataillons étaient déployés en première ligne ; 4 en seconde. Les 2 batteries d'artillerie étaient devant le front.

La division du duc de Savoie déployée derrière la droite de Durando occupait un terrain coupé et difficile : la brigade de la garde formait la droite, à Castel d'Agogna ; à la gauche se trouvait la brigade Cuneo. 24 bouches à feu étaient réparties sur les ailes et au centre de cette ligne de bataille, et 8 en réserve. La cavalerie était ainsi disposée : un régiment derrière la droite, et un autre, avec la batterie de réserve, derrière Mortara, sur la route de Novare. Le duc de Savoie, ainsi placé, laissait sur sa gauche Mortara et les routes de Casale et de Vercelli. Or, pour entrer en ligne avec Durando, il devait défiler par sa gauche, gagner Mortara et traverser cette ville afin de se trouver sur le lieu de l'action ; de sorte que, si la première ligne battait en retraite sur Mortara, elle devait se heurter à sa réserve et à la division du duc de Savoie venant à son secours, rencontre qui pouvait amener dans les deux corps une irréparable confusion.

Ainsi sur les 21 000 hommes et les 48 canons de ce corps d'armée, 8000 seulement, avec 16 pièces, se trouvaient en première ligne, séparés par un fossé et adossés à la ville de Mortara ! Or, à supposer qu'on ne voulût pas occuper le terrain désigné par Chzarnowsky, peut-être à cause de son éloignement de la ville, et que, par un faux calcul, on songeât à mieux

la couvrir, en s'en rapprochant, il fallait alors se placer derrière l'Agogna, à cheval sur les routes de Vercelli et de Casale, de manière à se garder une retraite assurée et à mieux couvrir Turin. Le but à atteindre, du reste, n'était pas seulement de couvrir ces routes, mais bien de se trouver en ligne avec les divisions Bes, Perrone et duc de Gênes. Il était donc urgent de se placer plutôt en avant qu'en arrière de Mortara, ce qui justifie pleinement la disposition choisie par Chzarnowsky.

Le 21, le général Bes, s'étant établi à la Sforzesca et à Vigevano, avait détaché la brigade Casale pour couvrir sa droite. Il ignorait, par conséquent, que les divisions Durando et duc de Savoie se trouvassent à Mortara. Il est indispensable, en guerre, que l'état-major fasse connaître à chaque général, outre les instructions qui le concernent spécialement, celles des généraux qui agissent dans son cercle d'action, pour qu'ils puissent s'aider réciproquement, et prendre des dispositions offensives et défensives en harmonie avec le système général d'attaque ou de défense. Il faut que chaque général soit au courant de la direction prise par les différentes colonnes, et de la position des divers corps dans l'ordre de bataille.

Dans la journée du 21, vers 5 heures du soir, les divisions Perrone et duc de Gênes arrivèrent à Vigevano. Mais, tandis que les Piémontais manœuvraient sur le flanc de Radetzki, celui-ci, qui ne s'en dou-

tait guère, continuait sa marche sur Mortara, pour déborder leur droite et leur couper la route de Turin. C'était donner beau jeu à Chzarnowsky. En effet, les prévisions de ce général se réalisaient avec une justesse rigoureuse, grâce à l'imprudente légèreté des Autrichiens; malheureusement les manœuvres de ses lieutenants, le manque d'ensemble et d'à-propos, sauvèrent Radetzki et causèrent la perte des Piémontais, comme nous allons le voir.

Le premier corps autrichien avait reçu l'ordre de s'avancer de Zerbolò, par Gambalò, sur Mortara, et de prendre position à droite de cette ville, ayant son flanc droit couvert par un détachement, sous les ordres du lieutenant-colonel Schautz, et composé de 2 bataillons, de 2 escadrons et d'une demi-batterie de raquettes. Cette troupe devait occuper Vigevano. Le deuxième corps devait dépasser Mortara, pendant que le troisième corps viendrait occuper cette ville. Le quatrième devait marcher de la Cava, par Domo et San Giorgio, sur la même ville, et prendre position sur la gauche. La réserve devait passer par Garlasco et Trumello et se poster sur les derrières de Mortara. L'armée autrichienne marchait donc dans cet ordre lorsque, dans la journée du 21, sur les 2 heures de l'après-midi, la brigade Strassoldo, formant son avant-garde, rencontra à San Siro l'avant-garde de Bes, qui se replia en combattant sur la Sforzesca. Les Autrichiens occupèrent San Siro et marchèrent sur Vigevano, où, rencontrant le gros de

la division Bes, ils furent repoussés avec perte, laissant leur artillerie au pouvoir des Piémontais. Le général Wohlgemuth, qui venait de franchir le Tessin à Bereguardo, prit avec lui une batterie de pièces de 12, et attaqua la Sforzesca. Quatre fois il revint à la charge pour enlever la position et quatre fois il fut repoussé.

Dans cette brillante action, le 23e de ligne, commandé par le brave colonel Cialdini, aujourd'hui général, se distingua beaucoup. Pendant qu'on combattait à Vigevano, les deux divisions Perrone et duc de Gênes et le quartier général prenaient leurs postes dans la ligne de bataille. Ainsi, le deuxième corps autrichien et la division Wohlgemuth, formant un effectif d'environ 22 000 hommes, se trouvaient, le soir du 21, enveloppés sans s'en douter, par l'armée piémontaise. Si, le même soir, Chzarnowsky eût continué sa marche, il aurait écrasé Wohlgemuth et une partie de la réserve autrichienne, et, tombant sur les derrières de d'Aspre, l'aurait mis facilement en complète déroute. Mais il était décidé à livrer le lendemain, avec toutes ses forces, une bataille que tout annonçait devoir lui être favorable, tant à cause de l'éparpillement des colonnes ennemies, que de la position avantageuse de ses troupes.

Cependant, Durando, qui était arrivé le 21, à la pointe du jour à Mortara, avait terminé à 4 heures du soir ses préparatifs de combat. La journée étant très-avancée, il ne croyait pas à une attaque, lorsque,

inopinément, les Autrichiens tombent sur ses avant-postes et les culbutent. Les Piémontais se sont à peine déployés en bataille, que l'ennemi ouvre le feu contre leur centre avec 48 pièces de canon. Surpris par cette brusque attaque, ils hésitent; quelques-uns même abandonnent leurs postes; après quelques instants de trouble, ils reprennent courage, l'ordre se rétablit et la bataille recommence. Mais la lutte est inégale; car ils n'ont que 8 bataillons et 16 bouches à feu, comme nous l'avons vu plus haut, à opposer à 15 000 Autrichiens disposés sur une seule ligne en colonnes d'attaque, avec 48 pièces dans les intervalles des colonnes et une réserve de cavalerie à Armando. Le plan de d'Aspre était d'enfoncer la ligne piémontaise et de pénétrer dans Mortara le plus tôt possible : aussi engagea-t-il toutes ses forces à la fois pour donner la plus grande impétuosité à son attaque.

Les Piémontais, accablés par le nombre, entravés par la nature du terrain et l'ordre vicieux dans lequel ils sont disposés, qui ne permet qu'à leur première ligne de soutenir tout le choc de l'attaque, commencent à plier. La brigade Regina, mise en déroute, se sauve dans la ville, où l'ennemi la poursuit. Benedek, avec sa brigade, s'empare de la porte de Garlasco et, à la tête d'un bataillon, couvert sur ses flancs par des compagnies de chasseurs, il pénètre dans Mortara et occupe la porte de Vercelli. Durando, voyant sa droite en déroute, ordonne à la brigade Aosta de

se replier sur la ville pour la défendre. L'avant-garde de cette brigade composée d'un bataillon de ligne et de deux escadrons de cavalerie, en arrivant à la porte de Mortara, est attaquée brusquement par l'ennemi qui l'occupait en force, et culbutée en désordre; les deux escadrons s'ouvrent un passage le sabre à la main, et, avec quelques canons et des fantassins ralliés sans ordre, se retirent sur la route de Novare. Le reste de la brigade fait aussi un mouvement en arrière et se replie également sur Novare.

Le duc de Savoie en apprenant ces désastres, vole au secours de Durando; il détache la moitié de la brigade Cuneo pour soutenir la droite de la ligne, et, se mettant lui-même à la tête de l'autre moitié appuyée d'une batterie, il traverse la ville, tâchant de rallier les fuyards et de rétablir l'ordre dans les rangs. Mais tous ses efforts sont vains; la confusion est à son comble, et le duc, obligé de se retirer à Castel d'Agogna, abandonne à l'ennemi un canon et quelques caissons.

Tandis que la droite se débande, la gauche est en retraite et le centre est enfoncé. Le bataillon qui occupe le San Albino se défend encore bravement, mais se voyant isolé et près d'être cerné, il est obligé d'opérer sa retraite. Il rejoint le chef d'état-major La Marmora, qui, à la tête du régiment Cuneo, s'avançait par la route de San Giorgio pour soutenir la droite. Ces troupes, arrivées à la porte de Vercelli, trouvent

Benedek solidement retranché qui leur signifie de mettre bas les armes. Se croyant enveloppés par des forces très-supérieures, elles se rendent aux Autrichiens, pendant que La Marmora avec une cinquantaine d'hommes seulement, parvient à se faire jour et rejoint le duc de Savoie, auprès duquel se trouvait Durando. Le duc avec sa division se dirige sur Robbio; mais son arrière-garde se trompe de route et se retire à Valenza. Dans cette malheureuse journée les Piémontais laissèrent au pouvoir de l'ennemi 2000 prisonniers, 6 canons, et une quantité de bagages, entre autres les écuries du duc.

La mauvaise position choisie, en avant et tout près de la ville de Mortara, causa un grand désastre, prélude de la fin malheureuse de la campagne. Par suite de cette faute, 15 000 Autrichiens battirent 21 000 Piémontais, événement qui décida du sort de la guerre. Combien de succès brillants sont dus dans une campagne aux fautes de l'ennemi! Ce qui confirme bien la justesse de ce distique cité dans l'aide-mémoire d'artillerie :

« D'un rien de plus, d'un rien de moins,
Dépend le succès de nos soins. »

Vers minuit, Chzarnowsky reçut la nouvelle du désastre de Mortara. Il ne pouvait savoir au juste la position des différents corps de l'ennemi; mais il devait être évident pour lui que sa retraite par Vercelli, sur la route de Turin, était menacée. Il aurait donc dû

tourner à droite et se diriger sur Mortara par la route de Garlasco, coupant ainsi les communications de l'ennemi, séparant d'Aspre du premier et du troisième corps, et, selon toute probabilité, battant ce général avant que celui-ci ait pu se mettre en ligne avec le quatrième corps qui, de la Cava, se dirigeait sur Mortara par la route de San Giorgio. Un général hardi et habile n'eût pas hésité un seul instant à prendre ce parti. Mais Chzarnowsky adopta le plan qui lui paraissait le plus prudent. Il concentra l'armée sur Novare, ville autour de laquelle ses troupes étaient déjà campées. Il opéra ce mouvement avec un rare bonheur; car, le 23, malgré les pertes matérielles et le funeste effet moral de la déroute de Mortara, il parvint à réunir toute l'armée dans une excellente position.

On a injustement reproché à Chzarnowsky de ne s'être pas dirigé sur Vercelli, d'où il aurait eu une retraite libre sur Casale en couvrant la capitale. Ce mouvement était impossible : car, dès la journée du 20, la droite des Piémontais était débordée et les Autrichiens étaient maîtres des deux rives du Pô. La retraite sur Casale n'était donc pas assurée. Quant à couvrir Turin, il aurait fallu, pour cela, avoir au moins un jour d'avance sur l'ennemi. Or, après la déroute, on devait s'attendre, avec certitude, à être prévenu à Vercelli par d'Aspre, ou à être attaqué en route. Enfin les divisions du duc de Savoie et de Durando étaient démoralisées et dans un désordre com-

plet; il était donc urgent de les réorganiser le plus tôt possible, en leur procurant un temps d'arrêt dans une position solide, avant de les remettre de nouveau en action. Novare était la meilleure position pour la réalisation de ce plan. Le terrain, favorable à la défense, et la facilité de réunir instantanément toutes les forces sur un point, promettaient encore quelques chances de victoire. De Novare on pouvait, en cas de succès, faire une pointe directe sur Milan et prévenir les ennemis sur l'Adda; ceux-ci étant obligés de se replier sur Pavie, et de suivre dans leur retraite une ligne divergente et d'une étendue beaucoup plus considérable. La retraite sur Novare était donc une fatale nécessité : d'abord à cause du mauvais choix de la base d'opération, ensuite, et surtout, à cause de la catastrophe imprévue de Mortara.

La lutte engagée à la Sforzesca et l'attaque de Mortara ne pouvaient laisser aucun doute à Radetzki sur la concentration de l'armée piémontaise autour de Novare. La marche de ce général était donc toute tracée : il devait précipiter son armée sur ce point et lancer seulement quelques détachements de cavalerie et d'infanterie légère sur les routes de Vercelli et de Casale. Mais il n'est pas dans les habitudes des Autrichiens de savoir mettre le temps à profit après un succès. Radetzki se trouvait à Trumello : il avait échelonné son armée dans la direction de Mortara, position occupée par le deuxième corps formant

l'avant-garde; le premier corps était à Gambolò; le troisième à Trumello ; le quatrième à San Giorgio, avec un détachement sur le Pô; et la réserve à Gropello. Il aurait dû mettre en avant les troupes fraîches qui n'avaient pas encore donné; dans ce but, faire avancer le quatrième corps à Albanese et à Robbio, en poussant ses éclaireurs jusqu'à Vercelli pour suivre les mouvements des Piémontais et les prévenir dans cette ville, et masser le premier et le troisième corps, ainsi que la réserve, autour de Mortara. Le lendemain il aurait dû se mettre en marche sur Novare dans l'ordre suivant : le quatrième corps par la route de Vercelli; le premier, le deuxième et la réserve par Mortara. Il aurait dû commencer son mouvement, le 22, à la pointe du jour, par le quatrième corps qui était le plus frais, les autres s'ébranlant successivement, et à quelques heures de distance les uns des autres. Cette manœuvre aurait amené devant Novare environ 60 000 Autrichiens, presque en même temps que les Piémontais, en ne laissant pas à ces derniers le temps de renforcer leur ligne de bataille. Mais Radetzki resta immobile depuis 4 heures du soir, le 21, jusqu'au 22 à 11 heures du matin : à cette heure seulement il se mit en marche. — Que de temps perdu! — Le deuxième et le troisième corps et la réserve s'avancèrent en échelons par la grande route de Novare; le premier corps fit halte à Cilavegna, et le deuxième à Vespolate, avec son avant-garde poussée jusqu'à Garbogna.

Le matin du 23, l'armée autrichienne, au lieu de continuer sa marche pour se concentrer sur Novare, se divisa comme il suit : le premier corps prit à gauche, marchant sur Borgo Vercelli par la route de Robbio ; le deuxième se dirigea sur Novare ; le troisième et la réserve suivirent le deuxième ; le quatrième garda sa position. Cette indécision dans la marche de Radetzki prouve qu'il n'était pas bien sûr de la retraite des Piémontais sur Novare, et qu'il hésitait entre cette place et Vercelli, comme point de réunion pour ses troupes. Et pourtant, comment pouvait-il supposer que Chzarnowski se fût dirigé sur cette dernière ville, lorsque le soir du 21, il était à Vigevano et l'armée autrichienne autour de Mortara ? Pour arriver à Vercelli il devait parcourir deux côtés d'un quadrilatère dont le point angulaire était désigné par Novare et les deux points extrêmes par Vigevano et Vercelli ; c'était une distance de six postes. Donc, en partant de Vigevano le 22 au matin, il serait arrivé au plus tôt dans la soirée du 23. Radetzki, au contraire, n'ayant à parcourir qu'un seul côté, représentant la distance de Mortara à Vercelli, gagnait de la sorte un jour d'avance sur l'ennemi, et n'avait aucune raison de croire que Chzarnowski eût manœuvré comme il semblait le supposer. Celui-ci, de son côté, n'avait pas compté sur la lenteur et l'indécision de son adversaire, et il avait eu raison. Du reste, dans l'hypothèse même où le général piémontais aurait choisi Vercelli comme point de ralliement,

il était évident que les débris des divisions de Durando et du duc de Savoie auraient pu seuls y arriver. Pourquoi alors, contre de si faibles forces, envoyer tout le premier corps d'armée et tenir en réserve le quatrième ?



CHAPITRE XVII.

SUITE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE.

Chzarnowsky concentre l'armée piémontaise à Novare. — Ordre de bataille de ce général. — Bataille de Novare. — Abdication de Charles-Albert. — Armistice conclu entre les parties belligérantes. — Réflexions sur cette courte campagne. — Ministère Pinelli. — Insurrection de Gênes. — Prise de cette ville par La Marmora. — Soulèvements dans la Lombardie. — Insurrection de Brescia. — Héroïque défense des Brescians. — Lâcheté et férocités d'Haynau. — Camozzi arrive devant Brescia. — Sa bande est dispersée. — Radetzki rentre à Milan.

Chzarnowsky quitta Vigevano le 22, avant le jour, et le soir, avec les divisions Bes et Perrone, arriva à Novare où il trouva les débris de la division Durando, Le duc de Gênes resta en arrière à Trecate; et le duc de Savoie, obligé de faire un long détour par Robbio, arriva à Novare pendant la nuit du 22 au 23. Le 23, Chzarnowsky, avec 54 000 hommes et 110 pièces de canon, s'établit dans une excellente position, au sud de Novare, entre deux torrents, le Terdoppio et l'Agogna, qui courent parallèlement du nord au sud de chaque côté de la ville. Le développement de cette position, sur le plateau dont le plan coupe la rue de Mortara, est d'une lieue environ en longueur. Au centre, s'élève un groupe formé d'une église et de quelques maisons, groupe qu'on appelle la Bicoque. Le terrain qui entoure la ville est coupé de canaux, d'arbres et de fossés.

Le corps de bataille et la réserve des Piémontais, rangés sur deux lignes, s'appuyaient, à gauche, à la Bicoque; et à droite, au canal d'Asti qui coule parallèlement à l'Agogna, et baigne une métairie importante, appelée Cittadella; à droite, se trouvait la division Durando; au centre, la division Bes; et à gauche, la division Perrone. 6 bataillons de la brigade de Savoie appuyaient le flanc gauche de Perrone, et 4 la droite de Durando. La division du duc de Gênes, couvrant l'aile gauche de la ligne de bataille, se tenait massée derrière le cimetière de San Nazzaro. La division de réserve du duc de Savoie, formée également en colonne, gardait à Novare la route de Vercelli. Enfin la brigade Solaroli, détachée de la ligne de bataille, et appuyant ses ailes à Trecate et à Galliate, campait, à cheval sur la route, derrière le Terdoppio. Trois bataillons de bersaglieri déployés en tirailleurs couvraient le front de bataille.

D'après les dispositions adoptées par Chzarnowsky, il est permis de conjecturer qu'il s'était proposé de rester sur la défensive; qu'il ignorait ou ne connaissait qu'imparfaitement la marche et la position des divers corps autrichiens, puisqu'il ne déployait que la moitié de son armée, et qu'il tenait surtout à conserver la Bicoque et à ne pas laisser déborder sa droite.

Les troupes piémontaises étaient bien distribuées et leur position paraît conforme aux règles de la tactique militaire, malgré le peu de distance qui les sépa-

rait de la ville de Novare, assise en arrière de leurs lignes. Cette position, du reste, était commandée à Chzarnowsky par la nature même du terrain environnant qui n'offre aucune position plus favorable à la bonne assiette d'une armée.

Le 23, à 11 heures du matin, l'avant-garde du deuxième corps autrichien rencontre à Olengo les avant-postes piémontais et les fait reculer. D'Aspre, croyant avoir affaire à l'arrière-garde, déploie ses troupes en colonnes d'attaque et commence l'action. L'archiduc Albert avec 6 bataillons, une batterie de raquettes et une batterie de campagne s'établit à gauche de la grande route de Mortara; un bataillon de ligne, 2 compagnies de chasseurs, 2 pelotons de hussards et une demi-batterie de raquettes, sous les ordres du colonel Kielmansegge, prennent à gauche, dans la direction de Montarsello, longeant les hauteurs de l'Agogna pour couvrir le flanc gauche de l'archiduc, pendant que le général Kollowrat, entrant en ligne avec ce prince, se déploie à droite de la route, avec 3 bataillons et une batterie volante; sur la route même s'avance une batterie de 12. La réserve est formée par la cavalerie postée en arrière de la ligne de bataille. Toute la seconde division, commandée par le général Schaffgotsche, ferme la marche et s'avance en colonne de route. C'est dans cet ordre que d'Aspre commence son mouvement en avant. Pendant qu'il achève ses dispositions, quand déjà les tirailleurs et l'artillerie ont commencé le feu, il apprend qu'il est en face de

toute l'armée ennemie. Sans hésiter, il envoie prévenir le maréchal Radetzki, demande du secours à Appel et à Thurn, renforce l'archiduc avec sa réserve, détache quelques troupes légères sur son extrême droite pour tenir en échec la brigade Solaroli, et, pensant pouvoir tenir tête à Chzarnowsky jusqu'à l'arrivée des renforts, il engage résolûment l'action. Les maisons de Moncucco et de Mirabello, situées en avant de la Bicoque, sont attaquées avec vigueur par les Autrichiens qui s'en emparent deux fois; mais, deux fois, ils sont refoulés par les Piémontais qui restent maîtres du terrain. L'archiduc Albert, renforcé de la brigade Stadion, reprend énergiquement l'offensive et dirige tous ses efforts sur la Bicoque, qui est la clef de la position. Dans une première attaque, il fait reculer la brigade de Savoie, mais il est obligé lui-même de faire un mouvement en arrière sous le choc de la brigade de Savoie qui couvre la seconde ligne et s'élance en avant.

Pendant ce temps la colonne du colonel Kielmansegge est entrée en bataille, ce qui permet à l'archiduc d'arrêter sa retraite. La deuxième brigade de la division Schaffgotsche, qui se trouvait encore en réserve, se joint à la première ligne, de sorte que tout le corps de d'Aspre se trouve engagé. Le général Kollowrat attaque deux fois sans succès la casina Castellazzo, mais, chargeant une troisième fois, avec l'aide de deux nouveaux bataillons, il s'en empare et refoule les Piémontais jusqu'à Forsada. La brigade

de la division Schaffgotsche, qui avait pris la place de la droite de l'archiduc Albert, enfonce la gauche de la ligne piémontaise. Le général Perrone fait de vains efforts pour reprendre la Bicoque; sa troupe recule et se débande. C'est alors que le duc de Gênes se porte en avant à la tête de la brigade de Piémont, le 3e régiment à droite de la route, le 4e à gauche, et tombe sur le flanc droit de l'ennemi. Le général Passalacqua, avec le 3e régiment, suit la vallée de l'Arbogna, enveloppe les Autrichiens, leur fait 200 à 300 prisonniers et tombe frappé mortellement de trois balles dans la poitrine. Sa troupe, néanmoins, continue d'avancer, dépasse la Bicoque et parvient jusqu'à la hauteur de Castellazzo, où elle est arrêtée par le feu violent de l'ennemi et obligée de battre en retraite. Le 13e de ligne, de la brigade de Pinerolo, arrive alors à son aide, et les deux régiments, revenant à la charge, regagnent le terrain perdu et s'avancent jusqu'auprès de Castellazzo même. Sur la gauche de la ligne, le duc de Gênes, à la tête du 4e régiment, aidé du 14e, repousse la colonne de Kollowrat, s'empare de Castellazzo, marche sur Olengo, en chasse les Autrichiens et les fait poursuivre par ses tirailleurs à une assez grande distance.

Sur la droite, les Autrichiens engagent un combat d'artillerie, mais ils sont foudroyés par les batteries de la division Durando et forcés de se retirer.

A l'extrême gauche, Solaroli n'a pas de peine à balayer les quelques tirailleurs qui lui sont opposés.

Ainsi, d'Aspre est battu sur toute la ligne et tourné sur sa droite par le duc de Gênes. Sa perte est inévitable, si le duc de Gênes continue sa marche en avant. Mais, après ce brillant succès, Chzarnowsky, ignorant sans doute qu'il n'avait en face de lui que les deux divisions formant le corps de d'Aspre, et toujours pénétré de cette idée, que l'ennemi, débouchant par les routes de Vercelli et de Mortara, s'efforcerait d'emporter la Bicoque et de tourner sa droite, Chzarnowsky, disons-nous, n'osa pas prendre l'offensive et s'empressa de faire revenir, en deçà de Castellazzo, le duc de Gênes qu'il croyait trop aventuré. Ce mouvement rétrograde ranime l'ardeur de l'ennemi qui, de nouveau, se porte en avant et attaque encore une fois la Bicoque. Le général Perrone s'avance pour les repousser. Il reçoit une blessure mortelle à la tête, et, peu à peu, les Autrichiens reprennent leurs avantages. Alors Chzarnowsky détache un régiment de la brigade Bes et une brigade de la réserve, et, avec ces troupes fraîches, faisant opérer à sa droite un mouvement de conversion, il se porte en avant pour dégager la division Perrone et déborder la gauche de l'ennemi.

La lutte durait depuis 5 heures, quand survint le troisième corps de l'armée autrichienne. Le général Appel fait avancer 7 bataillons pour renforcer les ailes de la ligne de d'Aspre. La droite, toujours menacée par le duc de Gênes, essaye de se dégager. Elle revient à la charge et reprend Castellazzo; mais, cette fois encore, elle est mise en déroute par la bri-

gade de Pinerolo, dont les progrès ne sont arrêtés que par les efforts du régiment de Benedek. Thurn, qui se trouve au delà de l'Agogna avec le quatrième corps, entend les détonations répétées de l'artillerie; persuadé qu'une affaire sérieuse se passe entre d'Aspre et les Piémontais, sans attendre d'ordre, il précipite sa marche pour arriver le plus tôt possible sur le champ de bataille, et, au lieu de franchir le torrent et de se présenter devant le front de l'ennemi, il va chercher à déborder sa droite en se dirigeant sur Novare par Vercelli. A cinq heures et demie, il passe le pont de l'Agogna, et arrête par sa présence le mouvement offensif tenté par Durando pour appuyer la manœuvre de Chzarnowsky.

Cependant Radetzki, alarmé de la position critique de d'Aspre, avait déjà, et dès le commencement de l'action, donné ordre aux troisième et quatrième corps, ainsi qu'à la réserve de se rapprocher à marches forcées du deuxième corps et de disposer toutes leurs forces en bataille.

Le troisième corps est déjà complétement engagé; la réserve s'est rapprochée des colonnes d'attaque vers Olengo, lorsque Thurn apparaît avec sa troupe qu'il déploie le long du canal de Dassi; la brigade Alemann, à gauche; celle de Maurer, à droite; la division du prince de Taxis en réserve; et 24 pièces en batterie, devant le centre de la ligne. Les deux corps, Aspre et Appel, soutenus par une brigade de grenadiers de la réserve, se forment en colonnes d'atta-

que en face de la Bicoque, pendant que la réserve se déploie à gauche pour contenir le centre de la droite des Piémontais. Un faible détachement est en observation devant Solaroli. La lutte s'engage alors avec une nouvelle énergie sur toute la ligne. La division Perrone est rejetée en désordre sur Novare. Le duc de Gênes, qui a eu trois chevaux tués sous lui, résiste avec bravoure à des attaques répétées; mais, pressé par des forces supérieures, il se retire lentement sur la même ville. Il tente vainement de rallier la division Perrone; le désordre commence à gagner ses troupes, et c'est avec 3 bataillons seulement qu'il continue à tenir tête à l'ennemi et donner ainsi le temps aux fuyards de regagner la ville.

A la nouvelle du désastre de sa gauche, Chzarnowsky, voyant sa droite menacée par Thurn, renonce à tout projet d'attaque et ne cherche plus qu'à assurer sa retraite. Il manœuvre pour défendre la position de la Bicoque : mais déjà l'ennemi s'y est établi. La division Bes, découverte sur sa gauche, se retire aussi sur Novare, après une lutte héroïque. Pendant que la gauche est dispersée et le centre obligé de se replier en arrière, sur la droite, Durando continue la bataille. Le flanc gauche découvert, par suite de la perte de la Bicoque et de la retraite de Bes, attaqué de front par Thurn, il est enfin obligé de se mettre en retraite, ce qu'il fait en bon ordre et avec une si ferme contenance qu'il impose à l'ennemi. Malgré la confusion inévitable

d'une retraite précipitée, l'armée piémontaise put arriver à Novare sans qu'aucun corps eût été entamé.

Solaroli, posté à l'extrême gauche, après un faible combat de tirailleurs, gagna le point commun de ralliement de l'armée.

L'obscurité de la nuit et une pluie abondante mirent une trêve forcée aux hostilités. Mais chez les Piémontais le désordre est au comble; la désorganisation est complète; les soldats, qui n'ont pas mangé de la journée, parcourent la ville, pillant les vivres partout où ils en trouvent. La voix des officiers n'est plus écoutée; leur autorité est foulée aux pieds. Des masses d'hommes, désertant le drapeau, regagnent leurs foyers dans toutes les directions. On essaye vainement d'élever quelques travaux de défense à Novare, ville jadis fortifiée et possédant encore un château du moyen âge. Le soldat se refuse au travail; au milieu de ces circonstances déplorables, l'armée eût été infailliblement écrasée si Radetzki, au lieu de s'endormir sur ses lauriers, suivant son habitude, eût continué de marcher en avant. Cela lui était d'autant plus commandé que sa réserve et son premier corps, encore entièrement frais, n'avaient pris aucune part à l'action.

Charles-Albert avait assisté à toutes les sanglantes affaires de la Bicoque, toujours sur le théâtre de la lutte, animant les soldats de sa voix et de sa présence. Il abandonna le dernier cette importante position,

disputée avec tant d'acharnement et de bravoure par les deux armées. La mitraille laboure le sol, les obus éclatent autour de lui sans l'atteindre. Triste, éperdu de douleur, il invoque la mort, parcourant intrépidement le champ de bataille. On est obligé de l'arracher presque de force de ces lieux où les boulets moissonnent tant de braves. Malgré la déroute et le désordre de son armée, il parlait encore de se retirer avec les débris de ses forces, derrière les murs d'Alexandrie pour continuer la guerre. Les généraux déclarèrent à l'unanimité que la retraite était coupée et que toute résistance ultérieure était impossible. Il se décida à dépêcher à Radetzki le ministre Cadorna et le général Casato, pour proposer un armistice et la cessation immédiate des hostilités. Le maréchal autrichien accepta l'armistice, mais à des conditions déshonorantes que le roi ne crut pas devoir accepter. Convaincu alors qu'il était personnellement un obstacle à tout accommodement avec l'ennemi, Charles-Albert, le lendemain à 9 heures, fit mander ses fils et tous ses généraux, et, en leur présence, abdiqua la couronne en faveur de son fils aîné, Victor-Emmanuel, duc de Savoie. Le roi découronné, escorté d'un seul domestique, prend le nom de comte de Borge, colonel de cavalerie piémontais, et demande au général Thurn un sauf-conduit que celui-ci lui accorde, en feignant de ne pas le reconnaître. Arrivé à Nice, il se fait donner des passe-ports pour Oporto, en Portugal, retraite qu'il se choisissait, et déclare à l'intendant Santa

Rosa que, si jamais l'Italie reprenait les armes contre les Autrichiens, ces derniers pouvaient être assurés de le retrouver simple soldat, au premier rang, parmi leurs ennemis. Le dévouement patriotique de ce prince est au-dessus de tout éloge, et pourtant il s'est trouvé des Italiens qui n'ont pas craint d'insulter à sa mémoire !

Le lendemain de la bataille, Novare étant évacuée par les Piémontais, les Autrichiens tirent quelques coups de canon inutiles et traversent la ville, pour donner la chasse à l'ennemi sur les deux routes de Momo et d'Oleggio.

Le 24 au matin, les parlementaires, dépêchés du quartier général piémontais, annoncent l'abdication de Charles-Albert et l'intention de Victor-Emmanuel de négocier personnellement un armistice.

Le roi et le maréchal Radetzki s'abouchèrent dans une métairie de Vignole, petit village situé à environ 3 milles de Novare. Le 26, on entame les négociations qui amènent la conclusion de l'armistice dont voici la teneur :

« Le roi de Sardaigne donne assurance positive et solennelle de conclure, autant qu'il dépendra de lui, un traité de paix, ayant pour bases les articles suivants :

« Art. 1er. Le roi de Sardaigne licenciera les corps militaires hongrois, polonais et lombards actuellement à son service, en se réservant de conserver certains officiers de ces corps, à son choix.

« Art. 2. Le comte Radetzki s'entremettra auprès de S. M. l'empereur, afin que complète amnistie soit accordée aux soldats hongrois, polonais et lombards, sujets de Sa Majesté sus-énoncée.

« Art. 3. Le roi de Sardaigne permet que 18 000 hommes d'infanterie et 2000 de cavalerie occupent le territoire compris entre le Pô, le Tessin et la Sesia, et que la garnison de la citadelle d'Alexandrie soit composée par moitié de troupes autrichiennes au nombre de 3000 hommes. — Cette occupation n'exercera aucune influence sur l'administration civile et judiciaire de la division de Novare. — Les Autrichiens auront libre communication entre Alexandrie et la Lomeline, par Valence. — Il sera nommé une commission militaire mixte pour régler l'entretien des troupes autrichiennes. — Seront évacués par les troupes sardes les territoires qui, avant la guerre, n'appartenaient pas au Piémont, c'est-à-dire les duchés de Modène, de Parme, de Plaisance et de Toscane.

« Art. 4. L'entrée des troupes autrichiennes dans la citadelle d'Alexandrie ne pouvant avoir lieu que dans trois ou quatre jours, sera garantie par le gouvernement sarde.

« Art. 5. La flotte piémontaise, avec tous ses bateaux à vapeur, quittera l'Adriatique dans le délai de 15 jours, et, dans le même délai, les Piémontais qui se trouvent à Venise recevront l'ordre de rentrer dans leurs foyers.

« Art. 6. Le roi Victor-Emmanuel s'engage à con-

clure une paix prompte et durable, et à réduire l'armée au chiffre de son ancien pied de paix.

« Art 7. Le roi de Sardaigne reconnaît comme inviolables toutes les clauses stipulées ci-dessus.

« Art. 8. Les deux parties enverront des plénipotentiaires dans une ville qui sera ultérieurement désignée, afin d'arrêter la conclusion définitive de la paix.

« Art. 9. La paix à conclure sera indépendante des stipulations du présent armistice.

« Art. 10. Si les négociations relatives à la paix n'aboutissaient pas, la dénonciation de l'armistice aura lieu 10 jours avant la reprise des hostilités.

« Art. 11. Tous les prisonniers de guerre seront rendus réciproquement et dans le plus bref délai.

« Art. 12. Tous les Autrichiens qui ont déjà franchi la Sesia seront tenus de rentrer dans les limites ci-dessus tracées. »

Ainsi, la campagne de 1849, sur laquelle les Italiens avaient fondé de si grandes espérances, se termina en 6 jours! Malgré les fautes stratégiques commises qui, dès le 21, pouvaient faire considérer la partie comme perdue pour les Piémontais, la bataille de Novare pouvait encore changer la face des choses, si Chzarnowsky, au lieu de rester sur la défensive au moment de l'attaque de d'Aspre, se fût décidé à marcher en avant quand ce général déployait ses colonnes en bataille : il l'aurait alors infailliblement écrasé. Cela fait, il aurait battu en détail le troisième

et le quatrième corps et la réserve, qui, séparés les uns des autres, étaient trop éloignés du premier corps pour que celui-ci pût venir à leur aide. — Il était, on se le rappelle, sur la rive droite de l'Agogna, et n'arriva sur le champ de bataille qu'à 3 heures du matin. — La division du duc de Savoie et la brigade Solaroli, ayant été postées en arrière, Chzarnowsky n'engagea l'action qu'avec les 3 brigades de première ligne des divisions Durando, Bes et Perrone, de sorte que les autres troupes des 4 divisions formant la ligne de bataille ne donnèrent qu'à mesure que celles de la première ligne reculaient. Ainsi s'explique comment d'Aspre put, avec 4 brigades seulement, tenir en échec toute l'armée piémontaise. Et, d'autre part, est-il possible de concevoir que, dès le début de l'attaque d'Olengo, le général en chef ne se soit pas aperçu qu'il n'avait en face de lui que 2 divisions autrichiennes? Il devait donc, sans hésiter un instant, laisser le duc de Savoie dans sa position, faire marcher sur Olengo la brigade Solaroli et la division du duc de Gênes; et, avec les trois autres divisions, ayant pour pivot la Bicoque, opérer un changement de front de manière à déborder la gauche de d'Aspre en le séparant du troisième corps et de la réserve, et à l'écraser avec des forces bien supérieures, sur la route de Mortara. Cette manœuvre lui permettait, tout en prenant l'offensive, de mettre la position de la Bicoque en sûreté, et, avec la division de réserve, d'empêcher l'ennemi de tourner sa droite,

comme il le craignait. Après avoir battu d'Aspre, il aurait fait avancer sur la droite le duc de Savoie, et, avec toutes ses forces réunies, serait tombé sur le troisième et le quatrième corps et sur la réserve. Si pourtant on ne se croyait pas en mesure d'engager toute l'armée dans une attaque générale, on avait la ressource, après les premiers succès, de tomber d'abord sur le quatrième et le troisième corps, ensuite sur le premier et la réserve, et de les disperser en détail. Radetzki aurait alors payé bien cher la faute d'avoir ainsi éparpillé ses forces.

Malgré la démoralisation signalée plus haut dans l'armée piémontaise, malgré le bruit que l'on fit courir pendant la bataille de la proclamation de la république à Turin, le soldat, comme toujours, fit preuve d'une bravoure à toute épreuve.

Les Piémontais eurent dans cette funeste journée 2 généraux tués, Perrone et Passalacqua; 2483 morts ou blessés, environ 2000 dispersés ou prisonniers, et 12 canons tombés au pouvoir de l'ennemi. La perte des Autrichiens fut de 2495 hommes hors de combat et d'un millier de prisonniers. Toute parole serait moins éloquente que ces chiffres pour faire l'éloge des deux armées. Aussi, le soldat piémontais peut, sans rougir, parler de cette malheureuse bataille.

La nouvelle du désastre de Novare consterna toute l'Italie. La ville de Turin fut pleine de trouble et d'agitation, et les démocrates demandèrent qu'on appe-

lât le pays aux armes. Mais Radetzki était aux portes de Turin; l'armée nationale était désorganisée, et déjà beaucoup d'habitants fuyaient la capitale, à l'approche de l'ennemi. Cette mesure désespérée pouvait donc perdre à jamais le Piémont, sans offrir aucune chance de salut. Ce n'est pas aux derniers instants de la lutte, quand l'abattement est général, qu'il faut tenter de ces efforts suprêmes. On ne voit alors répondre à l'appel que quelques hommes d'abnégation qui protestent par leur courage et leur patriotisme contre la désertion du grand nombre. Il faut que l'organisation des forces et de la résistance nationale soient assurées d'avance, pour que l'honneur, le sentiment du devoir et la discipline retiennent autour du drapeau ceux qui, sans cela, chercheraient, loin des hasards des batailles, à sauver leur vie et leurs biens.

Après l'armistice, le ministère démocratique piémontais céda la place au ministère Pinelli. Gioberti fut nommé ministre sans portefeuille et ambassadeur à Paris; mais il déclina ces honneurs et se retira en France.

Les Chambres accueillirent avec défiance le nouveau cabinet, craignant qu'il ne cherchât à modifier le Statut. Mais la loyale proclamation dans laquelle Victor-Emmanuel conviait son peuple à l'aider dans l'affermissement des institutions constitutionnelles, et les assurances réitérées des ministres, calmèrent un peu les esprits. Ce qui n'empêcha pas la Chambre

des députés, après un débat très-orageux, de déclarer l'armistice inconstitutionnel. Gênes protesta contre la cessation des hostilités et s'insurgea. Le 29, la municipalité de cette ville se constitua en permanence et envoya des délégués à Turin inviter le Parlement à se transporter à Gênes. La proposition fut rejetée. Le général de Asarta concentra à l'arsenal le peu de troupes dont il disposait et se prépara à la défense; mais la population tout entière se leva en armes et attaqua la petite garnison, qui fut obligée de capituler. On proclama alors un gouvernement provisoire, et le triumvir Avezzana fut mis à la tête de la garde nationale.

Le général Alphonse La Marmora se mit en marche avec sa division pour étouffer l'insurrection. Le 4 avril, il fit son entrée dans la place par la porte degli Angeli, sans rencontrer aucune résistance, et s'établit sur les hauteurs de San Benigno qui commandent la ville. Le lendemain, il attaqua les insurgés dans les rues mêmes, et prit d'assaut le palais Doria après une défense énergique. Pour épargner à la ville de plus grands désastres, il suspendit momentanément la répression, et, sur ces entrefaites, le roi proclama une amnistie.

Toute résistance devenait, dès ce moment, insensée; elle aurait causé une grande effusion de sang et amené la ruine de Gênes, peut-être pour jamais, sans produire aucun résultat politique. La Marmora déploya la plus grande modération dans ses rapports avec les

habitants. Il se montra dans cette difficile et hasardeuse entreprise aussi résolu qu'humain. Il comprenait que le sentiment national, exagéré, leur avait mis les armes à la main, et que leurs coups étaient dirigés contre l'armistice et l'Autriche. On eut pourtant à déplorer quelques désordres et des violences commises par des soldats contre des citoyens; malheurs inévitables après la reddition d'une cité.

Le 3 avril, la lutte avait cessé; la troupe était maîtresse de la place et de tous les forts, et les citoyens les plus compromis s'étaient mis en sûreté à bord d'un navire américain.

Le soulèvement de Gênes fut la conséquence du faux bruit que l'on répandit de la trahison de Novare et de l'abolition du Statut. Cette protestation en faveur de la liberté et de l'indépendance nationales pouvait avoir des conséquences fatales, si le gouvernement provisoire avait eu à sa tête un homme plus énergique et plus habile qu'Avezzana, ou si la division lombarde s'était jointe à l'insurrection. L'acharnement de la lutte et la durée de la défense auraient mis en péril les libertés du Piémont; le gouvernement, pour sauver la monarchie et l'intégrité de son territoire, se serait cru obligé de se rapprocher de l'Autriche.

La division lombarde, sous les ordres du général Fanti, était cantonnée entre Tortona et Voghera. Pour l'empêcher de s'unir aux Génois insurgés, on la di-

rigea, par Bobbio, sur Chiaveri. Les Lombards espéraient que la Toscane les prendrait à son service; mais, après la soumission de Gênes, on procéda à la dissolution de la légion, selon une des clauses de la capitulation. Le bataillon des bersaglieri Manara et une compagnie du 22e se rendirent seuls à Rome, où ils combattirent vaillamment.

Pendant la courte campagne dont nous venons de faire l'histoire, les villes lombardes que les Autrichiens n'occupaient pas avec des forces imposantes, répondirent à l'appel du gouvernement piémontais. Le 21 mars, Como, Lecco, Bergame se soulevèrent. Mais à Brescia la lutte fut héroïque. Les Autrichiens eux-mêmes donnèrent dans cette ville le signal de l'insurrection. Le commandant de la garnison avait intimé l'ordre de lui payer immédiatement 130 000 livres, à compte sur une contribution de guerre imposée par Haynau. Le 23 mars au matin, le peuple, assemblé sur la place publique, se résout à changer en plomb l'or qu'on lui demande. Le cri de : « Vive l'Italie! Mort aux barbares! » se fait entendre. En même temps arrivent des nouvelles du théâtre de la guerre; on dit que les Piémontais sont à Magenta; le peuple enthousiasmé court aux armes, et se rue à l'attaque de la citadelle défendue par 900 hommes et 14 pièces de canon. A minuit le château commence à bombarder la ville. Ces scènes de destruction, d'incendie et de mort pendant les ténèbres de la nuit, loin d'abattre l'ardeur des habitants, ne font qu'exalter les

courages. Partout on élève des barricades, on mine les ponts, on coupe les rues par des tranchées, en même temps qu'on travaille avec ardeur à étouffer les incendies sans cesse renaissants. Les citoyens Contratti et Cassola, connus par leur dévouement illimité à la patrie, sont placés à la tête du gouvernement de Brescia. Un comité de défense est immédiatement institué : une colonne de citoyens va prendre position à San Enfancia, gros bourg situé à deux milles de la ville; des tirailleurs tiennent la campagne du côté de la plaine et des montagnes de Cajonvico; enfin, un détachement se place en réserve à Saint-François de Paule, entre Brescia et Santa Eufemia. A la réception de ces nouvelles, le général Nugent accourt de Mantoue à marches forcées. Dans la matinée du 26, à la tête d'une colonne de 1000 hommes avec 2 canons, il débouche à Montechiaro et se porte de là sur Rezzato, pour y attendre les renforts expédiés de Vérone. A midi, il attaque les Brescians qui, bien qu'inférieurs en nombre et dépourvus d'artillerie, résistent à son choc pendant trois heures. Le comité de défense, rappelant les détachements envoyés dans la campagne, concentre toutes ses forces dans la ville.

Le 27, Nugent ayant reçu des renforts de Vérone, attaque de nouveau la place, pendant que la garnison du château la foudroie avec son artillerie. Une compagnie de jeunes gens, sous les ordres d'un de leurs concitoyens, Speri, fait une sortie et re-

pousse les avant-postes de Nugent. Les Autrichiens reviennent à la charge et sont battus pour la deuxième fois ; leur général tombe, frappé à mort, d'un coup de feu ; mais alors, honteux de se voir tenus en échec par cette poignée de braves, ils se rallient et se ruent, avec une vraie fureur, sur la compagnie Speri, qui est obligée de céder et de chercher un refuge dans les montagnes. Là, dans une rencontre avec 3 compagnies autrichiennes, elle est entièrement anéantie ; son chef, seul, ne trouve pas la mort dans cette affaire.

Cette lutte héroïque durait depuis 4 jours, lorsque, le 29, arriva à Brescia la triste nouvelle de la déroute de Novare et de l'abdication de Charles-Albert. Les habitants, loin de perdre courage, continuèrent de combattre avec acharnement. Le 30, on reçoit des nouvelles tout à fait contraires, d'après lesquelles les Autrichiens auraient été complétement battus. En attendant, l'ennemi devient de plus en plus nombreux. Le maréchal Haynau prend le commandement du corps d'opérations. Le 31, ce soldat, dont le nom rappellera éternellement la plus sanglante des répressions, enjoint à la ville de se rendre sans retard et sans condition, menaçant de donner l'assaut et de la livrer au pillage, si à midi les portes ne lui étaient ouvertes. « Habitants de Brescia, vous me connaissez, je suis fidèle à ma parole ! » ainsi se terminait sa proclamation.

La municipalité, ballottée entre les nouvelles

contradictoires qui lui arrivent de toutes parts, en voie une députation à Haynau pour lui faire part d'une dépêche qu'elle a reçue, annonçant un armistice conclu entre les Autrichiens et les Piémontais, armistice qui promettait l'évacuation de la Lombardie par les Autrichiens. Mais Haynau ne veut à aucun prix laisser échapper cette occasion de satisfaire ses instincts de vengeance. Loin de détromper la députation, et de l'instruire du véritable état des choses, il se contente de lui répondre : « Je suis informé de tout; je n'ai que faire de vos dépêches. Ce qu'il me faut, c'est la reddition de la ville. Je ne vous laisse que deux heures pour réfléchir et vous soumettre! »

A ces dures et orgueilleuses paroles, Brescia répond par le cri de guerre : « Vive l'Italie! mort aux barbares! » Vers 3 heures du soir, Haynau attaque la ville avec furie de tous les côtés. Les Brescians le reçoivent bravement, opposent partout une résistance héroïque, et, malgré l'avantage que donnent à l'ennemi ses forces bien supérieures et son artillerie, ils restent inébranlables derrière leurs barricades. Le féroce Haynau, désespérant du succès, fait mettre le feu aux maisons des faubourgs. La position des braves défenseurs de la ville devient épouvantable ; ils sont enfermés dans un cercle de flammes, foudroyés par l'artillerie du château et par les batteries dressées aux carrefours de la cité. Rien n'ébranle leur courage. Le 1er avril, à la pointe du

jour, ils sortent de leurs retranchements, fondent sur l'ennemi avec une admirable énergie et le culbutent sur toute la ligne. Mais, hélas! de nouveaux bataillons de barbares remplacent ceux qui tombent; tandis que les Brescians, toujours sur les barricades, exténués de fatigue, sans munitions, ont perdu jusqu'à l'espoir d'être secourus! Il ne leur reste plus qu'à mourir! Alors la municipalité, voyant la ville aux abois, se résout à envoyer aux Autrichiens un religieux, le P. Maurice, demander grâce pour les habitants qui n'ont pas pris part à la lutte. Haynau promet de respecter la vie et les biens des citoyens. Mais aussitôt la ville prise, il déchaîne ses hordes sauvages, qui mettent tout à sac. Pendant que cette soldatesque effrénée frappe sans pitié les femmes, les enfants, les vieillards et les malades, et se croit à l'abri de tout châtiment, on annonce l'arrivée de l'intrépide et loyal Camozzi, riche propriétaire, accouru de Bergame, dans la nuit du même jour, à la tête de 800 hommes. La nouvelle parcourt rapidement la ville, et un rayon d'espérance vient rendre la vie aux infortunés Brescians. Camozzi engage le combat; mais, après une lutte désespérée, se voyant cerné par 20 bataillons, il est obligé de disperser sa bande. Telle fut l'issue du plus brillant épisode de la guerre lombarde.

Les Autrichiens perdirent dans ces affaires 2113 hommes tués ou blessés, parmi lesquels un général, 2 colonels, un lieutenant-colonel, 3 capitaines et

36 officiers subalternes. Brescia tomba donc glorieuse et vengée, en forçant l'admiration même de ses ennemis. Le général Nugent, qui mourut deux jours après de la blessure reçue sur le champ de bataille, institua la ville de Brescia pour sa légataire, en témoignage de l'admiration que lui inspirait la conduite de ses héroïques citoyens. Ce fut une belle et généreuse protestation contre les cruautés de Haynau. Celui-ci, ivre de vengeance, fit traîner dans la citadelle et les casernes cent des citoyens les plus honorables, et, après leur avoir infligé la bastonnade, ordonna qu'on les fusillât. Il frappa en outre la province d'une amende de 6 millions, et la ville d'un supplément de contribution de 300 000 livres qu'il distribua à ses officiers. Il exigea de Brescia le remboursement de la poudre et des projectiles consommés par ses troupes, et une certaine somme pour élever un monument à la mémoire des Autrichiens tombés pendant la lutte.

Dès le 28 mars, Radetzki était rentré à Milan avec une partie du 3e corps; il avait envoyé l'autre partie de ce corps au secours de Haynau.

Le maréchal, vainqueur de l'armée piémontaise, résolut d'écraser la révolution. D'après les ordres transmis de Vienne, il dépêcha d'Aspre, avec le 2e corps, au secours du grand-duc de Toscane qui implorait l'intervention autrichienne dans ses États. Le duc de Modène, déjà rétabli dans sa principauté après l'armistice de Novare, dirigea des troupes sur

Pivizzano pour occuper ce territoire et le réunir à ses domaines. En même temps d'Aspre envoya la brigade Kollowrat à Pontremoli. A Parme et à Plaisance, comme à Modène, les Autrichiens remplacèrent les troupes piémontaises.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

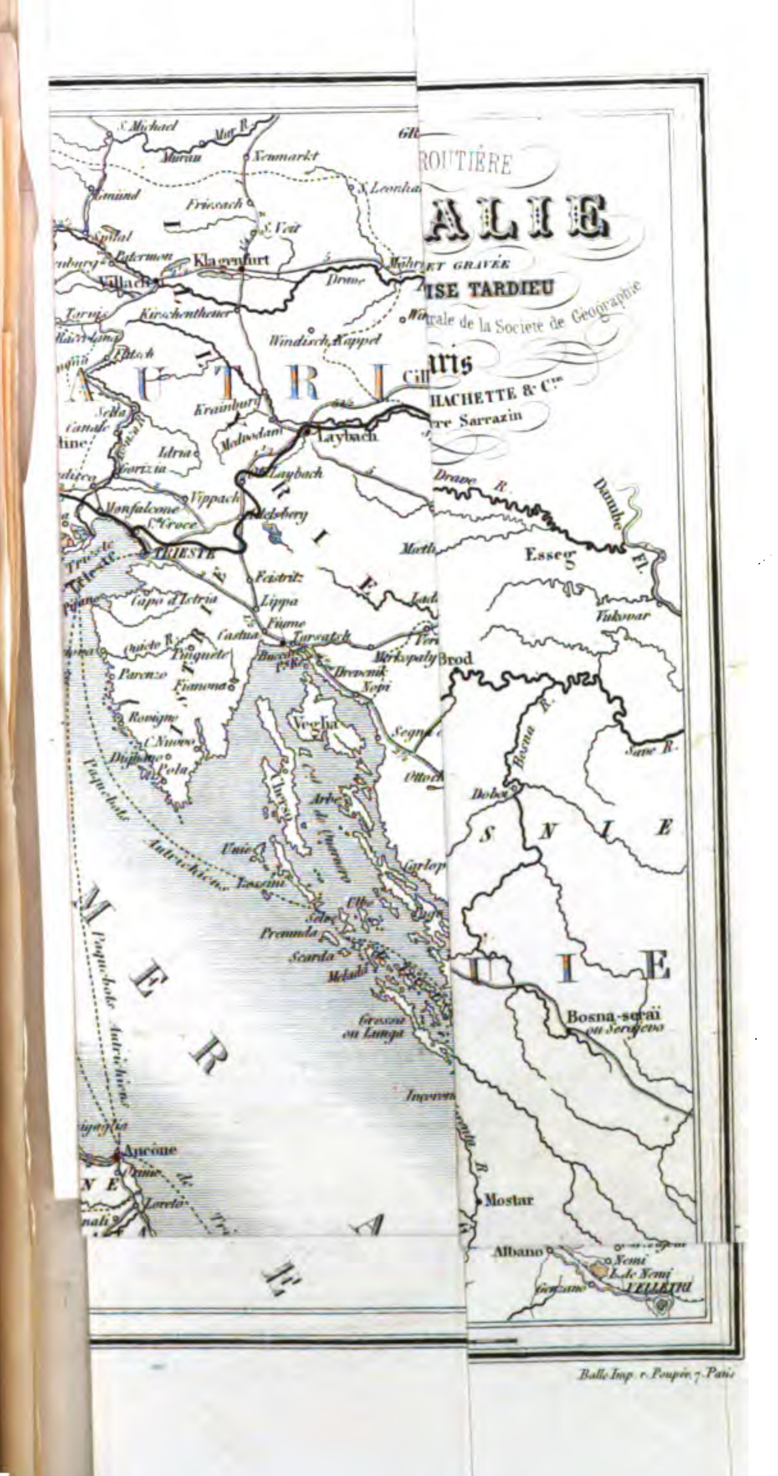
CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

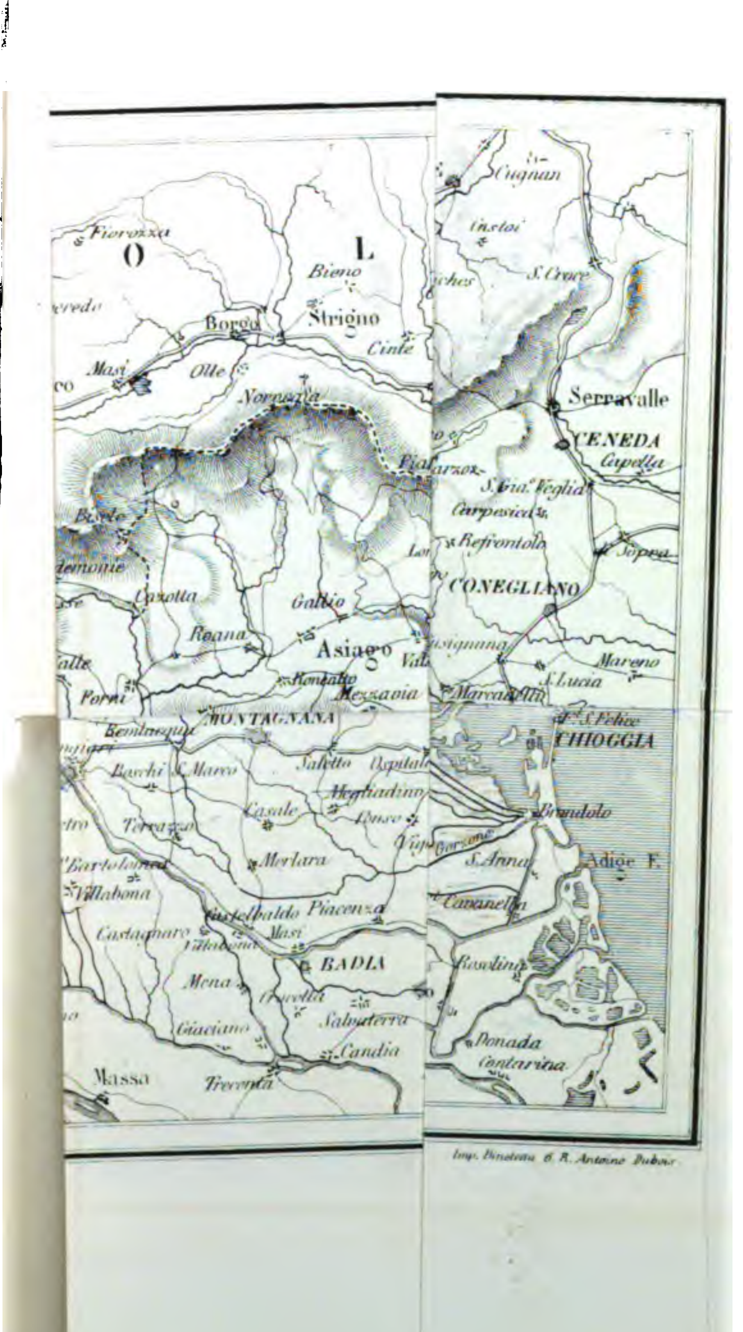
CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21



ROUTIÈRE
ALIE
ET GRAVÉE
ISE TARDIEU
rale de la Société de Géographie
aris
HACHETTE & Cie
rre Sarrazin
S. Michael
Murau
Neumarkt
Friesach
S. Veit
Spittal
Klagenfurt
Villach
Drave
Windisch Kappel
Krainburg
Laybach
Idria
Gorizia
Monfalcone
Vippach
Adelsberg
TRIESTE
Feistritz
Lippa
Fiume
Capo d'Istria
Castua
Parenzo
Fianona
Rovigno
Pola
Veglia
Cherso
Arbe
Esseg
Vukovar
Brod
Danube Fl.
Drave R.
Save R.
Bosna R.
Doboy
Bosna-seraï
ou Serajevo
Mostar
Ancône
Loreto
Albano
Nemi
L. de Nemi
VELLETRI
Genzano
Balle Imp. r. Poupée 7 Paris

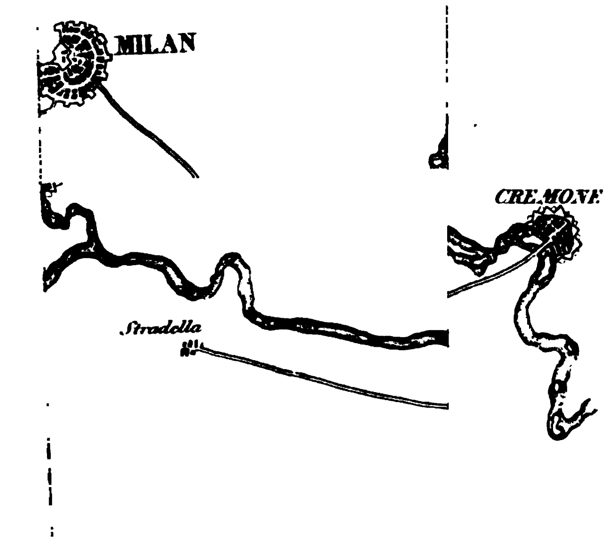


O
L
Fierozza
Bieno
Strigno
Borgo
Cinte
Masi
Olte
Cugnan
S. Croce
Serravalle
CENEDA
Capella
S. Gia.o Veglia
Carpesica
Refrontolo
Sopra
CONEGLIANO
Gallio
Asiago
Roana
Mareno
S. Lucia
S. Felice
CHIOGGIA
MONTAGNANA
Saletto
Ospitale
Megliadino
Casale
Merlara
Brondolo
S. Anna
Adige F.
Villabona
Castagnaro
Piacenza
Masi
BADIA
Rosolina
Mena
Salvaterra
Candia
Giaciano
Donada
Contarina
Massa
Trecenta
Imp. Dinoteta G. R. Antonino Dubois

'AIRES

.SIA

)



Imp. Binetean & K. Antoine Paris